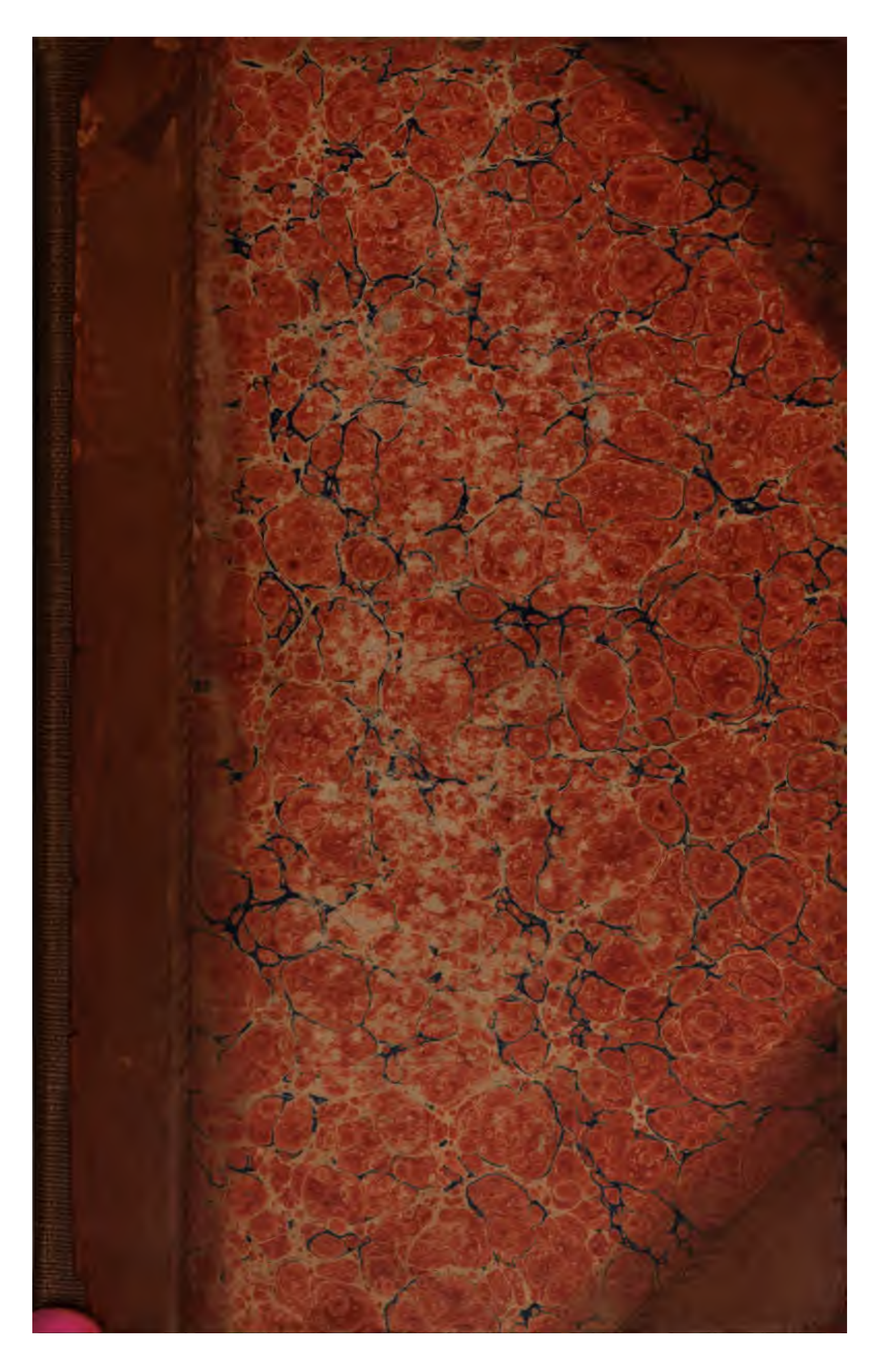
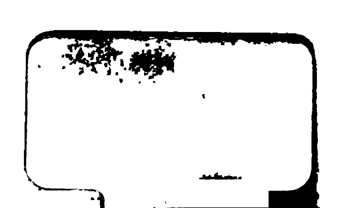



600009045O





# VOYAGE

DE

# LAPÉROUSE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CASIMIR,
Rue de la Vieille-Monnaie, n° 12.



# VOYAGE

DE

# LAPÉROUSE,

RÉDIGÉ D'APRÈS SES MANUSCRITS ORIGINAUX,

SUIVI

D'UN APPENDICE RENFERMANT TOUT CE QUE L'ON A DÉCOUVERT
DEPUIS LE NAUFRAGE JUSQU'A NOS JOURS,

ET ENRICHI DE NOTES

**PAR M. DE LESSEPS,**

CONSUL GÉNÉRAL DE FRANCE A LISBONNE,

**Et seul débris vivant de l'expédition dont
il était interprète;**

ACCOMPAGNÉ

D'UNE CARTE GÉNÉRALE DU VOYAGE, ORNÉ DU PORTRAIT ET D'UN
*fac-simile* DE LAPÉROUSE.





**PARIS.**

ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE,
ÉDITEUR DU VOYAGE AUTOUR DU MONDE DU CAPITAINE DUPERREY,
RUE HAUTEFEUILLE, N° 23;

DELAUNAY, LIBRAIRE DE LA REINE,
AU PALAIS-ROYAL.

1831.

Il n'est personne qui ne désire connaître les découvertes de Lapérouse, et l'on peut dire que le nom seul de cet homme célèbre excite un intérêt général, principalement chez les Français, qui ne peuvent rester indifférents sur une entreprise qui honore autant la nation.

Les travaux de ce navigateur ayant été recueillis dans quatre volumes in-4°, par ordre de la Convention, il s'agissait de retrancher tous les détails qui ne sont utiles qu'aux marins de profession, et qui détruisent presque entièrement l'intérêt du voyage auprès des gens du monde. Le discours préliminaire rédigé par M. Millet Mureau, et placé au commencement de ces quatre volumes, contenait quelques particularités sur Lapérouse; nous les avons religieusement conservées.

Ce qui rendra notre livre bien supérieur à tout ce qui a été publié sur ce sujet, soit en France, soit dans les pays étrangers, c'est un appendice dans lequel nous avons réuni sous un même point de vue tout ce qu'on a découvert touchant *l'Astrolabe* et *la Boussole*, depuis que Lapérouse a cessé d'écrire. M Hapdé avait déjà rassemblé une partie de ces matériaux dans une

brochure qu'il publia en 1829; mais ni lui, ni aucun autre écrivain, que je sache, n'a eu connaissance d'une relation insérée dans notre appendice, relation sur laquelle j'appelle l'attention du public, car elle peut jeter un jour nouveau sur le sort de Lapérouse et de ses compagnons.

M. de Lesseps, qui faisait partie de l'expédition, a bien voulu revoir notre travail, et y ajouter des notes que lui seul était capable de fournir. Nous le prions d'en accepter ici nos remercîments. Ce savant modeste, échappé par miracle à la destinée fatale qui frappa tant d'infortunés, avait été chargé par Lapérouse de porter en France la partie la plus intéressante du voyage. On présume que les bâtiments périrent peu de mois après le départ de M. de Lesseps.

La carte, le portrait et le *fac-simile* qui accompagnent ce volume, prouveront que nous n'avons épargné ni soins ni dépenses pour le rendre digne d'un sujet aussi intéressant.

Le *fac-simile* révèlera un fait curieux que le premier rédacteur du voyage a dû connaître, quoiqu'il n'en ait pas fait mention; c'est que Lapérouse, à qui on ne peut refuser une certaine grâce, de la délicatesse même dans le choix des expressions de notre langue, n'en connaissait pas l'orthographe.

# INTRODUCTION.

Les relations des voyages de découvertes peuvent être comptées parmi les livres les plus intéressants de l'histoire moderne : l'homme, naturellement ami du nouveau et de l'extraordinaire, se transporte par la pensée dans les régions lointaines ; il s'identifie avec le navigateur ; il partage ses dangers, ses peines, ses plaisirs, et il en devient le compagnon inséparable par la diversité des objets qui l'attachent et qui alimentent sa curiosité.

Sous ce dernier point de vue, nul doute que des extraits de voyages, dégagés de tous ces détails fatigants et arides qui concernent l'astronomie et la navigation, ne soient plus agréables à lire que les originaux.

Le dernier voyage de Cook n'était encore connu que par la fin tragique de l'illustre chef de cette expédition, lorsque la France, profitant des loisirs que lui laissait la paix qu'elle venait de conclure, crut devoir à son rang parmi les premières puissances maritimes, et plus encore à son zèle et

à ses moyens pour l'avancement des sciences, d'ordonner un voyage de découvertes pour concourir à l'achèvement de la reconnaissance du globe que nous habitons depuis si long-temps. Si son exploration est aujourd'hui avancée, si la position de chacune de ses parties connues est désormais fixée, enfin si chaque pas nous approche du but, nous le devons aux progrès de l'astronomie : elle nous donne dans les distances de quelques astres, dont le mouvement est rigoureusement calculé, des bases certaines qui permettent de déterminer avec une précision suffisante pour la sûreté de la navigation, la longitude au milieu d'une mer immense, où jusqu'alors on n'avait pu l'établir que par une approximation à peu près arbitraire, qui exposait aux plus grandes erreurs. Ce bienfait de l'astronomie assure désormais le fruit de nos expéditions et le perfectionnement de la géographie.

A cette époque, le tableau des diverses acquisitions faites par la géographie dans la mer du Sud pouvait se représenter par cette liste chronologique :

| | Années, |
|---|---|
| Magellan, *Portugais*, au service d'Espagne. . | 1519 |
| Garcia de Loaes ou Loaysa, *Portugais*, idem. | 1525 |
| Alphonse de Salazar, *Espagnol*. . . . . . . . . | 1525 |

| | Années. |
|---|---|
| Alvar Savaedra, *Espagnol*. | 1526 |
| Ferdinand Gryalva et Alvaredo, *Espagnols*. | 1537 |
| Gaétan, *Espagnol*. | 1542 |
| Alvar de Mendana, *Espagnol*. | 1567 |
| Juan Fernandez, *Espagnol*. | 1576 |
| Drake, *Anglais*. | 1577 |
| Thomas Candish, *Anglais*. | 1586 |
| Sir Richard Hawkins, *Anglais*. | 1594 |
| Alvar de Mendana, *Espagnol*. | 1595 |
| Olivier de Nord, *Hollandais*. | 1598 |
| Pedro Fernandez de Quiros, et Luis Vaes de Torrez, *Espagnols*. | 1606 |
| George Spilberg, *Hollandais*. | 1614 |
| Lemaire et Schouten, *Hollandais*. | 1616 |
| L'Hermite, *Hollandais*. | 1623 |
| Abel Tasman, *Hollandais*. | 1642 |
| Antoine La Roche, *Français*. | 1675 |
| Cowley, *Anglais*. | 1683 |
| Dampier, *Anglais*. | 1687 |
| Davis, *Anglais*. | 1687 |
| John Strong, *Anglais*. | 1689 |
| Genelli Carreri, *Napolitain*. | 1693 |
| Beauchêne Gouis, *Français*. | 1699 |
| William Funell, *Anglais*. | 1703 |
| Wood Roger, *Anglais*. | 1708 |
| Louis Feuillée, *Français*. | 1708 |
| Frezier, *Français*. | 1712 |
| Gentil de la Barbinais, *Français*. | 1715 |

| | Années. |
|---|---|
| John Cliport et George Shelvocke, *Anglais*. | 1719 |
| Raggewein, *Hollandais*. | 1722 |
| Anson, *Anglais*. | 1741 |
| Le Hen-Brignon, *Français*. | 1747 |
| Byron, *Anglais*. | 1764 |
| Wallis, *Anglais*. | 1766 |
| Carteret, *Anglais*. | 1766 |
| Pagès, *Français*. | 1766 |
| Bougainville, *Français*. | 1766 |
| Cook, *Anglais*. | 1769 |
| Surville, *Français*. | 1769 |
| Marion et Du Clesmeur, *Français*. | 1771 |
| Cook, *Anglais*. | 1772 |
| Cook, Clerke et Gore, *Anglais*. | 1775 |

Il fallait un chef habile pour commander la nouvelle expédition projetée par le gouvernement français : Lapérouse fut choisi. Ses travaux et ses succès constants dans la marine militaire l'avaient aguerri contre toute espèce de dangers, et le rendaient plus propre que personne à suivre la carrière pénible et périlleuse d'une longue navigation sur des mers inconnues, et au milieu de contrées habitées par des peuples barbares. Le lecteur ne lira pas sans intérêt quelques détails sur la vie de cet illustre infortuné.

Jean-François Galaup, comte de Lapérouse, chef

d'escadre, naquit à Albi en 1741. Entré dès ses jeunes ans dans l'école de la marine, ses premiers regards se tournèrent vers les navigateurs célèbres qui avaient illustré leur patrie, et il prit dès-lors la résolution de marcher sur leurs traces ; mais ne pouvant avancer qu'à pas lents dans cette route difficile, il se prépara, en se nourrissant d'avance de leurs travaux, à les égaler un jour. Il joignit de bonne heure l'expérience à la théorie : il avait déjà fait dix-huit campagnes quand le commandement de la dernière expédition lui fut confié. Garde-marine le 19 novembre 1756, il fit d'abord cinq campagnes de guerre : les quatre premières sur *le Célèbre, la Pomone, le Zéphir* et *le Cerf;* et la cinquième sur *le Formidable,* commandé par Saint-André du Verger. Ce vaisseau faisait partie de l'escadre aux ordres du maréchal de Conflans, lorsqu'elle fut jointe à la hauteur de Belle-Isle par l'escadre anglaise. Les vaisseaux de l'arrière-garde, *le Magnifique, le Héros* et *le Formidable,* furent attaqués et environnés par huit ou dix vaisseaux ennemis. Le combat s'engagea et devint général. Il fut si terrible, que huit vaisseaux anglais ou français coulèrent bas pendant l'action, ou allèrent se perdre et se brûler sur les côtes de la France. Le seul vaisseau *le Formidable,* plus maltraité que les autres, fut

pris après la plus vigoureuse défense. Lapérouse se conduisit avec une grande bravoure dans ce combat, où il fut grièvement blessé.

Rendu à sa patrie, il fit dans le même grade, sur le vaisseau *le Robuste*, trois nouvelles campagnes : il s'y distingua dans plusieurs circonstances, et son mérite naissant commença à fixer les regards de ses chefs.

Le 1er octobre 1764, il fut promu au grade d'enseigne de vaisseau. Un homme moins actif eût profité des douceurs de la paix ; mais sa passion pour son état ne lui permettait pas de prendre du repos. Il suffit pour juger de sa constante activité de parcourir le simple tableau de son existence militaire depuis cette époque jusqu'en 1777. Il était,

En 1765, sur la flûte *l'Adour*;
1766, sur la flûte *le Gave*;
1767, commandant la flûte *l'Adour*;
1768, commandant *la Dorothée*;
1769, commandant *le Bugalet*;
1771, sur *la Belle-Poule*;
1772, *idem*.
1773,
1774,
1775,
1776,
1777, } Commandant la flûte *la Seine* et *les Deux-Amis*, sur la côte de Malabar; lieutenant depuis le 4 avril 1777.

L'année 1778 vit ranimer la guerre entre la France et l'Angleterre; les hostilités commencèrent, le 17 juin, par le combat de *la Belle-Poule*.

En 1779, Lapérouse commandait *l'Amazone*, qui faisait partie de l'escadre aux ordres du vice-amiral d'Estaing. Voulant protéger la descente des troupes à la Grenade, il y mouilla à portée de pistolet d'une batterie ennemie. Lors du combat de cette escadre contre celle de l'amiral Byron, il fut chargé de porter les ordres du général dans toute la ligne. Enfin il prit, sur la côte de la Nouvelle-Angleterre, la frégate *l'Ariel*, et contribua à la prise de *l'Expériment*.

Nommé capitaine le 4 avril 1780, il commandait la frégate *l'Astrée*, lorsque se trouvant en croisière avec *l'Hermione*, commandée par le capitaine La Touche, il livra, le 2 juillet, un combat très-opiniâtre à six bâtiments de guerre anglais, à six lieues du cap nord de l'île Royale. Cinq de ces bâtiments, *l'Allegeance* de vingt-quatre canons, *le Vernon* de même force, le *Charlestown* de vingt-huit, le *Jack* de quatorze, et *le Vautour* de vingt, formèrent une ligne pour l'attendre; le sixième, *le Thompson*, de dix-huit, resta hors de la portée du canon. Les deux frégates coururent ensemble sur l'ennemi, toutes voiles dehors. Il était sept heures du soir lors-

qu'elles tirèrent le premier coup de canon. Elles prolongèrent la ligne anglaise sous le vent, pour lui ôter tout espoir de fuir. Le *Thompson* restait constamment au vent. Les deux frégates manœuvrèrent avec tant d'habileté, que le désordre se mit bientôt dans l'escadrille anglaise : au bout d'une demi-heure, *le Charlestown,* frégate commandante, et *le Jack,* furent obligés de se rendre ; les trois autres bâtiments auraient éprouvé le même sort, si la nuit ne les eût dérobés à la poursuite des deux frégates.

L'année suivante, le gouvernement français forma le projet de prendre et de détruire les établissements des Anglais dans la baie d'Hudson. Lapérouse parut propre à remplir cette mission pénible dans des mers difficiles ; il reçut ordre de partir du cap des Français, le 31 mai 1782. Il commandait *le Sceptre,* de soixante-quatorze canons, et il était suivi des frégates *l'Astrée* et *l'Engageante,* de trente-six canons chacune, commandées par les capitaines de Langle et La Jaille ; il avait à bord de ces bâtiments deux cent cinquante hommes d'infanterie, quarante hommes d'artillerie, quatre canons de campagne, deux mortiers et trois cents bombes.

Le 17 juillet, il eut connaissance de l'île de la Résolution ; mais à peine eut-il fait vingt-cinq

lieues dans le détroit d'Hudson, que ses vaisseaux se trouvèrent engagés dans les glaces, où ils furent considérablement endommagés.

Le 30, après avoir constamment lutté contre des obstacles de toute espèce, il vit le cap Walsingham, situé à la partie la plus occidentale du détroit. Pour arriver promptement au fort du Prince de Wales, qu'il se proposait d'attaquer d'abord, il n'avait pas un instant à perdre, la rigueur de la saison obligeant tous les vaisseaux d'abandonner cette mer dans les premiers jours de septembre. Mais dès qu'il fut entré dans la baie d'Hudson, les brumes l'enveloppèrent, et le 3 août, à la première éclaircie, il se vit environné de glaces à perte de vue, ce qui le força de mettre à la cape. Cependant il triompha de ces obstacles, et, le 8 au soir, ayant découvert le pavillon du fort Prince de Wales, les bâtiments français s'en approchèrent en sondant jusqu'à une lieue et demie, et mouillèrent par dix-huit brasses, fond de vase. Un officier envoyé pour reconnaître les approches du fort, rapporta que les bâtiments pouvaient s'embosser à très-peu de distance. Lapérouse, ne doutant pas que *le Sceptre* seul ne pût facilement réduire les ennemis s'ils résistaient, fit ses préparatifs pour effectuer une descente pendant la nuit. Quoique contrariées par la marée et l'obscurité,

les chaloupes abordèrent sans obstacle à trois quarts de lieue du fort. Lapérouse ne voyant aucune disposition défensive, quoique le fort parût en état de faire une vigoureuse résistance, fit sommer l'ennemi : les portes furent ouvertes; le gouverneur et la garnison se rendirent à discrétion.

Cette partie de ses ordres exécutée, il mit, le 11 août, à la voile pour se rendre au fort d'York : il éprouva pour y parvenir des difficultés plus rudes encore que celles qu'il avait rencontrées précédemment; il naviguait par six ou sept brasses, sur une côte parsemée d'écueils. Après avoir couru les plus grands risques, *le Sceptre* et les deux frégates découvrirent l'entrée de la rivière de Nelson, et mouillèrent, le 20 août, à environ cinq lieues de terre.

Lapérouse avait pris trois bateaux pontés au fort du Prince de Wales; il les envoya, avec le canot du *Sceptre*, prendre connaissance de la rivière des Hayes, près de laquelle est le fort d'York.

Le 21 août, les troupes s'embarquèrent dans les chaloupes, et Lapérouse, n'ayant rien à craindre par mer des ennemis, crut devoir présider au débarquement.

L'île des Hayes, où est le fort d'York, est située à l'embouchure d'une grande rivière qu'elle divise en deux branches; celle qui passe devant

le fort s'appelle la rivière des Hayes, et l'autre la rivière Nelson. Le commandant français savait que tous les moyens de défense étaient établis sur la première ; il y avait de plus un vaisseau de la compagnie d'Hudson, portant vingt-cinq canons de neuf, mouillé à son embouchure. Il se décida à pénétrer par la rivière Nelson, quoique ses troupes eussent à faire de ce côté une marche d'environ quatre lieues ; mais il y gagnait l'avantage de rendre inutiles les batteries placées sur la rivière des Hayes.

On arriva le 21 au soir à l'embouchure de la rivière Nelson, avec deux cent cinquante hommes de troupes, les mortiers, les canons, et des vivres pour huit jours afin de ne pas avoir besoin de recourir aux vaisseaux, avec lesquels il était très-difficile de communiquer. Lapérouse donna ordre aux chaloupes de mouiller par trois brasses à l'entrée de la rivière, et il s'avança dans son canot avec son second de Langle, le commandant des troupes de débarquement Rostaing, et le capitaine du génie Monneron, pour sonder la rivière et en visiter les bords, où il craignait que les ennemis n'eussent préparé quelques moyens de défense.

Cette opération prouva que la rive était inabordable ; les plus petits canots ne pouvaient approcher qu'à environ cent toises, et le fond qui restait

à parcourir était de vase molle. Il jugea donc à propos d'attendre le jour et de rester à l'ancre : mais la marée perdant beaucoup plus qu'on ne l'avait présumé, les chaloupes restèrent à sec à trois heures du matin.

Irritées par cet obstacle, bien loin d'en être découragées, toutes les troupes débarquèrent, et après avoir fait un quart de lieue dans la boue jusqu'à mi-jambe, elles arrivèrent enfin sur un pré, où elles se rengèrent en bataille. De là, elles marchèrent vers un bois où l'on comptait trouver un sentier sec qui conduirait au fort. On n'en découvrit aucun, et toute la journée fut employée à la recherche de chemins qui n'existaient point.

Lapérouse ordonna au capitaine du génie Monneron d'en tracer un à la boussole au milieu du bois. Ce travail extrêmement pénible exécuté, servit à faire connaître qu'il y avait deux lieues de marais à traverser, pendant lesquels on enfoncerait souvent dans la vase jusqu'aux genoux. Un coup de vent qui survint dans la nuit força Lapérouse inquiet à rejoindre ses bâtiments. Il se rendit sur le rivage; mais la tempête continuant, il ne put s'embarquer. Il profita d'un intervalle, et parvint le lendemain à son bord, une heure avant un second coup de vent. Un officier parti en même temps que lui fit naufrage : il eut, ainsi que les

gens de son équipage, le bonheur de gagner la terre; mais ils ne purent revenir à bord qu'au bout de trois jours, nus et mourant de faim. *L'Engageante* et *l'Astrée* perdirent deux ancres chacune dans ce second coup de vent.

Cependant les troupes arrivèrent devant le fort le 24 au matin, après une marche des plus pénibles, et il fut rendu à la première sommation. Lapérouse fit détruire le fort, et donna l'ordre aux troupes de se rembarquer sur-le-champ.

Cet ordre fut contrarié par un nouveau coup de vent, qui fit courir les plus grands dangers à *l'Engageante;* sa troisième ancre cassa, ainsi que la barre du gouvernail, et sa chaloupe fut emportée. *Le Sceptre* perdit aussi la sienne, son canot et une ancre.

Enfin le beau temps revint, et les troupes se rembarquèrent. Lapérouse, ayant à bord les gouverneurs des forts du Prince de Wales et d'York, mit à la voile pour s'éloigner de ces parages livrés aux glaces et aux tempêtes, où ses succès militaires obtenus sans éprouver la moindre résistance avaient été précédés de tant de peines, de périls et de fatigues.

Lapérouse fut obligé de se conformer à des ordres rigoureux, et de détruire les posses-

sions de nos ennemis; mais il n'oublia pas en même temps les égards qu'on doit au malheur. Ayant su qu'à son approche des Anglais avaient fui dans les bois, et que son départ ou la destruction des établissements anglais les exposait à mourir de faim et à tomber sans défense entre les mains des sauvages, il eut l'humanité de leur laisser des vivres et des armes.

Si Lapérouse s'était distingué de bonne heure comme militaire et comme navigateur, il ne se recommandait pas moins par ses qualités personnelles. Réunissant à la vivacité des habitants des pays méridionaux un esprit agréable et un caractère égal, sa douceur et son aimable gaîté le firent toujours rechercher avec empressement. Mûri par une longue expérience, il joignait à une prudence rare cette fermeté de caractère qui est le partage d'une âme forte, et qui, augmentée par le genre de vie pénible des marins, le rendait capable de tenter et de conduire avec succès les plus grandes entreprises.

Justement apprécié par les marins anglais qui avaient eu occasion de le connaître, ils lui ont donné un témoignage d'estime non équivoque dans leurs écrits. On verra dans cette relation avec quel respect Lapérouse de son côté parlait de l'immortel Cook, et comme il cherchait à rendre jus-

tice aux grands hommes qui avaient parcouru la même carrière.

D'après ses dernières lettres de Botany-Bay, il devait être rendu à l'île de France en 1788. Les deux années suivantes s'étant écoulées, les événements importants qui occupaient et fixaient l'attention de la France entière ne purent le détourner du sort qui semblait menacer nos navigateurs.

En 1790 la Société d'Histoire naturelle de Paris demanda à l'assemblée constituante que des bâtiments fussent envoyés à la recherche de *la Boussole* et de *l'Astrolabe*. Sur le désir exprimé par l'assemblée, Louis XVI s'empressa de donner des ordres, et les bâtiments *la Recherche* et *l'Espérance* furent confiés à M. d'Entrecasteaux, capitaine de vaisseau, chargé non-seulement de rechercher Lapérouse, mais encore de continuer ses découvertes, et de compléter le plan qui lui avait été tracé.

Les bâtiments appareillèrent de la rade de Brest le 28 septembre 1791. L'expédition relâcha d'abord à Ténériffe, puis au cap de Bonne-Espérance, où elle arriva le 17 janvier 1792. M. d'Entrecasteaux se disposait à se rendre directement aux îles des Amis. Lapérouse avait annoncé en effet qu'il irait d'abord visiter cet archipel, puis la Nouvelle-

Calédonie et les Nouvelles-Hébrides. En suivant l'itinéraire qu'il avait annoncé, on devait retrouver quelques traces de ses bâtiments; mais sur une indication reconnue fausse depuis, il se décida à se rendre aux îles de l'Amirauté. On n'y vit dans les mains des habitants aucun objet de fabrique française, et l'on acquit par leurs réponses unanimes la conviction que l'on ne pouvait retrouver dans ces parages des vestiges de l'expédition de Lapérouse.

Après avoir relâché à Amboine, longé une partie de la Nouvelle-Hollande, et traversé une seconde fois le canal d'Entrecasteaux, l'expédition se rendit aux îles des Amis; mais on ne put découvrir aucune trace du passage de *la Boussole* et de *l'Astrolabe*.

L'expédition quitta l'île des Amis, et arriva dans la baie de Balade à la Nouvelle-Calédonie; puis ayant franchi le détroit de Dampier, touché aux Moluques, à Waygion, et à Bourro, on arriva devant Sourabaya, port de la partie orientale de Java.

Depuis son départ de Brest, l'expédition de M. d'Entrecasteaux n'avait eu aucune nouvelle des événements qui s'étaient passés en France. Le commandant hollandais ayant demandé des ordres à la régence de Batavia, M. d'Auribeau, qui par

suite de la mort de M. d'Entrecasteaux avait pris le commandement de l'expédition, reçut l'assurance que malgré la guerre qui avait éclaté entre la France et la Hollande, son voyage n'ayant pour objet que des recherches paisibles, on pourvoirait à tous ses besoins. Cependant après avoir séjourné pendant deux mois à Batavia, les nouvelles arrivées de France amenèrent la désunion entre les équipages. Par la mort de M. d'Auribeau, l'expédition était alors commandée par M. de Rossel, et la régence de Batavia lui procura en 1795 les moyens de retourner en Europe. Ainsi la nouvelle expédition revint sans pouvoir obtenir le moindre renseignement, ni acquérir la moindre probabilité sur le sort de notre infortuné navigateur.

Tant de précautions prises pour le succès et l'authenticité d'une grande expédition, les dépenses qu'elle occasionne, les peines et les malheurs qu'elle entraîne, ont fait mettre en doute par quelques personnes si ces soins et ces peines sont compensés par l'utilité réciproque que trouvent les peuples dans les voyages de découvertes.

Mais c'est un besoin pour l'homme civilisé de proportionner ses connaissances et ses jouissances à la capacité de son entendement et à l'étendue de ses désirs. Le navigateur, en avançant, décou-

monseigneur

le traitement qui mest acordé comme
Comondont suffisont a ma dépensse
je vous suplie dordonés, que mes apointemens
de terre soint soldés touts les six mois
a mrs le couteulx, qui en feirons passer
le montant a ma fome le premier
demestre, comoncera le 1er juillet de
lotte onnee —

je suplie aussi monseigneur dordoner
que la moitié des avonces qui serone
soldees aux officiers, et capitaines
soint payees a brest en piastres,
mr de ste james, en envera par le courrier
la quontité, quil plaira a monseigneur
de lui ordoner

lapérouse

# VOYAGE

DE

# LAPÉROUSE.

Aout 1785. — Motif du voyage.

L'ancien esprit de découvertes paraissait entièrement éteint. Le voyage d'Ellis à la baie d'Hudson, en 1747, n'avait pas répondu aux espérances de ceux qui avaient avancé des fonds pour cette entreprise. Le capitaine Bouvet avait cru apercevoir, le 1er janvier 1739, une terre par les 54° sud : il paraît aujourd'hui probable que ce n'était qu'un banc de glace, et cette méprise a retardé les progrès de la géographie. Les faiseurs de systèmes, qui, du fond de leurs cabinets, tracent la figure des continents et des îles, avaient conclu que le prétendu cap de la Circoncision était la pointe septentrionale des terres australes, dont l'existence leur paraissait démontrée comme nécessaire à l'équilibre du globe.

Ces deux voyages devaient décourager les par-

ticuliers qui, par un simple esprit de curiosité, sacrifiaient des sommes considérables à un intérêt qui avait cessé depuis long-temps de fixer l'attention des puissances maritimes de l'Europe.

En 1764, l'Angleterre ordonna une nouvelle expédition, dont le commandement fut confié au commodore Byron. Les relations de ce voyage, ainsi que celles des navigateurs Wallis, Carteret et Cook, sont généralement connues.

Au mois de novembre 1766, M. de Bougainville partit de Nantes avec la frégate *la Boudeuse* et la flûte *l'Étoile*. Ce navigateur fut assez heureux pour découvrir quelques îles inconnues; et son voyage, écrit avec intérêt, n'a pas peu servi à donner aux Français le goût des découvertes, qui venait de renaître avec tant d'énergie en Angleterre.

En 1771, M. de Kerguelen fut chargé de faire un voyage vers le continent austral, dont aucun géographe ne contestait l'existence. Il découvrit une île, et plein des idées de tous les savants de l'Europe, il crut avoir aperçu un cap des terres australes.

Son empressement à venir annoncer cette nouvelle ne lui permit pas de différer un instant son retour. Arrivé en France, on le reçut comme un nouveau Christophe Colomb; on équipa de suite

un vaisseau de guerre et une frégate pour continuer cette importante découverte, et ce choix extraordinaire de bâtiments suffirait pour démontrer combien l'enthousiasme exclut la réflexion. On sait le mauvais succès de ce second voyage. M. de Kerguelen revint en France aussi peu instruit que la première fois, et l'on ne s'occupa plus de découvertes.

Le roi mourut pendant le cours de cette expédition. La guerre de 1778 fit naître de nouvelles idées, et fixa les regards sur des objets bien opposés. On n'oublia pas cependant que nos ennemis avaient en mer *la Découverte* et *la Résolution*, et que le capitaine Cook, travaillant à l'agrandissement des connaissances humaines, devait être l'ami de toutes les nations de l'Europe ; aussi, au lieu de le traiter en ennemi, il fut ordonné à tout bâtiment français de le respecter, et de lui fournir tous les secours dont il pourrait avoir besoin.

L'objet principal de la guerre de 1778 était d'assurer la tranquillité des mers ; il fut rempli par la paix de 1783. Le même esprit de justice qui avait fait prendre les armes pour que les pavillons des nations les plus faibles sur mer y fussent respectés à l'égal de ceux de France et d'Angleterre, devait pendant la paix se porter vers tout ce qui peut contribuer au plus grand bien-être des hom-

mes. Les sciences, en adoucissant les mœurs, ont peut-être, plus que les bonnes lois, contribué au bonheur de la société.

Les navigateurs anglais, en étendant nos connaissances, avaient mérité l'admiration du monde. L'Europe entière avait apprécié les talents et le grand caractère du capitaine Cook; son nom était dans toutes les bouches, et n'était prononcé qu'avec enthousiasmé. Mais dans le vaste champ des connaissances humaines, un seul homme devait inévitablement laisser d'abondantes moissons à faire. On savait que, pendant bien des siècles, il restera beaucoup de connaissances à acquérir, des pays lointains à visiter, des phénomènes, des minéraux, des volcans à observer; des plantes utiles, des arbres, des oiseaux, des poissons rares à décrire; des peuples inconnus à découvrir, à étudier, et peut-être à rendre plus heureux; et le projet d'un voyage autour du monde fut mis en question et adopté.

### Savants et artistes qu'on emploie.

Des savants de tous les genres, tous hommes d'un grand mérite, furent employés dans cette expédition. M. Dagelet, de l'Académie des Sciences, et M. Monge, l'un et l'autre professeurs de mathématiques à l'école militaire, furent embarqués en

qualité d'astronomes, le premier sur *la Boussole,* et le second sur *l'Astrolabe.* M. de Lamanon, de l'Académie des Sciences, fut chargé de la partie de l'histoire naturelle et de son atmosphère, connue sous le nom de chronologie. M. l'abbé Mongès, chanoine régulier de Sainte-Geneviève, rédacteur du *Journal de physique,* devait examiner les minéraux, en faire l'analyse, et contribuer aux progrès des différentes parties de la physique. M. de Jussieu désigna M. de La Martinière, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, pour la partie de la botanique; il lui fut adjoint un jardinier du Jardin du Roi, pour cultiver et conserver les plantes et graines de différentes espèces que nous aurions la possibilité de rapporter en Europe. MM. Prévost oncle et neveu furent chargés de peindre tout ce qui concerne l'histoire naturelle. M. Dufresne, grand naturaliste, et très-habile dans l'art de classer les différentes productions de la nature, nous fut donné par monsieur le procureur général. Enfin M. Duché de Vancy reçut l'ordre de s'embarquer pour peindre les costumes, les paysages, et généralement tout ce qu'il est souvent impossible de décrire (1). Les compagnies sa-

(1) On peut remarquer que Lapérouse n'a pas compris dans cette désignation M. de Lesseps, vice-consul

vantes du royaume s'empressèrent de donner, dans cette occasion, des témoignages de leur zèle et de leur amour pour les progrès des sciences et des arts. L'Académie des Sciences, la Société de Médecine, adressèrent chacune un mémoire au maréchal de Castries, sur les opérations les plus importantes que nous aurions à faire pendant cette campagne.

M. l'abbé Tessier, de l'Académie des Sciences, proposa un moyen pour préserver l'eau douce de la corruption. M. Dufourni, ingénieur-architecte, nous fit part aussi de ses observations sur les arbres et le nivellement des eaux de la mer. M. Le Dru nous proposa, dans un mémoire, de faire plusieurs observations sur l'aimant, par différentes latitudes et longitudes; il y joignit une boussole d'inclinaison de sa composition, qu'il nous pria de comparer avec le résultat que nous donnaient les deux boussoles d'inclinaison qui nous furent prêtées par le commissaire du bureau des longitudes de Londres. Je dois ici témoigner ma reconnais-

---

embarqué en qualité d'interprète du roi. Cette omission provient de ce que M. Lesseps n'arriva à Brest que peu avant le départ de l'expédition, et au moment où la liste des personnes qui composaient les deux états majors était déjà terminée.

sance au chevalier Banks, qui, ayant appris que M. Monneron ne trouvait point à Londres de boussole d'inclinaison, voulut bien nous faire prêter celles qui avaient servi au célèbre capitaine Cook. Je reçus ces instruments avec un sentiment religieux pour la mémoire de ce grand homme. M. de Monneron, capitaine au corps du génie, qui avait suivi notre expédition de la baie d'Hudson, fut embarqué en qualité d'ingénieur en chef; son amitié pour moi, autant que son goût pour les voyages, le déterminèrent à solliciter cette place; il fut chargé de lever les plans, d'examiner les positions. M. Bernizet, ingénieur-géographe, lui fut adjoint pour cette partie; et M. de Fleurieu, ancien capitaine de vaisseau, directeur des ports et arsenaux, dressa lui-même les cartes qui devaient nous servir pendant le voyage. Il y joignit un volume entier de notes les plus savantes, et des discussions sur les voyageurs célèbres, depuis Christophe Colomb jusqu'à nos jours. Le maréchal de Castries, ministre de la marine, qui m'avait désigné au roi pour ce commandement, avait donné les ordres les plus formels dans les ports pour que tout ce qui pouvait contribuer au succès de cette campagne nous fût accordé. M. d'Hector, lieutenant général commandant la marine à Brest, répondit à ses vues, et suivit le détail de mon armement,

comme s'il eût voulu commander lui-même. J'avais eu le choix de tous les officiers; je désignai pour le commandement de *l'Astrolabe* M. de Langle, capitaine de vaisseau, qui montait *l'Astrée* dans mon expédition de la baie d'Hudson, et qui m'avait, dans cette occasion, donné les plus grandes preuves de talent et de caractère. Cent officiers se proposèrent à M. de Langle et à moi pour faire cette campagne; tous ceux dont nous fîmes choix étaient distingués par leurs connaissances.

### Séjour à Brest.

Enfin, le 26 juin, mes instructions me furent remises. Je partis le 1er juillet pour Brest, où j'arrivai le 4; je trouvai l'armement des deux frégates très-avancé. On avait suspendu l'embarquement de différents effets, parce qu'il me fallait opter entre quelques articles propres aux échanges avec les sauvages, ou des vivres dont j'aurais bien voulu me pourvoir pour plusieurs années; je donnai la préférence aux effets de traite, en songeant qu'ils pourraient nous procurer des comestibles frais, et qu'à cette époque, ceux que nous aurions à bord seraient presque entièrement altérés. Nous avions, en outre, un bot ponté, en pièces, d'environ vingt tonneaux, deux chaloupes biscaïennes, un grand mât, une mèche de gouvernail et un cabestan.

*L'Astrolabe* avait embarqué exactement les mêmes articles. Nous fûmes en rade le 11; le 12, nous passâmes la revue. Ce même jour, les horloges astronomiques qui devaient nous servir pour vérifier, dans les relâches, le mouvement journalier des horloges marines, furent embarquées sur les deux bâtiments; malheureusement, ces horloges furent reconnues si mauvaises, qu'il fallut bien du travail pour les régler; et les vents d'ouest nous retenant en rade, nous ne partîmes de Brest que le 1er août.

Ma traversée, jusqu'à l'île de Madère, n'eut rien d'intéressant; nous y mouillâmes le 13; les vents nous furent constamment favorables. Cette circonstance était bien nécessaire à nos vaisseaux, qui, trop chargés sur l'avant, gouvernaient fort mal. Pendant les belles nuits de cette traversée, M. de Lamanon observa les points lumineux qui sont dans l'eau de la mer, et qui proviennent, selon mon opinion, de la dissolution des corps marins. Si des insectes produisaient cette lumière, comme l'assurent plusieurs physiciens, ils ne seraient pas répandus avec cette profusion depuis le pôle jusqu'à l'équateur, et ils affecteraient certains climats.

Nous n'étions pas encore mouillés à Madère, que M. Johnston, négociant anglais, avait déjà envoyé à bord de mon bâtiment un canot chargé de

fruits; plusieurs lettres de recommandation nous avaient même précédés chez lui. Ces lettres furent un grand sujet d'étonnement pour moi, ne connaissant pas les personnes qui les avaient écrites.

L'accueil que nous fit M. Johnston fut tel, que nous n'aurions pu en espérer un plus gracieux de nos parents ou de nos meilleurs amis; et sans les circonstances impérieuses où nous nous trouvions, il nous eût été bien doux de passer quelques jours à Madère. Mais l'objet de notre relâche ne pouvait y être rempli. Les Anglais vendaient très-cher le vin de cette île. Nous n'aurions pu nous en procurer à moins de treize cents livres le tonneau de quatre barriques, et cette même quantité ne coûtait que six cents livres à Ténériffe; j'ordonnai donc de tout disposer pour partir le lendemain 16 août. Notre traversée ne fut que de trois jours. Nous mouillâmes le 19 à Ténériffe.

Le 18 au matin, j'eus connaissance de l'île Salvage, dont je rangeai la partie de l'est à environ une demi-lieue; cette île est très-saine, et quoique je n'aie pas eu occasion de sonder, je suis convaincu qu'il y a cent brasses d'eau jusqu'à une encâblure de terre. Elle est entièrement brûlée du soleil; il n'y croît pas un seul arbre; et paraît formée par des couches de lave et d'autres matières volcaniques : nous y avons fait plusieurs

relèvements pour en déterminer le gisement et observer la nature du sol.

Le 30 août au matin, je mis à la voile par un vent frais nord-ouest. Nous avions pris à bord de chaque bâtiment soixante pipes de vin : cette opération nous avait obligés de désarrimer la moitié de notre cale pour trouver les tonneaux vides qui étaient destinés à les contenir. Ce travail nous occupa dix jours ; à la vérité, le peu de célérité des fournisseurs fut cause de ce retard : ce vin venait d'Orotava, petite ville située de l'autre côté de l'île.

Nos naturalistes voulurent aussi mettre à profit leur séjour dans la rade de Sainte-Croix. Ils partirent pour le pic avec plusieurs officiers des deux bâtiments. M. de La Martinière herborisa dans la route ; il trouva plusieurs plantes curieuses. M. de Lamanon mesura la hauteur du pic avec son baromètre, qui descendit, sur le sommet de la montagne, à 18 pouces 4 lignes 3/10. Par l'observation faite à Sainte-Croix de Ténériffe dans le même instant, il était à 28 pouces 3 lignes. Le thermomètre, qui marquait 24 degrés 1/2 à Sainte-Croix, se tint constamment à 9° sur le haut du pic. Je laisse à chacun la liberté d'en calculer la hauteur. Cette manière est si peu rigoureuse, que je préfère les données aux résultats. M. de Monneron

fit aussi le voyage du pic dans l'intention de le niveler jusqu'au bord de la mer : c'était la seule manière de mesurer cette montagne. Il éprouva de grandes difficultés pour cette opération, qui ne put être achevée ; mais afin de ne pas perdre entièrement le fruit de son travail, il détermina les principaux points ; et une seule journée suffirait aujourd'hui pour achever ce nivellement, qui peut offrir un résultat plus satisfaisant qu'aucun de ceux qui ont été donnés jusqu'à présent par les différents voyageurs.

### Départ de Téneriffe.

Nous ne pûmes faire route qu'à trois heures après midi du 30 août. Nous étions encore plus encombrés d'effets qu'à notre départ de Brest ; mais chaque jour devait les diminuer, et nous n'avions plus que du bois et de l'eau à trouver jusqu'à notre arrivée aux îles de la mer du Sud. Je comptais me pourvoir de ces deux articles à la Trinité ; car j'étais décidé à ne pas relâcher aux îles du Cap-Vert, qui, dans cette saison, sont très-malsaines ; et la santé de nos équipages était le premier des biens : c'est pour la leur conserver que j'ordonnai de parfumer les entre-ponts, de faire branle-bas tous les jours, depuis huit heures du matin jusqu'au soleil

couchant. Mais, afin que chacun eût assez de temps pour dormir, l'équipage fut mis à trois quarts ; en sorte que huit heures de repos succédaient à quatre heures de service. Comme je n'avais à bord que le nombre d'hommes rigoureusement nécessaire, cet arrangement ne put avoir lieu que dans les belles mers, et j'ai été contraint de revenir à l'ancien usage lorsque j'ai navigué dans les parages orageux. La traversée jusqu'à la ligne n'eut rien de remarquable. Les vents alizés nous quittèrent par les 14° nord, et furent constamment de l'ouest au sud-ouest jusqu'à la ligne. Ils me forcèrent à suivre la ligne d'Afrique, que je prolongeai à environ soixante lieues de distance.

### Septembre 1785.

Nous coupâmes l'équateur, le 29 septembre, par 18 degrés de longitude occidentale : j'aurais désiré, d'après mes instructions, pouvoir le passer beaucoup plus à l'ouest ; mais heureusement les vents nous portèrent toujours vers l'est. Sans cette circonstance, il m'eût été impossible de prendre connaissance de la Trinité ; car nous trouvâmes les vents de sud-est à la ligne, et ils m'ont constamment suivi jusque par les 20° 25′ de latitude sud ; en sorte que j'ai toujours gouverné au plus

près, et que je n'ai pu me mettre en latitude de la Trinité qu'à environ vingt-cinq lieues dans l'est. Si j'eusse pris connaissance de Pennedo de S. Pedro, j'aurais eu bien de la peine à doubler la pointe orientale du Brésil.

J'ai passé, suivant mon point, sur le bas-fond où le vaisseau *le Prince* crut avoir touché en 1747. Nous n'avons eu aucun indice de terre, à l'exception de quelques oiseaux connus sous le nom de *frégates*, qui nous ont suivis en assez grand nombre depuis 8° de latitude nord jusqu'à 3° de latitude sud. Nos bâtiments ont été, pendant ce même temps, environnés de thons; mais nous en avons très-peu pris; ils étaient si gros, qu'ils cassaient toutes nos lignes. Chacun de ceux que nous avons pêchés pesait au moins soixante livres.

Les marins qui craignent de trouver, dans cette saison, des calmes sous la ligne, sont dans la plus grande erreur. Nous n'avons pas été un seul jour sans vent, et nous n'avons eu de la pluie qu'une fois; elle fut, à la vérité, assez abondante pour nous permettre de remplir vingt-cinq barriques. Peu de jours après notre départ de Ténériffe, nous perdîmes de vue ces beaux ciels qu'on ne retrouve que dans les zones tempérées : une blancheur terne, qui tenait le milieu entre la brume et les nuages, dominait toujours; l'horizon avait moins

de trois lieues d'étendue; mais après le coucher du soleil, cette vapeur se dissipait, et les nuits étaient constamment très-belles.

Le 16 octobre, à dix heures du matin, nous aperçûmes les îles Martin-Vas, dans le nord-ouest, à cinq lieues. Elles auraient dû nous rester à l'ouest; mais les courants nous avaient portés à 13′ dans le sud pendant la nuit; malheureusement les vents, ayant été constamment au sud-est jusqu'alors, me forcèrent de courir plusieurs bords pour me rapprocher de ces îles, dont je passai à environ une lieue et demie. Après avoir bien déterminé leur position, et après avoir fait des relèvements pour pouvoir tracer sur le plan leurs positions entre elles, je fis route au plus près, tribord armure, vers l'île de la Trinité, distante de Martin-Vas d'environ neuf lieues dans l'ouest-sud-ouest. Les îles Martin-Vas ne sont, à proprement parler, que des rochers; le plus gros peut avoir un quart de lieue de tour : il y a trois îlots séparés entre eux par de très-petites distances, lesquels, vus de loin, paraissent comme cinq têtes.

Au coucher du soleil, je vis l'île de la Trinité, qui me restait à l'ouest 8° nord. Le vent était toujours au nord-nord-ouest; je passai toute la nuit à courir de petits bords, me tenant dans la partie de l'est-sud-est de cette île. Lorsque le jour parut, je

continuai ma bordée vers la terre, espérant trouver une mer plus calme à l'abri de *la Trinité*. A dix heures du matin, je n'étais plus qu'à deux lieues et demie de la pointe du sud-est, qui me restait au nord-ouest, et j'aperçus au fond de l'anse un pavillon portugais hissé au milieu d'un petit fort autour duquel se trouvaient cinq ou six maisons en bois. La vue de ce pavillon piqua ma curiosité; je me décidai à envoyer un canot à terre, afin de m'informer de l'évacuation et de la cession des Anglais. La mer brisait avec tant de force, que nous ne pouvions supposer que notre chaloupe pût aborder sans danger à *la Trinité*. Je pris donc le parti de courir des bordées toute la journée, afin de me trouver le lendemain, à la pointe du jour, assez au vent pour pouvoir gagner le mouillage, ou du moins envoyer mon canot à terre. Je hélai le soir à *l'Astrolabe* la manœuvre que je me proposais de faire, et j'ajoutai que nous n'observerions aucun ordre dans nos bordées, notre point de réunion devant être, au lever du soleil, l'anse de l'établissement portugais.

Octobre 1785.

Je dis à M. de Langle que celui des deux bâtiments qui se trouverait le plus à portée enverrait

son canot pour s'informer des ressources que nous pourrions trouver dans cette relâche. Le lendemain, 18 octobre, au matin, *l'Astrolabe,* n'étant qu'à une demi-lieue de terre, détacha la biscaïenne, commandée par M. de Vanjuas, lieutenant de vaisseau. M. de La Martinière et le père Receveur, naturaliste infatigable, accompagnèrent cet officier : ils descendirent au fond de l'anse ; mais la lame était si grosse, que le canot et son équipage auraient infailliblement péri, sans les prompts secours que les Portugais lui donnèrent. Ils tirèrent le canot sur la grève pour le mettre à l'abri de la fureur de la mer : on en sauva tous les effets, à l'exception du grappin, qui fut perdu. M. de Vanjuas compta dans ce poste environ deux cents hommes, dont quinze seulement en uniforme, les autres en chemise. Le commandant de cet établissement, auquel on ne peut donner le nom *de Colonie,* puisqu'il n'y a point de culture, lui dit que le gouverneur de Rio Janeiro avait fait prendre possession de l'île de la Trinité depuis environ un an ; il ignorait, ou il feignait d'ignorer que les Anglais l'eussent précédemment occupée ; et il était dans une telle crainte qu'on ne s'aperçût du misérable état de son gouvernement, qu'il ne voulut jamais permettre à M. de La Martinière et au père Receveur de s'éloigner du rivage

pour herboriser. Toutefois, il leur témoigna de la bienveillance, et les engagea à se rembarquer, en l eurdisant que l'île ne fournissait rien; qu'il y avait à peine assez d'eau et de bois pour sa garnison; qu'on lui envoyait tous les six mois des vivres de Rio Janeiro. Son détachement aida à mettre notre biscaïenne à la mer.

Dès la pointe du jour, j'avais aussi envoyé à terre un canot commandé par M. Boutin, lieutenant de vaisseau, accompagné de MM. de Lamanon et Monneron; mais j'avais défendu à M. Boutin de descendre si la biscaïenne de *l'Astrolabe* était arrivée avant lui. Dans ce cas, il devait sonder la roche, et en tracer le plan le mieux qu'il lui serait possible dans un si court espace de temps. M. Boutin ne s'approcha, en conséquence, que jusqu'à une portée de fusil du rivage; toutes les sondes lui rapportèrent un fond de roc, mêlé d'un peu de sable. M. de Monneron dessina le fort tout aussi bien que s'il eût été sur la plage, et M. de Lamanon fut à portée de voir que les rochers n'étaient que du basalte, ou des matières fondues, restes de quelques volcans éteints. Cette opinion fut confirmée par le père Receveur, qui nous apporta à bord un grand nombre de pierres volcaniques ainsi que le sable, qu'on voyait seulement mêlé de détriments de coquilles et de corail. D'après le

rapport de M. de Vanjuas et de M. Boutin, il était évident que nous ne pouvions trouver à la Trinité l'eau et le bois qui nous manquaient. Je me décidai de suite à faire route pour l'île Sainte-Catherine sur la côte du Brésil : c'était l'ancienne relâche des bâtiments français qui allaient dans la mer du sud. Frézier et l'amiral Anson y trouvèrent abondamment à se pourvoir de tout ce dont ils avaient besoin. Ce fut pour ne pas perdre un seul jour que je donnai la préférence à l'île Sainte-Catherine sur Rio Janeiro, où les différentes formalités à remplir en y arrivant auraient exigé plus de temps qu'il n'en fallait pour faire l'eau et le bois qui nous manquaient. Mais en dirigeant ma route vers l'île Sainte-Catherine, je voulus m'assurer de l'existence de l'île de l'Ascençaon que M. Daprès place à cent lieues dans l'ouest de la Trinité, et à 15′ seulement sud. Suivant le journal de M. Poncet de La Haye, qui commandait la frégate *la Renommée*, j'étais certain que différents navigateurs, entre autres Frézier, homme très-éclairé, avaient cru aborder à l'Ascençaon, et qu'ils n'avaient été réellement qu'à la Trinité.

Cette dernière île n'offre aux yeux qu'un rocher presque stérile ; on ne voit de la verdure et quelques arbustes que dans les gorges très-étroites des montagnes. C'est dans une de ces vallées, au sud-

est de l'île, qui n'a qu'environ trois cents toises de largeur, que les Portugais ont formé leur établissement. La nature n'avait certainement pas destiné ce rocher à être habité, les hommes et les animaux n'y pouvant trouver leur subsistance ; mais les Portugais ont craint que quelque nation de l'Europe ne profitât de ce voisinage pour établir un commerce interlope avec le Brésil : c'est à ce seul motif, sans doute, qu'on doit attribuer leur empressement à occuper une île qui, sous tout autre rapport, leur est entièrement à charge.

### Vaines recherches de l'Ascençaon.

Le 18 octobre, à midi, je fis route à l'ouest pour l'Ascençaon, jusqu'au 24 au soir ; mais reconnaissant que nos peines étaient perdues, je pris le parti d'abandonner la recherche de cette île. J'avais fait alors cent quinze lieues à l'ouest, et le temps était assez clair pour découvrir dix lieues en avant. Ainsi je puis assurer qu'ayant dirigé ma route par le parallèle de 20° 32′ avec une vue nord et sud de 20′ au moins, et qu'ayant mis en panne, chaque nuit, après les premières soixante lieues, lorsque j'avais parcouru l'espace aperçu au coucher du soleil, je puis assurer, dis-je, que l'île de l'Ascençaon n'existe pas jusqu'à 7° environ de lon-

gitude occidentale du méridien de la Trinité, entre les latitudes sud de 20° 10′, et de 20° 50′, ma vue ayant pu embrasser tout cet espace.

### Orage et feu Saint-Elme.

Le 25 octobre, nous essuyâmes un orage des plus violents. A huit heures du soir, nous étions au centre du cercle de feu; les éclairs partaient de tous les points de l'horizon; le feu Saint-Elme se posa sur la pointe du paratonnerre. Mais ce phénomène ne nous fut pas particulier : *l'Astrolabe*, qui n'avait point de paratonnerre, eut également le feu Saint-Elme sur son mât.

### Novembre 1785. — Arrivée à Sainte-Catherine.

Depuis ce jour, le temps fut constamment mauvais jusqu'à notre arrivée à Sainte-Catherine; nous fûmes enveloppés d'une brume plus épaisse que celle que l'on observe sur les côtes de Bretagne au milieu de l'hiver. Nous mouillâmes, le 6 novembre, entre l'île Sainte-Catherine et le continent, par sept brasses, fond de sable vaseux.

Après quatre-vingt seize jours de navigation, nous n'avions pas un seul malade : la différence des climats, les pluies, les brumes, rien n'avait

altéré la santé des équipages ; à la vérité nos vivres étaient d'une excellente qualité. Je n'avais négligé, pour les conserver dans un état convenable, aucune des précautions que l'expérience et la prudence pouvaient m'indiquer. Nous avions eu, en outre, le plus grand soin d'entretenir la gaîté, en faisant danser les équipages chaque soir, depuis huit heures jusqu'à dix, lorsque le temps le permettait.

### Description de l'île Sainte-Catherine.

L'île Sainte-Catherine s'étend du nord au sud, sur une longueur d'environ douze lieues. Sa largeur de l'est à l'ouest n'est que de deux lieues. Elle n'est séparée du continent, dans l'endroit le plus resserré, que par un canal de deux cents toises. C'est sur la pointe de ce goulet qu'est bâtie la ville de Nostra Senðra del Destero, capitale de cette capitainerie, où le gouverneur fait sa résidenee ; elle contient au plus trois mille âmes et environ quatre cents maisons : l'aspect en est fort agréable. Suivant la relation de Frézier, cette île servait, en 1712, de retraite à des vagabonds qui s'y sauvaient des différentes parties du Brésil ; ils n'étaient sujets du Portugal que de nom, et ils ne reconnaissaient aucune autorité.

Le pays est si fertile, qu'ils pouvaient subsister

sans aucun secours des colonies voisines; et ils étaient si dénués d'argent, qu'ils ne pouvaient tenter la cupidité du gouverneur général du Brésil, ni lui inspirer l'envie de les soumettre. Les vaisseaux qui relâchaient chez eux ne leur donnaient, en échange de leurs provisions, que des habits et des chemises dont ils manquaient absolument. Ce n'est que vers 1740, que la cour de Lisbonne a établi un gouvernement régulier dans l'île Sainte-Catherine et les terres adjacentes du continent. Ce gouvernement s'étend soixante lieues du nord au sud, depuis la rivière S. Francisco jusqu'à Rio-Grande; sa population est de vingt mille âmes. J'ai vu dans les familles un si grand nombre d'enfants, qu'elle sera bientôt, je crois, beaucoup plus considérable. Le terrain est extrêmement fertile, et produit, presque de lui-même, toutes sortes de fruits, de légumes et de grains : il est couvert d'arbres toujours verts; mais ils sont tellement entremêlés de ronces et de lianes, qu'il n'est pas possible de traverser ces forêts, à moins d'y pratiquer un sentier avec des haches. D'ailleurs, les serpents y sont en très-grand nombre, et leur morsure est si dangereuse, qu'elle devient presque toujours mortelle. Les habitations de l'île et même celles du continent, sont toutes sur le bord de la mer : les bois qui les environnent ont une

odeur délicieuse, étant remplis d'orangers, d'arbres et d'arbustes aromatiques.

Malgré tant d'avantages, le pays est fort pauvre, et manque absolument d'objets manufacturés; en sorte que les paysans y sont presque nus ou couverts de haillons. Le terrain, qui serait très-propre à la culture du sucre, y demeure inculte faute d'esclaves, les habitants du pays n'étant pas assez riches pour en acheter. La pêche de la baleine est très-abondante dans ces parages; mais c'est une propriété de la couronne, affermée à une compagnie de Lisbonne. Cette compagnie a, sur cette côte, trois grands établissements, dans lesquels on pêche, chaque année, environ quatre cents baleines, dont le produit, tant en huile qu'en *spermacéti*, est envoyé à Lisbonne par Rio Janeiro. Les habitants ne sont que simples spectateurs de cette pêche, qui ne leur procure aucun profit. Si le gouvernement ne vient à leur secours, et ne leur accorde des franchises ou autres encouragements qui les mettent à même d'y appeler le commerce, un des plus beaux pays de la terre languira éternellement, et ne sera d'aucune utilité à la métropole. L'atterrage de Sainte-Catherine est très-facile; on trouve fond de vase par soixante-dix brasses, à dix-huit lieues au large, et ce fond monte gra-

duellement jusqu'à quatre encâblures du rivage, où il y a encore quatre brasses.

Je crus m'apercevoir que notre arrivée avait répandu une grande terreur dans le pays. Les différents forts tirèrent le canon d'alarme ; ce qui me détermina à mouiller de bonne heure, et à envoyer un canot à terre avec un officier, pour faire connaître nos intentions très-pacifiques avec nos besoins d'eau, de bois et de quelques rafraîchissements.

### Réception que nous font les Portugais.

M. de Pierrevert, que je chargeai de cette négociation, trouva la petite garnison de la citadelle sous les armes ; le gouverneur de la ville, don Francisco de Baros, avait eu connaissance de notre expédition par la gazette de Lisbonne ; et une médaille en bronze, que je lui envoyai, ne lui laissa aucun doute sur l'objet de notre relâche. Sur-le-champ les ordres les plus précis et les plus prompts furent donnés pour qu'on nous vendît, au plus juste prix, tout ce qui nous était nécessaire. Le 9 novembre, je m'approchai de la forteresse, dont j'étais un peu éloigné. Nous dinâmes chez le gouverneur, qui parlait parfaitement notre langue. Il nous assura, pendant le dîner, que l'île de l'Ascençaon n'existait pas ; que cependant, sur le té-

moignage de M. Daprès, le gouverneur du Brésil avait expédié, l'année dernière, un bâtiment pour parcourir toutes les positions assignées précédemment à cette île ; et que le capitaine de ce bâtiment n'ayant pu la découvrir, on l'avait effacée des cartes, afin de ne pas éterniser une ancienne erreur. La saison était si avancée, que je n'avais pas un instant à perdre : nos équipages jouissaient de la meilleure santé. Je m'étais flatté, en arrivant à Sainte-Catherine, d'avoir pourvu à tous nos besoins, et d'être en état de mettre à la voile sous cinq ou six jours ; mais les vents du sud et les courants furent si violents, que la communication avec la terre fut souvent interrompue : cela retarda notre départ.

### Bonté du pays et des habitants.

J'avais donné la préférence à l'île Sainte-Catherine sur Rio Janeiro, pour éviter, ainsi que je l'ai fait remarquer, les formalités des grandes villes, qui occasionnent toujours une grande perte de temps. Mais l'expérience m'apprit que cette relâche réunissait bien d'autres avantages. Les vivres de toute espèce y étaient dans la plus grande abondance. Un gros bœuf ne coûtait que huit piastres (40 fr. environ) ; un cochon, pesant cent cinquante livres, en coûtait quatre seulement. On

avait deux dindons pour une piastre; et il ne fallait que jeter le filet pour le retirer plein de poisson. Les oranges et les légumes y étaient aussi à un prix très-modéré. Le fait suivant donnera une idée de l'hospitalité de ce bon peuple. Mon canot ayant été renversé par la lame dans une anse où je faisais couper du bois, les habitants, qui aidèrent à le sauver, forcèrent nos matelots naufragés à se mettre dans leurs lits, et couchèrent à terre sur des nattes au milieu de la chambre où ils exerçaient cette touchante hospitalité. Peu de jours après, ils rapportèrent à mon bord les voiles, les mâts, le grappin et le pavillon de ce canot, objets très-précieux pour eux, et qui leur auraient été de la plus grande utilité dans leurs pirogues.

Leurs mœurs sont douces; ils sont bons, polis, obligeants; mais superstitieux, et très-jaloux de leurs femmes, qui ne paraissent jamais en public.

Nos officiers tuèrent, à la chasse, plusieurs oiseaux variés des plus brillantes couleurs, entre autres un rollier d'un très-beau bleu, qui n'a point été décrit par M. de Buffon; il est très-commun dans ce pays.

Le 16, au soir, tout étant embarqué, j'envoyai mes paquets au gouverneur, qui avait bien voulu se charger de les faire parvenir à Lisbonne, où je les adressai à M. de Saint-Marc, notre consul

général. Chacun avait écrit à sa famille et à ses amis, et nous nous flattions de mettre à la voile le lendemain; mais les vents du nord, qui nous auraient été si favorable, si nous eussions été en pleine mer, nous retinrent au fond de la baie jusqu'au 19 novembre. J'appareillai à la pointe du jour; le calme me força à remouiller pendant quelques heures, et je ne fus en dehors de toutes les îles qu'à l'entrée de la nuit.

Le jour de mon départ, je remis à M. de Langle de nouveaux signaux beaucoup plus étendus que ceux qui nous avaient servi jusqu'alors; nous devions naviguer au milieu des brumes, dans des mers très-orageuses : les circonstances exigeaient de nouvelles précautions. Je l'informai, de plus, que j'allais borner mes recherches, dans la mer Atlantique, à l'île Grande de La Roche, n'ayant pas le temps de chercher un passage au sud des terres de Sandwich.

Le temps fut très-beau jusqu'au 28. Nous eûmes ce jour-là un coup de vent très-violent de la partie de l'est; c'était le premier depuis notre départ. Je remarquai avec un grand plaisir que, si nos bâtiments marchaient fort mal, ils se comportaient fort bien dans les mauvais temps, et qu'ils pouvaient résister aux grosses mers que nous aurions à parcourir.

**Décembre 1785. — Vaine recherche de l'île Grande de La Roche.**

Le 7 décembre, j'étais sur le parallèle prétendu de l'île Grande de La Roche, par 44° 38′ de latitude sud, et 34° de longitude occidentale, suivant une observation de distances faite le jour précédent. Nous voyions passer des goémons, et nous étions, depuis plusieurs jours, entourés d'oiseaux, mais de l'espèce des albatros et des pétrels, qui n'approchent des terres que dans la saison de la ponte.

Ces faibles indices de terre entretenaient cependant nos espérances, et nous aidaient à supporter les mers affreuses dans lesquelles nous naviguions; mais je n'étais pas sans inquiétude en considérant que j'avais encore 35° à remonter dans l'ouest jusqu'au détroit de Le Maire, où il m'importait beaucoup d'arriver avant la fin de janvier.

Je courus des bords entre les 44 et 45° de latitude jusqu'au 24 décembre; je suivis, sur le parallèle, 15° de longitude; et le 27 décembre, j'abandonnai ma recherche, bien convaincu que l'île de La Roche n'existait pas, et que les goémons et les pétrels ne prouvent pas le voisinage de terre, puisque j'ai vu des algues et des oiseaux jusqu'à

mon arrivée sur la côte des Patagons. Après quarante jours de recherches infructueuses, pendant lesquels j'avais essuyé cinq coups de vent, je fus obligé de faire route pour ma destination ultérieure. Je suis persuadé que les navigateurs qui me succèderont dans cette recherche, ne seront pas plus heureux que moi. Mais on ne doit s'y livrer que lorsqu'on fait route pour aller à l'est vers la mer des Indes : il n'est pas alors plus pénible ni plus long de parcourir 30° sur ce parallèle que sur tout autre ; et si l'on n'a point trouvé la terre, on a du moins fait une route qui a approché du but. Je suis dans la ferme persuasion que l'île Grande est, comme l'île Pepis, une terre fantastique ; et le rapport de La Roche, qui prétend y avoir vu de grands arbres, est dénué de tout fondement et même de toute vraisemblance. Il est bien certain que, par 45°, on ne peut trouver que des arbustes sur une île placée au milieu de l'océan méridional, puisqu'on ne rencontre pas un seul grand arbre sur les îles de Tristan d'Acunha, situées dans une latitude infiniment plus favorable à la végétation.

### Chasse en pleine mer.

Nous eûmes quelques jours de calme et de belle mer, pendant lesquels les officiers des deux fré-

gates firent des parties de chasse en canot, et tuèrent une quantité considérable d'oiseaux dont nous étions presque toujours environnés. Ces chasses, ordinairement fort abondantes, procuraient des rafraîchissements en viande à nos équipages ; et il nous est arrivé plusieurs fois d'en tuer une assez grande quantité pour en faire des distributions générales; les matelots les préféraient à la viande salée ; et je crois qu'elles contribuaient infiniment davantage à les maintenir dans leur bonne santé.

Nous ne tuâmes, dans nos différentes excursions, que des albatros de la grande et de la petite espèce, avec quatre variétés de pétrels ; ces oiseaux, accommodés avec une sauce piquante, étaient à peu près aussi bons que les macreuses qu'on mange en Europe. Ils ont été si bien décrits par les naturalistes Banks, Solander et Forster, qui ont accompagné le capitaine Cook, que je crois pouvoir me dispenser d'en donner une nouvelle description.

### Janvier 1786. — Côte des Patagons.

Le 14 janvier, nous eûmes enfin la sonde de la côte des Patagons, par 47° 50′ de latitude sud, et 64° 37′ de longitude occidentale, suivant nos dernières observations de distances : nous n'avons jamais laissé échapper l'occasion d'en faire, lors-

que le temps a été favorable; les officiers de la frégate y étaient tellement exercés, et secondaient si bien M. Dagelet, que je ne crois pas que notre plus grande erreur, en longitude, puisse être évaluée à plus d'un demi-degré.

Le 21, nous eûmes connaissance du cap Beau-Temps, ou de la pointe du nord de la rivière de Gallegos, sur la côte des Patagons; nous étions à environ trois lieues de terre, par quarante et une brasses, fond de petit gravier, ou petites pierres argileuses, grosses comme des pois.

Le 25, à deux heures, je relevai à une lieue au sud du cap San-Diego, qui forme la pointe occidentale du détroit de Le Maire; j'avais prolongé, depuis le matin, la terre à cette distance, et j'avais suivi, sur la carte du capitaine Cook, la baie où M. Banks débarqua pour aller chercher des plantes, pendant que *la Résolution* l'attendait sous voiles.

### Détroit de Le Maire.

Le temps nous était si favorable, qu'il me fut impossible d'avoir la même complaisance pour nos naturalistes. A trois heures, je donnai dans le détroit, ayant arrondi à trois quarts de lieue la pointe San-Diego, où il y a des brisans qui ne s'étendent, je crois, qu'à un mille. Mais, ayant vu la mer bri-

ser beaucoup plus au large, je gouvernai au sud-est, afin de m'éloigner un peu de ces brisants ; je m'aperçus bientôt qu'ils étaient occasionés par les courants, et que les rescifs du cap San-Diego étaient fort loin de moi.

Comme il ventait bon frais du nord, j'étais le maître de me rapprocher de la Terre-de-Feu. Je trouvai le vent si favorable et la saison si avancée, que je me déterminai tout de suite à abandonner la relâche de la baie de Bon-Succès, et à faire route sans perdre un instant pour doubler le cap Horn. Je considérai qu'il m'était impossible de pourvoir à tous mes besoins sans y employer de dix à douze jours, et que ce temps m'avait été rigoureusement nécessaire à Sainte-Catherine, parce que, dans ces baies ouvertes, où la mer brise avec force sur le rivage, il y a une moitié des jours pendant lesquels les canots ne peuvent pas naviguer. Si à cet inconvénient s'étaient joints des vents de sud, qui m'eussent retenu quelque temps dans la baie de Bon-Succès, la belle saison se serait écoulée, et j'aurais exposé mon vaisseau à des avaries, et mon équipage à des fatigues très-préjudiciables au succès du voyage.

Ces considérations me déterminèrent à faire route pour l'île Juan-Fernandez, qui était sur mon chemin, et où je devais trouver de l'eau et du bois,

avec quelques rafraîchissements bien supérieurs aux pingoins du détroit. Je n'avais pas, à cette époque, un seul malade ; il me restait quatre-vingts barriques d'eau ; et la Terre-de-Feu a été si souvent visitée et décrite, que je ne pouvais me flatter de rien ajouter à ce qui en avait déjà été dit.

Pendant notre route dans le détroit de le Maire, les sauvages allumèrent de grands feux, suivant leur usage, pour nous engager à mouiller ; il y en avait un sur la pointe du nord de la baie de Bon-Muis, et un autre sur la pointe du nord de la baie de Valentin. Je suis persuadé, comme le capitaine Cook, qu'on peut mouiller indifféremment dans toutes ces baies ; on y trouve de l'eau et du bois, mais moins de gibier sans doute qu'au port Noël, à cause des sauvages qui les habitent une grande partie de l'année.

Durant notre navigation dans le détroit, à une demi-lieue de la Terre-de-Feu, nous fûmes entourés de baleines : on s'apercevait qu'elles n'avaient jamais été inquiétées. Nos vaisseaux ne les effrayaient point ; elles nageaient majestueusement à la portée du pistolet de nos frégates, et s'en approchaient souvent de plus près. Elles seront souveraines de ces mers jusqu'au moment où des pêcheurs iront leur faire la même guerre qu'on leur fait au Spitzberg ou au Groenland. Je doute qu'il

y ait un meilleur endroit dans le monde pour cette pêche. Les bâtiments n'y manqueraient de rien : l'eau, le bois, les oiseaux de mer, les herbes antiscorbutiques se trouvant en grande abondance dans les bonnes baies de ces parages. Le seul inconvénient serait la longueur du voyage, qui exigerait à peu près cinq mois de navigation pour chaque traversée; et je crois qu'on ne peut fréquenter ces mers que pendant les mois de décembre, janvier et février.

L'horizon était si embrumé, que nous n'avions pas aperçu la terre des États, dont nous étions cependant à moins de cinq lieues, puisque c'est la largeur totale du détroit.

### Cap Horn.

Je doublai le cap Horn avec beaucoup plus de facilité que je n'aurais osé l'imaginer ; je suis convaincu aujourd'hui que cette navigation est comme celle de toutes les latitudes élevées : les difficultés qu'on s'attend à rencontrer sont l'effet d'un ancien préjugé qui ne peut exister fort long-temps, et que la lecture du *Voyage de l'amiral Anson* n'a pas peu contribué à conserver parmi nos marins.

### Non-existence de la terre de Drake.

Le 9 février, j'étais par le travers du détroit de Magellan, dans la mer du Sud, faisant route pour

l'île de Juan-Fernandez. J'avais perdu peu de temps à la recherche de l'île de Drake, parce que j'étais persuadé qu'elle n'existait pas. En 1578, l'amiral Drake, cinq jours après sa sortie du détroit de Magellan, fut assailli, dans le grand Océan occidental, par des coups de vent très-forts qui durèrent près d'un mois. Il est difficile de le suivre dans ses différentes routes; mais enfin il eut connaissance d'une île par les 57° de latitude sud; il y relâcha et y vit beaucoup d'oiseaux; courant ensuite au nord l'espace de vingt lieues, il trouva d'autres îles habitées par des sauvages qui avaient des pirogues; et il est à remarquer que ces îles produisaient du bois et des plantes antiscorbutiques. Comment méconnaître à ces indices la Terre-de-Feu, sur laquelle Drake a relâché, ainsi que l'île Diego-Ramirez, située à peu près par la latitude de la prétendue île de Drake? A cette époque la Terre-de-Feu n'était pas connue. Le Maire et Schouten ne trouvèrent le détroit qui porte leur nom qu'en 1616; et, persuadés sans doute qu'il y avait dans l'hémisphère sud, comme dans l'hémisphère nord, des terres qui s'étendent jusqu'aux environs des pôles, ils crurent que la partie du sud de l'Amérique était coupée par des canaux, et qu'ils avaient trouvé un second détroit, comme Magellan.

Ces fausses idées étaient bien propres à jeter dans l'erreur l'amiral Drake, qui fut porté par les courants douze ou quinze degrés dans l'est, ainsi qu'il est arrivé depuis, dans ces parages, à cent autres navigateurs. Cette probabilité devient une certitude, lorsqu'on réfléchit qu'un vaisseau de son escadre, qui prit la bordée du nord pendant que son général courait celle du sud, rentra dans le même détroit de Magellan dont il venait de sortir; preuve évidente qu'il n'avait guère fait de chemin à l'ouest, et que l'amiral Drake n'avait pas dépassé la longitude de l'Amérique. D'après ce que je viens de dire, je suis à concevoir comment l'île de Drake peut encore exister sur les cartes.

Les vents d'ouest-sud-ouest m'étant favorables, j'abandonnai la recherche de cette île, qui, je le répète, n'existe pas, et je continuai ma route vers l'île de Juan Fernandez. Cependant, m'étant aperçu que nos vivres diminuaient, et que les vers commençaient à attaquer nos biscuits, je me dirigeai vers la Conception. Je savais que cette partie du Chili était très-abondante en grains, qu'ils y étaient à meilleur marché que dans aucune contrée de l'Europe, et que j'y trouverais en abondance tous les autres comestibles. Le 22 au soir, j'eus connaissance de l'île Mocha, qui est environ

à cinquante lieues dans le sud de la Conception. La crainte d'être porté au nord par les courants m'avait fait rallier la terre; mais je crois que cette précaution est inutile. Il suffit, pour se diriger vers la Conception, de se mettre en latitude de Sainte-Marie, qu'il faut être sûr de reconnaître et de n'approcher qu'à la distance d'environ trois lieues, parce qu'il y a des rochers sous l'eau qui s'étendent fort au large de la pointe nord-ouest de cette île.

### Entrée dans la baie de la Conception.

Lorsqu'elle est doublée, on peut ranger la terre; tous les dangers alors sont hors de l'eau, et à une petite distance du rivage. C'est de là qu'on découvre les mamelles de Biobio : ce sont deux montagnes peu élevées dont le nom indique la forme. Il faut gouverner un peu au nord des mamelles sur la pointe de Talcaguana : cette pointe indique l'entrée occidentale de la baie de la Conception, qui s'étend environ trois lieues de l'est à l'ouest et autant en profondeur du nord au sud; mais cette entrée est rétrécie par l'île de Quiquirine, qui est placée au milieu, et forme deux entrées : celle de l'est est la plus sûre et la seule pratiquée, elle a environ une lieue de large; celle de l'ouest, entre l'île de Quiquirine et la pointe de Talcaguana,

n'a guère qu'un quart de lieue ; elle est remplie de rochers, et l'on ne doit y passer qu'avec un bon pilote.

On trouve fond sur la côte depuis l'île de Sainte-Marie jusqu'à l'entrée de la baie de la Conception : à trois lieues, au large, la sonde a rapporté soixante et dix brasses fond de vase noire, et trente brasses lorsque nous étions en dedans de la baie, est-ouest. De la pointe du nord de l'île Quiquirine, le brassiage va en diminuant jusqu'à sept brasses à deux portées de fusil de terre. Il y a un excellent mouillage dans cette baie ; mais on n'est à l'abri des vents du nord que devant le village de Talcaguana.

A deux heures après midi, nous doublâmes la pointe de l'île Quiquirine : mais les vents du sud, qui nous avaient été si favorables jusque-là, nous furent contraires : nous courûmes différents bords, ayant l'attention de sonder sans cesse. Nous cherchions avec nos lunettes la ville de la Conception, que nous savions, d'après le plan de Frézier, devoir être au fond de la baie, dans la partie du sud-est ; mais nous n'apercevions rien.

Heureusement, à cinq heures du soir, des pilotes s'approchèrent de nos bâtiments et nous apprirent que cette ville avait été ruinée par un tremblement de terre en 1751, qu'elle n'existait plus,

et que la nouvelle ville avait été bâtie à trois lieues de la mer, sur les bords de la rivière de Biobio. Nous apprîmes aussi, par les pilotes, que nous étions attendus à la Conception, et que les lettres du ministre d'Espagne nous y avaient précédés. Nous continuâmes à louvoyer pour approcher le fond de la baie; et à neuf heures du soir nous mouillâmes, par neuf brasses, à environ une lieue dans le nord-est du mouillage de Talcaguana, que nous devions prendre le lendemain. Vers les dix heures du soir, M. Portigo, capitaine de frégate de la marine d'Espagne, vint à mon bord, dépêché par le commandant de la Conception. Il y coucha, et partit à la pointe du jour pour aller rendre compte de sa commision, après avoir désigné au pilote du pays l'ancrage où il convenait de nous mouiller, et nous envoya à bord de la viande fraîche, des fruits, des légumes en plus grande abondance qu'il ne nous en fallait pour tout l'équipage, dont la bonne santé parut le surprendre. Jamais peut-être aucun vaisseau n'avait doublé le cap Horn, et n'était arrivé au Chili sans avoir de malades; et il ne s'en trouvait pas un seul sur nos deux bâtiments.

A sept heures du matin, nous appareillâmes, nous faisant remorquer par nos canots et chaloupes; nous mouillâmes dans l'anse de Talcaguana

à 11 heures, le 24 du mois de février, par sept brasses, fond de vase noire.

Le village de Talcaguana est aujourd'hui le seul établissement espagnol de cette baie. On voit encore, dans la direction de l'est, les ruines de l'ancienne ville de la Conception, qui ne dureront pas autant que celles de Palmyre, tous les bâtiments du pays n'étant bâtis qu'en torchis ou en briques cuites au soleil : les couvertures sont en tuiles creuses, comme dans plusieurs provinces méridionales de la France.

### Nouvelle ville de la Conception.

Après la destruction de cette ville, qui fut plutôt engloutie par la mer que renversée par les secousses de la terre, les habitants se dispersèrent et campèrent sur les hauteurs des environs. Ce ne fut qu'en 1763 qu'ils firent choix d'un nouvel emplacement à un quart de lieue de la rivière de Biobio, et à trois lieues de l'ancienne Conception et du village de Talcaguana. Ils y bâtirent une nouvelle ville; l'évêché, la cathédrale, les maisons religieuses, y furent transférés. Aujourd'hui cette cité occupe un grand espace dans la plaine, parce que les maisons n'ont qu'un seul étage, afin de mieux résister aux tremblements de terre qui se renouvellent presque tous les ans.

La population de cette nouvelle ville est de dix mille âmes environ. Le gouverneur militaire y fait sa résidence. Ses vraies limites sont la rivière de Biobio, à un quart de lieue de la ville. Tout le pays au sud de la rivière appartient aux Indiens, à l'exception de l'île de Chiloé et d'un petit arrondissement autour de Baldivia.

On ne peut donner à ces peuples le nom de sujets d'Espagne, parce qu'ils sont toujours en guerre avec ce souverain. Aussi les fonctions du commandant espagnol sont-elles de la plus grande importance. Cet officier supérieur a sous son commandement les troupes réglées et la milice, ce qui le met continuellement en rapport d'autorité avec tous les citoyens, qui, au civil, sont commandés par un corrégidor. Il est, de plus, chargé seul de la défense du pays, et obligé de combattre ou de négocier sans cesse.

### Fertilité du Chili.

Il n'est point dans le monde connu de climat plus fertile que celui de cette partie du Chili : le blé y rapporte soixante pour un ; la vigne y est également très-productive. Les campagnes sont couvertes de troupeaux innombrables qui, sans aucun soin, y multiplient au-delà de toute expression. Le seul travail des habitants est d'enclorre de barrières les

propriétés, et de garder dans les enceintes les bœufs, les chevaux, les mules et les moutons.

Aucune maladie n'est particulière à ces climats. Mais il en est une qui est très-commune à la Conception, et c'est précisément une de celles qu'on n'ose nommer. Ceux qui sont assez heureux pour s'en garantir, parviennent à un âge fort avancé; il y a à la Conception plusieurs centenaires.

Malgré tant d'avantages, cette colonie est bien loin d'avoir fait les progrès qu'on devait attendre de sa situation, la plus propre à favoriser une grande population. Mais l'influence du gouvernement contrarie sans cesse celle du climat. Le régime prohibitif existe au Chili, dans toute son étendue; ce royaume dont les productions, si elles étaient à leur *maximum*, alimenteraient la moitié de l'Europe, dont les laines suffiraient aux manufactures de France et d'Angleterre, dont les bestiaux, employés en salaison, donneraient un revenu immense; ce royaume, dis-je, ne fait aucun commerce. Quatre ou cinq petits bâtiments lui apportent tous les ans, de Lima, du sucre, du tabac, et quelques objets manufacturés en Europe. Les habitants du Chili ne les obtiennent que de la seconde ou troisième main, et après que ces objets ont payé des droits immenses à Cadix, à Lima, et enfin à leur entrée dans le royaume; ils

ne peuvent donner en échange que du blé, qui est à si vil prix, que le cultivateur n'a aucun intérêt à augmenter ses défrichements; ils offrent encore en échange du suif, des cuirs, quelques planches, et voilà tout. Aussi la balance du commerce est toujours au désavantage du Chili, qui ne peut, avec son or (1) et ses minces objets d'échange, solder le sucre, l'herbe de Paraguay, le tabac, les étoffes, les toiles, les batistes, et généralement les différentes quincailleries nécessaires aux besoins de la vie.

D'après ce tableau très-succinct, il est évident que si l'Espagne ne change pas de système, si la liberté du commerce n'est pas autorisée, si les différents droits sur les consommations étrangères ne sont pas diminués; enfin, si l'on perd de vue qu'un petit droit sur une population immense est plus profitable au fisc qu'un droit trop fort qui anéantit cette même consommation, le royaume de Chili ne parviendra jamais au degré de prospérité auquel sa situation topographique lui permet d'aspirer.

---

(1) Suivant les notes qui m'ont été remises, l'or qu'on ramasse chaque année dans l'évêché de la Conception, peut être évalué à deux cent mille piastres. Il y a telle habitation à Saint-Domingue qui donne autant de revenu.

Par malheur ce pays produit un peu d'or; presque toutes les rivières y sont aurifères. L'habitant, en lavant de la terre, peut, dit-on, gagner chaque jour une demi-piastre; mais comme les comestibles sont très-abondants, il n'est excité au travail par aucun vrai besoin. Sans communication avec les étrangers, il ne connaît ni nos arts, ni notre luxe, et il ne peut rien désirer avec assez de force pour vaincre son inertie. Les plus actifs sont ceux qui donnent quelques heures au lavage du sable des rivières, ce qui les dispense d'apprendre aucun métier : aussi les maisons des habitants les plus riches sont-elles sans aucun meuble; et tous les ouvriers de la Conception sont étrangers.

La parure des femmes consiste en une jupe plissée, de ces anciennes étoffes d'or ou d'argent, qu'on fabriquait autrefois à Lyon. Ces jupes, qui sont réservées pour les grandes occasions, peuvent, comme les diamants, être substituées dans les familles et passer des grand'mères aux petites-filles. D'ailleurs, ces parures ne se voient que chez un petit nombre de femmes de distinction. Les autres ont à peine de quoi se vêtir.

### Moines scandaleux.

La paresse, bien plus que la crédulité et la superstition, a peuplé ce royaume de couvents de

filles et d'hommes : ceux-ci jouissent d'une beaucoup plus grande liberté que dans aucun autre pays; et le malheur de n'avoir rien à faire, de ne tenir à aucune famille, d'être célibataires par état, sans être séparés du monde, et de vivre retirés dans leurs cellules, les a rendus et devait les rendre les plus mauvais sujets de l'Amérique. Leur effronterie ne peut être exprimée. J'en ai vu qui restaient au bal jusqu'à minuit, éloignés, à la vérité, de la compagnie, et placés parmi les valets. Personne, plus que ces mêmes religieux, ne donnait à nos jeunes gens de renseignements plus exacts sur des endroits que des prêtres n'auraient dû connaître que pour en interdire l'entrée.

Le peuple de la Conception est très-voleur, et les femmes y sont extrêmement complaisantes : c'est une race dégénérée, mêlée d'Indiens; mais les habitants du premier état, les vrais Espagnols, sont extrêmement polis et obligeants. Je manquerais à la reconnaissance, si je ne les peignais avec les couleurs qui conviennent à leur caractère. Je tâcherai de les faire connaître en racontant notre propre histoire.

J'étais à peine mouillé devant le village de Talcaguana, qu'un dragon vint nous apporter une lettre de M. Quexada, commandant par *interim;* il m'annonçait que nous serions reçus comme des

compatriotes, ajoutant que les ordres qui lui avaient été donnés étaient conformes aux sentiments de son cœur et à ceux de tous les habitants de la Conception. Il vint lui-même, une heure après, accompagné de M. Sabatero, commandant de l'artillerie, et du major de la place; ces messieurs nous accueillirent de la manière la plus aimable et la plus distinguée, et nous conduisirent à la Conception. Nous descendîmes tous chez M. Sabatero, où l'on nous servit un très-bon dîner; et, à la nuit, il y eut un grand bal où furent invitées les principales dames de la ville.

### Bal et costume des dames.

Le costume de ces dames, très-différent de celui auquel nos yeux étaient accoutumés, a été peint par M. Duché de Vancy : une jupe plissée, qui laisse à découvert la moitié de la jambe, et qui est attachée fort au-dessous de la ceinture; des bas rayés de rouge, de bleu et de blanc; des souliers si courts, que tous les doigts sont repliés, en sorte que le pied est presque rond; voilà l'habillement des dames du Chili. Leurs cheveux sont sans poudre, ceux de derrière divisés en petites tresses qui tombent sur leurs épaules. Leur corset est ordinairement d'une étoffe d'or ou d'argent; il est recouvert de deux mantilles, la première de mous-

seline, et la seconde, qui est par-dessus, de laine de différentes couleurs, jaune, bleue ou rose : ces mantilles de laine enveloppent la tête des dames lorsqu'elles sont dans la rue et qu'il fait froid; mais dans les appartements elles sont dans l'usage de les mettre sur leurs genoux. Il y a un jeu de mantilles qu'on place et replace sans cesse, auquel les dames ont beaucoup de grâce. Elles sont en général très-jolies et d'une politesse si aimable, qu'il n'est certainement aucune ville maritime, en Europe, où des navigateurs étrangers puissent être reçus avec autant d'aménité et d'affection.

Le lendemain nous rendîmes visite à l'évêque, homme d'esprit, d'une conversation agréable, et d'une charité dont les évêques d'Espagne donnent de fréquents exemples. Nous eûmes le désagrément de ne point voir ce jour-là M. Higins (1), le mestre de camp; des négociations qu'il était sur le point de conclure avec les Indiens le retenaient sur la frontière. On lui avait dépêché un courrier. Sa réponse, qui arriva pendant que nous étions encore à la ville, annonçait son prochain retour. Il avait fait un traité de paix très-glorieux, et sur-

---

(1) Il faut écrire O'Higgins. Son fils est actuellement un des chefs de l'insurrection du Chili.

tout très-nécessaire aux peuples de son gouvernement, dont les habitations éloignées sont exposées aux massacres de ces sauvages, qui égorgent les hommes, les vieillards, les enfants, et emmènent les femmes en captivité.

### Naturels du pays.

Les Indiens du Chili ne sont plus ces anciens Américains auxquels les armes des Européens inspiraient la terreur : la multiplication des chevaux qui se sont répandus dans l'intérieur des déserts immenses de l'Amérique, celle des bœufs et des moutons, qui est aussi extrêmement considérable, ont fait de ces peuples de vrais Arabes que l'on peut comparer en tout à ceux qui habitent les déserts de l'Arabie. Sans cesse à cheval, des courses de deux cents lieues sont pour eux de très-petits voyages. Ils marchent avec leurs troupeaux ; ils se nourrissent de leur chair, de leur lait, et quelquefois de leur sang ; ils se couvrent de leur peau, dont ils font des casques, des cuirasses et des boucliers. Ainsi l'introduction de deux animaux domestiques en Amérique a eu l'influence la plus marquée sur les mœurs de tous les peuples qui habitent depuis S. Jago jusqu'au détroit de Magellan. Ils ne suivent presque plus aucun de leurs anciens usages ; ils ne se nourrissent plus des mêmes fruits;

ils n'ont plus les mêmes vêtements, et ils ont une ressemblance bien plus prononcée avec les Tartares ou avec les habitants des bords de la mer Rouge, qu'avec ceux de leurs ancêtres qui vivaient il y a deux siècles.

On comprendra facilement combien de tels peuples doivent être redoutables aux Espagnols. Comment les suivre dans leurs longues courses ? Comment empêcher des attroupements qui rassemblent en un seul point des peuples épars dans quatre cents lieues de pays, et forment des armées de trente mille hommes ?

M. Higins, qui arriva enfin, avait réussi à capter la bienveillance de ces sauvages ; il venait de rendre le service le plus signalé à la nation qui l'a adopté ; car il est né en Irlande, d'une de ces familles persécutées pour cause de religion, et pour leur ancien attachement à la maison de Stuart. Après une heure de conversation, je lui avais donné toute ma confiance, et il m'avait accordé la sienne. Il renchérit, s'il est possible, sur les politesses de M. Quexada ; et elles étaient si vraies, si affectueuses pour tous les Français, que nulle expression ne pouvait rendre nos sentiments de reconnaissance. Nous résolûmes, avant notre départ, de donner une fête générale, et d'y inviter toutes les dames de la Conception. A cet effet, une grande

tente fut dressée au bord de la mer; nous y invitâmes cent cinquante personnes, hommes ou femmes, qui eurent la complaisance de faire trois lieues pour se rendre à notre invitation. Nous leur donnâmes un grand repas, qui fut suivi d'un bal. Nous eûmes en outre un feu d'artifice, et enfin un ballon de papier assez grand pour faire spectacle.

MARS 1786.

Mais ces plaisirs et cette bonne réception ne me faisaient pas perdre de vue mon objet principal. J'avais annoncé à nos équipages, le jour de notre arrivée à la Conception, que je mettrais à la voile le 15 de mars, et que si, avant cette époque, les bâtiments étaient réparés, nos vivres, notre eau et notre bois embarqués, chacun aurait la liberté d'aller se promener à terre. Rien n'était plus propre à hâter le travail que cette promesse, dont je craignais autant l'effet que les matelots le désiraient, parce que le vin est très-commun au Chili, que chaque maison du village de Talcaguana est un cabaret, et que les femmes du peuple y sont presque aussi complaisantes qu'à Taïti : il n'y eut cependant aucun désordre, et, le 15 à la pointe du jour, je fis signal de se préparer à appareiller. Mais les vents s'étant fixés au nord, je ne pus sortir que

le 17 de la baie, et nous en éloigner de deux lieues. Dans ces parages, nous fûmes toute la nuit environnés de baleines; elles nageaient si près de nos frégates, qu'elles jetaient de l'eau à bord en souf flant. Il est à remarquer qu'aucun habitant du Chili n'en a jamais harponné une seule. La natur a accumulé tant de biens sur ce royaume, qu' faut plusieurs siècles avant qu'on s'y occupe de l pêche de la baleine.

Le 19, les vents me permirent de m'éloigner terre; je dirigeai ma route à l'est de l'île Juan-F nandez, dont je ne pris pas connaissance, par que sa position ayant été fixée à la Concepti d'après les observations du père Feuillet, il impossible qu'il y ait une erreur en longitude dix minutes.

### Avril 1786.

Le 3 avril, par 27° 5′ de latitude sud, et 101 longitude occidentale, nous eûmes des vent nord-est au nord-ouest. Nous vîmes aussi quel oiseaux, les seuls que nous eussions rencontré puis que nous avions dépassé l'île de Juan- nandez; je ne compte pas un ou deux taille qui avaient été vus un instant dans un traj six cents lieues. Cette variété des vents est l'i le plus certain de terre; mais les physiciens a

peut-être quelque peine à expliquer comment l'influence d'une petite île, au milieu d'une mer immense, peut s'étendre jusqu'à cent lieues. Au surplus, il ne suffit pas à un navigateur de présumer qu'il est à cette distance d'une île, si rien ne lui indique dans quelle aire de vent il peut la rencontrer. La direction du vol des oiseaux, après le coucher du soleil, ne m'a jamais rien appris; et je suis bien convaincu qu'ils sont déterminés dans tous leurs mouvements en l'air par l'appât d'une proie. J'ai vu, à l'entrée de la nuit, des oiseaux de mer diriger leur vol vers dix points différents de l'horizon, et je crois que les augures les plus enthousiastes n'auront osé en rien conclure.

Le 4 avril, je n'étais plus qu'à soixante lieues de l'île de Pâque; je ne voyais point d'oiseaux; les vents étaient au nord-nord-ouest : il est vraisemblable que si je n'eusse connu avec certitude la position de cette île, j'aurais cru l'avoir dépassée, et j'aurais reviré de bord. J'ai fait ces réflexions sur les lieux, et je suis contraint d'avouer que les découvertes des îles ne sont dues qu'au hasard, et que fort souvent des combinaisons fort sages en apparence en ont écarté les navigateurs.

Le 8 avril, à deux heures après midi, j'eus connaissance de l'île de Pâque, qui me restait à douze lieues dans l'ouest, 5° sud : la mer était

fort grosse, les vents au nord ; ils ne s'étaient pas fixés depuis quatre jours, et ils avaient varié du nord au sud par l'ouest. Je crois que la proximité d'une petite île ne fut pas la seule cause de cette variété, et il est vraisemblable que les vents alizés ne sont pas constants, dans cette saison, au 27$^{e}$ degré.

Je prolongeai, pendant la nuit du 8 au 9 avril, la côte de l'île de Pâque, à trois lieues de distance : le temps était très-clair, et les vents avaient fait le tour du nord au sud-est dans moins de trois heures. Dès le point du jour, je fis route vers la baie de Cook : c'est celle de l'île qui est le plus à l'abri des vents du nord au sud, par l'est. Elle n'est ouverte qu'aux vents d'ouest ; et le temps était si beau, que j'avais l'espoir qu'ils ne souffleraient pas de plusieurs jours. A onze heures du matin, je n'étais plus qu'à une lieue du mouillage : *l'Astrolabe* avait déjà laissé tomber son ancre. Je mouillai très-près de cette frégate ; mais le fond était si rapide, que les ancres de nos deux bâtiments ne prirent point ; nous fûmes obligés de les relever et de courir deux bords pour regagner le mouillage.

Cette contrariété ne ralentit pas l'ardeur des Indiens. Ils nous suivirent à la nage jusqu'à une lieue au large ; ils montèrent à bord avec un air

riant et une sécurité qui me donnèrent la meilleure opinion de leur caractère. Des hommes plus soupçonneux eussent craint, lorsque nous remîmes à la voile, de se voir enlever et arracher à la terre natale; mais l'idée d'une perfidie ne parut pas même se présenter à leur esprit : ils étaient au milieu de nous, nus, et sans aucune arme : une simple ficelle autour des reins servait à fixer un paquet d'herbes qui cachait leurs parties naturelles.

M. Hodges, peintre, qui avait accompagné le capitaine Cook dans son second voyage, a fort mal rendu leur physionomie. Elle est généralement agréable, mais très-variée, et n'a point, comme celle des Malais, des Chinois, des Chiliens, un caractère qui lui soit propre.

Je fis divers présents à ces Indiens; ils préféraient des morceaux de toile peinte, d'une demiaune, aux clous, aux couteaux et aux rassades. Mais ce qu'ils convoitaient le plus, c'étaient des chapeaux; malheureusement, nous en avions une trop petite quantité pour en donner à tous. A huit heures du soir, je pris congé de mes nouveaux hôtes, leur faisant entendre par signes qu'à la pointe du jour je descendrais à terre : ils s'embarquèrent dans le canot en dansant, et ils se jetèrent à la mer à deux portées de fusil du rivage,

sur lequel la lame brisait avec force; ils avaient eu la précaution de faire de petits paquets de mes présents, et chacun avait posé le sien sur sa tête, pour le garantir de l'eau.

A la pointe du jour, je fis tout disposer pour notre descente à terre. Le débarquement est assez facile au pied d'une statue dont je parlerai bientôt. Je devais me flatter d'y trouver des amis, puisque j'avais comblé de présents tous ceux qui étaient venus à bord la veille; mais j'avais trop médité les relations des divers voyageurs, pour ne pas savoir que ces Indiens sont de grands enfants dont les désirs sont si insatiables, lorsqu'ils voient nos meubles, nos vêtements, et tous les objets de première nécessité, qu'ils mettent tout en usage pour s'en emparer.

Je crus donc qu'il fallait les retenir par la crainte, et j'ordonnai qu'on mît à cette descente un petit appareil guerrier; nous la fîmes, en effet, avec quatre canots et douze soldats armés. M. Langle et moi étions suivis de tous les passagers et officiers, à l'exception de ceux qui étaient nécessaires à bord des deux frégates pour le service. Nous composions, en y comprenant l'équipage de nos bâtiments à rames, environ soixante et dix personnes.

Quatre ou cinq cents Indiens nous attendaient

sur le rivage. Ils étaient sans armes, quelques-uns couverts de pièces d'étoffes blanches ou jaunes; mais le plus grand nombre était nu. Plusieurs étaient tatoués, et avaient le visage peint d'une couleur rouge. Leurs cris et leur physionomie exprimaient la joie; ils s'avancèrent pour nous donner la main et faciliter notre descente.

L'île, dans cette partie, est élevée d'environ vingt pieds; les montagnes sont à sept ou huit cents toises dans l'intérieur; et du pied de ces montagnes, le terrain s'abaisse en pente douce vers la mer. Cet espace est couvert d'une herbe que je crois propre à nourrir les bestiaux; cette herbe recouvre de grosses pierres qui ne sont que posées sur la terre; elles m'ont paru absolument les mêmes que celles de l'île de France, appelées dans le pays *giraumons*, parce que le plus grand nombre est de la grosseur de ce fruit; et ces pierres, que nous trouvions si incommodes en marchant, sont un bienfait de la nature; elles conservent à la terre sa fraîcheur et son humidité, suppléent en partie à l'ombre salutaire des arbres, que les Indiens ont eu l'imprudence de couper, dans des temps sans doute très-reculés; ce qui a exposé leur sol à être calciné par l'ardeur du soleil, et les a réduits à n'avoir ni ravins, ni ruisseaux, ni sources.

Ils ignoraient que dans les petites îles, au milieu d'un océan immense, la fraîcheur de la terre couverte d'arbres peut seule arrêter, condenser les nuages, et entretenir ainsi sur les montagnes une pluie presque continuelle, qui se répand en sources ou en ruisseaux, et féconde le sol le plus ingrat. Les îles qui sont privées de cet avantage sont réduites à une sécheresse horrible, qui, peu à peu, en détruit les plantes, les arbustes, et les rend presque inhabitables. M. de Langle et moi ne doutâmes pas que ce peuple ne dût le malheur de sa situation à l'imprudence de ses ancêtres; et il est vraisemblable que les autres îles de la mer du Sud ne sont arrosées que parce que, très-heureusement, il s'y est trouvé des montagnes inaccessibles où il a été impossible de couper du bois. Ainsi, la nature n'a été plus libérale pour ces derniers insulaires qu'en leur paraissant plus avare, puisqu'elle s'est réservé des endroits où ils n'ont pu atteindre. Un long séjour à l'île de France, qui ressemble si fort à l'île de Pâque, m'a appris que les arbres n'y repoussent jamais, excepté lorsqu'ils se trouvent abrités des vents de mer par d'autres arbres, ou par des enceintes de murailles; et c'est cette connaissance qui m'a découvert la cause de la dévastation de l'île de Pâque. Mais comme l'homme est de tous les êtres celui

qui s'habitue le plus aisément à toutes les situations, ce peuple m'a paru moins malheureux qu'il ne le parut au capitaine Cook et à M. Forster. Ceux-ci arrivèrent dans cette île après un voyage long et pénible, manquant de tout, malades du scorbut; ils n'y trouvèrent ni eau, ni bois, ni viande : quelques poules, des bananes et des patates sont de bien faibles ressources dans des circonstances semblables. Leur relation porte l'empreinte de cette situation; la nôtre était infiniment meilleure. Les équipages jouissaient de la plus parfaite santé; nous avions pris au Chili ce qui nous était nécessaire pour plusieurs mois, et nous ne désirions de ce peuple que la faculté de lui faire du bien. Nous lui apportions des chèvres, des brebis, des cochons; nous avions des graines d'oranger, de citronnier, de coton, de maïs, et généralement toutes les espèces qui pouvaient réussir dans l'île.

**Vols faits par les Indiens. — Les femmes offrent leurs faveurs.**

Notre premier soin, après avoir débarqué, fut de former une enceinte avec des soldats armés rangés en cercle. Nous enjoignîmes aux habitants de laisser cet espace vide, et nous y dressâmes une

tente. Je fis descendre à terre les présents que je leur destinais, ainsi que les différents bestiaux : mais comme j'avais expressément défendu de tirer, et que mes ordres portaient de ne pas même éloigner à coups de crosse de fusil les Indiens qui seraient trop incommodes, bientôt nos soldats furent exposés à la rapacité de ces insulaires, dont le nombre s'était accru; ils étaient au moins huit cents, et dans ce nombre, il y avait environ cent cinquante femmes. La physionomie de ces Indiennes était agréable, et elles offraient leurs faveurs à tous ceux qui voudraient leur faire quelque présent. Les Indiens nous engageaient à les accepter : quelques-uns d'entre eux donnèrent l'exemple des plaisirs qu'elles pouvaient procurer. Ils n'étaient séparés des spectateurs que par une simple couverture d'étoffe du pays; et il est à remarquer que, pendant les agaceries de ces femmes, on enlevait les chapeaux de nos têtes et les mouchoirs de nos poches. Tous paraissaient complices des vols qu'on nous faisait; car, à peine étaient-ils commis, que, semblables à une volée d'oiseaux, ils s'enfuyaient au même instant. Mais voyant que nous ne faisions aucun usage de nos fusils, ils revenaient quelques minutes après. Ils recommençaient leurs caresses, et épiaient le moment de faire un nouveau larcin. Ce manége dura toute la matinée. Comme nous

devions partir dans la nuit, et qu'un si court espace de temps ne nous permettait pas de nous occuper de leur éducation, nous prîmes le parti de nous amuser des ruses que ces insulaires employaient pour nous voler; et, afin d'ôter tout prétexte à aucune voie de fait, qui aurait pu avoir des suites funestes, j'annonçai que je ferais rendre aux soldats et aux matelots les chapeaux qui seraient enlevés. Ces Indiens étaient sans armes : trois ou quatre, sur un si grand nombre, avaient des massues de bois très-peu redoutables. Quelques-uns paraissaient avoir une légère autorité sur les autres; je les pris pour des chefs, et je leur distribuai des médailles que j'attachai à leur cou avec une chaîne : mais je m'aperçus bientôt qu'ils étaient les plus insignes voleurs; et, quoiqu'ils eussent l'air de poursuivre ceux qui enlevaient nos mouchoirs, il était facile de voir que c'était avec l'intention de ne pas les atteindre.

### Population.

Nous n'avions que huit ou dix heures à rester sur l'île, et nous ne voulions pas perdre ce temps; je confiai donc la garde de la tente et de tous nos effets à M. d'Escures, mon premier lieutenant; je le chargeai, en outre, du commandement de tous les soldats et matelots qui étaient à terre. Nous

nous divisâmes ensuite en deux troupes : la première, aux ordres de M. de Langle, devait pénétrer le plus possible dans l'intérieur de l'île, semer des grains dans tous les lieux qui paraîtraient susceptibles de les propager, examiner le sol, les plantes, la culture, la population, les monuments, et généralement tout ce qui peut intéresser chez ce peuple très-extraordinaire. MM. Dagelet, de Lamanon, Duché Dufresne, de la Martinière, le père Receveur, l'abbé Mougès et le jardinier, accompagnèrent M. de Langle (1). La seconde troupe, dont je faisais partie, se contenta de visiter les monuments, les plates-formes, les maisons et les plantations à une lieue autour de notre établissement. Le dessin de ces monuments, donné par M. Hoddes, rend très-imparfaitement ce que nous avons vu. M. Forster croit qu'ils sont l'ouvrage d'un peuple beaucoup plus considérable que celui qui existe aujourd'hui ; mais son opinion ne me paraît pas fondée. Le plus grand des bustes grossiers qui sont sur ces plates-formes, et que nous avons mesurés, n'a que quatorze pieds six pouces de hauteur, sept pieds six pouces de largeur aux épaules, trois pieds d'épaisseur au ventre, six pieds de lar-

(1) M. de Lapérouse a sûrement ignoré que M. de Lesseps faisait partie de cette incursion.

geur et cinq pieds d'épaisseur à la base; ces bustes, dis-je, pourraient être l'ouvrage de la génération actuelle, dont je crois pouvoir, sans aucune exagération, porter la population à deux mille âmes. Le nombre des femmes m'a paru fort approchant de celui des hommes; j'ai vu autant d'enfants que dans aucun autre pays; et comme, sur environ douze cents habitants que notre arrivée avait attirés vers la baie, il n'y avait au plus que trois cents femmes, j'ai dû supposer que les insulaires de l'autre côté de l'île étaient venus voir nos vaisseaux, et que les femmes, ou plus délicates ou plus occupées de leur ménage et de leurs enfants, étaient restées dans leurs maisons; en sorte que nous n'avons vu que celles qui restent dans le voisinage de la baie. La relation de M. de Langle confirme cette opinion.

Il a rencontré de l'autre côté de l'île beaucoup de femmes et d'enfants; et nous sommes tous entrés dans ces cavernes où M. Forster et quelques officiers du capitaine Cook crurent d'abord que les femmes pouvaient être cachées. Ce sont des maisons souterraines, de même forme que celles que je décrirai tout à l'heure. On ne peut cependant révoquer en doute que les habitants n'eussent caché leurs femmes lorsque le capitaine Cook mouilla dans ces îles en 1772. Mais il m'est impos-

sible d'en deviner la raison. C'est peut-être à la manière généreuse dont il se conduisit envers ce peuple que nous sommes redevables de la confiance qu'il nous a montrée, et qui nous a mis à portée de mieux juger de sa population.

Tous les monuments qui existent aujourd'hui, et dont M. Duché a donné un dessin fort exact, paraissent très-anciens. Les morts sont placés dans des moraïs, autant qu'on en peut juger par la grande quantité d'ossements qu'on y trouve. La forme de leur gouvernement actuel a tellement nivelé les conditions, qu'il n'existe plus de chef assez considérable pour qu'un grand nombre d'hommes s'occupent du soin de conserver sa mémoire en lui érigeant une statue.

### Mausolées.

La plus remarquable des pyramides que nous ayons vues est blanchie d'une eau de chaux. Ces espèces de mausolées, qui sont l'ouvrage d'une heure pour un seul homme, sont empilés sur le bord de la mer; et un Indien, en se couchant à terre, nous a indiqué clairement que ces pierres couvraient un tombeau. Levant ensuite les mains au ciel, il a voulu nous faire entendre, à coup sûr, qu'ils croyaient à une autre vie. J'étais fort en garde contre cette opinion, et j'avoue que je les croyais

très-éloignés de cette idée ; mais ayant vu répéter ce signe à plusieurs, et M. de Langle, qui a voyagé dans l'intérieur de l'île, m'ayant rapporté le même fait, je n'ai plus eu de doutes là-dessus. Je crois même que tous nos officiers et passagers ont partagé cette opinion. Nous n'avons cependant reconnu la trace d'aucun culte; car je ne crois pas que personne puisse prendre des statues pour des idoles, quoique ces Indiens aient montré beaucoup de vénération pour ces mêmes statues. Ces bustes, de taille colossale, et qui prouvent bien le peu de progrès que ces insulaires ont fait dans la sculpture, sont d'une production volcanique, connue des naturalistes sous le nom de *lapillo* : c'est une pierre si tendre et si légère, que quelques officiers du capitaine Cook ont cru qu'elle pouvait être factice, et composée d'une espèce de mortier qui s'était durci à l'air. Il ne reste plus qu'à expliquer comment on est parvenu à élever, sans point d'appui, un poids aussi considérable : mais nous sommes certains que c'est une pierre volcanique fort légère, et qu'avec des leviers de cinq ou six toises, et glissant des pierres dessous, on peut, comme l'explique très-bien le capitaine Cook, parvenir à élever un poids beaucoup plus considérable; et cent hommes suffisent pour cette opération : c'est devant cette explication que le merveilleux dispa-

raît; on rend à la nature sa pierre de *lapillo*, qui n'est point factice; et on a lieu de croire que, s'il y a plus de nouveaux monuments dans l'île, c'est que toutes les conditions y sont égales, et qu'on est peu jaloux d'être roi d'un peuple qui est presque nu, qui vit de patates et d'ignames. D'ailleurs, ces Indiens n'étant jamais en guerre, puisqu'ils n'ont pas de voisins, peuvent très-bien se passer d'un chef qui ait une autorité un peu étendue.

Je ne puis que hasarder des conjectures sur les mœurs de ce peuple, dont je n'entendais pas la langue, et que je n'ai vu qu'un jour; mais j'avais l'expérience des voyageurs qui m'avaient précédé; je connaissais parfaitement leurs relations, et je pouvais y joindre mes propres réflexions.

La dixième partie de la terre y est à peine cultivée; et je suis cependant persuadé que trois jours de travail suffisent à chaque Indien pour se procurer la subsistance d'une année. Cette facilité de pourvoir aux besoins de la vie m'a fait croire que les productions de la terre étaient en commun; il est certain, du moins, qu'elles sont communes à tout un village ou district. J'ai mesuré une de ces maisons, la moins éloignée de notre établissement: elle avait trois cent dix pieds de longueur, dix pieds de largeur, et dix pieds de hauteur au milieu; sa forme était celle d'une pirogue renversée;

on n'y pouvait entrer que par deux portes de dix pieds d'élévation, et en se glissant sur les mains. Cette maison peut contenir plus de deux cents personnes : ce n'est pas la demeure du chef, puisqu'il n'y a aucun meuble, et qu'un aussi grand espace lui serait inutile ; elle forme à elle seule un village, avec deux ou trois autres petites maisons peu éloignées.

Il y a vraisemblablement dans chaque district un chef qui veille plus particulièrement aux plantations. Le capitaine Cook a cru que ce chef en était le propriétaire ; mais si ce célèbre navigateur a eu quelque peine à se procurer une quantité considérable de patates et d'ignames, on doit moins attribuer cette difficulté à la disette de ces comestibles qu'à la nécessité d'obtenir un consentement presque général pour les vendre.

Quant aux femmes, je n'ose affirmer qu'elles sont communes à tout un district, et les enfants à la république ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'aucun Indien ne paraissait avoir sur aucune femme l'autorité d'un mari ; et que si c'est le bien particulier de chacun, ils en sont très-prodigues.

Quelques maisons sont souterraines, ainsi que je l'ai déjà dit ; mais les autres sont construites avec des joncs, ce qui prouve qu'il y a dans l'intérieur de l'île des endroits marécageux : ces joncs sont

très-artistement arrangés, et garantissent parfaitement de la pluie. L'édifice est appuyé sur un socle de pierre de taille de dix-huit pouces d'épaisseur, dans lequel on a creusé, à distances égales, des trous où entrent des perches qui forment la charpente, en se repliant en voûte : des paillassons de joncs garnissent l'espace qui est entre ces perches.

### Productions de l'île.

On ne peut douter, comme l'observe le capitaine Cook, de l'identité de ce peuple avec celui des autres îles de la mer du Sud; même langage, même physionomie : leurs étoffes sont aussi fabriquées avec l'écorce du mûrier; mais elles sont très-rares, parce que la sécheresse a détruit ces arbres. Ceux de cette espèce qui n'ont point péri n'ont que trois pieds de hauteur. On est même obligé de les entourer de murailles pour les garantir des vents : il est à remarquer que ces arbres ne dépassent jamais la hauteur des murs qui les abritent.

### Nouveaux vols.

A une heure après midi, je revins à la tente, dans le dessein de retourner à bord, afin que M. Clonard, mon second, pût à son tour descendre à terre. J'y trouvai presque tout le monde sans chapeau et sans mouchoir; notre indulgence avait

enhardi les voleurs, qui ne m'avaient pas même épargné. Un Indien, qui m'avait aidé à descendre d'une plate-forme, après m'avoir rendu ce service, m'enleva mon chapeau, et s'enfuit à toutes jambes, suivi, comme à l'ordinaire, de tous les autres.

Je ne le fis pas poursuivre, et ne voulus pas avoir le droit exclusif d'être garanti du soleil, vu que nous étions presque tous sans chapeau. La plate-forme, que j'ai examinée, est le monument qui m'a donné la plus haute opinion des anciens talents de ce peuple pour la bâtisse; car le mot pompeux d'architecture ne convient point ici. Il paraît qu'il n'a jamais connu aucun ciment; mais il coupait et taillait parfaitement les pierres, qui étaient placées et jointes suivant toutes les règles de l'art.

J'ai rassemblé des échantillons de ces pierres; ce sont des laves de différente densité. La plus légère, qui doit conséquemment se décomposer la première, forme le revêtement du côté de l'intérieur de l'île; celui qui est tourné vers la mer est construit avec une lave infiniment plus compacte, afin qu'il résiste plus long-temps. Je ne connais à ces insulaires aucun instrument ni aucune matière assez dure pour tailler ces dernières pierres. Peut-être un plus long séjour dans l'île m'eût donné quelques éclaircissements à ce sujet.

Deux officiers de *l'Astrolabe* vinrent m'avertir

que les Indiens avaient commis un vol nouveau, à la suite duquel il s'était élevé une rixe un peu forte entre les insulaires et nos matelots. Des plongeurs avaient coupé le cablot du canot de *l'Astrolabe*, et avaient enlevé son grappin; on ne s'aperçut de cette volerie que lorsque les coupables furent parvenus dans l'intérieur de l'île. Comme le grappin nous était nécessaire, deux officiers et plusieurs soldats les poursuivirent; mais ils furent accablés d'une grêle de pierres, et se virent contraints de tirer un coup de fusil à poudre qui ne fit aucun effet; force leur fut d'en tirer un à plomb, dont quelques grains sans doute atteignirent un de ces Indiens; car la lapidation cessa, et nos officiers purènt regagner tranquillement notre tente; mais il leur fut impossible d'attraper les voleurs.

Ils revinrent bientôt autour de notre établissement, nous offrirent de nouveau leurs femmes, et nous fûmes aussi bons amis qu'à notre première entrevue. Je crois cependant achever leur portrait en rapportant qu'une espèce de chef, auquel M. de Langle faisait présent d'un bouc et d'une chèvre, les recevait d'une main et lui volait son mouchoir de l'autre.

Il est certain que ces peuples n'ont pas sur le vol les mêmes idées que nous; ils n'y attachent vraisemblablement aucune honte; mais ils savent très-

bien qu'ils commettent une action injuste, puisqu'ils prenaient la fuite à l'instant, pour éviter le châtiment qu'ils craignaient sans doute, et que nous n'aurions pas manqué de leur infliger en le proportionnant au délit, si nous eussions eu quelque séjour à faire dans l'île; car notre extrême douceur aurait eu infailliblement des suites fâcheuses.

### Civilisation et arts des insulaires.

Il n'y a personne qui, ayant lu les relations des derniers voyageurs, puisse prendre les Indiens de la mer du Sud pour des sauvages ; ils ont, au contraire, fait de très-grands progrès dans la civilisation, et je les crois aussi corrompus qu'ils peuvent l'être relativement aux circonstances où ils se trouvent. Mon opinion là-dessus n'est pas fondée sur les différents vols qu'ils ont commis, mais sur la manière dont ils s'y prenaient. Les plus effrontés coquins de l'Europe sont moins hypocrites que ces insulaires ; toutes leurs caresses sont feintes ; leur physionomie n'exprimait pas un seul sentiment vrai : l'Indien dont il fallait le plus se défier était celui auquel on venait de faire un présent, et qui paraissait le plus empressé à rendre mille services.

Ils faisaient violence à de jeunes filles de treize à quatorze ans pour les entraîner auprès de nous, dans l'espoir d'en recevoir le salaire. La répugnance de ces jeunes Indiennes était une preuve qu'on violait à leur égard la loi du pays. Je puis attester qu'aucun Français n'a usé du droit barbare qu'on lui donnait ; et s'il y a eu quelques moments donnés à la nature, le désir et le consentement étaient réciproques, et les femmes en ont fait toujours les premiers frais.

J'ai retrouvé dans ce pays tous les arts des îles de la Société, mais avec beaucoup moins de moyens de les exercer, faute de matières premières. Les pirogues ont aussi la même forme ; mais elles ne sont composées que de bouts de planches fort étroites, de quatre ou cinq pieds de longueur, pouvant porter quatre hommes au plus. Je n'en ai vu que trois dans cette partie de l'île ; et je ne serais pas étonné que bientôt, faute de bois, il n'y en restât pas une seule. Les Indiens, d'ailleurs, ont appris à s'en passer ; ils nagent si parfaitement, qu'avec la plus grosse mer, ils vont à deux lieues au large, et cherchent par plaisir, en retournant à terre, l'endroit où la lame brise avec le plus de force.

La côte m'a paru peu poissonneuse, et je crois que tous les comestibles de ces habitants sont

tirés du règne végétal : ils vivent de patates, d'ignames, de bananes, de cannes à sucre et d'un petit fruit qui croît sur les rochers, au bord de la mer, lequel est semblable aux grappes de raisin qu'on trouve aux environs du tropique, dans la mer Atlantique. On ne peut regarder comme une ressource quelques poules, qui sont très-rares sur cette île : nos voyageurs n'y ont aperçu aucun oiseau de terre, et ceux de mer n'y sont pas communs.

Les insulaires cultivent les champs avec beaucoup d'intelligence. Ils arrachent les herbes, les amoncellent, les brûlent, et de leurs cendres fertilisent facilement la terre. Les bananiers sont alignés au cordeau. Ils cultivent aussi le *solanum* ou la morelle; mais j'ignore à quel usage ils l'emploient. Si je leur connaissais des vases propres à résister au feu, je croirais qu'ils la mangent en guise d'épinards, comme on fait à l'île de France ou à Madagascar. Mais ils n'ont d'autre manière de faire cuire leurs aliments que celle des îles de la Société, qui consiste à creuser un trou dans la terre, et à couvrir leurs patates ou leurs ignames de pierres brûlantes et de charbons mêlés de terre; en sorte que tout ce qu'ils mangent est cuit comme au four.

Le soin qu'ils ont pris de mesurer mon vaisseau

m'a prouvé qu'ils n'avaient pas vu nos arts comme des êtres stupides : ils ont examiné nos câbles, nos ancres, notre boussole, notre roue de gouvernail, et ils sont revenus le lendemain pour en reprendre la mesure ; ce qui m'a donné à penser qu'ils avaient eu quelques discussions à terre à ce sujet, et qu'il leur était resté quelques doutes. Je les estime beaucoup moins, parce qu'ils m'ont paru capables de réflexion. Je leur en ai laissé une à faire, et peut-être elle leur échappera ; c'est que nous n'ayons fait aucun usage de nos forces, qu'ils n'ont pas méconnues, puisque le seul geste d'un fusil en joue les faisait fuir. Nous n'avons, au contraire, abordé dans leur île que pour leur faire du bien, les combler de présents de toute espèce, accabler de caresses tous les êtres faibles, particulièrement les enfants, et donner à tous des preuves de bienfaisance, de douceur et d'humanité. On a vu quelle a été notre récompense.

Décidé à partir dans la nuit, je me flattai qu'au jour, lorsqu'ils n'apercevraient plus nos vaisseaux, ils attribueraient notre prompt départ au juste mécontentement que nous devions avoir de leurs procédés, et que cette réflexion pourrait les rendre meilleurs : quoi qu'il en soit de cette idée, peut-être chimérique, elle importe peu aux navigateurs, cette île n'offrant presque aucune res-

source aux vaisseaux, et étant peu éloignée des îles de la Société.

Voici la relation du petit voyage de M. de Langle et de ses compagnons dans l'intérieur de l'île.

« Nous partîmes à huit heures du matin, et nous fîmes d'abord deux lieues dans l'est vers l'intérieur de l'île. Le marcher était très-pénible à travers des collines couvertes de pierres volcaniques; mais je m'aperçus bientôt qu'il y avait des sentiers par lesquels on pouvait facilement communiquer de case en case; nous en profitâmes, et nous visitâmes plusieurs plantations d'ignames et de patates. Le sol de ces plantations était une terre végétale très-grasse, que le jardinier jugea propre à la culture de nos graines; il sema des choux, des carottes, des betteraves, du maïs, des citrouilles; et nous cherchâmes à faire comprendre aux insulaires que ces graines produiraient des fruits et des racines qu'ils pourraient manger : ils nous entendirent parfaitement; et dès-lors ils nous désignèrent les meilleures terres, nous indiquant les endroits où ils désiraient voir nos nouvelles productions. Nous ajoutâmes aux plantes légumineuses des graines d'oranger, de citronnier et de coton, en leur faisant comprendre que c'étaient des arbres, et que ce que nous avions semé précédemment étaient des plantes.

« Nous ne rencontrâmes d'autre arbuste que le mûrier à papier et le mimosa, et nous poursuivîmes notre route vers les montagnes. Après avoir fait environ deux lieues à l'est, nous retournâmes au sud vers la côte du sud-est, où nous apercevions beaucoup de monuments dont plusieurs étaient renversés ; ayant ensuite vu quelques cases rassemblées, je dirigeai ma route vers cette espèce de village. Il nous parut que cette partie de l'île était mieux cultivée et plus peuplée que les environs de la baie de Cook. Les monuments et les plates-formes y étaient aussi plus multipliés. Nous vîmes sur différentes pierres dont les plates-formes sont composées des squelettes grossièrement dessinés, et nous y aperçûmes des trous bouchés avec des pierres, par lesquels nous pensâmes qu'on devait communiquer à des caveaux renfermant les cadavres des morts. Un Indien nous expliqua, par des signes bien expressifs, qu'on les y enterrait, et qu'ils montaient ensuite au ciel. Nous vîmes sur les bords de la mer des pyramides de pierres rangées à peu près comme des boulets dans un parc d'artillerie ; et nous aperçûmes quelques ossements humains dans le voisinage de ces pyramides, et des statues qui toutes avaient le dos tourné vers la mer. Le temps avait fait sur elles plus ou moins de ravage, suivant leur ancienneté. Nous trou-

vâmes auprès de la dernière une espèce de mannequin de jonc, qui figurait une statue humaine de dix pieds de hauteur; il était recouvert d'une étoffe blanche du pays ; la tête de grandeur naturelle, le corps mince, les jambes dans des proportions assez exactes; à son cou pendait un filet en forme de panier, revêtu d'étoffes blanches; il nous parut qu'il contenait de l'herbe. A côté de ce sac, il y avait une figure d'enfant de deux pieds de longueur, dont les bras étaient en croix et les jambes pendantes. Ce mannequin ne pouvait exister depuis un grand nombre d'années. C'était peut-être un modèle des statues qu'on érige au chef du pays. Non loin de ces monuments était une plate-forme dont les deux parapets formaient une enceinte de trois cent quatre-vingt-quatre pieds de longueur et trois cent vingt-quatre de largeur : nous ne pûmes savoir si c'était un réservoir pour l'eau, ou un commencement de forteresse contre des ennemis; mais il nous parut que cet ouvrage n'avait jamais été fini.

« A l'extrémité de la pointe sud de l'île, nous vîmes le cratère d'un ancien volcan, dont la grandeur, la profondeur et la régularité excitèrent notre admiration ; il a la forme d'un cône tronqué; sa base supérieure, qui est la plus large, paraît avoir plus de deux tiers de lieue de circonférence.

On peut estimer que l'étendue de la base inférieure est d'environ une demi-lieue en supposant que le côté du cône fait avec la verticale un angle de 30°. Cette base inférieure forme un angle parfait. Le fond est marécageux ; on y aperçoit plusieurs grandes lagunes d'eau douce, dont la surface nous parut au-dessus du niveau de la mer. La profondeur de ce cratère est au moins de huit cents pieds. L'herbe qui a poussé sur les côtés du cône, les marais qui sont au fond, et la fécondité des terrains adjacents, annoncent que les feux souterrains sont éteints depuis long-temps. Nous vîmes au fond de ce cratère les seuls oiseaux que nous ayons aperçus dans l'île. C'étaient des hirondelles de mer.

« De retour à la tente, je donnai à trois différents habitants les trois espèces d'animaux que nous leur destinions ; je fis choix de ceux qui me parurent les plus propres à multiplier.

« Ces insulaires sont, en apparence, hospitaliers et bienfaisants ; il nous ont présenté plusieurs fois des patates et des cannes à sucre ; et cependant ils n'ont jamais manqué l'occasion de nous voler, lorsqu'ils ont pu le faire impunément.

« Nous étions dans la saison humide ; nous trouvâmes la terre humectée à un pied de profondeur : quelques trous dans les collines contenaient un peu

d'eau douce; mais nous ne rencontrâmes nulle part une eau courante. Le terrain paraît d'une bonne qualité; il serait d'une végétation encore plus forte s'il était arrosé.

« Si ces insulaires avaient l'industrie de construire des citernes, ils remédieraient par ce moyen à un des plus grands malheurs de leur situation, et ils prolongeraient peut-être le cours de leur vie. On ne voit pas dans cette île un seul homme qui paraisse âgé de plus de soixante ans, si toutefois on peut juger de l'âge d'un peuple que l'on connaît si peu, et dont la manière de vivre est si différente de la nôtre. »

Le 10 au soir, en partant de la baie de Cook, qui est dans l'île de Pâque, je fis route au nord, et prolongeai la côte de cette île à une lieue de distance au clair de la lune. Nous ne perdîmes de vue cette baie que le lendemain à dix heures du soir, et nous en étions à vingt lieues. Les vents, jusqu'au 17, furent constamment du sud-est à l'est-sud-est : le temps était extrêmement clair; il ne changea et ne se couvrit que lorsque les vents passèrent à l'est-nord-ouest, où ils se fixèrent depuis le 17 jusqu'au 20. Nous commençâmes alors à prendre des bonites, qui suivirent constamment nos frégates jusqu'aux îles Sandwich, et fournirent presque chaque jour, pendant un mois

et demi, une ration complète aux équipages. Cette bonne nourriture maintint notre santé dans le meilleur état; et après dix mois de navigation pendant lesquels il n'y eut que 25 jours de relâche, nous n'eûmes pas un seul malade à bord de nos bâtiments. Nous naviguions dans des mers inconnues; notre route était à peu près parallèle à celle du capitaine Cook en 1777, lorsqu'il fit voile des îles de la Société pour la côte du nord-ouest de l'Amérique; mais nous étions environ à huit cents lieues plus à l'est. Je me flattais, dans un trajet de près de deux mille lieues, de faire quelque découverte; il y avait sans cesse des matelots au milieu des mâts, et j'avais promis un prix à celui qui le premier apercevrait la terre. Afin de découvrir un plus grand espace, nos frégates marchaient de front pendant le jour, laissant entre elles un intervalle de trois ou quatre lieues.

Les courants, très-violents dans ces mers, nous occasionaient chaque jour de grandes différences entre les longitudes estimées et les longitudes observées; ils nous portèrent à l'ouest avec une vitesse d'environ trois lieues en 24 heures; ils reversèrent ensuite à l'est avec la même vitesse par les 7° nord, qu'ils reprirent leur cours à l'ouest; et, à notre arrivée aux îles Sandwich, notre longitude d'estime différait à peu près de 5°

de notre longitude d'observation. C'est sans doute de cette direction des courants, peu observée autrefois, que proviennent les erreurs des cartes espagnoles; car il est remarquable qu'on a retrouvé, dans ces derniers temps, la plupart des îles découvertes par Quiros, Mendana, et autres navigateurs de cette nation, mais toujours trop rapprochées, sur leurs cartes, des côtes de l'Amérique. Ces réflexions me laissèrent beaucoup de doute sur l'existence du groupe d'îles appelé, par les Espagnols, *la Mesa, los Majos, la Disgraciada.* Sur la carte que l'amiral Anson prit à bord du galion espagnol, et que l'éditeur de son voyage a fait graver, ce groupe est placé précisément à la même latitude des îles Sandwich, et 16 ou 17° plus à l'est. Mes différences journalières en longitude me firent croire que ces îles étaient absolument les mêmes. Ce qui acheva de me convaincre, ce fut le nom de *Mesa,* qui veut dire *table,* donné par les Espagnols à l'île d'Owhyhee. J'avais lu dans la description de cette même île, par le capitaine King, qu'après en avoir doublé la pointe orientale on découvrait une montagne appelée Mowna-Roa, qu'on aperçoit très-long-temps. « Elle est, dit-il, aplatie à la cime, et forme ce « que les marins appellent un plateau. » L'ex-

*Partida*, si sa longitude était bien déterminée. Mais je ne voulus pas courir par sa latitude, n'ayant pas, relativement à mes projets, un seul jour à donner à cette recherche. Je savais très-bien que de cette manière, il était probable que je ne la rencontrerais pas, et je fus peu surpris de n'en avoir aucune connaissance. Lorsque sa latitude fut dépassée les oiseaux disparurent; et jusqu'à mon arrivée aux îles Sandwich, sur un espace de cinq cents lieues, nous n'en avons jamais vu plus de deux ou trois dans le même jour.

Le 15, j'étais par 19° 19′ de latitude nord, et 130° de longitude occidentale, c'est-à-dire par la même latitude que le groupe d'îles placé sur les cartes espagnoles, ainsi que par celle des îles Sandwich, mais cent lieues plus à l'est que les premières, et quatre-cent-soixante à l'est des autres. Croyant rendre un service important à la géographie si je parvenais à enlever des cartes les noms oiseux qui désignent des îles qui n'existent pas, et éternisent des erreurs très-préjudiciables à la navigation, je voulus, afin de ne laisser aucun doute, prolonger ma route jusqu'aux îles Sandwich. Je formai même le projet de passer entre l'île d'Owhyhee et celle de Mowée, que les Anglais n'ont pas été à portée d'explorer, et je

me proposai de descendre à terre à Mowée, d'y traiter de quelques comestibles, et d'en partir sans perdre un instant. Je savais qu'en ne suivant que partiellement mon plan, et ne parcourant que deux cents lieues sur cette ligne, il resterait encore des incrédules, et je voulus qu'on n'eût pas la plus légère objection à me faire.

Le 18 mai, j'étais par 20° de latitude nord, et 139° de longitude occidentale, précisément sur l'île *Disgraciada* des Espagnols, et je n'avais encore aucun indice de terre. Le 20, j'avais coupé par le milieu le groupe entier de *los Majos*, et je n'avais jamais eu moins d'apparence d'être dans les environs d'aucune île; je continuai de courir à l'ouest sur ce parallèle entre 20 et 21°; enfin, le 28 au matin, j'eus connaissance des montagnes de l'île d'Owhyhee, qui étaient couvertes de neige, et bientôt après de celles de Mowée, un peu moins élevées que celles de l'autre île. Je forçai de voiles pour approcher la terre; mais j'en étais encore à sept ou huit lieues, à l'entrée de la nuit; je la passai bord sur bord, attendant le jour pour donner dans le canal formé par ces deux îles, et pour chercher un mouillage sous le vent de Mowée, auprès de l'île Morokinne. Nos longitudes observées furent si parfaitement d'accord avec celles du capitaine Cook, qu'ayant fait ca-

drer nos relèvements, pris sur le plan anglais, avec notre point, nous reconnûmes n'avoir que 10′ de différence, dont nous étions plus à l'est.

### Arrivée aux îles Sandwich.

A neuf heures du matin, je relevai la pointe de Mowée à l'ouest, 15° nord; j'apercevais à l'ouest, 22° nord, un îlot que les Anglais n'ont pas été à portée de voir, et qui ne se trouve pas sur leur plan, qui, dans cette partie, est très-défectueux, tandis que tout ce qu'ils ont tracé d'après leurs propres observations mérite les plus grands éloges. L'aspect de l'île Mowée était ravissant; j'en prolongeai la côte à une lieue; elle court dans le canal au sud-ouest quart d'ouest. Nous voyions l'eau se précipiter en cascades de la cime des montagnes, et descendre à la mer après avoir arrosé les habitations des Indiens; elles sont si multipliées, qu'on pourrait prendre un espace de trois à quatre lieues pour un seul village; mais toutes les cases sont sur le bord de la mer, et les montagnes en sont si rapprochées, que le terrain habitable m'a paru avoir moins d'une demi-lieue de profondeur. Il faut être marin, et réduit comme nous, dans ces climats brûlants, à une bouteille d'eau par jour, pour se faire une idée des sensa-

tions que nous éprouvions. Les arbres qui couronnaient les montagnes, la verdure, les bananiers que nous apercevions autour des habitations, tout produisait sur nos sens un charme inexprimable. Mais la mer brisait sur la côte avec la plus grande force, et, nouveaux Tantales, nous étions réduits à désirer et à dévorer des yeux ce qu'il nous était impossible d'atteindre.

La brise avait forcé, et nous faisions deux lieues par heure. Je voulais terminer avant la nuit le développement de cette partie de l'île, jusqu'à celle de Morokinne, auprès de laquelle je me flattais de trouver un mouillage à l'abri des vents alizés. Ce plan, dicté par les circonstances impérieuses où je me trouvais, ne me permit pas de diminuer de voiles pour attendre environ cent cinquante pirogues qui se détachèrent de la côte; elles étaient chargées de fruits et de cochons, que les Indiens nous proposaient d'échanger contre des morceaux de fer.

Presque toutes les pirogues abordèrent l'une ou l'autre frégate; mais notre vitesse était si grande, qu'elles se remplissaient d'eau le long du bord. Les Indiens étaient obligés de larguer la corde que nous leur avions filée; ils se jetaient à la nage; ils soulevaient avec leurs épaules leurs pirogues, en vidant l'eau, et y remontaient gaîment, cherchant,

à force de pagaies, à regagner auprès de nos frégates le poste qu'ils avaient été obligés d'abandonner, et qui avait été dans l'instant occupé par d'autres auxquels le même accident était arrivé. Nous vîmes aussi renverser successivement plus de quarante pirogues; et, quoique le commerce que nous faisions avec les Indiens convînt parfaitement aux uns et aux autres, il nous fut impossible de nous procurer plus de quinze cochons et quelques fruits, et nous manquâmes l'occasion de traiter de près de trois cents autres.

Les pirogues étaient à balancier; chacune portait de trois à cinq hommes; les moyennes pouvaient avoir vingt-quatre pieds de longueur, un pied seulement de largeur, et à peu près autant de profondeur. Nous en pesâmes une de cette dimension, dont le poids n'excédait pas cinquante livres. C'est avec ces frêles bâtiments que les habitants de ces îles font des trajets de soixante lieues, traversent des canaux qui ont vingt lieues de largeur, comme celui entre Atooi et Whahoo, où la mer est fort grosse; mais ils sont si bons nageurs, qu'on ne peut leur comparer, sous ce rapport, que les phoques et les loups marins.

A mesure que nous avancions, les montagnes semblaient s'éloigner dans l'intérieur de l'île, qui se montrait à nous sous la forme d'un amphithéâtre

assez vaste, mais d'un vert jaune : on n'apercevait plus de cascades ; les arbres étaient peu rapprochés dans la plaine ; les villages ne se composaient que de dix ou douze cabanes, très-éloignées les unes des autres. A chaque instant nous avions un juste sujet de regretter le pays que nous laissions derrière nous ; et nous ne trouvâmes un abri que lorsque nous eûmes sous les yeux un rivage affreux, où la lave avait autrefois coulé, comme les cascades coulent aujourd'huide l'autre côté de l'île.

Après avoir gouverné au sud-ouest-quart-d'ouest, jusqu'à la pointe du sud-ouest de l'île Mowée, je vins à l'ouest, et successivement au nord-ouest, pour gagner un mouillage que *l'Astrolabe* avait déjà pris par vingt-trois brasses, fond de sable gris, très-dur, à un tiers de lieue de terre. Nous étions abrités des vents du large par un gros morne coiffé de nuages qui, de temps à autre, nous donnaient des raffales très-fortes. Les vents changeaient à chaque instant, en sorte que nous chassions sans cesse sur nos ancres. Cette rade était d'autant plus mauvaise que nous y étions exposés à des courants qui nous empêchaient de tenir debout au vent, excepté dans les raffales ; mais elles rendaient la mer si grosse, que nos canots avaient toute la peine possible à naviguer. J'en détachai cependant un tout de suite pour sonder autour des bâtiments :

l'officier me rapporta que le fond était le même jusqu'à terre; qu'il diminuait graduellement, et qu'il y avait encore sept brasses à deux encâblures du rivage : mais lorsque nous levâmes l'ancre, je vis que le câble était absolument hors de service, et qu'il devait y avoir beaucoup de roches recouvertes par une très-légère couche de sable.

Les Indiens des villages de cette partie de l'île s'empressèrent de venir à bord dans leurs pirogues, apportant, pour commercer avec nous, quelques cochons, des patates, des bananes, des racines de pied-de-veau, que les Indiens nomment *tarro*, avec des étoffes et quelques autres curiosités faisant partie de leur costume. Je ne voulus leur permettre de monter à bord que lorsque la frégate fut mouillée et que les voiles furent serrées; je leur dis que j'étais *taboo*, mot qui, suivant leur religion, exprime une chose à laquelle ils ne peuvent toucher, ou un lieu consacré dans lequel ils ne peuvent entrer; et ce mot, que je connaissais d'après les relations anglaises, eut tout le succès que j'en attendais. M. de Langle, qui n'avait pas eu la même précaution, eut un instant le pont de sa frégate très-embarrassé par une multitude de ces Indiens; mais ils étaient si dociles, ils craignaient si fort de nous offenser, qu'il était extrêmement aisé de les faire rentrer dans leurs pirogues. Je

n'avais pas d'idée d'un peuple si doux, si plein d'égards. Lorsque je leur eus permis de monter sur ma frégate, ils n'y faisaient pas un pas sans notre agrément; ils avaient toujours l'air de craindre de nous déplaire : la plus grande fidélité régnait dans leur commerce. Nos morceaux de vieux cercles de fer excitaient infiniment leurs désirs; ils ne manquaient pas d'adresse pour s'en procurer, en faisant bien leurs marchés. Jamais ils n'auraient vendu en bloc une quantité d'étoffes ou plusieurs cochons; ils savaient très-bien qu'il y aurait plus de profit pour eux à convenir d'un prix particulier pour chaque article.

Cette habitude de commerce, cette connaissance du fer, qu'ils ne doivent pas aux Anglais, d'après leur aveu, sont de nouvelles preuves de la fréquentation que ces peuples ont eue anciennement avec les Espagnols. Cette nation avait, il y a un siècle, de très-fortes raisons pour ne pas faire connaître ces îles, parce que les mers occidentales de l'Amérique étaient infestées de pirates, qui auraient trouvé des vivres chez ces insulaires, et qui, au contraire, par la difficulté de s'en procurer, étaient obligés de courir à l'ouest vers les mers des Indes, ou de retourner dans la mer Atlantique par le cap Horn. Lorsque la navigation des Espagnols à l'Occident a été réduite au seul galion de Manille, je crois

que ce vaisseau, qui était extrêmement riche, a été contraint par les propriétaires à faire une route fixe qui diminuât leurs risques. Ainsi peu à peu cette nation a perdu peut-être jusqu'au souvenir de ces îles conservées sur la carte générale du troisième voyage de Cook, par le lieutenant Roberts, avec leur ancienne position à 15° plus à l'est que les îles Sandwich ; mais leur identité avec ces dernières me paraissant démontrée, j'ai cru devoir en nettoyer la surface de la mer.

Il était si tard lorsque nos voiles furent serrées, que je fus obligé de remettre au lendemain la descente que je me proposais de faire sur cette île, où rien ne pouvait me retenir qu'une aiguade facile. Mais nous nous apercevions déjà que cette partie de la côte était absolument privée d'eau courante, la pente des montagnes ayant dirigé la chute de toutes les pluies vers le côté du vent. Peut-être un travail de quelques journées sur la cime des montagnes suffirait pour rendre commun à toute l'île un bien si précieux ; mais ces Indiens ne sont pas parvenus encore à ce degré d'industrie : ils sont cependant très-avancés à beaucoup d'autres égards. On connaît, par les relations anglaises, la forme de leur gouvernement : l'extrême subordination qui règne parmi eux est une preuve qu'il y a une puissance très-reconnue qui s'étend

graduellement du roi au plus petit chef, et pèse sur la classe du peuple. Mon imagination se plaisait à les comparer aux Indiens de l'île de Pâques, dont l'industrie est au moins aussi avancée : les monuments de ces derniers montrent même plus d'intelligence ; leurs étoffes sont mieux fabriquées, leurs maisons mieux construites ; mais leur gouvernement est si vicieux, que personne n'a droit d'arrêter le désordre ; ils ne reconnaissent aucune autorité ; et, quoique je ne les croie pas méchants, il n'est que trop ordinaire à la licence d'entraîner des suites fâcheuses et souvent funestes. En faisant le rapprochement de ces deux peuples, tous les avantages étaient en faveur de ceux des îles Sandwich, quoique tous mes préjugés fussent contre lui, à cause de la mort du capitaine Cook. Il est plus naturel à des navigateurs de regretter un aussi grand homme, que d'examiner de sang-froid si quelque imprudence de sa part n'a pas, en quelque sorte, contraint les habitants d'Owhyhee à recourir à une juste défense.

La nuit fut tranquille, à quelques raffales près, qui durèrent moins de deux minutes. A la pointe du jour, le grand canot de *l'Astrolabe* fut détaché avec MM. de Vaujuas, Boutin et Bernizet ; ils avaient ordre de sonder une baie très-profonde, qui nous restait au nord-ouest, et dans laquelle

je soupçonnais un meilleur mouillage que le nôtre : mais ce nouveau mouillage, quoique praticable, ne valait guère mieux que celui que nous occupions. Suivant le rapport de ces officiers, cette partie de l'île de Mowée, n'offrant aux navigateurs ni eau ni bois, et n'ayant que de très-mauvaises rades, doit être assez peu fréquentée.

### Descente et réception.

A huit heures du matin, quatre canots des deux frégates étaient prêts à partir : les deux premiers portaient vingt soldats armés, commandés par M. de Pierrevert, lieutenant de vaisseau. M. de Langle et moi, suivis de tous les officiers et passagers qui n'avaient pas été retenus à bord par le service, étions dans les deux autres. Cet appareil n'effraya point les naturels, qui, dès la pointe du jour, étaient le long du bord dans leurs pirogues; ces Indiens continuèrent leur commerce; ils ne nous suivirent point à terre, et ils conservèrent l'air de sécurité que leur visage n'avait jamais cessé d'exprimer. Cent vingt personnes environ, hommes et femmes, nous attendaient sur le rivage. Les soldats débarquèrent les premiers avec leurs officiers; nous fixâmes l'espace que nous voulions occuper; les soldats avaient la baïonnette au bout du fusil, et faisaient le service avec autant d'exactitude qu'en

présence de l'ennemi. Ces formes militaires ne firent aucune impression sur les habitants ; les femmes nous témoignaient, par les gestes les plus expressifs, qu'il n'était aucune marque de bienveillance qu'elles ne fussent disposées à nous donner ; et les hommes, dans une attitude respectueuse, cherchaient à pénétrer le motif de notre visite, afin de prévenir nos désirs. Deux Indiens qui paraissaient avoir quelque autorité sur les autres, s'avancèrent; ils me firent très-gravement une assez longue harangue dont je ne compris pas un mot, et ils m'offrirent chacun, en présent, un cochon que j'acceptai. Je leur donnai, à mon tour, des médailles, des haches et quelques morceaux de fer, objets d'un prix inestimable pour eux. Mes libéralités firent un très-grand effet : les femmes redoublèrent de caresses, mais elles étaient peu séduisantes; leurs traits n'avaient aucune délicatesse, et leur costume permettait d'apercevoir, chez le plus grand nombre, les traces des ravages occasionés par la maladie vénérienne. Comme aucune femme n'était venue à bord dans les pirogues, je crus qu'elles attribuaient aux Européens les maux dont elles portaient les marques. Mais je m'aperçus bientôt que ce souvenir, en le supposant réel, n'avait laissé dans leur âme aucune espèce de ressentiment.

Qu'il me soit permis cependant d'examiner si les navigateurs modernes sont les véritables auteurs de ces maux, et si ce crime, qu'ils se reprochent dans leurs relations, n'est pas plus apparent que réel. Pour donner plus de poids à mes conjectures, je les appuierai sur les observations de M. Rollin, homme très-éclairé, et chirurgien major de mon équipage. Il a visité, dans cette île, plusieurs individus attaqués de la maladie vénérienne, et il a remarqué des accidents dont le développement graduel eût exigé en Europe un intervalle de douze ou quinze ans. Il a vu aussi des enfants de sept à huit ans atteints de cette maladie, et qui ne pouvaient l'avoir prise que dans le sein de leur mère. J'observerai de plus que le capitaine Cook, en passant aux îles Sandwich, n'aborda la première fois qu'à Atooi et Oneeheow, et que neuf mois après, en revenant du nord, il trouva que les habitants de Mowée, qui vinrent à son bord, étaient tous atteints de cette maladie. Comme Mowée est à soixante lieues au vent d'Atooi, ce progrès m'a semblé trop rapide pour ne pas confirmer mon opinion sur la source incertaine de cette maladie.

Si l'on joint à ces différentes observations celles qui résultent de l'ancienne communication de ces insulaires avec les Espagnols, il paraîtra sans doute probable qu'ils partagent depuis long-temps

avec les autres peuples les malheurs attachés à ce fléau de l'humanité. J'ai cru devoir me permettre ces observations en faveur des navigateurs modernes.

Quoique les Français fussent les premiers qui, dans ces derniers temps, eussent abordé sur l'île de Mowé, je ne crus pas devoir en prendre possession au nom du roi : les usages des Européens sont, à cet égard, trop complétement ridicules. Les philosophes doivent sans doute gémir de voir que des hommes, par cela seul qu'ils ont des canons et des baïonnettes, comptent pour rien soixante mille de leurs semblables; que, sans respect pour leurs droits les plus sacrés, ils regardent comme un objet de conquête une terre que ses habitants ont arrosée de leur sueur, et qui, depuis tant de siècles, sert de tombeau à leurs ancêtres.

C'est en considération de ces principes que les navigateurs modernes ont transporté dans ces îles des taureaux, des vaches, des chèvres, des brebis, des béliers; qu'ils y ont planté des arbres, semé des graines de tous les pays, et porté des outils propres à accélérer les progrès de l'industrie. Pour nous, nous serions amplement dédommagés des fatigues de cette campagne, si nous pouvions parvenir à détruire l'usage des sacrifices humains, qu'on dit être généralement répandu chez les in-

sulaires de la mer du Sud. Mais, malgré l'opinion de M. Anderson et du capitaine Cook, je crois, avec le capitaine King, qu'un peuple aussi bon, aussi doux, aussi hospitalier, ne peut être anthropophage; une religion atroce s'associe difficilement avec des mœurs douces; et puisque le capitaine King dit, dans sa relation, que les prêtres d'Owhyhee étaient leurs meilleurs amis, je dois en conclure que, si la douceur et l'humanité ont déjà fait des progrès dans cette classe chargée des sacrifices humains, il faut que le reste des habitants soit encore moins féroce : il paraît donc évident que l'anthropophagie n'existe plus parmi ces insulaires; mais il n'est que trop vraisemblable que ce n'est que depuis peu de temps.

Le sol de l'île n'est composé que de détriments de lave et autres matières volcaniques. Les habitants ne boivent que de l'eau saumâtre, puisée dans des puits peu profonds et si peu abondants, que chaque puits ne pourrait pas fournir une demi-barrique d'eau par jour. Nous rencontrâmes dans nos promenades quatre petits villages de dix à douze maisons; elles sont construites et couvertes en paille, et ont la forme de celles de nos paysans les plus pauvres; les toits sont à deux pentes; la porte, placée dans le pignon, n'a que trois pieds et demi d'élévation, et l'on ne peut y entrer sans se

courber ; elle est fermée par une simple claie que chacun peut ouvrir. Les meubles de ces insulaires consistent dans des nattes, qui, comme nos tapis, forment un parquet très-propre et sur lequel ils couchent. Ils n'ont d'autres ustensiles de cuisine que des calebasses peintes de toutes couleurs. Les étoffes qu'ils ont en très-grande quantité sont faites avec le mûrier à papier, comme celles des autres insulaires ; mais quoiqu'elles soient peintes avec beaucoup plus de variété, leur fabrication m'a paru inférieure à toutes les autres.

Le lecteur ne doit pas s'attendre à trouver ici des détails sur un peuple que les relations anglaises nous ont si bien fait connaître : les navigateurs de cette nation ont séjourné quatre mois dans ces îles, et nous n'y sommes restés que quelques heures ; ils avaient de plus l'avantage d'entendre la langue du pays : nous devons donc nous borner à raconter notre propre histoire.

Notre rembarquement se fit à onze heures, en très-bon ordre, sans confusion, et sans que nous eussions la moindre plainte à former contre personne. Nous arrivâmes à bord à midi. M. de Clonard y avait reçu un chef, et avait acheté de lui un manteau et un beau casque rouge ; il avait acheté aussi plus de cent cochons, des bananes, des patates, du tarro, beaucoup d'étoffes, des nattes,

une pirogue à balancier, et différents petits meubles en plumes et en coquilles. A notre arrivée à bord, les deux frégates chassaient sur leurs ancres ; la brise était très-forte de l'est-sud-est ; nous tombions sur l'île Morokinne, qui était cependant encore assez loin de nous pour donner le temps d'embarquer nos canots. Je fis signal d'appareiller ; mais, avant d'avoir levé l'ancre, je fus obligé de faire de la voile et de la traîner jusqu'à ce que j'eusse dépassé l'île Morokinne, afin que la dérive ne me portât plus que dans le canal : si elle avait pris malheureusement dans quelque roche pendant le trajet, et que le fond n'eût pas été assez dur et assez uni pour qu'elle pût glisser, j'aurais été obligé de couper le câble.

Nous n'achevâmes de lever notre ancre qu'à cinq heures du soir ; il était trop tard pour diriger ma route vers l'île de Ranay et la partie ouest de l'île Mowé. C'était un canal nouveau que j'aurais voulu reconnaître ; mais la prudence ne me permettait pas d'entreprendre cette recherche pendant la nuit. Jusqu'à huit heures, nous eûmes de folles brises avec lesquelles nous ne pûmes faire une demi-lieue. Enfin le vent se fixa au nord-ouest ; je dirigeai ma route à l'ouest, passant à égale distance de la pointe du nord-ouest de l'île de Tahoorowa et de la pointe du sud-ouest de l'île Ra-

nay. Au jour, je mis le cap sur la pointe du sud-ouest de l'île Morotoï, que je rangeai à trois quarts de lieue, et je débouquai, comme les Anglais, par le canal qui sépare l'île de Whohoo de celle de Morotoï : cette dernière île ne m'a point paru habitée dans cette partie, quoique, suivant les relations anglaises, elle le soit beaucoup dans l'autre. Une chose digne de remarque, c'est que, dans ces îles, les parties les plus fertiles, les plus saines et conséquemment les plus habitées, sont toujours au vent. Nos îles de la Guadeloupe, de la Martinique, etc., ont une si parfaite ressemblance avec ce nouveau groupe, que tout m'y a paru absolument égal, au moins relativement à la navigation.

Le 1er juin, à six heures du soir, nous étions en dehors de toutes les îles; nous avions employé moins de quarante-huit heures à cette reconnaissance, et quinze jours au plus pour éclaircir un point de géographie qui m'a paru très-important, puisqu'il enlève des cartes cinq ou six îles qui n'existent pas.

### Banc de poissons qui fait 1500 lieues à la suite des frégates.

Les poissons qui nous avaient suivis depuis les environs de l'île de Pâque jusqu'au mouillage

disparurent. Un fait assez remarquable, c'est que le même banc de poissons a fait quinze cents lieues à la suite de nos frégates : plusieurs bonites, blessées par nos foènes ou tridents, portaient sur le dos un signalement auquel il était impossible de se méprendre ; et nous reconnaissions ainsi, chaque jour, les mêmes poissons que nous avions vus la veille. Je ne doute pas que, sans notre relâche aux îles Sandwich, ils ne nous eussent suivis encore deux ou trois cents lieues, c'est-à-dire jusqu'à la température à laquelle ils n'auraient pu résister.

Les vents d'est continuèrent jusque par les 30 degrés de latitude nord ; je fis route au nord ; le temps fut beau. Les provisions fraîches que nous nous étions procurées pendant notre courte relâche aux îles Sandwich assuraient une subsistance saine et agréable pendant trois semaines aux équipages des deux frégates : il nous fut cependant impossible de conserver nos cochons en vie, faute d'eau et d'aliments ; je fus obligé de les faire saler suivant la méthode du capitaine Cook ; mais ces cochons étaient si petits, que le plus grand nombre pesait moins de vingt livres. Cette viande ne pouvait être long-temps exposée à l'activité du sel, sans en être corrodée promptement ; ce qui nous obligea à la consommer la première.

Le 6 juin, étant par 30° de latitude nord, les

vents passèrent au sud-est; le ciel devint blanchâtre et terne; tout annonçait que nous étions sortis de la zone des vents alizés, et je craignais beaucoup d'avoir bientôt à regretter les temps sereins qui avaient entretenu notre bonne santé.

Mes craintes sur les brumes se réalisèrent très-promptement: elles commencèrent le 9 juin par 34° de latitude nord, et il n'y eut pas une éclaircie jusqu'au 14 du même mois, par 14°. Je crus d'abord ces mers plus brumeuses que celles qui séparent l'Europe de l'Amérique. Je me serais beaucoup trompé si j'avais adopté cette opinion d'une manière irrévocable; les brumes de l'Acadie, de Terre-Neuve, de la baie d'Hudson, ont, par leur constante épaisseur, un droit de prééminence incontestable sur celles-ci: mais l'humidité était extrême; le brouillard ou la pluie avait pénétré toutes les hardes des matelots; nous n'avions jamais eu un rayon de soleil pour les sécher, et j'avais fait la triste expérience, dans ma campagne de la baie d'Hudson, que l'humidité froide était peut-être le principe le plus actif du scorbut. Personne n'en était encore atteint; mais, après un si long séjour à la mer, nous devions tous avoir une disposition prochaine à cette maladie. J'ordonnai donc de mettre des bailles pleines de braise sous le gaillard et dans l'entrepont où couchaient les équipages; je

fis distribuer à chaque matelot ou soldat une paire de bottes, et on rendit les gilets et les culottes d'étoffe que j'avais fait mettre en réserve depuis notre sortie des mers du cap Horn.

Mon chirurgien, qui partageait avec M. de Clonard le soin de tous ces détails, me proposa aussi de mêler au *grog* du déjeûner (1) une légère infusion de quinquina, qui, sans altérer sensiblement le goût de cette boisson, pouvait produire des effets très-salutaires. Je fus obligé d'ordonner que ce mélange fût fait secrètement : sans cette précaution, les équipages eussent certainement refusé de boire leur *grog*. Mais comme personne ne s'en aperçut, il n'y eut point de réclamation sur ce nouveau régime.

Ces différentes précautions eurent un très-grand succès ; mais elles n'occupaient pas seules nos loisirs pendant une aussi longue traversée : mon charpentier exécuta, d'après le plan de M. de Langle, un moulin à blé qui nous fut de la plus grande utilité.

Les directeurs des vivres, persuadés que le grain

---

(1) Liqueur composée d'une partie d'eau-de-vie et deux parties d'eau, beaucoup plus saine pour les équipages que l'eau-de-vie pure.

étuvé se conservait mieux que la farine et le biscuit, nous avaient proposé d'en embarquer une très-grande quantité, que nous avions encore augmentée au Chili. On nous avait donné des meules de vingt-quatre pouces de diamètre sur quatre pouces et demi d'épaisseur; quatre hommes devaient les mettre en mouvement. On assurait que M. de Suffren n'avait point eu d'autre moulin pour pourvoir aux besoins de son escadre; il n'y avait plus dès-lors à douter que ces meules ne fussent suffisantes pour un aussi petit équipage que le nôtre; mais lorsque nous voulûmes en faire usage, le boulanger trouva que le grain n'était que brisé et point moulu; et le travail d'une journée entière de quatre hommes qu'on relevait toutes les demi-heures n'avait produit que vingt-cinq livres de cette mauvaise farine. Comme notre blé formait près de la moitié de nos moyens de subsistance, nous eussions été dans le plus grand embarras, sans l'esprit d'invention de M. de Langle, qui, aidé d'un matelot, autrefois garçon meunier, imagina d'adapter à nos petites meules un mouvement de moulin à vent. Il essaya d'abord avec quelque succès des ailes que le vent faisait tourner; mais bientôt il leur substitua une manivelle: nous obtînmes par ce nouveau moyen une farine aussi parfaite que celle des moulins ordinaires, et nous pouvions

moudre chaque jour deux quintaux de blé (1).

Le 14, les vents passèrent à l'ouest-sud-ouest. Les observations suivantes ont été le résultat de notre longue expérience : le ciel s'éclaircit assez généralement lorsque les vents ont été quelques degrés seulement de l'ouest au nord, et le soleil paraît sur l'horizon ; de l'ouest au sud-ouest, temps ordinairement couvert et pluvieux ; du sud-ouest au sud-est, et jusqu'à l'est, horizon brumeux, et une humidité extrême qui pénètre dans les cham-

(1) M. de Lapérouse n'a fait usage, pendant toute la campagne, que du moulin à manivelle de l'invention de M. de Langle ; mais ce dernier, dont la sollicitude pour son équipage ne connaissait point d'obstacles, a su vaincre celui qui s'était d'abord présenté lorsqu'il a adapté des ailes au mécanisme ingénieux de son moulin. Il a réussi à le faire aller par tous les vents en le plaçant à l'arrière et sur le couronnement de sa frégate, en le faisant saillir à volonté, soit à babord, soit à tribord, ou en le maintenant au centre du bâtiment, selon les directions du vent.

M. de Langle a constamment conservé ce moulin et en a éprouvé les plus grands avantages. Toutes les gravures de l'atlas du Voyage représentent *l'Astrolabe* avec son moulin sur la poupe, et c'est ce qui la distingue de *la Boussole*. Voyez entre autres la planche de la relâche à l'île Mowée dans l'archipel Sandwich.

bres et dans toutes les parties du vaisseau. Ainsi, un simple coup d'œil sur la table des vents indiquera toujours au lecteur l'état du ciel, et servira utilement à ceux qui nous succèderont dans cette navigation : d'ailleurs ceux qui voudront joindre au plaisir de lire les événements de cette campagne un peu d'intérêt pour les hommes qui en ont essuyé les fatigues, ne penseront peut-être pas avec indifférence à des navigateurs qui, à l'extrémité de la terre, et après avoir eu à lutter contre les brumes, le mauvais temps et le scorbut, ont parcouru une côte inconnue, théâtre de tous les romans de géographie, trop légèrement adoptés par les géographes modernes.

Cette partie de l'Amérique, jusqu'au mont Saint-Élie, par 60°, n'a été qu'aperçue par le capitaine Cook, à l'exception du port de Nootka, dans lequel il a relâché. Mais depuis le mont Saint-Élie jusqu'à la pointe d'Alaska, et jusqu'à celle du cap glacé, ce célèbre navigateur a suivi la côte avec l'opiniâtreté et le courage dont toute l'Europe sait qu'il était capable. Ainsi l'exploration de la partie d'Amérique et du port de Monterey était un travail très-intéressant pour la navigation et pour le commerce; mais il exigeait plusieurs années, et nous ne nous dissimulions pas que, n'ayant que deux ou trois mois à y employer, à

cause de la navigation et plus encore du vaste plan de notre voyage, nous laisserions beaucoup de détails aux navigateurs qui viendraient après nous. Plusieurs siècles s'écouleront peut-être avant que toutes les baies, tous les ports de cette partie de l'Amérique soient parfaitement connus; mais la vraie direction de la côte, la détermination en latitude et en longitude des points les plus remarquables, assureront à notre travail une utilité qui ne sera méconnue d'aucun marin.

### Rencontre de la côte N.-O. d'Amérique.

Depuis notre départ des îles Sandwich jusqu'à notre attérage sur le mont Saint-Élie, les vents ne cessèrent pas un instant de nous être favorables. A mesure que nous avancions au nord et que nous approchions de l'Amérique, nous voyions passer des algues d'une espèce absolument nouvelle pour nous : une boule de la grosseur d'une orange terminait un tuyau de quarante à cinquante pieds de longueur; cette algue ressemblait, mais très en grand, à la tige d'un ognon qui est monté en graine. Les baleines de la plus grande espèce, les plongeons et les canards, nous annonçaient aussi l'approche de terre; enfin elle se montra à nous le 23 à 4 heures du matin : le brouillard, en se dissipant, nous permit d'apercevoir tout d'un coup

une longue chaîne de montagnes couvertes de neige, que nous aurions pu voir de trente lieues plus loin, si le temps eût été clair; nous reconnûmes le mont Saint-Élie de Behring, dont la pointe paraissait au-dessus des nuages.

La vue de la terre, qui, après une longue navigation, procure ordinairement des impressions si agréables, ne produisit pas sur nous le même effet; l'œil se reposait avec peine sur ces masses de neiges qui couvraient une terre stérile et sans arbres; les montagnes paraissaient un peu éloignées de la mer, qui brisait contre un plateau élevé de cent cinquante ou deux cents toises. Ce plateau, noir, comme calciné par le feu, dénué de toute verdure, contrastait d'une manière frappante avec la blancheur des neiges qu'on apercevait au travers des nuages; il servait de base à une longue chaîne de montagnes qui paraissaient s'étendre quinze lieues de l'est à l'ouest. Nous crûmes d'abord en être très-près; la cime des monts paraissait au-dessus de nos têtes, et la neige répandait une clarté faite pour tromper les yeux qui n'y sont pas accoutumés.

### Baie de Monti.

Le 25, une brume épaisse enveloppa la terre; mais le 26 le temps fut très-beau : la côte parut à

deux heures du matin avec toutes ses formes. Je la prolongeai à deux lieues; la sonde rapportait soixante-quinze brasses, fond de vase : je désirais beaucoup trouver un port; j'eus bientôt l'espoir de l'avoir rencontré. Cet espoir dura peu. Quelques pointes avancées de la côte, que je prenais pour des îles, un courant assez fort, me firent penser que nous étions dans une baie propre à la relâche. M. de Monti, qui fut avec trois canots des deux frégates pour la reconnaître, nous rapporta, à neuf heures du soir, que la côte formait seulement, en cet endroit, un enfoncement assez considérable dans le nord-est, ayant la forme d'un demi-cercle; mais que rien n'y mettrait à l'abri des vents, depuis le sud-sud-ouest jusqu'à l'est-sud-est, qui sont les plus dangereux. La mer brisait avec force sur le rivage, qui était couvert de bois flottés. M. de Monti avait débarqué avec une extrême difficulté; et, comme il était commandant de cette petite division de canots, j'ai donné à cette baie le nom de *baie de Monti.*

Les jours suivants, 28 et 29, les brumes nous empêchèrent de voir la côte. Le 30, nous aperçûmes dans l'est une baie qui paraissait très-profonde, et que je crus d'abord être celle de Behring; j'en approchai à une lieue et demie : je reconnus distinctement que les terres basses joignaient, comme

dans la baie de Monti, des terres plus hautes, et qu'il n'y avait point de baie; mais la mer était blanchâtre et presque douce; tout annonçait que nous étions à l'embouchure d'une très-grande rivière, puisqu'elle changeait la couleur et la salure de la mer à deux lieues au large. Je fis signal de mouiller par trente brasses, fond de vase, et je détachai le grand canot, commandé par M. de Clonard, mon second, accompagné de MM. Monneron et Bernizet. M. de Langle avait envoyé aussi le sien avec sa biscaïenne, aux ordres de MM. Marchainville et Daigremont. Ces officiers étaient de retour à midi. Ils avaient prolongé la côte aussi près que les brisants le leur avaient permis, et ils avaient reconnu un banc de sable à fleur d'eau, à l'entrée d'une grande rivière, qui débouchait dans la mer par deux ouvertures assez larges. Mais chacune de ces embouchures avait une barre comme celle de la rivière de Bayonne, sur laquelle la mer brisait avec tant de force, qu'il fut impossible à nos canots d'en approcher. M. de Clonard passa cinq ou six heures à chercher vainement une entrée; il vit de la fumée, ce qui prouvait que le pays était habité; nous aperçûmes du vaisseau une mer tranquille au-delà du banc, et un bassin de plusieurs lieues de largeur et de deux lieues d'enfoncement. Ainsi lorsque la mer est

belle, il est à présumer que des vaisseaux, ou au moins des canots, peuvent entrer dans le golfe; mais comme le courant est très-violent, et que, sur les barres, la mer, d'un instant à l'autre, devient très-agitée, le seul aspect de ce lieu doit l'interdire aux navigateurs. En voyant cette baie, j'ai pensé que ce pouvait être celle où Behring avait abordé. J'ai conservé à cette rivière le nom de rivière de Behring, et il me paraît que la baie de ce nom n'existe pas, et que le capitaine Cook l'a plutôt soupçonnée qu'aperçue, puisqu'il en est passé à dix ou douze lieues.

Le 1er juillet, nous prolongeâmes la terre avec une petite brise de l'ouest, à deux ou trois lieues de distance, et d'assez près pour apercevoir, à l'aide de nos lunettes, des hommes, s'il y en eût eu sur le rivage; mais nous vîmes des brisants qui parurent rendre le débarquement impossible.

Le 2, à midi, je relevai le mont Beau-Temps au nord 6° est du compas. Nous observâmes 58° 36′ de latitude; la longitude des horloges était de 140° 31′, et notre distance de terre de deux lieues. A deux heures après midi, nous eûmes connaissance d'un enfoncement, un peu à l'est du cap Beau-Temps, qui parut une très-belle baie: je fis route pour en approcher. A une lieue, j'envoyai le petit canot, aux ordres de M. Pierrevert, pour

aller, avec M. Bernizet, en faire la reconnaissance; *l'Astrolabe* détacha, pour le même objet, deux canots commandés par MM. de Flanan et Boutervilliers. Nous apercevions, du bord, une grande chaussée de roches, derrière laquelle la mer était très-calme. Cette chaussée paraissait avoir trois ou quatre cents toises de longueur de l'est à l'ouest, et je terminai à deux encâblures environ de la pointe du continent, laissant une ouverture assez large; en sorte que la nature avait fait, à l'extrémité de l'Amérique, un port comme celui de Toulon, mais plus vaste dans son plan comme dans ses moyens : ce nouveau port avait trois ou quatre lieues d'enfoncement. MM. de Flanan et Boutervilliers en firent le rapport le plus favorable; ils étaient entrés et sortis plusieurs fois, et ils avaient constamment trouvé sept à huit brasses d'eau dans le milieu de la passe, et cinq brasses en approchant, à environ vingt toises, de l'une à l'autre extrémité : ils ajoutèrent qu'en dedans de la baie il y avait dix à douze brasses, bon fond. Je me déterminai, d'après leur rapport, à faire route vers la passe; nos canots sondaient et avaient ordre, lorsque nous approchions des pointes, de se placer chacun sur une des extrémités, de manière que nos vaisseaux n'eussent qu'à passer au milieu.

Nous aperçûmes bientôt les sauvages, qui nous faisaient des signes d'amitié en étendant et faisant voltiger des manteaux blancs et différentes peaux. Plusieurs pirogues de ces Indiens pêchaient dans la baie, où l'eau était tranquille comme celle d'un bassin, tandis qu'on voyait la jetée couverte d'écume par les brisants; mais la mer était très-calme au-delà de la passe, nouvelle preuve pour nous qu'il y avait une profondeur considérable.

A sept heures du soir, nous nous présentâmes; le vent était faible, et le jusant si fort, qu'il fut impossible de le refouler. *L'Astrolabe* fut porté en dehors avec une assez grande vitesse, et je fus obligé de mouiller, afin de n'être pas entraîné par le courant dont je ne connaissais pas la direction. Mais lorsque je fus certain qu'il portait au large, je levai l'ancre, et je rejoignis *l'Astrolabe,* fort indécis sur le parti que je prendrais le lendemain. Le courant très-rapide dont nos officiers n'avaient point parlé avait ralenti l'empressement que j'avais eu de mouiller dans ce port. Je n'ignorais pas les grandes difficultés qu'on rencontre toujours à l'entrée et à la sortie des passes étroites, lorsque les marées sont très-fortes; et, obligé d'explorer les côtes de l'Amérique pendant la belle saison, je sentais qu'un séjour forcé dans une baie dont la sortie exigeait une réunion de circonstances heu-

reuses, nuirait beaucoup au succès de l'expédition. Je me tins cependant bord sur bord toute la nuit; et, au jour, je hélai mes observations à M. de Langle. Mais le rapport de ses deux officiers fut très-favorable; ils avaient sondé la passe et l'intérieur de la baie, et représentèrent que le courant qui nous paraissait si fort, ils l'avaient refoulé plusieurs fois avec leur canot. En sorte que M. de Langle crut que cette relâche nous convenait infiniment; et ses raisons me parurent si bonnes, que je n'hésitai pas à les admettre.

Ce port n'avait jamais été aperçu par aucun navigateur; il est situé à trente-trois lieues au nord-ouest de celui de los Remedios, dernier terme des navigations espagnoles; à environ deux cent vingt-quatre lieues de Nootka, et à deux cents lieues de Williams-Sound. Je pense donc que, si le gouvernement français avait des projets de factorerie sur cette partie de la côte de l'Amérique, aucune nation ne pourrait avoir le droit de s'y opposer.

### Elle prend le nom de Port des Français.

La tranquillité de l'intérieur de cette baie était bien séduisante pour nous, qui étions dans l'absolue nécessité de faire et de changer presque entièrement notre arrimage, afin d'en arracher six ca-

nons placés à fond de cale, et sans lesquels il était imprudent de naviguer dans les mers de la Chine, fréquemment infestées de pirates. J'imposai à ce lieu le nom de *Port des Français*.

Nous fîmes route, à six heures du matin, pour donner dans l'entrée avec la fin du flot. Nous mouillâmes en dedans, par trois brasses et demie, fond de roche, à une demi-encâblure du rivage. *L'Astrolabe* avait mouillé par le même brassiage. Mais nous courûmes les plus grands dangers de faire naufrage, poussés par un ouest-nord-ouest qui souffla subitement, et nous porta dans la baie avec une impétuosité effrayante.

Depuis trente ans que je navigue, il ne m'est pas arrivé de voir deux vaisseaux aussi près de se perdre. La circonstance d'éprouver cet événement au bout du monde avait rendu notre malheur beaucoup plus grand; mais le danger avait cessé. Notre situation n'aurait plus rien eu d'embarrassant, si nous n'eussions pas été mouillés par un fond de roche qui s'étendait à plusieurs encâblures autour de nous : ce qui était bien contraire aux rapports des officiers de M. de Langle. La rapidité du courant était si grande, qu'elle m'obligea de mouiller une ancre de bossoir. A chaque instant, je craignais d'avoir le câble coupé et d'être entraîné à la côte : nos inquiétudes augmentèrent encore, parce que

le vent d'ouest-nord-ouest fraîchit beaucoup. La frégate fut serrée contre la terre, l'arrière-fort près des roches; il fut impossible de songer à se touer. Je fis amener des mâts de perroquet, et j'attendis la fin de ce mauvais temps, qui n'eût pas été si dangereux, si nous eussions été mouillés sur un meilleur fond.

M. Descures avait été expédié dans le même moment pour visiter le fond de cette baie, dont il me fit le rapport le plus avantageux. « Il avait fait le tour d'une île auprès de laquelle nous pouvions mouiller par vingt-cinq brasses, fond de vase; nul endroit n'était plus commode pour y placer notre observatoire; le bois tout coupé était épars sur le rivage, et des cascades de la plus belle eau tombaient de la cime des montagnes jusqu'à la mer. Il avait pénétré jusqu'au fond de la baie, deux lieues au-delà de l'île; elle était couverte de glaçons; il avait aperçu l'entrée de deux vastes canaux; et, pressé de venir me rendre compte de sa commission, il ne les avait pas reconnus. » D'après ce rapport, notre imagination nous présenta la possibilité de pénétrer, peut-être, par un de ces canaux, dans l'intérieur de l'Amérique. Le vent ayant calmé à quatre heures après-midi, nous nous trouvâmes sur un plateau de sable, et nous mouillâmes le lendemain dans l'île.

Pendant notre séjour forcé à l'entrée de la baie, nous avions sans cesse été entourés de pirogues de sauvages. Ils nous proposaient, en échange de notre fer, du poisson, des peaux de loutres ou d'autres animaux, ainsi que différents petits meubles à leur usage. Ils avaient l'air, à notre grand étonnement, d'être accoutumés au trafic, et ils faisaient aussi bien leur marché que les plus habiles acheteurs d'Europe; ainsi que les autres sauvages que nous avions déjà vus, ils ne désiraient que du fer. Ce métal ne leur était pas inconnu; ils en avaient tous un poignard pendu au cou : la forme de cet instrument ressemblait à celle du cry des Indiens; mais il n'y avait aucun rapport dans le manche, qui n'était que le prolongement de la lame arrondie et sans tranchant : cette arme était enfermée dans un fourreau de peau tannée, et elle semblait être leur meuble le plus précieux. Comme nous examinions très-attentivement tous ces poignards, ils nous firent comprendre par signes qu'ils ne s'en servaient que contre les ours et les autres bêtes des forêts. Quelques-uns étaient de cuivre rouge, et ils ne paraissaient pas les préférer aux autres. Ce dernier métal est assez commun parmi eux : ils l'emploient plus particulièrement en colliers, bracelets et différents autres ornements; ils en ornent aussi la pointe de leurs flèches.

C'était une grande question parmi nous, de savoir d'où proviennent ces métaux. Il était possible de supposer du cuivre natif dans cette partie de l'Amérique, et les Indiens pouvaient le réduire en lames ou en lingots : mais le fer natif n'existe peut-être pas dans la nature, ou du moins il est si rare, que le plus grand nombre des minéralogistes n'en a jamais vu. On ne pouvait admettre que ces peuples connussent les moyens de réduire la mine de fer à l'état de métal ; nous avions vu d'ailleurs, le jour de notre arrivée, des colliers, des rassades et quelques petits meubles en cuivre jaune, qui, comme on le sait, est une composition de cuivre rouge et de zinc : je ferai voir dans la suite qu'il est très-probable que ces métaux leur viennent des Russes. Nous avons apporté beaucoup d'échantillons de ce fer ; il est aussi doux et aussi facile à couper que du plomb. Il n'est peut-être pas impossible aux minéralogistes d'indiquer le pays et la mine qui le fournissent.

L'or n'est pas plus désiré en Europe que le fer ne l'est dans cette partie de l'Amérique ; ce qui est une nouvelle preuve de la rareté de ce métal. Chaque insulaire en possède, à la vérité, une certaine quantité ; mais ils en sont si avides, qu'ils emploient toutes sortes de moyens pour s'en procurer. Dès le point du jour, nous fûmes visités par

le chef du village. Avant de monter à bord, il parut adresser une prière au soleil; il nous fit ensuite une longue harangue qui fut terminée par des chants agréables, et qui ont beaucoup de rapport avec le plain-chant de nos églises; les Indiens de la pirogue l'accompagnaient, en répétant en chœur le même air. Après cette cérémonie, ils montèrent presque tous à bord, et dansèrent pendant une heure au son de la voix, qu'ils ont très-juste. Je fis à ce chef plusieurs présents qui le rendirent tellement incommode, qu'il passait chaque jour cinq ou six heures à mon bord. J'étais obligé de renouveler ces présents très-fréquemment, ou de le voir s'en aller mécontent et menaçant, ce qui cependant n'était pas fort dangereux.

Dès que nous fûmes établis derrière l'île, presque tous les sauvages des environs s'y rendirent. Le bruit de notre arrivée se répandit bientôt aux environs; nous vîmes venir plusieurs pirogues chargées d'une quantité très-considérable de peaux de loutres, que ces Indiens échangèrent contre des haches, des herminettes et du fer en barre. Ils nous donnaient leurs saumons pour des morceaux de vieux cercles; mais bientôt ils devinrent plus difficiles, et nous ne pûmes nous procurer ce poisson qu'avec des clous ou quelques petits instruments de fer. Je crois qu'il n'est aucune contrée

où la loutre de mer soit plus commune que dans cette partie de l'Amérique; et je ne serais pas surpris qu'une factorerie qui étendrait son commerce seulement à quarante ou cinquante lieues sur le bord de la mer rassemblât chaque année dix mille peaux de cet animal.

Dès notre arrivée à notre second mouillage, nous établîmes l'observatoire sur l'île, qui n'était distante de nos vaisseaux que d'une portée de fusil; nous y formâmes un établissement pour le temps de notre relâche dans ce port; nous y dressâmes des tentes pour nos voiliers, nos forgerons; et nous y mîmes en dépôt les pièces à eau de notre arrimage, que nous refîmes entièrement. Comme tous les villages indiens étaient sur le continent, nous nous flattions d'être en sûreté sur notre île; mais nous éprouvâmes bientôt le contraire.

Nous savions déjà que les Indiens étaient très-voleurs; mais nous ne leur supposions pas une activité et une opiniâtreté capables d'exécuter les projets les plus longs et les plus difficiles : nous apprîmes bientôt à les mieux connaître. Ils passaient toutes les nuits à épier le moment favorable pour nous voler; mais nous faisions bonne garde à bord de nos vaisseaux, et ils ont rarement trompé notre vigilance. Cependant leur importunité devint si grande, qu'ils m'obligèrent à lever l'établissement

que j'avais sur l'île : ils y débarquaient la nuit, du côté du large; ils traversaient un bois très-fourré, dans lequel il nous était impossible de pénétrer le jour ; et, se glissant sur le ventre comme des couleuvres, sans remuer presque une feuille, ils parvenaient, malgré nos sentinelles, à dérober plusieurs de nos effets. Enfin ils eurent l'adresse d'entrer de nuit dans la chambre où couchaient MM. de Lauriston et Darbaud, qui étaient de garde à l'observatoire; ils enlevèrent un fusil garni d'argent, ainsi que les habits de ces deux officiers, qui les avaient placés par précaution sous leur chevet : une garde de douze hommes ne les aperçut pas, et les deux officiers ne furent point éveillés. Ce dernier vol nous eût peu inquiétés, sans la perte du cahier original sur lequel étaient écrites toutes nos observations astronomiques depuis notre arrivée dans le Port des Français.

Ces obstacles n'empêchaient pas nos canots et chaloupes de faire l'eau et le bois; tous nos officiers étaient sans cesse en corvée à la tête des différents détachements de travailleurs que nous étions obligés d'envoyer à terre. Leur présence et leur bon ordre contenaient les sauvages. Pendant que nous faisions les dispositions les plus promptes pour notre départ, MM. de Monneron et Bernizet levaient le plan de la baie dans un canot bien armé.

Pour avoir une juste idée de cette baie, qui est peut-être le lieu le plus extraordinaire de la terre, qu'on se représente un bassin d'eau d'une profondeur qu'on ne peut mesurer au milieu, bordé par des montagnes à pic d'une hauteur excessive, couvertes de neige, sans un brin d'herbe sur les amas immenses de rochers condamnés par la nature à une éternelle stérilité. Je n'ai jamais vu un souffle de vent rider la surface de cette eau; elle n'est troublée que par la chute d'énormes morceaux de glace, qui se détachent très-fréquemment de cinq différents glaciers, et qui font, en tombant, un bruit qui retentit au loin dans les montagnes.

L'air y était si tranquille et le silence si profond, que la simple voix d'un homme se faisait entendre à une demi-lieue, ainsi que le bruit de quelques oiseaux de mer qui déposaient leurs œufs dans le creux de ces rochers.

C'était au fond de cette baie que nous espérions trouver des canaux par lesquels nous pourrions pénétrer dans l'intérieur de l'Amérique. Nous supposions qu'elle devait aboutir à une grande rivière, dont le cours pouvait se trouver entre deux montagnes, et que cette rivière prenait sa source dans un des grands lacs du Canada. Voilà notre chimère, et voici quel en fut le résultat. Nous partîmes avec les deux grands canots de *l'Astrolabe*. MM. de Monti,

de Marchainville, de Boutervilliers, et le père Receveur, accompagnaient M. de Langle; j'étais suivi de MM. Dagelet, Boutin, Saint-Céran, Duché et Prévost. Nous entrâmes dans le canal de l'ouest; il était prudent de ne pas se tenir sur les bords à cause de la chute des pierres et des glaces. Nous parvînmes enfin, après avoir fait une lieue et demie seulement, à un cul-de-sac qui se terminait par deux glaciers immenses; nous fûmes obligés d'écarter les glaçons dont la mer était couverte, pour pénétrer dans cet enfoncement: l'eau en était si profonde, qu'à une demi-encâblure de terre je ne trouvai pas fond à cent vingt brasses. MM. de Langle, de Monti et Dagelet, ainsi que plusieurs autres officiers, voulurent gravir le glacier; après des fatigues inexprimables, ils parvinrent jusqu'à deux lieues, obligés de franchir, avec beaucoup de risques, des crevasses d'une très-grande profondeur; ils n'aperçurent qu'une très-grande continuation de glaces et de neige, qui doit ne se terminer qu'au sommet du mont Beau-Temps.

Le lendemain de cette course, le chef arriva à bord mieux accompagné et plus paré que de coutume; après beaucoup de chansons et de danses, il proposa de me vendre l'île sur laquelle était mon observatoire, se réservant sans doute tacitement, pour lui et pour les autres Indiens, le droit de

nous y voler. Il était plus que douteux qu'il fût propriétaire d'aucun terrain : le gouvernement de ces peuples est tel, que le pays doit appartenir à la société entière. Cependant, comme beaucoup de sauvages étaient témoins de ce marché, j'avais droit de penser qu'ils y donnaient leur sanction, et j'acceptai l'offre du chef, convaincu d'ailleurs que le contrat de cette vente pourrait être cassé par plusieurs tribunaux, si jamais la nation plaidait contre nous : car nous n'avions aucune preuve que les témoins fussent les représentants, et le chef, le vrai propriétaire. Quoi qu'il en soit, je lui donnai plusieurs aunes de drap rouge, des haches, des herminettes, du fer en barre, des clous ; je fis aussi des présents à toute sa suite. Le marché ainsi conclu et soldé, j'envoyai prendre possession de l'île avec les formalités ordinaires ; je fis enterrer au pied d'une roche une bouteille qui contenait une inscription relative à cette prise de possession, et je mis auprès une des médailles de bronze qui avaient été frappées en France avant notre départ.

Cependant l'ouvrage principal, celui qui avait été l'objet de notre relâche, était achevé ; nos canons étaient en place, notre arrimage réparé, et nous avions embarqué une aussi grande quantité d'eau et de bois qu'à notre départ du Chili.

Nul port dans l'univers ne peut présenter tant

de commodités pour hâter le travail, qui est souvent si difficile dans d'autres contrées. Des cascades, comme je l'ai déjà dit, tombant du haut des montagnes, versent l'eau la plus claire dans des barriques qui restent dans la chaloupe; et le bois, tout coupé, est épars sur le rivage, mouillé par une mer tranquille. Que peuvent désirer de plus des marins qui ne manquent pas de vivres?

Le plan de MM. de Monneron et Bernizet était achevé, ainsi que la mesure d'une base prise par M. Blondela, qui avait servi à M. de Langle, à M. Dagelet et au plus grand nombre des officiers, à mesurer trigonométriquement la hauteur des montagnes; nous n'avions à regretter que le cahier d'observations de M. Dagelet, et ce malheur était presque réparé par les différentes notes qui avaient été retrouvées: nous nous regardions enfin comme les plus heureux des navigateurs, d'être arrivés à une si grande distance de l'Europe sans avoir eu un seul malade, ni un seul homme attaqué du scorbut.

### Événement tragique.

Mais le plus grand des malheurs, celui qu'il était impossible de prévoir, nous attendait à terre. C'est avec la plus vive douleur que je vais tracer l'histoire d'un désastre mille fois plus cruel que les

maladies et tous les autres événements des plus longues navigations. Je cède au devoir rigoureux que je me suis imposé, d'écrire cette relation, et je ne crains pas de laisser connaître que mes regrets ont été, depuis ce jour, cent fois accompagnés de mes larmes, et que le temps n'a pu calmer ma douleur : chaque objet, chaque instant me rappellent la perte que nous avons faite, et dans une circonstance où nous croyions si peu avoir à craindre un pareil événement.

J'ai déjà dit que les sondes devaient être placées, sur le plan de MM. Monneron et Bernizet, par les officiers de la marine; en conséquence, la biscaïenne de *l'Astrolabe*, aux ordres de M. de Marchainville, fut commandée pour le lendemain, et je fis disposer celle de ma frégate, ainsi que le petit canot, dont je donnai le commandement à M. Boutin. M. Descures, mon premier lieutenant, chevalier de Saint-Louis, commandait la biscaïenne de *la Boussole*, et était le chef de cette petite expédition. Comme son zèle m'avait paru quelquefois un peu ardent, je crus devoir lui donner des instructions par écrit. Les détails dans lesquels j'étais entré sur la prudence que j'exigeais lui parurent si minutieux, qu'il me demanda si je le prenais pour un enfant, ajoutant qu'il avait déjà commandé des bâtiments. Je lui expliquai amicale-

ment le motif de mes ordres ; jè lui dis que M. de Langle et moi avions sondé la passe de la baie deux jours auparavant, et que j'avais trouvé que l'officier, commandant le deuxième canot qui était avec nous, avait passé trop près de la pointe, sur laquelle même il avait touché : j'ajoutai que de jeunes officiers croient qu'il est du bon ton, pendant les siéges, de monter sur le parapet des tranchées, et que ce même esprit leur fait braver, dans les canots, les roches et les brisants ; mais que cette audace peu réfléchie pouvait avoir les suites les plus funestes dans une campagne comme la nôtre, où ces sortes de périls se renouvelaient à chaque minute. Après cette conversation, je lui remis les instructions suivantes, que je lus à M. Boutin : elles feront mieux connaître qu'aucun autre exposé la mission de M. Descures, et les précautions que j'avais prises.

« Avant de faire connaître à M. Descures l'objet « de sa mission, je le préviens qu'il lui est expres« sément défendu d'exposer les canots à aucun « danger, et d'approcher la passe, si elle brise. « Il partira à six heures du matin avec deux au« tres canots commandés par M. Boutin, et il « sondera la baie depuis la passe qui est dans la « petite anse à l'est des deux mamelons ; il por« tera les sondes sur le plan que je lui ai remis,

« ou il en figurera un d'après lequel on pourra « les rapporter. Si la passe ne brisait point, mais « qu'elle fût houleuse, comme ce travail n'est pas « pressé, il remettrait à un autre jour de la son- « der, et il ne perdrait pas de vue que toutes les « choses de cet ordre qu'on fait difficilement, sont « toujours mal faites. Il est probable que le meil- « leur moment pour approcher la passe sera la « mer étale, vers huit heures et demie; si alors les « circonstances sont favorables, il tâchera d'en « mesurer la largeur avec une ligne de loch, et « il placera les trois canots parallèlement, son- « dant dans le sens de la largeur, ou de l'est à « l'ouest. Il sondera ensuite du nord au sud; « mais il n'est guère vraisemblable qu'il puisse « faire cette seconde sonde dans la même marée, « parce que le courant aura pris trop de force.

« En attendant l'heure de la mer étale, ou en « supposant que la mer soit mauvaise, M. Des- « cures fera sonder l'intérieur de la baie, particu- « lièrement l'anse qui est derrière les mamelons, « où je crois qu'il doit y avoir un très-bon mouil- « lage; il tâchera aussi de fixer sur le plan les « limites du fond de roche et du fond de sable, « afin que le bon fond soit bien connu. Je crois « que lorsque le canal du sud de l'île est ouvert « par la pointe des deux mamelons, on est sur

« un bon fond de sable. M. Descures vérifiera si
« mon opinion est fondée; mais je lui répète en-
« core que je le prie de ne pas s'écarter de la plus
« extrême prudence. »

Ces instructions devaient-elles me laisser quelque crainte? Elles étaient données à un officier de trente-trois ans, qui avait commandé des bâtiments de guerre: combien de motifs de sécurité!

Nos canots partirent, comme je l'avais ordonné, à six heures du matin; c'était autant une partie d'instruction que d'utilité. On devait chasser et déjeûner sous des arbres. Je joignis à M. Descures M. de Pierrevert et M. de Montarval, le seul parent que j'eusse dans la marine, et auquel j'étais aussi tendrement attaché que s'il eût été mon fils; jamais jeune officier ne m'avait donné plus d'espérance; et M. de Pierrevert avait déjà acquis ce que j'attendais très-incessamment de l'autre. Les sept meilleurs soldats du détachement composaient l'armement de cette biscaïenne, dans laquelle le maître pilote de ma frégate s'était aussi embarqué pour sonder. M. Boutin avait pour second, dans son petit canot, M. Mouton, lieutenant de frégate; je savais que le canot de *l'Astrolabe* était commandé par M. de Marchainville; mais j'ignorais s'il y avait d'autres officiers.

A dix heures du matin, je vis revenir notre petit

canot. Un peu surpris, parce que je ne l'attendais pas si tôt, je demandai à M. Boutin, avant qu'il fût monté à bord, s'il y avait quelque chose de nouveau; je craignis dans ce premier instant quelque attaque des sauvages : l'air de M. Boutin n'était pas propre à me rassurer; la plus vive douleur était peinte sur son visage. Il m'apprit bientôt le naufrage affreux dont il venait d'être témoin, et auquel il n'avait échappé que parce que la fermeté de son caractère lui avait permis de voir toutes les ressources qui lui restaient dans un si extrême péril. Entraîné, et suivant son commandement, au milieu des brisants qui portaient dans la passe, pendant que la marée sortait avec une vitesse de trois ou quatre lieues par heure, il imagina de présenter à la lame l'arrière de son canot, qui, de cette manière, poussé par cette lame et lui cédant, pouvait ne pas se remplir, mais devait cependant être entraîné au dehors, à reculons, par la marée. Bientôt il vit les brisants de l'avant de son canot, et il se trouva dans la grande mer. Plus occupé du salut de ses camarades que du sien propre, il parcourut le bord des brisants dans l'espoir de sauver quelqu'un; il s'y rengagea même; mais il fut repoussé par la marée; enfin il monta sur les épaules de M. Mouton, afin de découvrir un plus grand espace.... Vain espoir!

tout avait été englouti..... Et M. Boutin rentra à la marée étale.

Vingt et un Français périssent naufragés.

La mer étant devenue belle, cet officier avait conservé quelque espérance pour la biscaïenne de l'*Astrolabe;* il n'avait vu périr que la nôtre. M. de Marchainville était dans ce moment à un grand quart de lieue du danger, c'est-à-dire dans une mer aussi parfaitement tranquille que celle du port le mieux fermé; mais ce jeune officier, poussé par une générosité sans doute imprudente, puisque tout secours était impossible dans ces circonstances; ayant l'âme trop élevée, le courage trop grand pour faire cette réflexion, lorsque ses amis étaient dans un si extrême danger, vola à leur secours, se jeta dans les mêmes brisants, et, victime de sa générosité et de la désobéissance de son chef, périt comme lui.

Bientôt M. de Langle arriva à mon bord, aussi désolé que moi-même, et m'apprit, en versant des larmes, que le malheur était encore infiniment plus grand que je ne croyais. Depuis notre départ de France, il s'était fait une loi inviolable de ne jamais détacher les deux frères (1), pour une

(1) MM. de La Borde Marchainville et de La Borde.

même corvée ; et il avait cédé dans cette seule occasion au désir qu'ils avaient témoigné d'aller se promener et chasser ensemble ; car c'était presque sous ce point de vue que nous avions envisagé, l'un et l'autre, la course de nos canots, que nous croyions aussi peu exposés que dans la rade de Brest, lorsque le temps est très-beau.

Les pirogues des sauvages vinrent dans ce moment même nous annoncer ce funeste événement ; les signes de ces hommes grossiers exprimaient qu'ils avaient vu périr les deux canots, et que tous secours avaient été impossibles. Nous les comblâmes de présents, et nous tâchâmes de leur faire comprendre que toutes nos richesses appartiendraient à celui qui sauverait un seul homme. Rien n'était plus propre à émouvoir leur humanité.

Sur-le-champ, les sauvages coururent sur les bords de la mer, et se répandirent sur les deux côtés de la baie. J'avais déjà envoyé ma chaloupe, commandée par M. de Clonard, vers l'est, où, si quelqu'un, contre toute apparence, avait eu le bonheur de se sauver, il était probable qu'il aborderait. M. de Langle se porta sur la côte de l'ouest, afin de ne rien laisser à visiter, et je restai à bord

---

Boutervilliers. Ce sont eux qui ont le plus insisté pour relâcher au Port des Français.

chargé de la garde des deux vaisseaux. Presque tous les officiers et plusieurs autres personnes avaient suivi MM. de Langle et Clonard; ils firent trois lieues sur les bords de la mer, où le plus petit débris ne fut pas même jeté. J'avais cependant conservé un peu d'espoir; l'esprit s'accoutume avec peine au passage si subit d'une situation douce à une douleur si profonde; mais le retour de nos canots et chaloupes détruisit cette illusion, et acheva de me jeter dans une consternation que les expressions les plus fortes ne rendront jamais qu'imparfaitement.

Il ne nous restait plus qu'à quitter promptement un pays qui nous avait été si funeste; mais nous devions encore quelques jours aux familles de nos malheureux amis. Un départ trop précipité aurait laissé des inquiétudes, des doutes en Europe; on n'aurait pas réfléchi que le courant ne s'étend au plus qu'à une lieue en dehors de la passe, que ni les canots ni les naufragés n'avaient pu être entraînés qu'à cette distance, et que la fureur de la mer, en cet endroit, ne laissait aucun espoir de leur retour. Si, contre toute vraisemblance, quelqu'un d'eux avait pu y revenir, comme ce ne pouvait être que dans les environs de la baie, je formai la résolution d'attendre encore plusieurs jours; mais je quittai le mouillage de l'île et je pris

çelui du platin de sable qui est à l'entrée, sur la côte de l'ouest. Je mis cinq jours à faire ce trajet qui n'est que d'une lieue. Pendant ces cinq jours nous essuyâmes un coup de vent d'est qui nous aurait mis dans un très-grand danger, si nous n'eussions été mouillés sur un très-bon fond de vase : heureusement nos ancres ne chassèrent pas, car nous étions à moins d'une encâblure de terre. Les vents contraires nous retinrent plus long-temps que je n'avais projeté de rester, et nous ne mîmes à la voile que le 30 juillet, dix-huit jours après l'événement qu'il m'a été si pénible de décrire, et dont le souvenir me rendra éternellement malheureux.

Avant notre départ nous érigeâmes sur l'île du milieu de la baie, à laquelle je donnai le nom d'*île du Cénotaphe*, un monument à la mémoire de nos malheureux compagnons. M. de Lamanon composa l'inscription suivante, qu'il enterra dans une bouteille au pied de ce cénotaphe :

A L'ENTRÉE DU PORT
ONT PÉRI VINGT-UN BRAVES MARINS.
QUI QUE VOUS SOYEZ,
MÊLEZ VOS LARMES AUX NÔTRES.

« Le 4 juillet 1786, les frégates *la Boussole* et

*l'Astrolabe,* parties de Brest le 1er août 1785, sont arrivées dans ce port. Par les soins de M. de Lapérouse, commandant en chef l'expédition; de M. le vicomte de Langle, commandant la deuxième frégate; de MM. de Clonard et de Monti, capitaines en second des deux bâtiments, et des autres officiers et chirurgiens, aucune des maladies qui sont la suite des longues navigations, n'avait atteint les équipages. M. de Lapérouse se félicitait, ainsi que nous tous, d'avoir été d'un bout du monde à l'autre, à travers toutes sortes de dangers, ayant fréquenté des peuples réputés barbares, sans avoir perdu un seul homme, ni versé une goutte de sang. Le 13 juillet trois canots partirent à cinq heures du matin pour aller placer des sondes sur le plan de la baie qui avait été dressé. Ils étaient commandés par M. Descures, lieutenant de vaisseau, chevalier de Saint-Louis : M. de Lapérouse lui avait donné des instructions par écrit pour lui défendre expressément de s'approcher du courant; mais au moment où il croyait en être encore éloigné, il s'y trouva engagé. MM. de La Borde frères, et de Flassan, qui étaient dans le canot de la deuxième frégate, ne craignirent pas de s'exposer pour voler au secours de leurs camarades; mais, hélas! ils ont eu le même sort..... Le troisième canot était sous les ordres de M. Boutin,

lieutenant de vaisseau. Cet officier, luttant avec courage contre les brisants, fit, pendant plusieurs heures, de grands mais inutiles efforts, pour secourir ses amis, et ne dut lui-même son salut qu'à la meilleure construction de son canot, à sa prudence éclairée, à celle de M. Laprise-Mouton, lieutenant de frégate, son second, et à l'activité et prompte obéissance de son équipage, composé de Jean-Marie, patron; L'Hostis, Le Bas, Corentin Jers et Monens, tous quatre matelots. Les Indiens ont paru prendre part à notre douleur; elle est extrême. Émus par le malheur, et non découragés, nous partons le 30 juillet pour continuer notre voyage.

*Noms des officiers, soldats et matelots qui ont naufragé le 13 juillet, à 7 heures un quart du matin.*

LA BOUSSOLE.

*Officiers.* — MM. Descures, de Pierrevert, de Montarval.

*Équipage.* — Le Maître, premier pilote; Lieutot, caporal et patron; Prieur, Fraîchot, Berrin, Bolet, Fleury, Chaub, tous six soldats; le plus âgé n'avait pas trente-trois ans.

L'ASTROLABE.

*Officiers.* — MM. de La Borde Marchainville, de La Borde Boutervilliers, frères; Flassan.

*Équipage.* — SOULAS, caporal et patron; PHILIBY, JULIEN, LE PEENN, Pierre RABIER, tous quatre soldats; Thomas ANDRIEUX, GOULVEN-TARREAU, Guillaume DUQUESNE, tous trois gabiers, à la fleur de leur âge. »

Les sauvages, dont nous avions toujours à nous plaindre, nous apportèrent le 22 juillet des débris de nos canots naufragés, que la lame avait poussés sur la côte de l'est, fort près de la baie, et ils nous firent entendre par des signes qu'ils avaient enterré un de nos malheureux compagnons sur le rivage où il avait été jeté par la lame. Sur ces indices MM. de Clonard, de Monneron, de Monti, partirent aussitôt et dirigèrent leur course vers l'est, accompagnés des mêmes sauvages qui nous avaient apporté ces débris, et que nous avions comblés de présents.

Nos officiers firent trois lieues sur des pierres dans un chemin épouvantable; à chaque demi-heure, les guides exigeaient un nouveau paiement, ou refusaient de suivre; enfin, ils s'enfoncèrent dans le bois et prirent la fuite. Nos officiers s'aperçurent, mais trop tard, que leur rapport n'était qu'une ruse inventée pour obtenir encore des présents. Ils virent dans cette course des forêts immenses de la plus belle dimension; ils en mesurèrent plusieurs qui avaient cinq pieds de dia-

mètre, et qui paraissaient avoir plus de cent quarante pieds de hauteur (1).

Le récit qu'ils nous firent de la manœuvre des sauvages ne nous surprit pas. Leur adresse en fait de vol et de fourberies ne peut trouver aucun terme de comparaison. MM. de Langle et de Lamanon, avec plusieurs officiers et naturalistes, avaient fait deux jours auparavant, dans l'ouest, une course qui avait également pour objet ces tristes recherches : elle fut aussi infructueuse que l'autre, et nous laissa les mêmes regrets.

Dans leurs courses nos voyageurs rencontrèrent un morai qui leur prouva que ces Indiens étaient dans l'usage de brûler les morts et d'en conserver la tête; ils en trouvèrent une enveloppée dans plusieurs peaux. Ce monument consiste en quatre

---

(1) Il est à regretter que les limites de cet ouvrage n'aient pas permis d'accompagner ces tristes détails de la relation fidèle que M. Boutin a eu le courage de remettre à M. de Lapérouse, sur cet affreux naufrage, et que celui-ci a eu la loyauté d'insérer textuellement dans son Voyage. On y remarquerait que ce commandant, froissé par un malheur aussi inattendu, a traité avec trop de sévérité et de rigueur un officier distingué dont la mémoire exige cette juste et sincère réparation.

piquets assez forts qui supportent une petite chambre en planches, dans laquelle reposent les cendres contenues dans ces coffres : ils ouvrirent ces coffres, défirent le paquet de peaux qui enveloppait la tête; et, après avoir satisfait leur curiosité, ils remirent scrupuleusement chaque chose à sa place; ils y ajoutèrent beaucoup de présents en instruments de fer et en rassades. Les sauvages qui avaient été témoins de cette visite montrèrent un peu d'inquiétude; mais ils ne manquèrent pas d'aller enlever très-promptement les présents que nos voyageurs avaient laissés. D'autres curieux ayant été le lendemain dans le même lieu n'y trouvèrent que les cendres et la tête : ils y mirent de nouvelles richesses qui eurent le même sort que celles du jour précédent. Je suis certain que les Indiens auraient désiré plusieurs visites par jour. Mais s'ils nous permirent, quoique avec répugnance, de visiter leurs tombeaux, il n'en fut pas de même de leurs cabanes; ils n'y consentirent qu'après en avoir écarté leurs femmes, qui sont les êtres les plus dégoûtants de l'univers.

Nous voyions chaque jour entrer dans la baie de nouvelles pirogues, et, chaque jour, des villages entiers en sortaient et cédaient la place à d'autres. Ces Indiens paraissaient beaucoup redouter la passe, et ne s'y hasardaient jamais qu'à la mer

étale du flot ou du jusant ; nous apercevions distinctement, à l'aide de nos lunettes, que, lorsqu'ils étaient entre les deux pointes, le chef, ou du moins l'Indien le plus considérable, se levait, tendait les bras vers le soleil, et paraissait lui adresser des prières, pendant que les autres pagayaient avec la plus grande force. Ce fut en demandant quelques éclaircissements sur cette coutume que nous apprîmes que depuis peu de temps sept très-grandes pirogues avaient fait naufrage dans la passe : la huitième s'était sauvée. Les Indiens qui échappèrent à ce malheur la consacrèrent ou à leur dieu, ou à la mémoire de leurs compagnons : nous la vîmes à côté d'un morai qui contenait sans doute les cendres de quelques naufragés. J'aurais désiré emporter cette pirogue en Europe ; nous en étions absolument les maîtres ; cette partie de la baie n'étant pas habitée, aucun Indien ne pouvait y mettre obstacle : d'ailleurs je suis très-persuadé que les naufragés étaient étrangers. J'expliquerai mes conjectures à cet égard ; mais il est une religion universelle pour les asiles des morts, et j'ai voulu que ceux-ci fussent respectés.

La baie ou plutôt le port auquel j'ai donné le nom de *Port des Français*, est situé, suivant nos observations et celles de M. Dagelet, par 58° 37′ de latitude nord, et 139° 50′ de longitude oc-

cidentale. Ce port présente de grands avantages et de grands inconvénients. Il me paraît que cette relâche ne convient point aux bâtiments qui seraient expédiés pour traiter de pelleteries : ceux-ci doivent mouiller dans beaucoup de baies et n'y faire qu'un très-court séjour, parce que les Indiens ont tout vendu dans la première semaine, et que toute perte de temps est très-préjudiciable aux intérêts des traitants. Mais une nation qui aurait des projets de factorerie sur cette côte, à l'instar de celle des Anglais dans la baie d'Hudson, ne pourrait faire choix d'un lieu plus propre à un pareil établissement.

Le climat de cette côte m'a paru infiniment plus doux que celui de la baie d'Hudson, par cette même latitude. Nous avons mesuré, ainsi que je l'ai dit, des pins de six pieds de diamètre et de cent-quarante pieds de hauteur; ceux de même espèce ne sont au fort de Wales et au fort d'York, que d'une dimension à peine suffisante pour des boute-hors. La végétation dans cette baie est aussi très-vigoureuse pendant trois ou quatre mois de l'année; je serais peu surpris d'y voir réussir le blé de Russie et une infinité de plantes usuelles. Nous avons trouvé sur cette côte le céleri, l'oseille à feuille ronde, la chicorée, le mimulus. On voyait parmi ces plantes potagères presque toutes celles

des prairies et des montagnes de France. Les bois sont remplis de fraises, de framboises, de groseilles; on y trouve le sureau à grappes, le saule nain, différentes espèces de bruyères qui croissent à l'ombre, le peuplier-beaumier, le peuplier-liard, le saule-marsant, le charme. Aucune production végétale de cette contrée n'est étrangère à l'Europe.

Les rivières étaient remplies de truites et de saumons; mais nous ne prîmes dans la baie que des *flétans*, dont quelques-uns pesaient plus de cent livres, de petites vieilles, et autres poissons connus sur les côtes de France.

Nos chasseurs virent dans le bois des ours, des martres, des écureuils; et les Indiens nous vendirent des peaux d'ours noir et brun, de lynx du Canada, d'hermine, de marmotte aussi du Canada ou monax, et de renard roux.

Mais si les autres productions végétales et animales de cette contrée la rapprochent de beaucoup d'autres, son aspect ne peut être comparé, et je doute que les profondes vallées des Alpes et des Pyrénées offrent un tableau si effrayant. Mais il est vrai aussi qu'il est si pittoresque, qu'il mériterait d'être visité par les curieux, s'il n'était pas à une des extrémités de la terre.

Les montagnes primitives de granit ou de schiste, couvertes d'une neige éternelle, sur lesquelles on

n'aperçoit ni arbres ni plantes, ont leur base dans l'eau, et forment sur le rivage une espèce de quai; leur talus est si rapide, qu'après les deux ou trois cents premières toises les bouquetins ne pourraient les gravir; et toutes les coulées qui les séparent sont des glaciers immenses dont le sommet ne peut être aperçu et dont la base est baignée par la mer. A une encâblure de terre, on ne peut trouver le fond avec une sonde de cent soixante brasses; les côtés du port sont formés par des montagnes du deuxième ordre, de huit à neuf cents toises seulement d'élévation. Elles sont couvertes de pins, tapissées de verdure, et on n'aperçoit la neige que sur leur sommet; elles m'ont paru entièrement composées de schiste qui est dans un commencement de décomposition; elles ne sont pas entièrement inaccessibles; mais elles paraissent extrêmement difficiles à gravir.

**Habitants, leur nourriture, leurs arts, etc,**

La nature devait à un pays aussi affreux des habitants qui différassent autant des peuples civilisés que le site que je viens de décrire diffère des plaines cultivées : aussi grossiers, aussi barbares que leur sol est rocailleux et agreste, ils n'habitent cette terre que pour la dépeupler; en

guerre avec tous les animaux, ils méprisent les substances végétales qui naissent autour d'eux. J'ai vu des femmes et des enfants manger quelques fraises et quelques framboises ; mais c'est sans doute un mets insipide pour les hommes, qui ne sont sur la terre que comme les vautours dans les airs, ou les loups et les tigres dans les forêts.

Leurs arts sont assez avancés, et leur civilisation, à cet égard, a fait de grands progrès ; mais celle qui polit les mœurs, adoucit la férocité, est encore dans l'enfance. La manière dont ils vivent, excluant toute subordination, fait qu'ils sont continuellement agités par la crainte ou par la vengeance ; colères et prompts à s'irriter, je les ai vus sans cesse le poignard à la main les uns contre les autres. Exposés à mourir de faim l'hiver, parce que la chasse peut n'être pas heureuse, ils sont pendant l'été dans la plus grande abondance, pouvant prendre en moins d'une heure le poisson nécessaire à la subsistance de leur famille ; oisifs le reste de la journée, ils la passent au jeu, pour lequel ils ont une passion aussi violente que quelques habitants de nos grandes villes : c'est la grande source de leurs querelles. Je ne craindrai pas d'annoncer que cette peuplade s'anéantirait entièrement, si à tous ces vices destructeurs elle joignait le malheur de connaître l'usage de quelque boisson enivrante.

Les philosophes se récrieraient en vain contre ce tableau. Ils font leurs livres au coin de leur feu, et je voyage depuis trente ans; je suis témoin des injustices et de la fourberie de ces peuples qu'on nous peint si bons, parce qu'ils sont très-près de la nature; mais cette nature n'est sublime que dans ses masses; elle néglige tous les détails.

Il est impossible de pénétrer dans les bois que la main des hommes civilisés n'a point élagués; de traverser des plaines remplies de pierres, de rochers, et inondées de marais impraticables; de faire société enfin avec l'homme de la nature, parce qu'il est barbare, méchant et fourbe. Confirmé dans cette opinion par ma triste expérience, je n'ai pas cru néanmoins devoir user des forces dont la direction m'était confiée, pour repousser l'injustice de ces sauvages, et pour leur apprendre qu'il est un droit des gens qu'on ne viole jamais impunément.

Des Indiens dans leurs pirogues étaient sans cesse autour de nos frégates; ils y passaient trois ou quatre heures avant de commencer l'échange de quelques poissons ou de deux ou trois peaux de loutre; ils saisissaient toutes les occasions de nous voler; ils arrachaient le fer qui était facile à enlever, et ils examinaient surtout par quels moyens ils pourraient, pendant la nuit, tromper

notre vigilance. Je faisais monter à bord de ma frégate les principaux personnages, je les comblais de présents; et ces mêmes hommes, que je distinguais si particulièrement, ne dédaignaient jamais le vol d'un clou ou d'une vieille culotte. Lorsqu'ils prenaient un air riant et doux, j'étais assuré qu'ils avaient volé quelque chose, et très-souvent je faisais semblant de ne pas m'en apercevoir.

J'avais expressément recommandé d'accabler de caresses les enfants, de les combler de petits présents; les parents étaient insensibles à cette marque de bienveillance que je croyais de tous les pays. La seule réflexion qu'elle fit naître chez eux, c'est qu'en demandant à accompagner leurs enfants lorsque je les faisais monter à bord, ils auraient une occasion de nous voler; et, pour mon instruction, je me suis procuré plusieurs fois le plaisir de voir le père profiter du moment où nous paraissions le plus occupés de son enfant pour enlever et cacher sous sa couverture de peau tout ce qui lui tombait sous la main.

J'ai eu l'air de désirer de petits effets de peu de valeur qui appartenaient à des Indiens que je venais de combler de présents; c'était un essai que je faisais de leur générosité, mais toujours inutilement.

J'admettrai enfin, si l'on veut, qu'il est im-

possible qu'une société existe sans vertus ; mais je suis obligé de convenir que je n'ai pas eu la sagacité de les apercevoir..... Indifférents pour leurs enfants, vrais tyrans de leurs femmes, qui sont condamnées sans cesse aux travaux les plus pénibles, je n'ai rien observé chez ce peuple qui m'ait permis d'adoucir les couleurs de ce tableau.

Nous ne descendions à terre qu'armés et en force. Ils craignaient beaucoup nos fusils, et huit ou dix Européens rassemblés imposaient à tout un village. Les chirurgiens-majors de nos deux frégates, ayant eu l'imprudence d'aller seuls à la chasse, furent attaqués. Les Indiens voulurent leur arracher leurs fusils ; mais ils ne purent y réussir. Deux hommes seuls leur imposèrent assez pour les faire reculer. Le même événement arriva à M. de Lesseps, jeune interprète russe, qui fut assez heureusement secouru par l'équipage d'un de nos canots (1). Ces commencements d'hostilité leur parais-

(1) Cerné par sept sauvages, un d'entre eux le saisit à bras le corps, lui ôta l'usage de son fusil et lui tint le poignard sur la poitrine pendant un assez long intervalle, menaçant de l'en frapper s'il ne lui livrait pas son arme. Les six autres entonnèrent en même temps leur chant de guerre, et dansèrent autour de lui. Il dut son salut à son sang-froid et au secours que lui

saient si simples, qu'ils ne discontinuaient pas de venir à bord, et ils ne soupçonnèrent jamais qu'il nous fût possible d'user de représailles.

### Villages.

J'ai donné le nom de village à trois ou quatre appentis de bois, de vingt-cinq pieds de long sur quinze à vingt pieds de large, couverts seulement du côté du vent avec des planches ou des écorces d'arbres; au milieu était un feu au-dessus duquel pendaient des flétans et des saumons qui séchaient à la fumée. Dix-huit ou vingt personnes logeaient sous chacun de ces appentis; les femmes et les enfants d'un côté, et les hommes de l'autre. Il m'a paru que chaque cabane constituait une petite

---

porta un soldat de marine, qui, sans être aperçu, l'aida à se rendre maître de son fusil. Dès qu'il l'eut en sa possession, il mit alternativement en joue les sept sauvages, qui aussitôt changèrent leurs vociférations en chants de paix, et se tinrent accroupis dans l'endroit qui leur fut désigné. Cet événement rassembla bientôt tout l'équipage du canot, sous les ordres de M. de Lauriston, qui jugea nécessaire de se rembarquer et de retourner sur-le-champ à bord, disposition d'autant plus urgente et sage, que les frégates étaient déjà sous voiles pour quitter ce funeste port.

peuplade indépendante de la voisine ; chacune avait sa pirogue et une espèce de chef ; elle sortait, partait de la baie, emportait son poisson et ses planches, sans que le reste du village eût l'air d'y prendre la moindre part. Je crois pouvoir assurer que ce port n'est habité que pendant la belle saison, et que les Indiens n'y passent jamais l'hiver. Je n'ai pas vu une seule cabane à l'abri de la pluie, et quoiqu'il n'y ait jamais eu ensemble trois cents Indiens dans la baie, nous avons été visités par sept ou huit cents autres.

Les pirogues entraient et sortaient continuellement, et emportaient ou rapportaient chacune leur maison et leurs meubles, qui consistent en de petits coffres dans lesquels ils renferment leurs effets les plus précieux. Ces coffres sont placés à l'entrée de leurs cabanes, qui sont d'ailleurs d'une malpropreté et d'une puanteur à laquelle ne peut être comparée la tanière d'aucun animal connu. Ils ne s'écartent jamais de deux pas pour aucun besoin ; ils ne cherchent, dans ces occasions, ni l'ombre ni le mystère ; ils continuent la conversation qu'ils ont commencée, comme s'ils n'avaient pas un instant à perdre ; et lorsqu'ils satisfont ce besoin pendant le repas, ils reprennent leur place dont ils n'ont jamais été éloignés d'une toise. Les vases de bois dans lesquels ils font cuire leurs

poissons ne sont jamais lavés ; ils leur servent de marmite, de plat et d'assiette : comme ces vases ne peuvent aller au feu, ils font bouillir l'eau avec des cailloux rougis, qu'ils renouvellent jusqu'à l'entière cuisson de leurs aliments (1).

Il est probable que nous n'avons vu qu'une très-petite partie de ces peuples, qui occupent vraisemblablement un assez grand espace sur les bords de la mer : ils sont errants pendant l'été dans les différentes baies, cherchant leur pâture comme des loups marins ; et l'hiver ils s'enfoncent dans l'intérieur du pays pour chasser les castors et les autres animaux dont ils nous ont apporté les dépouilles. Quoiqu'ils aient toujours les pieds nus, la plante n'en est point calleuse, et ils ne peuvent marcher sur les pierres ; ce qui prouve qu'ils ne voyagent jamais qu'en pirogues, ou sur la neige avec des raquettes. Les chiens sont les seuls animaux avec lesquels ils aient fait alliance ; chaque cabane en possède ordinairement trois ou quatre ;

---

(1) Ce même procédé d'ébullition a lieu dans des paniers de jonc tellement bien confectionnés, que l'eau la plus limpide s'y conserve pendant tout le temps de la cuisson, sans qu'il s'en échappe une goutte. Cet ustensile acquiert surtout la propriété d'imperméabilité, plus on en fait usage.

ils sont petits et ressemblent au chien de berger de M. de Buffon. Ils n'aboient presque pas, ils ont un sifflement fort approchant de l'adive du Bengale, et ils sont si sauvages, qu'ils paraissent être aux autres chiens ce que leurs maîtres sont aux peuples civilisés.

Les hommes se percent le cartilage du nez et des oreilles ; ils y attachent de petits ornements ; ils se font des cicatrices sur les bras et sur la poitrine avec un instrument de fer très-tranchant, qu'ils aiguisent en le passant sur leurs dents comme sur une pierre ; ils ont les dents limées jusqu'aux gencives, et ils se servent, pour cette opération, d'un grès arrondi ayant la forme d'une langue. L'ocre, le noir de fumée, la plombagine, mêlés avec l'huile de loup marin, leur servent à se peindre le visage et le reste du corps d'une manière effroyable. Lorsqu'ils sont en grande cérémonie, leurs cheveux sont longs, poudrés et tressés avec le duvet des oiseaux de mer ; c'est leur plus grand luxe, et il est peut-être réservé aux chefs de famille. Une simple peau couvre leurs épaules ; le reste du corps est absolument nu, à l'exception de la tête, qu'ils couvrent pour l'ordinaire avec un chapeau de paille très-artistement tressé ; mais quelquefois ils placent sur leur tête des bonnets à deux cornes, des plumes d'aigle, et enfin des têtes d'ours

entières, dans lesquelles ils ont enchâssé une calotte de bois. Ces différentes coiffures sont extrêmement variées; mais elles ont pour objet principal, comme presque tous les autres usages, de les rendre effrayants, peut-être afin d'imposer d'avantage à leurs ennemis.

Quelques Indiens avaient des chemises entières de peau de loutre, et l'habillement ordinaire du grand chef était une chemise de peau d'orignal tannée, bordée d'une frange de sabots de daim et de becs d'oiseaux, qui imitaient le bruit des grelots lorsqu'il dansait : ce même habillement est très-connu des sauvages du Canada et des autres nations qui habitent les parties orientales de l'Amérique.

### Usages difformes des femmes.

Je n'ai vu de tatouage que sur les bras de quelques femmes; celles-ci ont un usage qui les rend hideuses, et que j'aurais peine à croire si je n'en avais été le témoin. Toutes, sans exception, ont la lèvre inférieure fendue au ras des gencives dans toute la largeur de la bouche; elles portent une espèce d'écuelle de bois sans anse, qui appuie contre les gencives, à laquelle cette lèvre fendue sert de bourrelet en dehors, de manière que la partie inférieure de la bouche est saillante de deux ou trois pouces. Les jeunes filles n'ont qu'une

aiguille dans la lèvre inférieure, et les femmes mariées ont seules le droit de l'écuelle. Nous avons engagé quelquefois les femmes et les filles à quitter cet ornement, mais elles s'y déterminaient avec peine. Elles faisaient alors le même geste et témoignaient le même embarras qu'une femme d'Europe dont on découvrirait la gorge. La lèvre inférieure tombait alors sur le menton, et ce second tableau ne valait guère mieux que le premier.

Ces femmes, les plus dégoûtantes qu'on puisse imaginer, couvertes de peaux puantes et souvent point tannées, ne laissèrent pas d'exciter des désirs chez quelques personnes, à la vérité très-privilégiées ; elles firent d'abord des difficultés, et assurèrent par des gestes qu'elles s'exposaient à perdre la vie ; mais, vaincues par des présents, elles voulurent avoir le soleil pour témoin, et refusèrent de se cacher dans les bois. On ne peut douter que cet astre ne soit le dieu de ces peuples ; ils lui adressent très-fréquemment des prières ; mais je n'ai vu ni temples, ni prêtres, ni la trace d'aucun culte.

La taille de ces Indiens est à peu près comme la nôtre ; les traits de leur visage sont très-variés, et n'offrent de caractères particuliers que dans l'expression de leurs yeux, qui n'annoncent jamais un sentiment doux. La couleur de leur peau est très-brune, parce qu'elle est toujours exposée à l'air,

mais leurs enfants naissent aussi blancs que les nôtres. Les Indiens ont de la barbe, moins à la vérité que les Européens, mais assez cependant pour qu'il soit impossible d'en douter. Leur constitution m'a paru faible; le moins fort de nos matelots aurait culbuté à la lutte le plus robuste des Indiens.

Mes voyages m'ont mis à même de comparer les différents peuples, et j'ose assurer que les Indiens du Port des Français ne sont point Esquimaux; ils ont évidemment une origine commune avec tous les habitants de l'intérieur du Canada et des parties septentrionales de l'Amérique.

Des usages absolument différents, une physionomie très-particulière distinguent les Esquimaux des autres Américains. D'ailleurs les Esquimaux sont un peuple beaucoup plus pêcheur que chasseur, préférant l'huile au sang, et peut-être à tout, mangeant très-ordinairement le poisson cru. Ils sont si adroits, qu'ils ne diffèrent presque pas des phoques; ils se retournent dans l'eau avec la même agilité que les amphibies. Leur face est carrée, leurs yeux et leurs pieds petits, leur poitrine large, leur taille courte. Aucun de ces caractères ne paraît convenir aux indigènes de la baie des Français; ils sont beaucoup plus grands, maigres, point robustes, et maladroits dans la construction

de leurs pirogues, qui sont formées avec un arbre creusé, relevé de chaque côté par une planche.

Ils pêchent comme nous en barrant les rivières, ou à la ligne; mais leur manière de pratiquer cette dernière pêche est assez ingénieuse : ils attachent à chaque ligne une grosse vessie de loup marin, et ils l'abandonnent ainsi sur l'eau; chaque pirogue jette douze à quinze lignes; à mesure que le poisson est pris, il entraîne la vessie, et la pirogue court après : ainsi deux hommes peuvent surveiller douze à quinze lignes sans avoir l'ennui de les tenir à leur main.

Ces Indiens ont fait beaucoup plus de progrès dans les arts que dans la morale, et leur industrie est plus avancée que celle des habitants des îles de la mer du Sud; j'en excepte cependant l'agriculture, qui en rendant l'homme casanier, assurant sa subsistance, et lui laissant la crainte de voir ravager la terre qu'il a plantée, est peut-être plus propre qu'aucun autre moyen à adoucir ses mœurs et à le rendre sociable.

Les Américains du Port des Français savent forger le fer, façonner le cuivre, filer le poil de différents animaux, et filer à l'aiguille, avec cette laine, un tissu pareil à notre tapisserie. Nulle part on ne tresse avec plus d'art des chapeaux et des paniers de jonc; ils y figurent des dessins assez

agréables ; ils sculptent aussi très-passablement des figures d'hommes, d'animaux, en bois ou en pierre ; ils taillent en bijoux la pierre serpentine, et lui donnent le poli du marbre.

J'ai déjà dit que sept grandes pirogues avaient fait naufrage à l'entrée du port. Ces pirogues, dont le plan est pris sur la seule qui se soit sauvée, avaient trente-quatre pieds de long, quatre de large et six de profondeur : ces dimensions considérables mettent à même les Esquimaux d'entreprendre de longs voyages et de faire leur commerce, qui s'étend jusque dans cette partie de l'Amérique ; il est possible qu'ils y répandent le fer et les autres articles, et qu'ils rapportent, avec avantage pour eux, les peaux de loutre qu'ils recherchent avec empressement. La forme des pirogues perdues, ainsi que la grande quantité de peaux que nous traitâmes, et qui pouvaient être rassemblées ici pour être vendues à ces étrangers, semblent appuyer cette conjecture : je ne la hasarde cependant que parce qu'elle me paraît expliquer mieux qu'une autre l'origine du fer et des autres marchandises européennes qu'ils possèdent.

J'ai parlé de la passion de ces Indiens pour le jeu ; celui auquel ils se livrent avec une extrême fureur est absolument un jeu de hasard ; ils ont trente bûchettes ayant chacune des marques diffé-

rentes comme nos dés; ils en cachent sept; chacun joue à son tour, et celui qui approche le plus du nombre tracé par les sept bûchettes, gagne l'enjeu convenu, qui est ordinairement un morceau de fer ou une hache. Ce jeu les rend tristes et sérieux, et très-colères quand ils perdent. Je finirai l'article de ces peuples en disant que nous n'avons aperçu chez eux aucune trace d'anthropophagie; mais c'est une coutume si générale chez les Indiens de l'Amérique, que j'aurais peut-être encore ce trait à ajouter à ce tableau s'ils eussent été en guerre, et qu'ils eussent fait un prisonnier (1).

---

(1) Le capitaine J. Meares a prouvé par la relation de ses voyages, que les peuples qui habitent la côte nord-ouest de l'Amérique sont des cannibales.

# SECONDE ANNÉE DU VOYAGE.

---

Aout 1786. — Départ du Port des Français.

Enfin nous quittâmes ce lieu qui nous avait été si funeste; ayant appareillé les derniers jours de juillet avec une brise très-faible de l'ouest, nous le perdîmes tout-à-fait de vue le 1er août.

Entrée de Cross-Sound. — Reconnaissance d'un grand golfe.

Les commencements de notre nouvelle navigation ne furent pas heureux : la brume, la pluie et les calmes ne discontinuèrent pas jusqu'au 4 à midi. Nous observâmes 57° 45′ nord à trois lieues de la terre, qu'on n'apercevait que confusément à cause des brouillards. La brume se dissipa vers les quatre heures, et nous reconnûmes parfaitement l'entrée de Cross-Sound, qui me parut former deux baies très-profondes, où il était vraisemblable que les vaisseaux trouveraient un bon mouillage.

C'est à Cross-Sound que se terminent les hautes

montagnes couvertes de neige, dont les pics ont de treize à quatorze cents toises d'élévation. Les terres qui bordent la mer au sud-est de Cross-Sound, quoique élevées aussi de huit ou neuf cents toises, sont couvertes d'arbres jusqu'au sommet; et la chaîne de montagnes primitives me parut s'enfoncer beaucoup dans l'intérieur de l'Amérique.

J'étais convenu avec M. de Langle de relâcher au port de Monterey, en cas de séparation pendant une navigation de six pénibles semaines. Nous explorâmes la côte d'Amérique dans cette partie, la reconnûmes et en fixâmes tous les points principaux, les courants assez forts qui nous entraînèrent quelquefois, et les coups de vent dont nous fûmes assaillis. Le 5, je vis un cap au sud de l'entrée de Cross-Sound : je l'appelai *cap Cross*. Je reconnus le même jour la *baie des îles* de Cook.

Les jours suivants, nous reconnûmes que la côte d'Amérique, en cet endroit, est bordée sur une grande largeur d'un archipel considérable, et que le continent est fort loin derrière ces îles, entre lesquelles il doit se trouver de bons ports et de belles baies : j'appelai l'une d'elles *baie Tschirikow*, et la pointe qui la borde au sud, *cap Tschirikow*, en l'honneur du célèbre navigateur

russe qui, en 1741, aborda dans cette même partie de l'Amérique. Le même jour au soir, j'imposai à un groupe d'îles séparées du continent par un canal de quatre ou cinq lieues, le nom d'*îles de la Croyère*, du nom de ce géographe français, qui, s'étant embarqué avec le capitaine Tschirikow, mourut pendant cette campagne. Depuis le 55$^{e}$ jusqu'au 53$^{e}$ degré, la mer fut couverte de l'espèce de plongeon nommé par Buffon *macareux du Kamtschatka;* il est noir, son bec et ses pattes sont rouges, et il a sur la tête deux raies blanches qui s'élèvent en huppes, comme celles du catakoua. Ces oiseaux ne s'éloignent jamais de terre de plus de cinq à six lieues; lorsqu'on les rencontre pendant la brume, on peut être sûr qu'on n'est guère avancé dans la mer. Nous en tuâmes deux qui furent empaillés. Cet oiseau n'est connu que depuis le voyage de Behring.

Le 19, j'aperçus un cap très-avancé qui se prolongeait vers le sud, et au-delà duquel je ne pouvais rien apercevoir dans l'est. J'en conclus que cette pointe terminait ici la côte de l'Amérique de la même manière que le faisait plus au sud la pointe méridionale de Californie, et qu'entre cette pointe et la côte devait se trouver un golfe ou canal ressemblant à la mer de Californie. Je m'as-

surai les jours suivants que ma conjecture était fondée. Nous parcourûmes la profondeur du golfe à environ trente lieues au nord; et la saison ne nous permettant pas d'étendre plus loin nos recherches de ce côté, nous nous contentâmes de fixer exactement l'ouverture du golfe, que nous reconnûmes être de trente lieues, depuis la pointe ouest que j'avais aperçue la première, et que je nommai *cap Hector,* jusqu'à la pointe est, que je nommai *cap Fleurieu.*

Il ne me restait pas un instant à perdre pour arriver au cap Monterey. Pendant tout le cours de cette campagne mon imagination a toujours été contrainte de se porter à deux ou trois mille lieues en avant de mon vaisseau, parce que mes routes étaient assujetties aux saisons, aux moussons, dans tous les lieux des deux hémisphères que j'avais à parcourir. Le 24, je reconnus un groupe d'îles plates, sans arbres, sans buissons, quoique la côte fût couverte d'herbe et de bois flotté : je les nommai *îles Sartines.* Je rectifiai, le jour suivant, la latitude et la longitude de la pointe boisée, que le capitaine Cook avait fixée par 50° de latitude nord, et 130° 20′ de longitude occidentale du méridien de Paris : nous la trouvâmes 4′ plus au sud, et 5′ plus à l'est; et notre détermination mérite plus de confiance, tant à cause de la certitude

de nos méthodes, que parce que nous avons approché cette pointe de beaucoup plus près. On doit remarquer ici la précision étonnante des nouvelles méthodes; elles achèveront en moins d'un siècle, d'assigner à chaque point de la terre sa véritable position, et avanceront plus la géographie que les travaux de tous les siècles qui se sont écoulés jusqu'à nous.

Le 5 septembre nous nous trouvions par les 42° 58′ 56″ de latitude nord, au travers de neuf petites îles ou rochers nus, et d'un aspect hideux : je les nommai *îles Necker*. Nous trouvâmes le ciel moins pur dans cette partie de l'Amérique que dans toutes les hautes latitudes, où les navigateurs jouissent au moins par intervalles de la vue de tout ce qui se trouve au-dessus de leur horizon. Le 7, nous aperçûmes un volcan sur la cime de la montagne qui nous restait à l'est. La flamme en était très-vive; mais bientôt une brume épaisse vint nous dérober ce spectacle; il fallut encore s'éloigner de terre comme je le faisais à chaque brume. En suivant dans cette obscurité une route parallèle à la côte, je pouvais rencontrer quelque île ou rocher un peu éloigné du continent et m'y briser.

### Arrivée à Monterey.

Enfin, avançant toujours vers le sud, je jugeai le 12 que nous devions être très-près de la côte; plusieurs oiseaux de terre volaient autour de nos bâtiments, et nous prîmes un faucon de l'espèce des gerfauts. La brume continua toute la nuit, et le lendemain, à dix heures du matin, nous aperçûmes la terre très-embrumée et très-près de nous. Il était impossible de la reconnaître; j'en approchai à une lieue; je vis les brisants très-distinctement; la sonde rapporta vingt brasses : mais quoique je fusse certain d'être dans la baie de Monterey, nous ne pûmes distinguer l'établissement espagnol par un temps aussi embrumé. A l'entrée de la nuit, je repris la bordée du large, et au jour je portai vers la terre, avec une brume épaisse qui ne se dissipa qu'à midi. Je suivis alors la côte de très-près, et à trois heures après midi nous eûmes connaissance du fort de Monterey et de deux bâtiments à trois mâts qui étaient dans la rade. Les vents contraires nous forcèrent à mouiller à deux lieues au large, par quarante-cinq brasses, fond de vase, et le lendemain nous laissâmes tomber l'ancre à deux encâblures de terre par douze brasses. Le commandant de ces deux bâtiments, don Estevan Martinez, nous envoya

deux pilotes pendant la nuit : il avait été informé par le vice-roi du Mexique, ainsi que par le gouverneur du presidio, de notre arrivée présumée dans cette baie.

Avant que d'en faire la description, je crois devoir exposer mon opinion sur le prétendu canal de Saint-Lazare de l'amiral Fuentes. La relation qu'il en a donnée est si absurde, que la saine raison la rejette avec mépris ; mais on peut presque regarder comme certain que, depuis Cross-Sound, ou du moins depuis le port de los Remedios jusqu'au cap Hector, tous les navigateurs n'ont côtoyé que des îles par 52°, et qu'entre les îles et le continent il existe un canal dont la largeur est et ouest peut être plus ou moins considérable ; mais je ne crois pas qu'elle excède cinquante lieues, puisqu'elle est réduite à trente à son embouchure, entre le cap Fleurieu et le cap Hector.

### Description de la baie de Monterey.

La baie de Monterey, formée par la pointe du Nouvel-An au nord, et par celle des Cyprès au sud, a huit lieues d'ouverture dans cette direction, et à peu près six d'enfoncement dans l'est, où les terres sont basses et sablonneuses ; la mer y roule jusqu'au pied des dunes de sables dont la

mer est bordée, avec un bruit que nous avons entendu de plus d'une lieue.

Les terres du nord et du sud de cette baie sont élevées et couvertes d'arbres. On ne peut se faire une idée ni du nombre des baleines dont nous fûmes environnés ni de leur familiarité; elles soufflaient à chaque minute à demi-portée de pistolet de nos frégates, et occasionaient dans l'air une très-grande puanteur. Ce phénomène, qui nous étonnait tous, n'en eût pas été un pour les pêcheurs du Groenland ou de Nantucket.

Des brumes presque éternelles enveloppent les côtes de la baie de Monterey, ce qui en rend l'approche assez difficile. Sans cet inconvénient, il y en aurait peu de plus faciles à aborder : aucune roche cachée sous l'eau ne s'étend à une encâblure du rivage, et si la brume est épaisse, on a la ressource d'y mouiller et d'y attendre une éclaircie qui permette d'avoir bonne connaissance de l'établissement espagnol, situé dans l'angle formé par la côte du sud et de l'est.

La mer était couverte de pélicans; il paraît que ces oiseaux ne s'éloignent jamais de plus de cinq ou six lieues de terre; et les navigateurs qui les rencontrent pendant la brume, doivent être certains qu'ils en sont tout au plus à cette distance.

Un lieutenant-colonel, qui fait sa résidence à

Monterey, est gouverneur des deux Californies : son gouvernement a plus de huit cents lieues de circonférence ; mais ses vrais subordonnés sont deux cent quatre-vingt-deux soldats de cavalerie qui doivent former la garnison des cinq petits forts, et fournir des escouades de quatre ou cinq hommes à chacune des vingt-cinq missions ou paroisses établies dans l'ancienne et dans la nouvelle Californie. D'aussi petits moyens suffisent pour contenir environ cinquante mille Indiens errans dans cette vaste partie de l'Amérique, parmi lesquels dix mille à peu près ont embrassé le christianisme. Ces Indiens sont généralement petits, faibles, et n'annoncent pas cet amour de l'indépendance et de la liberté qui caractérise les nations du nord, dont ils n'ont ni les arts ni l'industrie. Leur couleur approche de celle des nègres dont les cheveux ne sont point laineux : ceux de ces peuples sont longs et très-forts ; ils les coupent à quatre ou cinq pouces de la racine.

### Détails historiques sur les deux Californies.

Ces Indiens sont très-adroits à tirer de l'arc ; ils tuèrent devant nous les oiseaux les plus petits ; il est vrai que leur patience pour les approcher est inexprimable ; ils se cachent et se glissent en quel-

que sorte auprès du gibier, et ne le tirent guère qu'à quinze pas.

Leur industrie contre la grosse bête est encore plus admirable. Nous vîmes un Indien ayant une tête de cerf attachée sur la sienne, marcher à quatre pattes, avoir l'air de brouter l'herbe, et jouer cette pantomime avec une telle vérité, que tous nos chasseurs l'auraient tiré à trente pas, s'ils n'eussent été prévenus du stratagême. Ils approchent ainsi le troupeau de cerf à la plus petite portée, et les tuent à coups de flèches.

Lorette est le seul presidio de l'ancienne Californie, sur la côte de l'est de cette presqu'île. La garnison se compose de cinquante-quatre cavaliers seulement. On peut lire dans l'*Histoire de la Californie* du père Vénégas, l'époque de l'établissement du fort Lorette, et des différentes missions qu'il protége. Le pays est malsain. La terre de la province de Sonora, qui borde la mer Vermeille au levant et la Californie au couchant, est bien plus attrayante pour les Espagnols. Ils trouvent dans cette contrée un sol fertile et des mines abondantes, objets bien plus précieux à leurs yeux que les pêcheries de perles de la presqu'île, qui exige un certain nombre d'esclaves plongeurs qu'il est souvent très-difficile de se procurer. Mais la Californie septentrionale, malgré son grand éloi-

gnement de Mexico, me paraît réunir plus d'avantages encore; son premier établissement, qui est San Diego, ne date que du 26 juillet 1769 : c'est le presidio le plus au sud, comme Saint-François le plus au nord. C'est en 1770 que les religieux franciscains y établirent leur première mission. Ils en ont dix aujourd'hui, dans lesquelles on compte cinq mille cent quarante-trois Indiens convertis.

La piété espagnole avait entretenu jusqu'à présent et à grands frais, ces missions et ces *presidios*, dans l'unique vue de convertir et de civiliser les Indiens de ces contrées; ce système, digne d'éloges, a dû prévaloir sur celui de ces hommes avides qui semblaient n'être revêtus de l'autorité nationale que pour commettre impunément les plus cruelles atrocités. Une nouvelle branche de commerce peut procurer à la nation espagnole plus d'avantages que la riche mine du Mexique. La salubrité de l'air, la fertilité du terrain, l'abondance enfin de toutes les espèces de pelleteries dont le débit est assuré à la Chine, donnent à cette partie de l'Amérique des avantages infinis sur l'ancienne Californie, dont l'insalubrité et la stérilité ne peuvent être compensées par quelques perles qu'il faut arracher du fond de la mer. Nul pays n'est plus abondant en poisson et en gibier de toute espèce : les lièvres, les lapins, et les cerfs,

y sont très-communs, ainsi que les perdrix grises huppées, et les oiseaux de différents plumages.

Parmi les oiseaux de proie, on voyait l'aigle à tête blanche, le grand et le petit faucon, l'autour, l'épervier, le vautour noir, le grand duc et le corbeau. On trouvait sur les étangs et sur le bord de la mer toutes les espèces d'oiseaux aquatiques et en très-grande quantité.

Cette terre est aussi d'une fécondité inexprimable. Les légumes y réussissent parfaitement. Les récoltes de maïs, d'orge, de blé, et de pois, ne peuvent être comparées qu'à celles du Chili : nos cultivateurs d'Europe ne peuvent avoir aucune idée d'une pareille fertilité. Le produit moyen du blé est de soixante-dix à quatre-vingts pour un; les extrêmes vont jusqu'à cent. Les arbres fruitiers y sont encore très-rares, mais le climat leur convient parfaitement. Il diffère peu de celui des provinces méridionales de France.

Les arbres des forêts sont le pin à pignon, le cyprès, le chêne vert et le platane d'occident. La terre, quoique très-végétale, est sablonneuse et légère, et doit, je crois, sa fertilité à l'humidité de l'air; le courant d'eau le plus à portée du presidio en est éloigné de deux lieues : ce ruisseau qui coule auprès de la mission Saint-Charles, est appelé par les anciens navigateurs *rivière du Carmel.* Cette

rivière, qui procure une boisson saine et agréable aux missionnaires et à leurs Indiens, pourrait encore, avec peu de travail, arroser leurs jardins.

C'est avec la plus douce satisfaction que je vais faire connaître la conduite pieuse et sage de ces religieux qui remplissent si parfaitement le but de leur institution : je ne dissimulerai pas ce qui m'a paru répréhensible dans leur intérieur; mais je puis dire qu'individuellement bons et humains, ils tempèrent par leur douceur et leur charité l'austérité des règles qui leur sont tracées par leurs supérieurs. J'avoue que, plus ami des droits de l'homme que théologien, j'aurais désiré qu'aux principes du christianisme on eût joint une législation qui peu à peu eût rendu citoyens des hommes dont l'état ne diffère presque pas aujourd'hui de celui des nègres des habitants de nos colonies régies avec le plus de douceur et d'humanité.

J'ai déjà fait connaître avec liberté mon opinion sur les moines du Chili, dont la conduite m'a paru en général scandaleuse. C'est avec la même vérité que je peindrai ces hommes vraiment apostoliques qui ont abandonné la vie oisive d'un cloître, pour se livrer aux fatigues, aux soins, et aux sollicitudes de tous les genres. Je vais, suivant mon usage, faire notre propre histoire, en racontant la leur, et mettre sous les yeux du

lecteur ce que nous avons vu de nos propres yeux.

### Mœurs et usages des Indiens convertis et des Indiens indépendants.

Nous mouillâmes, ainsi que je l'ai dit, le 14 septembre au soir, à deux lieues au large, en vue du presidio et de deux bâtiments qui étaient dans la rade. Nous appareillâmes le lendemain à dix heures du matin, et mouillâmes à midi dans cette même rade. Nous y fûmes salués de sept coups de canon que nous rendîmes, et j'envoyai un officier chez le gouverneur avec la lettre du ministre d'Espagne qui m'avait été remise en France avant mon départ; elle était décachetée et adressée au vice-roi du Mexique, dont l'autorité s'étend jusqu'à Monterey, quoique le presidio soit éloigné de onze cents lieues de la capitale.

M. Fagès, commandant du fort des deux Californies, nous fit le même accueil que si nous eussions été ses compatriotes; ce loyal militaire joignit à ces manières généreuses les procédés les plus honnêtes; il nous envoya des bœufs, des légumes et du lait. Sa maison devint bientôt la nôtre, et il nous fut permis de disposer de tous ses subordonnés.

Les Pères de la mission de Saint-Charles, éloignée de deux lieues de Monterey, arrivèrent bientôt au presidio : aussi obligeants pour nous que les officiers du fort et des frégates, ils nous engagèrent à aller dîner chez eux, et nous promirent de nous faire connaître avec détail le régime de leur mission, la manière de vivre des Indiens, leurs arts, leurs nouvelles mœurs, et généralement tout ce qui peut intéresser la curiosité des voyageurs. Nous acceptâmes ces offres avec empressement, et nous fûmes reçus comme des seigneurs de paroisse qui font leur première entrée dans leurs terres. Le président des missions, revêtu de sa chape, le goupillon à la main, nous attendait sur la porte de l'église qui était illuminée comme aux plus grands jours de fête ; il nous conduisit au pied du maître-autel, où il entonna le *Te Deum* en actions de grâces de l'heureux succès de notre voyage.

Nous avions traversé, avant d'entrer dans l'église, une place sur laquelle les Indiens des deux sexes étaient rangés en haie ; leur physionomie n'annonçait point l'étonnement, et il ne paraissait pas que nous dussions être le sujet de leur conversation pendant le reste de la journée. La paroisse est fort propre quoique couverte en chaume ; elle est dédiée à saint Charles, et ornée d'assez bonnes

peintures copiées sur des originaux d'Italie; on y voit un tableau de l'enfer, où le peintre paraît avoir un peu emprunté l'imagination de Callot. Mais comme il est absolument nécessaire de frapper vivement les sens de ces nouveaux convertis, je suis persuadé qu'une pareille représentation n'a jamais été dans aucun pays plus utile, et qu'il serait impossible au culte protestant, qui proscrit les images et presque toutes les autres cérémonies de notre église, de faire aucun progrès parmi ce peuple. Je doute que le tableau du Paradis qui est vis-à-vis celui de l'Enfer, produise sur eux un aussi bon effet : le quiétisme qu'il représente, et cette douce satisfaction des élus qui environnent le trône de l'Être Suprême, sont des idées trop sublimes pour des hommes grossiers. Mais il fallait mettre les récompenses à côté des châtiments, et il était d'un devoir rigoureux de ne se permettre aucun changement dans le genre de délices que la religion catholique promet (1).

Nous traversâmes, en sortant de l'église, la même

---

(1) On peut remarquer comme rapprochement curieux, que deux tableaux du même genre se trouvent placés aux deux côtés du portail de l'église de *Khalki*, une des îles des Princes, à l'entrée du golfe de Nicomédie, vis-à-vis Constantinople.

haie d'Indiens et d'Indiennes ; ils n'avaient point abandonné leur poste pendant le *Te Deum.* Les enfants s'étaient seulement un peu écartés, et formaient des groupes auprès de la maison des missionnaires. Les cabanes de ces Indiens sont les plus misérables qu'on puisse rencontrer chez aucun peuple. Huit à dix bottes de paille arrangées sur des piquets, fixés dans la terre, les garantissent bien ou mal de la pluie ou du vent ; et plus de la moitié de cette cabane reste découverte lorsque le temps est beau : leur seule précaution est d'avoir chacun, près de leur case, deux ou trois bottes de paille en réserve. Cette architecture générale des deux Californies n'a jamais pu être changée par les exhortations des missionnaires ; les Indiens disent qu'ils aiment le grand air, qu'il est commode de mettre le feu à sa maison lorsqu'on y est dévoré par une trop grande quantité d'insectes, et d'en pouvoir construire une autre en moins de deux heures. Les Indiens indépendants qui changent si fréquemment de demeure, à l'exemple de tous les peuples chasseurs, ont un motif de plus, celui d'être libres.

La couleur de ces Indiens, qui est celle des nègres, la maison des religieux, leurs magasins qui sont bâtis en briques et enduits en mortier ; l'aire du sol sur lequel on foule le grain, les bœufs,

les chevaux, tout enfin nous rappelait une habitation de Saint-Domingue ou de toute autre colonie. Les hommes et les femmes sont rassemblés au son de la cloche ; un religieux les conduit au travail, à l'église et à tous les autres exercices. Nous le disons avec peine, la ressemblance est si parfaite, que nous avons vu des hommes et des femmes chargés de fers, d'autres au bloc ; et enfin le bruit des coups de fouet aurait pu frapper nos oreilles, cette punition étant aussi admise, mais exercée avec peu de sévérité.

Les moines, par leurs réponses à nos différentes questions, ne nous laissèrent rien ignorer du régime de cette espèce de communauté religieuse ; car on ne peut donner d'autre nom à la législation qu'ils ont établie ; ils sont les supérieurs au spirituel comme au temporel ; les produits de la terre sont confiés à leur administration. Il y a sept heures de travail par jour, deux heures de prière, et quatre ou cinq les dimanches et les fêtes, qui sont consacrées entièrement au repos et au service divin. Pour achever enfin la comparaison avec les communautés religieuses, je dois dire que du moment où un néophyte a été baptisé, il est censé avoir prononcé des vœux éternels ; s'il s'échappe pour retourner chez ses parents, dans les villages indépendants, on le fait sommer trois fois de revenir,

et s'il refuse, les missionnaires reclament l'autorité du gouverneur, qui envoie des soldats pour l'arracher du sein de sa famille, ce qui est évidemment contraire au droit des gens; mais des théologiens ont décidé qu'on ne pouvait en conscience administrer le baptême à des hommes aussi légers, à moins que le gouvernement ne leur servît de parrain, et ne répondît de leur persévérance.

Le prédécesseur de M. Fagès, M. Philippe de Nève, mort depuis quatre ans, homme plein d'humanité et chrétien philosophe, avait réclamé contre cette coutume; il pensait que les progrès de la foi seraient plus rapides, et les prières des Indiens plus agréables à l'Être suprême, si elles n'étaient pas contraintes; il aurait désiré une constitution moins monacale, plus de liberté civile aux Indiens, et moins de despotisme dans la puissance exécutrice.

Nous voulûmes être témoins des distributions qu'on faisait à chaque repas; et comme tous les jours se ressemblent pour ces espèces de religieux, en traçant l'histoire d'un de ces jours, le lecteur saura celle de toute l'année.

Les Indiens se lèvent, ainsi que les missionnaires, avec le soleil, vont à la prière et à la messe, qui durent une heure; et pendant ce temps-là, on fait cuire au milieu de la place, dans trois

grandes chaudières, de la farine d'orge, dont le grain a été rôti avant d'être moulu : cette espèce de bouillie, que les Indiens appellent *atole*, et qu'ils aiment beaucoup, n'est assaisonnée ni de beurre, ni de sel, et serait pour nous un mets fort insipide. Ce repas dure trois quarts d'heure, après quoi ils se rendent tous au travail. Les uns vont labourer la terre avec des bœufs, d'autres bêcher le jardin; chacun enfin est employé aux différents besoins de l'habitation, et toujours sous la surveillance d'un ou de deux religieux. Les femmes ne sont guère chargées que du soin de leur ménage, de celui de leurs enfants, et de faire rôtir et moudre le grain. Cette dernière opération est très-longue et très-pénible, parce que ces Indiennes n'ont qu'un cylindre pour écraser le grain sur la pierre. M. de Langle, témoin de cette opération, fit présent de son moulin aux missionnaires (1); il était difficile de leur rendre un plus grand service. Quatre femmes feront aujourd'hui le travail de cent, et il restera du temps pour filer la laine des troupeaux et pour fabriquer quelques étoffes grossières.

---

(1) Il en a fait construire un autre à ailes, qu'il a conservé pendant le reste de la campagne.

A midi les cloches annoncent le dîner. On retourne au travail à deux heures, et on ne le quitte qu'à cinq. On fait ensuite la prière du soir, qui dure près d'une heure; après cette prière, on distribue une nouvelle ration d'*atole* pareille à celle du déjeûner.

Les récompenses sont de petites distributions particulières de grains, dont les Indiens font de petites galettes cuites sous la braise; et les jours de fête la ration est en bœuf: plusieurs le mangent cru, surtout la graisse, qui est pour eux un excellent mets. On leur permet souvent de pêcher et de chasser pour leur compte, et à leur retour ils font assez ordinairement aux missionnaires quelque présent en poisson et en gibier. Les femmes élèvent autour de leurs cabanes quelques poules, dont elles donnent les œufs à leurs enfants; ces poules sont la propriété des Indiens, ainsi que leurs habillements et les autres petits meubles de ménage et de chasse. Il n'y a pas d'exemple qu'ils se soient jamais volés entre eux, quoique leur fermeture ne consiste qu'en une simple botte de paille qu'ils mettent en travers de l'entrée, lorsque tous les habitants sont absents.

Ces mœurs paraîtront patriarcales à quelques-uns de nos lecteurs; ils ne considèreront pas que, dans ces habitations, il n'est aucun ménage qui

offre aucun objet capable de tenter la cupidité de la cabane voisine. La nourriture étant assurée, il ne leür reste d'autre besoin que celui de donner la vie à des êtres qui seront aussi stupides qu'eux.

Les hommes des missions ont fait de plus grands sacrifices au christianisme que les femmes, parce que la polygamie leur était permise, et qu'ils étaient même dans l'usage d'épouser toutes les sœurs d'une famille. Les femmes ont acquis, au contraire, l'avantage de recevoir exclusivement les caresses d'un seul homme. J'avoue cependant que, malgré le rapport unanime des missionnaires sur cette prétendue polygamie, je n'ai jamais pu concevoir qu'elle ait pu s'établir chez une nation sauvage.

Une heure après le souper, les religieux ont soin d'enfermer sous clef toutes les femmes dont les maris sont absents, ainsi que les jeunes filles au-dessus de neuf ans; et, pendant le jour, ils en confient la garde à des matrones. Tant de précautions sont encore insuffisantes, et nous avons vu des hommes au bloc et des femmes aux fers pour avoir trompé la vigilance de ces argus femelles qui n'ont pas assez de deux yeux.

Les Indiens convertis ont conservé tous les anciens usages que leur nouvelle religion ne prohibe pas; mêmes cabanes, mêmes jeux, mêmes habil-

lements ; ils se peignent aussi le corps en noir lorsqu'ils sont en deuil. Les missionnaires ont été obligés de tolérer cette coutume, parce que ces peuples sont vivement attachés à leurs amis ; ils versent des larmes lorsqu'on leur en rappelle le souvenir, quoiqu'ils les aient perdus depuis longtemps ; ils se croient même offensés, si par inadvertance on a prononcé leurs noms devant eux. Les liens de la famille ont moins de force pour eux que ceux de l'amitié. Les enfants reconnaissent à peine leur père ; ils abandonnent sa cabane dès qu'ils sont capables de pourvoir à leur subsistance ; mais ils conservent un plus long attachement pour leur mère, qui les a élevés avec une extrême douceur, et ne les a battus que lorsqu'ils ont montré de la lâcheté dans leurs petits combats contre des enfants du même âge.

Les vieillards qui ne sont plus en état de chasser vivent aux dépens de tout le village, et sont assez généralement considérés. Les sauvages indépendants sont très-fréquemment en guerre ; mais la crainte des Espagnols leur fait respecter les missions, et ce n'est peut-être pas une des moindres causes de l'augmentation des villages chrétiens.

On nous assura qu'ils ne mangeaient ni leurs prisonniers ni leurs ennemis tués à la guerre ; que cependant, lorsqu'ils avaient vaincu et mis à mort

sur le champ de bataille des chefs ou des hommes très-courageux, ils en mangeaient quelques morceaux, moins en signe de haine et de vengeance que comme un hommage qu'ils rendaient à leur valeur, et dans la persuasion que cette nourriture était propre à augmenter leur courage. Ils enlèvent, comme en Canada, la chevelure des vaincus, et arrachent leurs yeux, qu'ils ont l'art de préserver de la corruption, et qu'ils conservent précieusement comme des marques de leur victoire. Leur usage est de brûler les morts, et de déposer leurs cendres dans des moraïs.

Une chose digne de remarque est que, chez les Indiens indépendants, la passion du jeu les porte jusqu'à jouer les faveurs de leurs femmes : ceux-ci n'ont aucune connaissance d'un Dieu ni d'un avenir, à l'exception de quelques nations du sud, qui en avaient une idée confuse avant l'arrivée des missionnaires. Ils plaçaient leur paradis au milieu des mers, où les élus jouissaient d'une fraîcheur qu'ils ne rencontrent jamais dans leurs sables brûlants, et ils supposaient l'enfer dans le creux des montagnes.

Les missionnaires, toujours persuadés d'après leurs préjugés, et peut-être d'après leur propre expérience, que la raison de ces hommes n'est presque jamais développée, n'en admettent qu'un

très-petit nombre à la communion. Le régime des missions est très-propre à les entretenir dans l'état d'ignorance où ils languissent; tout y est combiné pour obtenir les récompenses de l'autre vie : mais les arts les plus usuels, celui même de la chirurgie de nos villages, n'y sont pas exercés; plusieurs enfants périssent de la suite d'hernies que la moindre adresse pourrait guérir. Nos chirurgiens ont été assez heureux pour soulager un petit nombre de ces enfants, et leur apprendre à se servir de bandages.

Il faut convenir que si les jésuites n'étaient ni plus pieux ni plus charitables que ces religieux, ils étaient au moins plus habiles; l'édifice immense qu'ils ont élevé au Paraguai doit exciter la plus vive admiration. Par malheur, on aura toujours à reprocher à leur ambition et à leurs préjugés le système de communauté, si contraire aux progrès de la civilisation, et trop servilement imité dans toutes les missions de la Californie. Ce gouvernement est une véritable théocratie pour les Indiens, qui croient que leurs supérieurs sont en communication immédiate et continuelle avec Dieu, et qu'ils le font descendre chaque jour sur l'autel. A la faveur de cette opinion, les missionnaires vivent au milieu des villages avec la plus grande sécurité. Leurs portes ne sont pas

même fermées la nuit pendant leur sommeil, quoique l'histoire de leur mission fournisse l'exemple d'un religieux massacré.

La loutre est un amphibie si commun à Monterey, que le gouvernement espagnol fait depuis peu un très-grand commerce de la peau de ces animaux. On pourrait, au besoin, s'en procurer vingt mille chaque année dans ces contrées sauvages; et l'on s'étonne que les Espagnols, ayant des rapports si prochains et si fréquents avec la Chine par Manille, aient ignoré si long-temps la valeur de cette excellente fourrure. C'est au capitaine Cook, c'est à la publication de son ouvrage, qu'ils doivent ce trait de lumière qui leur procurera les plus grands avantages : ainsi ce grand homme a voyagé pour toutes les nations, et la sienne n'a sur les autres que la gloire de son entreprise et celle de lui avoir donné le jour.

La Nouvelle-Californie, malgré sa fertilité, ne compte pas encore un seul habitant; quelques soldats mariés avec des Indiennes, et qui demeurent dans l'intérieur des forts, ou qui sont répandus comme des escouades dans les différentes missions, constituent jusqu'à présent toute la nation espagnole de cette partie de l'Amérique. Je pense que de bonnes lois, et surtout la liberté du commerce, pourraient y amener quelques habitants. Les pos-

sessions de l'Espagne sont si étendues, qu'il est impossible de croire que, d'ici à bien longtemps, la population puisse augmenter dans aucune de ses colonies. Le grand nombre de célibataires des deux sexes qui, par principe de perfection, se sont voués à cet état, et la politique constante du gouvernement de n'admettre qu'une religion, et d'employer les moyens les plus violents pour la maintenir, seront toujours un grand obstacle à toute augmentation de population.

Les Franciscains missionnaires sont presque tous Européens; ils ont un collége à Mexico, dont le gardien est, en Amérique, le général de cet ordre. Cette maison ne dépend pas du provincial des Franciscains du Mexique, et ses supérieurs sont en Europe.

Le vice-roi est aujourd'hui seul juge des affaires contentieuses des différentes missions qui ne reconnaissent pas l'autorité du commandant de Monterey; celui-ci est seulement obligé de leur donner main-forte lorsqu'elles la réclament.

Comme les soldats nous avaient rendu mille petits services, je demandai à leur faire présent d'une pièce de drap bleu; et j'envoyai aux missions des couvertures, des étoffes, des rassades, et généralement tous les petits effets qui pouvaient leur être nécessaires.

Le 22, nous prîmes congé du commandant, des missionnaires et des Indiens qui nous avaient si favorablement accueillis; et le soir même, tout étant embarqué, nous étions prêts à mettre à la voile. Nous emportions autant de provisions que nous en avions à la sortie de la Conception. Le 23, les vents furent contraires; et ce ne fut que le 24 au matin que nous mîmes à la voile avec une brise de l'ouest.

Pendant que nos équipages s'occupaient du remplacement d'eau et de bois qui nous étaient nécessaires, M. Dagelet fit mettre à terre son quart de cercle, afin de fixer avec la plus grande précision la latitude de Monterey; il regrettait beaucoup que les circonstances ne me permissent pas d'y faire un assez long séjour pour pouvoir reprendre les comparaisons de nos horloges maritimes; mais on ne doit pas perdre de vue que, pour chaque jour, nous comparions le résultat en longitude donné par l'horloge avec celui que donnait l'observation des distances de la lune au soleil, faite à bord de chaque frégate, et que l'accord parfait et constant de ces résultats ne peut laisser aucun doute sur la justesse de ceux auxquels nous nous sommes fixés.

### Vaine recherche de l'île de Nostra Señora de la Gorta.

En partant de Monterey, je formai le projet de diriger ma route au sud-ouest jusque par 28° de latitude, parallèle sur lequel quelques géographes ont placé l'île de Nostra Señora de la Gorta. Toutes mes recherches pour connaître le voyageur qui a fait anciennement cette découverte ont été infructueuses. J'ai en vain feuilleté mes notes et tous les voyages imprimés qui étaient à bord des deux frégates; je n'ai trouvé ni l'histoire ni le roman de cette île; et je crois que c'est seulement d'après la carte prise par l'amiral Anson sur le galion de la Manille, que les géographes ont continué de lui donner une place dans le grand Océan.

Les vents contraires et les calmes nous retinrent deux jours à vue de Monterey; mais bientôt ils se fixèrent au nord-ouest, et me permirent d'atteindre le 28° parallèle, sur lequel je me proposais de parcourir l'espace de cinq cents lieues, jusqu'à la longitude assignée à l'île de Nostra Señora de la Gorta : c'était moins dans l'espoir de la rencontrer que pour l'effacer des cartes, parce qu'il serait à désirer, pour le bien de la navigation, que des îles mal déterminées en latitude et en longitude restassent dans l'oubli et fussent ignorées, jusqu'au

moment où des observations exactes, au moins en latitude, eussent marqué leur véritable place.

Ma traversée fut d'abord très-heureuse; mais le 18 octobre les vents passèrent à l'ouest, et y restèrent aussi opiniâtrément que dans les hautes latitudes. Je luttai pendant huit ou dix jours contre ces obstacles; les pluies et les orages furent presque continuels; l'humidité était extrême dans nos entreponts; toutes les hardes des matelots étaient mouillées, et je craignais beaucoup que le scorbut ne fût la suite de ce contre-temps. Nous n'avions encore, à la vérité, aucun malade; mais notre voyage, quoique déjà très-long, était à peine commencé, relativement à l'espace immense que nous avions à parcourir. Si le vaste plan de notre navigation n'effrayait personne, nos voiles et nos agrès nous avertissaient chaque jour que nous tenions constamment la mer depuis seize mois; à chaque instant nos manœuvres se rompaient, et nos voiliers ne pouvaient suffire à réparer des toiles qui étaient presque entièrement usées. Sans doute, nous avions des rechanges à bord; mais la longueur projetée de notre voyage exigeait la plus grande économie. Près de la moitié de nos cordages était déjà hors de service, et nous étions bien loin d'avoir atteint la moitié de notre navigation.

**Découverte de l'île Necker.**

Le 3 novembre, par 24° 4′ de latitude nord, et 165° 2′ de longitude occidentale, nous fûmes environnés d'oiseaux du genre des fous, des frégates et des hirondelles de mer, qui généralement s'éloignent peu de terre. Nous naviguâmes avec plus de précaution, faisant petites voiles la nuit; et le 4 novembre au soir nous eûmes connaissance d'une île qui nous restait à quatre ou cinq lieues dans l'ouest; elle paraissait peu considérable; mais nous nous flattions qu'elle n'était pas seule.

Je fis signal de tenir le vent et de rester bord sur bord toute la nuit, attendant le jour avec impatience pour continuer notre découverte. A cinq heures du matin, le 5 novembre, nous n'étions qu'à trois lieues de l'île, et j'arrivai vent arrière pour la reconnaître. Je hélai à *l'Astrolabe* de chasser en avant, et de se disposer à mouiller si la côte offrait un ancrage et une anse où il fût possible de débarquer.

Cette île, très-petite, n'est, en quelque sorte, qu'un rocher de cinq cents toises environ de longueur, et tout au plus de soixante d'élévation. On n'y voit pas un seul arbre; mais il y a beaucoup d'herbe vers le sommet. J'en approchai à un tiers de lieue; les bords étaient à pic comme un mur,

et la mer brisait avec force; ainsi il ne fut pas possible de songer à y débarquer. Je l'ai nommée *île Necker.* Si sa stérilité la rend peu importante, sa connaissance devient très-intéressante pour les navigateurs, auxquels elle pourrait être funeste. D'après nos sondes et mes observations, je conjecture que l'*île Necker* n'est plus aujourd'hui que le sommet, ou, en quelque sorte, le noyau d'une île beaucoup plus considérable que la mer a minée peu à peu, parce qu'elle était vraisemblablement composée d'une substance tendre ou dissoluble. Mais le rocher qu'on aperçoit aujourd'hui est très-dur; il bravera pendant bien des siècles la lime du temps et les efforts de la mer.

Nous eûmes sans cesse, pendant cette journée, des vigies au haut des mâts. Le temps était par grains et pluvieux; il y avait cependant, de moment en moment, de très-belles éclaircies, et notre horizon s'étendait alors à dix ou douze lieues. Au coucher du soleil surtout il fut le plus beau du monde. Nous n'apercevions rien autour de nous; mais le nombre des oiseaux ne diminuait pas, et nous en voyions des volées de plusieurs centaines, dont les routes se croisaient; ce qui mettait en défaut nos observations, relativement au point de l'horizon vers lequel ils paraissaient se diriger.

Grand danger. — Basse des Frégates françaises.

Nous avions eu une si belle vue à l'entrée de la nuit, et la lune, qui était presque pleine, répandait une si grande lumière, que je crus pouvoir faire route. J'ordonnai cependant de serrer toutes les bonnettes, et de borner le sillage des frégates à trois ou quatre milles par heure. Les vents étaient à l'est; nous gouvernions à l'ouest. Vers une heure et demie du matin, nous aperçûmes des brisants à deux encâblures de l'avant de notre frégate; *l'Astrolabe* en eut connaissance en même temps, ce bâtiment en était un peu plus éloigné que *la Boussole;* nous revînmes à l'instant l'un et l'autre sur babord, le cap au sud-sud-est; et comme la frégate fit du chemin pendant cette manœuvre, je ne crois pas qu'on puisse estimer à plus d'une encâblure la distance où nous avons été de ces brisants. Je fis sonder; nous trouvâmes neuf brasses, fond de roc; bientôt après dix brasses, douze brasses; et au bout d'un quart d'heure il n'y eut point de fond à soixante brasses. Nous venions d'échapper au danger le plus imminent où des navigateurs aient jamais été exposés, et je dois à mon équipage la justice de dire qu'il n'y a jamais eu, en pareille circonstance, moins de désordre

et de confusion : la moindre négligence dans l'exécution des manœuvres que nous avions à faire pour nous éloigner des brisants eût nécessairement entraîné notre perte (1). Nous aperçûmes pendant près d'une heure la continuation de ces brisants ; ils s'éloignaient dans l'ouest, et à trois heures nous les avions perdus de vue. Mais il ne suffisait pas d'avoir échappé au danger, je voulais encore que les navigateurs n'y fussent plus exposés. En conséquence, au jour, nous nous rapprochâmes de l'écueil, et bientôt nous aperçûmes un îlot, ou rocher fendu, de cinquante toises au plus de diamètre et de vingt ou vingt-cinq d'élévation ; il était placé sur l'extrémité nord-ouest de cette batture, dont la pointe du sud-est, sur laquelle nous avions été si près de nous perdre, s'étendait à plus de quatre lieues dans cette aire de vent. Entre l'îlot et les brisants du sud-est, nous vîmes trois bancs de sable qui n'étaient pas élevés de quatre pieds au-dessus du niveau de la mer ; ils étaient séparés par une espèce d'eau verdâtre qui

(1) C'est à la prévoyante sagesse de M. de Lauriston que les deux frégates durent leur salut. Cet officier distingué se trouvait de quart lorsque le danger fut aperçu.

ne paraissait pas avoir une brasse de profondeur : des rochers à fleur d'eau, sur lesquels la mer brisait avec force, entouraient cet écueil, et le garantissaient des fureurs de la mer. Il est distant de vingt-trois lieues de l'île Necker, et je l'ai nommé *Basse des Frégates françaises,* parce qu'il s'en est fallu très-peu qu'il n'ait été le dernier terme de notre voyage (1). Je dirigeai ensuite ma route à l'ouest-sud-ouest, me flattant d'y trouver enfin une terre de quelque importance. J'avais de la peine à me persuader que l'île Necker et la Basse des Frégates françaises ne précédassent point un archipel habité ou du moins habitable ; mais mes conjectures ne se réalisèrent pas : bientôt les oiseaux disparurent, et nous perdîmes tout espoir de rien rencontrer.

**Description et véritable position de l'île de l'Assomption des Marianes. — Détermination des îles Bashées.**

Nous eûmes connaissance des îles Mariannes le 14 décembre après midi. J'avais dirigé ma route

---

(1) C'est dans une rencontre à peu près semblable que les deux frégates ont dû périr, et Lapérouse nous livre ici une histoire qui est en quelque sorte le présage de sa mort.

dans le dessein de passer entre l'île de *la Mira* et les îles *Déserte* et *des Jardins*; mais leurs noms oiseux occupent sur les cartes des espaces où il n'y eut jamais de terre, et trompent ainsi les navigateurs qui les rencontreront peut-être un jour à plusieurs degrés au nord ou au sud. L'île de l'Assomption elle-même, qui fait partie d'un groupe d'îles si connues, sur laquelle nous avons une histoire en plusieurs volumes, les a placées sur la carte des jésuites, copiée par tous les géographes, 30′ trop au nord. Il est à peu près certain que la même erreur existe pour Uracas, la dernière des *îles Mariannes*. Les jésuites ont donné, par estime sans doute, six lieues de circonférence à l'Assomption : les angles que nous avons parcourus la réduisent à la moitié, et le point le plus élevé est à environ deux cents toises au-dessus de la mer. L'imagination la plus sombre se peindrait difficilement un lieu si horrible. L'aspect le plus ordinaire, après une telle traversée, nous eût paru ravissant; mais un cône parfait, dont le pourtour, jusqu'à quarante toises au-dessus du niveau de la mer, était d'un noir effroyable, ne pouvait qu'affliger notre vue en trompant nos espérances; car, depuis plusieurs semaines, nous nous entretenions des tortues et des cocos que nous nous flattions de trouver sur une des îles Mariannes.

Nous apercevions, à la vérité, quelques cocotiers qui occupent à peine la quinzième partie de la circonférence de l'île, sur une profondeur de quarante toises, et qui étaient tapis en quelque sorte à l'abri des vents d'est. C'est le seul endroit où il soit possible aux vaisseaux de mouiller, par un fond de trente brasses, sable noir, qui s'étend à moins d'un quart de lieue. *L'Astrolabe* avait gagné ce mouillage; j'avais aussi laissé tomber l'ancre à une portée de pistolet de cette frégate; mais ayant chassé une demi-encâblure, nous perdîmes fond, et fûmes obligés de la relever avec cent brasses de sable, et de courir deux bords pour rapprocher la terre. Ce petit malheur m'affligea peu, parce que je voyais que l'île ne méritait pas un long séjour. Mon canot était à terre, commandé par M. Boutin, ainsi que celui de *l'Astrolabe*, dans lequel M. de Langle s'était embarqué lui-même avec MM. de La Martinière, Vaujuas, Prévôt et le père Receveur. J'avais observé, à l'aide de ma lunette, qu'ils avaient eu beaucoup de peine à débarquer. La mer brisait partout, et ils avaient profité d'un intervalle en se jetant à l'eau jusqu'au cou. Ma crainte était que le rembarquement ne fût encore plus difficile, la lame pouvant augmenter d'un instant à l'autre : c'était désormais le seul événement qui pût m'y faire

mouiller; car nous étions tout aussi pressés d'en partir que nous l'avions été d'y arriver. Heureusement, à deux heures, je vis revenir nos canots, et *l'Astrolabe* mit sous voile. M. Boutin me rapporta que l'île était mille fois plus horrible qu'elle ne le paraissait d'un quart de lieue. La lave qui a coulé a formé des ravins et des précipices bordés de quelques cocotiers rabougris très-clair-semés. Sortie d'un cratère, elle s'est emparée de tout le pourtour du cône jusqu'à une lisière d'environ quarante toises vers la mer; le sommet paraît en quelque sorte comme vitrifié, mais d'un verre noir et couleur de suie. Nous n'avons jamais aperçu le haut de ce sommet, il est toujours resté coiffé d'un nuage; mais, quoique nous ne l'ayons jamais vu fumer, l'odeur de soufre qu'il répandait jusqu'à une demi-lieue en mer m'a fait soupçonner qu'il n'était pas entièrement éteint : tout annonçait qu'aucune créature humaine, aucun quadrupède n'avait jamais été assez malheureux pour être forcé d'y faire sa demeure. Nous ne vîmes au mouillage que trois ou quatre fous; mais lorsque nous approchâmes des mangs, nos vaisseaux furent environnés d'une quantité innombrable d'oiseaux.

La mer, qui vient du vent, glisse sur la côte, et forme sur tous les points un ressac qui rend le

débarquement très-dangereux. Fort heureusement nous avions assez d'eau pour nous rendre à la Chine ; car il nous eût été difficile d'en prendre à l'Assomption, si toutefois il y en a sur cette île. Nos voyageurs n'en avaient aperçu que dans le creux de quelques rochers, où elle se conservait comme dans un vase ; et le plus considérable de ces rochers n'en contenait pas six bouteilles.

A trois heures, *l'Astrolabe* ayant mis sous voile, nous continuâmes notre route à l'ouest-quart-nord-ouest, prolongeant à trois ou quatre lieues les mangs qui nous restaient au nord-est-quart-nord. J'aurais bien désiré pouvoir déterminer la position d'Uracas, la plus septentrionale des îles Mariannes ; mais il fallait perdre une nuit, et j'étais pressé d'atteindre la Chine, dans la crainte que les vaisseaux d'Europe ne fussent partis avant notre arrivée. Je souhaitais ardemment de faire parvenir en France les détails de nos travaux sur la côte d'Amérique, ainsi que la relation de notre voyage jusqu'à Macao ; et pour ne pas perdre un instant, je fis route toutes voiles dehors.

Les brises furent fortes dans le canal qui sépare les Mariannes des Philippines, la mer très-grosse, et les courants nous portèrent constamment au sud : leur vitesse peut être évaluée à un demi-

nœud par heure. La frégate fit un peu d'eau pour la première fois depuis notre départ de France. Nous obviâmes à ce petit inconvénient dès notre arrivée à Macao.

Le 28, nous eûmes connaissance des îles Bashées, dont l'amiral Byron a donné une détermination en longitude qui n'est point exacte. Après en avoir déterminé la position, je continuai ma route vers la Chine, et le 1er janvier 1787 je trouvai fond par soixante brasses. Le lendemain nous fûmes environnés par un très-grand nombre de bateaux pêcheurs, qui tenaient la mer par un très-mauvais temps; ils ne parurent faire aucune attention à nous. Le genre de leur pêche ne permet pas qu'ils se détournent pour accoster les vaisseaux : ils draguent sur le fond avec des filets extrêmement longs, qu'on ne pourrait pas lever en deux heures.

### Arrivée à Macao.

Le 2 janvier, nous eûmes connaissance de la Pierre-Blanche; nous mouillâmes le soir au nord de l'île Ling-Ting, et le lendemain dans la rade de Macao, après avoir embouqué un canal que je crois très-peu fréquenté, quoique très-beau.

Nous avions pris des pilotes chinois en dedans de l'île de Lamma, et ceux qui nous avaient

pilotés devant Macao refusèrent de nous conduire au mouillage du Typa; ils montrèrent le plus grand empressement à s'en aller avec leurs bateaux, et nous avons appris depuis que, s'ils avaient été aperçus, le mandarin de Macao aurait exigé de chacun d'eux la moitié de la somme qu'il avait reçue. Ces sortes de contributions sont assez ordinairement précédées de plusieurs volées de coups de bâton. Ce peuple, dont les lois sont si vantées en Europe, est peut-être le plus malheureux, le plus vexé et le plus arbitrairement gouverné qu'il y ait sur la terre, si toutefois on peut juger du gouvernement chinois par le despotisme du gouverneur de Macao.

Le temps, qui était très-couvert, nous empêchait de distinguer la ville; il s'éclaircit à midi, et nous la relevâmes à l'ouest un degré sud à environ trois lieues. J'envoyai à terre un canot commandé par M. Boutin, pour prévenir le gouverneur de notre arrivée, et lui annoncer que nous nous proposions de faire quelque séjour dans la rade, afin d'y rafraîchir et d'y reposer nos équipages. M. Bernardo Alexis de Lémos reçut cet officier de la manière la plus obligeante, et nous offrit tous les secours qu'il lui était possible de nous donner, et il envoya sur-le-champ un pilote more pour nous conduire au mouillage du Typa. Nous appa-

reillâmes le lendemain à la pointe du jour, et nous laissâmes tomber l'ancre à huit heures du matin par trois brasses et demie, fond de vase, la ville de Macao restant au nord-ouest à cinq milles.

Nous mouillâmes à côté d'une flûte française, commandée par M. de Richery, enseigne de vaisseau ; elle venait de Manille ; elle était destinée, par MM. d'Entrecasteaux et Cossigny, à naviguer sur les côtes de l'est, et à y protéger notre commerce. Nous eûmes donc enfin, après dix-huit mois, le plaisir de rencontrer non-seulement des compatriotes, mais même des camarades et des connaissances, qui nous firent apporter sur-le-champ tout ce dont nous pouvions avoir besoin. Par malheur, toutes nos recherches à Macao pour trouver quelqu'un qui eût été chargé de nos paquets furent vaines. Nous remarquâmes avec douleur que, sur vingt-neuf vaisseaux anglais, cinq hollandais, deux danois, un suédois, deux américains et deux français, le seul qui eût manqué son voyage était de notre nation, et c'est précisément celui-là qui aurait dû être chargé des lettres à notre adresse.

Mon premier soin, après avoir affourché la frégate, fut de descendre à terre avec M. de Langle pour remercier le gouverneur de l'accueil obligeant qu'il avait fait à M. Boutin, et lui demander

la permission d'avoir un établissement à terre, afin d'y dresser un observatoire, et d'y faire reposer M. Dagelet, que la traversée avait beaucoup fatigué, ainsi que M. Rollin, notre chirurgien-major. M. de Lemos nous reçut comme des compatriotes. Toutes les permissions furent accordées avec une honnêteté que les expressions ne peuvent rendre; sa maison nous fut offerte; et comme il ne parlait pas français, son épouse, jeune Portugaise de Lisbonne, lui servait d'interprète; elle ajoutait aux réponses de son mari une grâce, une amabilité qui lui était toute particulière, et que des voyageurs ne peuvent se flatter de rencontrer que très-rarement dans les principales villes de l'Europe. Cette dame (1) si intéressante me rappela qu'à l'époque de son mariage, qui eut lieu à Goa, il y avait douze années, je venais d'arriver dans cette ville, et que j'étais une ancienne connaissance: appelant ensuite tous ses enfants, elle me dit qu'elle se présentait ainsi à ses amis, que leur éducation était l'objet de tous ses soins, qu'elle était fière d'être leur mère, et qu'elle voulait se faire connaître avec tous ses défauts.

Aucune partie du monde n'a peut-être jamais

(1) Dona Maria de Saldanha.

offert un tableau plus ravissant; les plus jolis enfants entouraient et embrassaient la mère la plus charmante, et la bonté et la douceur de cette mère se répandaient sur tout ce qui l'environnait.

Nous sûmes bientôt qu'à ses agréments et à ses vertus privées elle joignait un caractère ferme et une âme élevée; que dans plusieurs circonstances délicates où M. de Lemos s'était trouvé vis-à-vis des Chinois, il avait été confirmé dans ses résolutions généreuses par madame de Lemos, et qu'ils avaient pensé l'un et l'autre qu'ils ne devaient pas, à l'exemple de leurs prédécesseurs, sacrifier l'honneur de leur nation à aucun autre intérêt. L'administration de M. de Lemos aurait fait époque, si l'on eût été assez éclairé à Goa pour lui conserver sa place plus de trois années, et pour lui laisser le temps d'accoutumer les Chinois à une résistance dont ils ont perdu le souvenir depuis plus d'un siècle.

### Européens vexés et humiliés à la Chine.

Comme on est aussi éloigné de la Chine à Macao qu'en Europe, par l'extrême difficulté de pénétrer dans cet empire, je n'imiterai pas les voyageurs qui en ont parlé sans avoir pu le connaître, et je me bornerai à décrire les rapports des Européens

avec les Chinois, l'extrême humiliation qu'ils y éprouvent, la faible protection qu'ils peuvent retirer de l'établissement portugais sur la côte de la Chine, l'importance enfin dont pourrait être la ville de Macao pour une nation qui se conduirait avec justice, mais avec fermeté et dignité, contre le gouvernement peut-être le plus injuste, le plus oppresseur, et en même temps le plus lâche qui existe dans le monde.

Les Chinois font avec les Européens un commerce de cinquante millions, dont les deux cinquièmes sont soldés en argent, le reste en drap anglais, en calin de Batavia ou de Malac, en coton de Surate ou du Bengale, en opium de Patna, en bois de sandal, et en poivre de la côte de Malabar. On apporte aussi d'Europe à la Chine quelques objets de luxe, comme glaces de la plus grande dimension, montres de Genève, corail, perles fines; mais ces derniers articles doivent à peine être comptés, et ne peuvent être vendus avec avantage qu'en très-petite quantité. On ne rapporte en échange de toutes ces richesses que du thé vert ou noir, avec quelques caisses de soie écrue pour les manufactures européennes. Je ne compte pour rien les porcelaines qui lestent les vaisseaux, et les étoffes de soie qui ne procurent aucun bénéfice. Aucune nation ne fait certaine-

ment un commerce aussi avantageux avec les étrangers, et il n'en est point, cependant, qui impose des conditions aussi dures, qui multiplie avec plus d'audace les vexations, les gênes de toute espèce; il ne se boit pas une tasse de thé en Europe qui n'ait coûté une humiliation à ceux qui l'ont acheté à Canton, qui l'ont embarqué, et ont sillonné la moitié du globe pour apporter cette feuille dans nos marchés.

Je ne puis passer sous silence un fait extraordinaire qui fera connaître à fond le despotisme et la cruauté des mandarins. Un canonnier anglais, faisant un salut par ordre de son capitaine, tua, il y a deux ans, un pêcheur chinois dans un champan, qui était venu imprudemment se placer sous la volée de son canon, et qu'il ne pouvait apercevoir. Le santoq ou gouverneur de Canton réclama le canonnier, et ne l'obtint enfin qu'en promettant qu'il ne lui serait fait aucun mal, ajoutant qu'il n'était pas assez injuste pour punir un homicide involontaire. Sur cette assurance, ce malheureux lui fut livré, et deux heures après il était pendu.

J'oserais assurer que tous les employés des différentes compagnies européennes donneraient collectivement une grande partie de leur fortune pour qu'enfin on apprît à ces lâches mandarins

qu'il est un terme à toutes les injustices, et que les leurs ont passé toutes les bornes.

Les Portugais ont encore plus que tous les autres peuples à se plaindre des Chinois : on sait à quel titre respectable ils sont possesseurs de Macao. Le don de l'emplacement de cette ville est un monument de la reconnaissance de l'empereur Camhy; elle fut donnée aux Portugais pour avoir détruit, dans les villes des environs de Canton, les pirates qui infestaient les mers et ravageaient toutes les côtes de la Chine. C'est une vaine déclamation d'attribuer la perte de leurs priviléges à l'abus qu'ils en ont fait; leurs crimes sont dans la faiblesse de leur gouvernement. Macao n'est plus, en quelque sorte, qu'une ville chinoise où les Portugais sont soufferts, quoiqu'ils aient le droit incontestable d'y commander et les moyens de s'y faire craindre; il suffit pour cela d'y entretenir une garnison de deux mille Européens, avec deux frégates, quelques corvettes et une galiote à bombes.

### Description de Macao.

Macao, situé à l'embouchure du Tigre, peut recevoir dans sa rade, à l'entrée du Typa, des vaisseaux de soixante-quatre canons, et dans

son port, qui est sous la ville, et communique avec la rivière en remontant dans l'est, des vaisseaux de sept à huit cents tonneaux à moitié chargés. Suivant nos observations, sa latitude au nord est de 22° 12′ 40″, et sa longitude orientale de 111° 19′ 30″.

L'entrée de ce port est défendue par une forteresse à deux batteries, qu'il faut ranger en entrant à une portée de pistolet. Trois petits forts, dont deux armés de douze canons et un de six, garantissent la partie méridionale de la ville de toute entreprise chinoise. Ces fortifications, qui sont dans le plus mauvais état, seraient peu redoutables à des Européens; mais elles peuvent en imposer à toutes les forces maritimes des Chinois.

Il y a de plus une montagne qui domine la plage, et sur laquelle un détachement pourrait soutenir un long siége. Les Portugais de Macao, plus religieux que militaires, ont bâti une église sur les ruines d'un fort qui couronnait cette montagne, et formait un poste inexpugnable.

Le côté de terre est défendu par deux forteresses; l'une est armée de quarante canons, et peut contenir mille hommes de garnison; elle a une citerne, deux sources d'eau vive, et des casemates pour renfermer les munitions de guerre et de bouche. L'autre forteresse, sur laquelle on

compte trente canons, ne peut comporter plus de trois cents hommes; elle a une source qui est très-abondante, et qui ne tarit jamais. Ces deux citadelles commandent tout le pays. Les limites portugaises s'étendent à peine à une lieue de distance de la ville; elles sont entourées d'une muraille gardée par un mandarin et quelques soldats. Ce mandarin est le vrai gouverneur de Macao, celui auquel obéissent les Chinois : il n'a pas le droit de coucher dans l'enceinte des limites; mais il peut visiter la place et même les fortifications, inspecter les douanes, etc., etc.; cependant aucun Européen ne peut faire un pas sur le territoire chinois au-delà de la muraille : une imprudence le mettrait à la discrétion des Chinois, qui pourraient ou le retenir prisonnier, ou exiger de lui une grosse somme. Quelques officiers de nos frégates s'y sont cependant exposés, et cette petite témérité n'a eu aucune suite fâcheuse.

La population entière de Macao peut être évaluée à vingt mille âmes, dont cent Portugais de naissance sur deux mille métis ou Portugais indiens; autant d'esclaves cafres qui leur servent de domestiques; le reste est Chinois, et s'occupe de commerce et de différents métiers qui rendent les Portugais tributaires de leur industrie. Ceux-ci, quoique presque tous mulâtres, se croiraient

déshonorés s'ils exerçaient quelque art mécanique, et faisaient ainsi subsister leur famille; mais leur amour-propre n'est pas révolté de solliciter sans cesse, et avec importunité, l'aumône des passants.

Le vice-roi de Goa nomme à toutes les places civiles et militaires de Macao; le gouverneur est de son choix, ainsi que tous les sénateurs qui partagent l'autorité civile. Si un voleur de cette nation est surpris enfonçant une porte, ou enlevant quelque effet, il faut l'arrêter avec la plus grande précaution; et si le soldat, en se défendant contre le voleur, a le malheur de le tuer, il est livré au gouverneur chinois et pendu. Mais si, au contraire, un Chinois tue un Portugais, il est remis aux mains des juges de sa nation, qui, après l'avoir spolié, font semblant de remplir les autres formalités de la justice, mais le laissent s'évader, très-indifférents sur les réclamations qui leur sont faites, et qui n'ont jamais été suivies d'aucune satisfaction.

Les Portugais ont fait, dans ces derniers temps, un acte de vigueur qui sera gravé sur l'airain dans les fastes du sénat. Un cipaye ayant tué un Chinois, ils le firent fusiller eux-mêmes en présence du mandarin, et refusèrent de remettre la décision de cette affaire au jugement des Chinois.

Le sénat de Macao est composé du gouverneur,

qui en est le président, et de trois *vereadores,* qui sont les vérificateurs des finances de la ville; ils sont très-peu éclairés. En observant les habitants de Macao, on ne se douterait pas que les sciences nous sont venues en partie de la Chine, et qu'elle s'honore d'un Confucius.

Si le vice-roi ne vendait pas aux différentes nations qui font le commerce d'Inde en Inde, des commissions portugaises, et si les armateurs ne faisaient pas au sénat de Macao quelques présents secrets, cette ville deviendrait une des plus florissantes de l'Asie, et cent fois supérieure à Goa, qui ne sera jamais d'aucune utilité à sa métropole. Mais ce motif mercantile est un obstacle peut-être invincible à l'établissement d'une franchise dans ce port.

Après les trois *vereadores* dont j'ai parlé, viennent deux juges des orphelins, chargés des biens vacants, de l'exécution des testaments, de la nomination des tuteurs et curateurs, et généralement de toutes les discussions relatives aux successions : on peut appeler de leur sentence à Goa, ainsi que de celle des sénateurs.

La magistrature la plus importante est celle de procureur de la ville; il est intermédiaire entre le gouvernement portugais et le gouvernement espagnol. Sa place seule est inamovible; celle des

gouverneurs dure trois ans. Ce renouvellement si fréquent, qui s'oppose à tout système suivi, n'a pas peu contribué à l'anéantissement des anciens droits des Portugais.

Les collègues du gouverneur, homme plein de mérite, sont des Portugais de Macao, très-vains, très-orgueilleux, et plus ignorants que nos magisters des campagnes.

L'aspect de cette ville est très-riant, et le séjour très-agréable pendant l'hivernage, parce que les différents subrécargues sont généralement d'un mérite distingué, très-instruits, et qu'ils ont un traitement assez considérable pour tenir une excellente maison. L'objet de notre mission nous a valu de leur part l'accueil le plus obligeant; nous aurions été presque orphelins, si nous n'eussions eu que le titre de Français, notre compagnie n'ayant aucun représentant à Macao.

La mauvaise foi d'un acheteur ne nous permit pas de vendre les pelleteries de nos matelots, et nous fûmes obligés de les déposer à Macao; encore le sénat nous refusa-t-il cette permission; mais le gouverneur, informé que c'était une propriété de nos matelots, employés à une expédition qui pouvait devenir utile à tous les peuples de l'Europe, crut remplir les vues du gouvernement portugais en s'écartant des règles prescrites, et se

conduisit dans cette occasion comme dans toutes les autres avec sa délicatesse ordinaire (1).

Le climat de la rade du Typa est fort inégal dans cette saison : le thermomètre variait de huit degrés d'un jour à l'autre; nous eûmes presque tous la fièvre avec de gros rhumes, qui cédèrent à la belle température de l'île de Luçon, que nous aperçûmes le 15 février. Nous étions partis de Macao le 5, à huit heures du matin, avec un vent de nord qui nous aurait permis de passer entre les îles, si j'eusse eu un pilote; mais ne voulant pas faire cette dépense, qui est assez considérable, je suivis la route ordinaire, et je passai au

(1) Dixon a osé, dans la relation de son voyage, faire soupçonner Lapérouse de s'être livré, pour son compte, à des intérêts mercantiles. Combien cet Anglais a dû rougir, s'il a lu ceci! Le commandant français ne traite de peaux de loutre que d'après les ordres les plus précis qu'il a reçus, afin d'acquérir une donnée sur cette branche de commerce, et il n'en traite qu'au profit de ses seuls matelots : « Le profit « de la campagne, disait-il dans une de ses lettres, « doit appartenir aux seuls matelots, et la gloire, s'il « y en a, sera le lot des officiers. »

C'est à ces paroles qu'on reconnaît Lapérouse; reconnaît-on un Anglais dans la conduite de Dixon?

sud de la grande Ladrone. Nous avions embarqué sur chaque frégate six matelots chinois, en remplacement de ceux que nous avions eu le malheur de perdre lors du naufrage des deux canots. Ce peuple est si malheureux, que malgré les lois de cet empire, qui défend sous peine de la vie d'en sortir, nous aurions pu enrôler en une semaine deux cents hommes, si nous en eussions eu besoin.

Les courants nous ayant fort contrariés à l'entrée de la baie de la Manille, nous prîmes le parti de relâcher dans le port de Marivelle, afin d'y attendre ou de meilleurs vents ou un courant plus favorable. Nous y mouillâmes par dix-huit brasses, fond de vase; le village nous restait au nord-ouest, et les Porcs au sud quart sud-est, 3° sud. Ce port n'est ouvert qu'aux vents du sud-ouest, et sa tenue est si bonne, qu'on y serait, je crois, sans aucun danger pendant la mousson où ils règnent.

Comme nous manquions de bois, et que je le savais très-cher à la Manille, je me décidai à passer vingt-quatre heures à Marivelle pour en faire quelques cordes; et le lendemain, à la pointe du jour, nous envoyâmes à terre tous les charpentiers des deux frégates avec nos chaloupes. Je destinai en même temps nos petits canots à sonder la baie;

le reste de l'équipage, avec le grand canot, fut réservé pour une partie de pêche dans l'anse du village. Notre pêche fut tout-à-fait infructueuse. Vers midi, je descendis à Marivelle. Ce petit endroit est composé d'environ quarante maisons construites en bambou, couvertes en feuilles, et élevées de quatre ou cinq pieds au-dessus de la terre. Ces maisons ont pour parquet de petits bambous qui ne joignent point, et qui font assez ressembler ces cabanes à des cages d'oiseaux; on y monte par une échelle, et je ne crois pas que tous les matériaux d'une telle maison, le faîtage compris, pèsent deux cents livres.

### Attaques fréquentes des Mores.

En face de la principale rue est un grand édifice en pierre de taille, presque entièrement ruiné; on voyait cependant encore deux canons de fonte à des fenêtres qui servaient d'embrasures. Nous apprîmes que cette masure était la maison du curé, l'église et le fort; mais que tous ces titres n'en avaient pas imposé aux Mores des îles méridionales des Philippines, qui s'en étaient emparés en 1780, avaient brûlé le village, incendié et détruit le fort, l'église, le presbytère, avaient fait esclaves tous les Indiens qui n'avaient pas eu

le temps de fuir, et s'étaient retirés avec leurs captifs sans être inquiétés. Cet événement a si fort effrayé cette peuplade, qu'elle n'ose se livrer à aucun genre d'industrie ; les terres y sont presque toujours en friche, et cette paroisse est si pauvre que nous n'avons pu y acheter que quelques poules et un jeune bœuf, que le curé nous vendit.

Ce pasteur est un jeune mulâtre indien, qui fort nonchalamment habitait la masure que j'ai décrite : quelques pots de terre et un grabat composaient son ameublement. Il nous dit que sa paroisse contenait environ deux cents personnes des deux sexes et de tout âge, prêtes à la moindre alerte à s'enfoncer dans les bois pour échapper à ces Mores, qui font encore sur cette côte de fréquentes descentes ; ils sont si audacieux, qu'ils pénètrent souvent jusqu'au fond de la baie de Manille. Pendant le court séjour que nous avons fait depuis, à Cavite, sept ou huit Indiens ont été enlevés dans leurs pirogues, à moins d'une lieue de l'entrée du port. Les Mores n'ont jamais pris des Espagnols, parce que ceux-ci leur opposent une armadille de galères assez redoutable.

Le premier officier, après le curé, est un Indien qui porte le nom pompeux d'alcade, et qui jouit du suprême honneur de porter une canne d'argent : il paraît exercer une grande autorité sur

les Indiens, et il a le funeste privilége de vendre seul, au profit du gouvernement, le tabac à fumer dont les Indiens font un continuel usage.

### Arrivée à Cavite. — Manière dont nous y sommes reçus par le commandant de la place.

Le 25, à la pointe du jour, nous mîmes à la voile et fîmes route par la passe du sud, suivant les conseils d'un pilote indien, que nous avions pris à Marivelle et qui faillit nous échouer sur un banc de sable. Cet accident m'engagea à suivre mes propres lumières; et enfin le 28 nous mouillâmes dans le port de Cavite, et laissâmes tomber l'ancre par trois brasses, fond de vase, à deux encâblures de la ville.

Nous avions à peine mouillé dans le port de Cavite, qu'un officier vint à bord, de la part du commandant de cette place, pour nous prier de ne pas communiquer avec la terre, jusqu'à l'arrivée des ordres du gouverneur général, auquel il se proposait de dépêcher un courrier dès qu'il serait informé des motifs de notre relâche. Nous répondîmes que nous désirions des vivres et la permission de réparer nos frégates, pour continuer, le plus promptement possible, notre campagne. Mais avant le départ de l'officier espagnol,

le commandant de la baie arriva de Manille, d'où l'on avait aperçu nos vaisseaux. Il nous apprit qu'on y était informé de notre arrivée dans les mers de la Chine par des lettres du ministre d'Espagne. M. Boutin, mon lieutenant, s'embarqua dans le canot de cet officier, et alla rendre visite au gouverneur général, qui lui fit un gracieux accueil, et nous accorda tout ce dont nous pouvions avoir besoin. Il eut même la bonté d'écrire au commandant de Cavite, et le pria de nous laisser communiquer avec la place, et de nous y procurer les secours et les gréments qui dépendaient de lui.

Le retour de M. Boutin, chargé des dépêches du gouverneur, nous rendit tous citoyens de Cavite. Nos vaisseaux étaient si près de terre, que nous pouvions descendre et revenir à bord à chaque minute.

Nous trouvâmes différentes maisons pour travailler à nos voiles, faire nos salaisons, construire deux canots, loger nos naturalistes, nos ingénieurs géographes; et le bon commandant nous prêta la sienne pour y établir notre observatoire. Nous jouissions d'une aussi entière liberté que si nous avions été à la campagne, et nous trouvions, au marché et dans l'arsenal, les mêmes ressources que dans un des meilleurs ports de l'Europe.

Cavite, dans le sud-ouest de Manille, était autrefois un lieu assez considérable; mais, aux Philippines comme en Europe, les grandes villes pompent en quelque sorte les petites. Aujourd'hui, il ne reste plus à Cavite que le commandant de l'arsenal, un contador, deux lieutenants de port, le commandant de la place, cent cinquante hommes de garnison, et les officiers attachés à cette troupe.

Tous les autres habitants sont métis ou Indiens, attachés à l'arsenal, et forment avec leur famille, qui est ordinairement très-nombreuse, une population d'environ quatre mille âmes, réparties dans la ville et dans le faubourg de Saint-Roch. On y compte deux paroisses et trois couvents d'hommes, occupés chacun par deux religieux, quoique trente pussent y loger commodément. Les jésuites y possédaient autrefois une très-belle maison; la compagnie de commerce nouvellement établie par le gouvernement, s'en est emparée. En général, on ne voit plus que des ruines à Cavite, et cette ville, la seconde des Philippines, la capitale d'une province de son nom, n'est aujourd'hui qu'un méchant village. Mais si la ville n'offre aux yeux qu'un monceau de ruines, il n'en est pas de même du port, où le commandant, M. Bermudès, brigadier des armées navales, a établi

un ordre et une discipline qui font regretter que ses talents aient été exercés sur un si petit théâtre.

### Description de Manille et de ses environs.

Le surlendemain de notre arrivée à Cavite, nous nous embarquâmes pour la capitale avec M. de Langle; nous étions accompagnés de plusieurs officiers. Nous employâmes deux heures et demie à faire ce trajet dans nos canots, qui étaient armés de soldats, à cause des Mores dont la baie de Manille est souvent infectée. Nous fîmes notre première visite au gouverneur, qui nous retint à dîner, et nous donna son capitaine des gardes pour nous conduire chez l'archevêque, l'intendant et les différents oïdors. Ce ne fut pas pour nous une des journées les moins fatigantes de la campagne. La chaleur était extrême, et nous étions à pied, dans une ville où tous les citoyens ne sortent qu'en voiture; mais on n'en trouve pas à louer comme à Batavia, et sans l'obligeance de M. Sébir, négociant français qui, informé par hasard de notre arrivée à Manille, nous envoya son carrosse, nous aurions été obligés de renoncer aux différentes visites que nous nous étions proposé de faire.

La ville de Manille, y compris ses faubourgs,

est très-considérable; on évalue sa population à trente-huit mille âmes, parmi lesquelles on compte à peine mille ou douze cents Espagnols. Les autres habitants sont métis, Indiens ou Chinois, cultivant tous les arts, et s'exerçant à tous les genres d'industrie. Les familles espagnoles les moins riches ont une ou plusieurs voitures; deux très-beaux chevaux coûtent au plus trente piastres : ainsi il n'est aucun pays où la dépense d'un carrosse soit moins considérable, et en même temps plus nécessaire. Les environs de Manille sont ravissants; la plus belle rivière y serpente et se divise en différents canaux, dont les deux principaux conduisent à cette fameuse lagune ou lac de Bay, situé à sept lieues dans l'intérieur et entouré de plus de cent villages indiens, dont le territoire est le plus fertile qu'on puisse imaginer.

Manille, bâtie sur le bord de la baie de son nom, qui a plus de vingt-cinq lieues de tour, communique à l'embouchure d'une rivière navigable jusqu'au lac d'où elle tire sa source. C'est peut-être la ville de l'univers la plus heureusement située. Tous les comestibles s'y trouvent dans la plus grande abondance et au meilleur marché; mais les habillements, les meubles, les quincailleries d'Europe s'y vendent un prix excessif. Le défaut d'émulation, les prohibitions, les

gênes de toute espèce mises sur le commerce y rendent les productions et les marchandises de l'Inde et de la Chine au moins aussi chères qu'en Europe; et cette colonie, quoiqu'elle rapporte huit cent mille piastres au fisc, coûte encore à l'Espagne quinze cent mille livres, qui lui sont envoyées du Mexique.

Les immenses possessions des Espagnols en Amérique n'ont pas permis au gouvernement de s'occuper essentiellement des Philippines; elles sont encore comme ces terres des grands seigneurs qui restent en friche, et feraient cependant la fortune de plusieurs familles.

Je ne crains pas d'avancer qu'une très-grande nation qui n'aurait pour colonie que les îles Philippines, et qui y établirait le meilleur gouvernement qu'elles puissent comporter, pourrait voir sans envie tous les établissements européens de l'Afrique et de l'Amérique.

Trois millions d'habitants peuplent ces différentes îles, et celle de Luçon en contient à peu près les deux tiers. Ces peuples ne m'ont paru inférieurs en rien à ceux d'Europe; ils cultivent la terre avec intelligence, sont charpentiers, menuisiers, forgerons, orfèvres, tisserands, maçons, etc. J'ai parcouru leurs villages, j'en ai trouvé les habitants bons, hospitaliers, affables;

et quoique les Espagnols en parlent avec mépris et les traitent de même, j'ai reconnu que les vices qu'ils mettent sur le compte des Indiens doivent être imputés au gouvernement qu'on a établi parmi eux. On sait que l'avidité de l'or et l'esprit de conquête dont les Espagnols et les Portugais étaient animés il y a deux siècles, faisaient parcourir à des aventuriers de ces deux nations les différentes mers et les îles des deux hémisphères, dans la seule vue d'y rencontrer ce riche métal. A ces motifs secrets d'avarice on vit succéder l'enthousiasme de la religion; un grand nombre de religieux de tous les ordres furent envoyés aux Philippines pour y prêcher le christianisme; et leur succès répondit tellement aux espérances, que l'on compta bientôt huit à neuf cents chrétiens dans ces différentes îles. Si ce zèle avait été éclairé d'un peu de philosophie, c'était peut-être le système le plus propre à assurer la conquête des Espagnols, et à rendre cet établissement utile à la métropole; mais on ne songea qu'à faire des chrétiens et jamais des citoyens.

Ce peuple fut divisé en paroisses, et assujetti aux pratiques les plus minutieuses et les plus extravagantes; chaque faute, chaque péché est encore puni de coups de fouet, administrés à la porte même des églises. Ces punitions et ces pra-

tiques, plus propres à faire des enthousiastes que de vrais dévots, sont aujourd'hui défendues par l'archevêque de Manille; mais il est vraisemblable que certains confesseurs les conseillent encore, s'ils ne les ordonnent pas.

A ce régime monastique, qui énerve l'âme et persuade un peu trop à ce peuple, déjà paresseux par l'influence du climat et le défaut de besoins, que la vie n'est qu'un passage et les biens de ce monde des inutilités, se joint l'impossibilité de vendre les fruits de la terre avec un avantage qui en compense le travail.

Le port de Manille, qui devrait être franc et ouvert à toutes les nations, a été, jusque dans ces derniers temps, fermé aux Européens, et ouvert seulement à quelques Mores, Arméniens ou Portugais de Goa. On ne jouit à Manille d'aucune liberté; les inquisiteurs et les moines y surveillent toutes les consciences; les oïdiors, toutes les affaires particulières; le gouverneur, les démarches les plus innocentes. Une promenade dans l'intérieur de l'île, une conversation, sont du ressort de sa juridiction; enfin, le plus beau, le plus charmant pays de l'univers est certainement le dernier qu'un homme libre voulût habiter.

J'ai vu à Manille cet honnête et vertueux gouverneur des îles Mariannes, ce M. Tobias, trop

célébré, pour son repos, par l'abbé Raynal; je l'ai vu poursuivi par les moines qui ont suscité contre lui sa femme, en le peignant comme un impie. Elle a demandé à se séparer de lui pour ne pas vivre avec un prétendu réprouvé, et tous les fanatiques ont applaudi à cette résolution.

M. Tobias est lieutenant-colonel du régiment qui forme la garnison de Manille; il est reconnu pour être le meilleur officier du pays; ce qui n'a pas empêché le gouverneur de lui ôter les trois-quarts de ses appointements et de les donner à sa femme qui est très-pieuse.

Les distinctions les plus révoltantes sont établies et maintenues avec la plus grande sévérité. Tant de vices dans ce gouvernement, tant de vexations qui en sont la suite, n'ont cependant pu anéantir les avantages du climat : les paysans ont encore un air de bonheur qu'on ne rencontre pas dans nos villages d'Europe; leurs maisons sont d'une propreté admirable, et ombragées par des arbres fruitiers qui croissent sans culture. L'impôt que paie chaque chef de famille est très-modéré. Les évêques, chanoines et curés sont salariés par le gouvernement; mais ils ont établi un casuel qui compense la modicité de leurs appointements.

Un fléau terrible s'élève depuis quelques années, et menace de détruire un reste de bon-

heur; c'est l'impôt sur le tabac. Ce peuple a une passion si immodérée pour ce narcotique, qu'il n'est pas d'instant dans la journée où un homme, et même une femme, n'ait un cigarre à la bouche. Les enfants à peine sortis du berceau contractent cette habitude. Le tabac de l'île de Luçon est le meilleur de l'Asie. Une loi prohibitive vient d'être promulguée; le tabac de chaque particulier a été arraché et confiné dans des champs où on ne le cultive plus qu'au profit de la nation. Des soulèvements ont menacé sur-le-champ tous les points de l'île; les troupes ont été employées à les comprimer; une armée de commis est soudoyée pour empêcher la contrebande et forcer les consommateurs à s'adresser aux bureaux nationaux. Plusieurs ont été massacrés; mais ils ont été promptement vengés par les tribunaux, qui jugent les Indiens avec beaucoup moins de formalités que les autres citoyens.

Le coton, l'indigo, les cannes à sucre, le café, naissent sans culture sous les pas de l'habitant qui les dédaigne. Tout annonce que les épiceries n'y seraient pas inférieures à celles des Moluques: une liberté absolue de commerce pour toutes les nations assurerait un débit qui encouragerait toutes les cultures; un droit modéré sur toutes les exportations suffirait, dans bien peu d'années, à tous

les frais du gouvernement ; la liberté de religion accordée aux Chinois, avec quelques priviléges, attirerait bientôt dans cette île cent mille habitants des provinces orientales de leur empire, que la tyrannie des mandarins en fait fuir.

Nous ne passâmes que quelques heures à Manille. Nous rentrâmes dans nos canots à six heures du soir, et fûmes de retour à bord de nos frégates à huit heures. Une lettre nous apprit que toutes nos peaux de loutre avaient été vendues dix mille piastres, et nous touchâmes ces fonds à Manille, grâce à l'influence de M. Gonsoles Carvagnal, intendant des Philippines, qui nous fit escompter les lettres de change que nous avions reçues.

**Rencontre de deux bâtiments français. — Départ de Cavite.**

Les grandes chaleurs de Manille commencèrent à produire un mauvais effet sur la santé de nos équipages. Quelques matelots éprouvèrent des coliques dont les suites ne furent cependant pas fâcheuses. M. Daigremont seul, qui avait apporté de Macao un commencement de dysenterie, après vingt-cinq jours de souffrances mourut. C'était la seconde personne morte de maladie à bord de *l'Astrolabe*.

Le 28 mars, tous nos travaux étaient finis à Cavite, nos canots construits, nos voiles réparées, le grément visité, les frégates calfatées en entier, et nos salaisons mises en baril. Comme nous avions la plus grande confiance dans la méthode du capitaine Cook, il avait été remis à chaque saleur une copie du procédé de ce célèbre navigateur, et nous avions surveillé ce nouveau genre de travail.

Les communications entre Manille et la Chine sont si fréquentes, que, chaque semaine, nous recevions des nouvelles de Macao; nous apprîmes avec le plus grand étonnement l'arrivée dans la rivière de Canton du vaisseau *la Résolution*, commandé par M. d'Entrecasteaux, et celle de la frégate *la Subtile*, aux ordres de M. Lacroix de Castries. Ces bâtiments, partis de Batavia lorsque la mousson du nord était dans sa force, s'étaient élevés à l'est des Philippines, avaient côtoyé la Nouvelle-Guinée, traversé des mers remplies d'écueils, dont ils n'avaient aucune carte; et, après une navigation de soixante-dix jours depuis Batavia, étaient parvenus enfin à l'entrée de la rivière de Canton, où ils avaient mouillé le lendemain de notre départ. Les observations astronomiques qu'ils ont faites pendant ce voyage seront bien importantes pour la connaissance de ces mers,

toujours ouvertes aux bâtiments qui ont manqué la mousson.

Je reçus à Manille une lettre de M. d'Entrecasteaux, qui m'informait des motifs de son voyage; et, peu de temps après, la frégate *la Subtile* vint m'apporter elle-même d'autres dépêches.

Nous eûmes enfin un moyen de faire parvenir nos lettres en France. *La Subtile* était assez bien armée pour permettre à M. Lacroix de Castries de réparer en partie les pertes de soldats et d'officiers que nous avions faites en Amérique : il donna quatre hommes et un officier à chaque frégate; M. Guiet, enseigne de vaisseau, fut embarqué sur *la Boussole*, et M. Le Gobin, garde de la marine, sur *l'Astrolabe*. Cette augmentation du personnel était bien nécessaire; nous avions huit officiers de moins qu'à notre départ de Brest, en y comprenant M. de Saint-Céran, que le délabrement de sa santé me força de renvoyer aux îles de France sur *la Subtile*, tous les chirurgiens ayant déclaré qu'il lui était impossible de continuer son voyage.

Après avoir fait nos remercîments et nos visites, le 9 avril, nous mîmes sous voile avec une bonne brise du nord-est, qui nous donnait l'espérance de doubler, pendant le jour, toutes les îles des différentes passes de la baie de Manille. Avant notre appareillage, M. de Langle et moi reçûmes

la visite de M. de Bermudez, qui nous assura que la mousson du nord-est ne reverserait pas d'un mois, et qu'elle était encore plus tardive sur la côte de Formose, le continent de la Chine étant en quelque sorte la source des vents du nord qui règnent pendant plus de neuf mois de l'année sur les côtes de cet empire; mais notre impatience ne nous permit pas d'écouter les conseils de l'expérience; nous nous flattâmes de quelque heureuse exception; chaque année pouvait avoir, pour le changement de mousson, des époques différentes, et nous prîmes congé de lui. De petites variations de vents nous permirent de gagner bientôt le nord de l'île de Luçon.

**Rencontre d'un banc au milieu du canal de Formose.**

Nous eûmes à peine doublé le cap Bujador, que les vents se fixèrent au nord-est avec une opiniâtreté qui ne nous prouva que trop la vérité des conseils de M. Bermudez. Je me flattais, mais faiblement, de trouver sous Formose les mêmes variations que sous l'île de Luçon; je ne me dissimulais pas que la proximité du continent de la Chine rendait cette opinion peu probable; mais, dans tous les cas, il ne nous restait qu'à attendre le reversement de la mousson : la mauvaise mar-

che de nos frégates, doublées en bois et mailletées, ne nous laissait pas l'espoir de gagner au nord avec des vents contraires.

Nous eûmes connaissance de l'île Formose le 21 avril. Le 22, je relevai l'île de Lamay, qui est à la pointe du sud-ouest de Formose. Les jours suivants, les gros temps nous forcèrent de nous écarter de la côte, et nous naviguâmes pendant deux jours sur un banc considérable où nous trouvions fond à chaque instant. Ce banc est placé sur le milieu de la longueur de la ligne que nous avons parcourue par 23° de latitude nord, et 116° 45′ de longitude orientale; son extrémité sud-est, par 22° 52′ de latitude, et 117° 3′ de longitude : il peut n'être pas dangereux; mais comme son fond est très-inégal et parsemé de rochers, il est au moins très-suspect pour les navigateurs, et il est à remarquer que ces bas-fonds, très-fréquents dans les mers de la Chine, ont presque tous des pointes à fleur d'eau qui ont occasioné beaucoup de naufrages.

Notre bordée nous ramena sur la côte de Formose, vers l'entrée de la baie de l'ancien fort de Zélande, où est la ville de Taywan, capitale de cette île. J'étais informé de la révolte de la colonie chinoise, et je savais qu'on avait envoyé contre elle une armée de vingt mille hommes, comman-

dée par le santoq de Canton. La mousson du nord-est, qui était encore dans toute sa force, me permettant de sacrifier quelques jours au plaisir d'apprendre des nouvelles ultérieures de cet événement, je mouillai à l'ouest de cette baie. J'étais très-indécis sur le parti d'envoyer à terre un canot, que je pouvais soutenir avec mes frégates, et qui aurait vraisemblablement paru suspect dans l'état de guerre où se trouvait cette colonie chinoise. Ce que je pouvais présumer de plus heureux était qu'il me fût renvoyé sans avoir la permission d'aborder : si au contraire on le retenait, ma position devenait très-embarrassante, et deux ou trois champans brûlés auraient été une faible compensation de ce malheur. Je tâchai donc d'attirer à bord des bateaux chinois qui naviguaient à notre portée; je leur montrai des piastres, qui m'avaient paru être un puissant aimant pour cette nation; mais toute communication avec les étrangers est apparemment interdite à ces habitants. Il était évident que nous ne les effrayions pas, puisqu'ils passaient à portée de nos armes; mais ils refusaient d'aborder. Un seul eut cette audace; nous lui achetâmes son poisson au prix qu'il voulut, afin que notre générosité lui donnât de nous une haute idée, s'il osait avouer qu'il avait communiqué avec nos frégates. Il nous fut impossible de devi-

ner les réponses que ces pêcheurs firent à nos questions, qu'ils ne comprirent certainement point. Non-seulement la langue de ces peuples n'a aucun rapport avec celle des Européens, mais cette espèce de langage pantomime que nous croyons universel n'en est pas mieux entendu. Cet essai infructueux me convainquit de l'inutilité d'envoyer un canot à terre, et de l'impossibilité de satisfaire nos désirs curieux.

### Flotte chinoise.

Le lendemain la brise de terre et du large nous ayant permis de remonter dix lieues vers le nord, nous aperçûmes l'armée chinoise à l'embouchure d'une grande rivière qui est par 23° 25′ de latitude nord, et dont les bancs s'étendent à quatre ou cinq lieues au large : nous mouillâmes par le travers de cette rivière sur un fond de vase de trente-sept brasses. Il ne nous fut pas possible de compter tous les bâtiments ; plusieurs étaient à la voile, d'autres mouillés en pleine côte, et l'on en voyait une très-grande quantité dans la rivière. L'amiral, couvert de différents pavillons, était le plus au large ; il mouilla sur l'accord des bancs, à une lieue dans l'est de nos frégates. Dès que la nuit fut venue, il mit à tous ses mâts

des feux qui servirent de point de ralliement à plusieurs bâtiments qui étaient encore au vent.

Ces bâtiments, obligés de passer auprès de nos frégates pour joindre leur commandant, avaient grand soin de ne nous approcher qu'à la plus grande portée du canon, ignorant sans doute si nous étions amis ou ennemis. La clarté de la lune nous permit jusqu'à minuit de faire ces observations, et nous n'avons jamais plus ardemment désiré que le temps fût beau pour voir la suite des événements.

### Iles Pescadores. — Reconnaissance de l'île Botol Tabaco-Xima.

Nous avions relevé les îles méridionales des Pescadores à l'ouest un quart nord-ouest : il est probable que l'armée chinoise, partie de la province de Fokien, s'était rassemblée dans l'île Pong-Hou, la plus considérable de ces îles. Nous ne pûmes néanmoins satisfaire notre curiosité, le temps étant devenu très-mauvais. Des difficultés insurmontables me déterminèrent à revenir au sud de Formose, pour prolonger cette île à l'est. Il ne m'était que trop prouvé qu'avant le changement de mousson, je ne réussirais jamais à diriger ma route par le canal. Étant forcé de prendre ce

parti, je voulus au moins reconnaître les îles Pescadores, autant que le mauvais temps pouvait me le permettre. Nous prolongeâmes à deux lieues de distance les plus méridionales, que nous avons estimées placées par 23° 12′ de latitude.

Ces îles sont un amas de rochers qui affectent toutes sortes de figures; une, entre autres, ressemble parfaitement à la tour de Cordouan qui est à l'entrée de la rivière de Bordeaux, et l'on jurerait que ce rocher est taillé par la main des hommes. Nous n'avons aperçu aucun arbre sur ces petites îles; à la vérité, le temps affreux de cette journée rendit cette opération très-incertaine; mais ces îles doivent être connues par les relations des Hollandais, qui avaient fortifié le port de Pong-Hou lorsqu'ils étaient les maîtres de Formose. On sait aussi que les Chinois y entretiennent une garnison de cinq à six cents Tartares, qui sont relevés tous les ans.

Nous essuyâmes le lendemain une bourrasque violente, qui cessa heureusement vers dix heures du soir; elle fut précédée d'une pluie si abondante, qu'on n'en peut voir de pareille qu'entre les tropiques. Le ciel fut en feu toute la nuit, les éclairs partaient de tous les points de l'horizon, et cependant nous n'entendîmes qu'un coup de tonnerre.

Nous restâmes en calme plat toute la journée du lendemain, et à mi-canal entre les îles Bashées et celle de Botol Tabaco-Xima. Les vents nous ayant permis d'approcher cette île à deux tiers de lieue, j'aperçus distinctement trois villages sur la côte méridionale, et une pirogue parut faire route sur nous. J'aurais voulu pouvoir visiter ces villages, habités vraisemblablement par des peuples semblables à ceux des îles Bashées, que Dampier nous peint si bons, si hospitaliers; mais la seule baie qui paraissait promettre un mouillage était ouverte aux vents du sud-est, qui menaçaient de souffler très-incessamment. Cette île, à laquelle aucun voyageur connu n'a abordé, peut avoir quatre lieues de tour; elle est séparée par un canal d'une demi-lieue et par un îlot ou très-gros rocher, sur lequel nous apercevions un peu de verdure avec quelques broussailles, mais qui n'est ni habité ni habitable.

L'île, au contraire, paraît contenir une assez grande quantité d'habitants, puisque nous avons compté trois villages considérables dans l'espace d'une lieue. Elle est très-boisée depuis le tiers de son élévation, prise du bord de la mer jusqu'à la cime, qui nous parut coiffée des plus grands arbres. Je crois que Botol Tabaco-Xima peut être aperçu de quinze lieues lorsque le temps est clair;

mais cette île est très-souvent enveloppée de brouillards : il paraît que l'amiral Anson n'eut d'abord connaissance que de l'ilot dont j'ai parlé, qui n'a pas la moitié de l'élévation de Botol.

Après avoir doublé cette île, nous dirigeâmes notre route au nord-nord-est, très-attentifs pendant la nuit à regarder s'il ne se présenterait pas quelque terre devant nous. Un fort courant, qui portait au nord, ne nous permettait pas de connaître avec certitude la quantité de chemin que nous faisions; mais un très-beau clair de lune et la plus grande attention nous rassuraient sur les inconvénients de naviguer au milieu d'un archipel très-peu connu des géographes; car il ne l'est que par la lettre du père Gaubil, missionnaire, qui avait appris quelques détails du royaume de Likeu et de ses trente-six îles par un ambassadeur du roi de Likeu, qu'il avait connu à Pékin.

### Ile Kumi.

On sent combien des déterminations en latitude et en longitude, faites sur de telles données, sont insuffisantes pour la navigation; mais c'est toujours un grand avantage de savoir qu'il existe des îles et des écueils dans les parages où l'on se trouve. Le 5 mai, nous eûmes connaissance, à

une heure du matin, d'une île qui nous restait au nord-ouest. Nous passâmes le reste de la nuit à petite voilure, bord sur bord, et au jour je fis route pour ranger cette île à une demi-lieue dans l'ouest. Nous sondâmes plusieurs fois sans trouver fond à cette distance : bientôt nous eûmes la certitude que l'île était habitée : nous vîmes des feux en plusieurs endroits, et des troupeaux de bœufs qui paissaient sur le bord de la mer. Lorsque nous eûmes doublé sa pointe occidentale, qui est le côté le plus beau et le plus habité, plusieurs pirogues se détachèrent de la côte pour nous observer; nous paraissions leur inspirer une extrême crainte; leur curiosité les faisait approcher jusqu'à la portée de fusil, et leur défiance les faisait fuir aussitôt avec une extrême rapidité; enfin nos cris, nos gestes, nos signes de paix, et la vue de quelques étoffes, déterminèrent deux de ces pirogues à nous aborder. Je fis donner à chacune une pièce de nankin et quelques médailles. On voyait que ces insulaires n'étaient pas partis de la côte avec l'intention de faire aucun commerce, car ils n'avaient rien à nous offrir en échange de nos présents, et ils amarrèrent à une corde un seau d'eau douce, en nous faisant signe qu'ils ne se croyaient pas acquittés envers nous, mais qu'ils allaient à terre chercher des vivres; ce qu'ils

exprimaient en portant la main dans leur bouche. Avant d'aborder la frégate, ils avaient posé leurs mains sur la poitrine et levé les bras vers le ciel : nous répétâmes ces gestes, et ils se déterminèrent alors à venir à bord ; mais c'est avec une méfiance que leur physionomie n'a jamais cessé d'exprimer. Ils nous invitaient cependant à approcher la terre, nous faisant connaître que nous n'y manquerions de rien. Ces insulaires ne sont ni Chinois ni Japonais ; mais, situés entre ces deux empires, ils paraissent tenir des deux peuples ; ils étaient vêtus d'une chemise et d'un caleçon de toile de coton ; leurs cheveux, retroussés sur le sommet de la tête, étaient roulés autour d'une aiguille qui nous a paru d'or ; chacun avait un poignard dont le manche paraît aussi d'or. Leurs pirogues n'étaient construites qu'avec des arbres creusés, et ils les manœuvraient assez mal. J'aurais beaucoup désiré d'aborder ces îles ; mais le courant nous portait au nord avec une extrême vitesse, et nous étions beaucoup tombés sous le vent. D'ailleurs nous n'avions pas un moment à perdre, et il nous importait d'être sortis des mers du Japon avant le mois de juin, époque des orages et des ouragans qui rendent ces mers les plus dangereuses de l'univers.

Des vaisseaux qui auraient des besoins trouve-

raient à se pourvoir d'eau, de vivres et de bois dans cette île, et peut-être même à y lier quelque petit commerce; mais comme elle n'a guère que quatre ou cinq lieues de tour, il n'est pas vraisemblable que sa population excède quatre ou cinq cents personnes, et quelques aiguilles d'or ne sont pas une preuve de richesse. Je lui ai conservé le nom d'*île de Kumi* : c'est ainsi qu'elle est nommée sur la carte du père Gaubil.

**Les frégates entrent dans la mer du Japon, et prolongent la côte de Chine.**

D'après les détails de ce missionnaire sur la grande île de Likeu, capitale de toutes les îles à l'orient de Formose, je suis assez porté à croire que les Européens y seraient reçus favorablement, et qu'ils trouveraient peut-être à y faire un commerce aussi avantageux qu'au Japon. A une heure après midi je forçai de voile au nord, sans attendre les insulaires, qui nous avaient exprimé par signes qu'ils seraient bientôt de retour avec des comestibles. Nous étions encore dans l'abondance, et le meilleur vent nous invitait à ne pas perdre un temps si précieux. Je continuai ma route au nord toutes voiles dehors, et nous n'étions plus en vue de l'île Kumi au coucher du soleil : au jour, j'eus

connaissance d'une île dans le nord-nord-est, et de plusieurs rochers ou îlots plus à l'est : je dirigeai ma route pour passer à l'ouest de cette île, qui est ronde et bien boisée dans la partie occidentale : je la rangeai à un tiers de lieue sans trouver fond, et je n'aperçus aucune trace d'habitation ; elle est si escarpée, que je ne la crois pas même habitable ; son étendue peut être de deux tiers de lieue de diamètre, ou de deux lieues de tour. Lorsque nous fûmes par son travers, nous eûmes connaissance d'une seconde île de même grandeur, aussi boisée, et à peu près de même forme, quoique un peu plus basse ; elle nous restait au nord-nord-est, et entre ces îles nous remarquâmes cinq groupes de rochers autour desquels volaient une immense quantité d'oiseaux. J'ai conservé à cette dernière le nom d'*île de Hoa-Pinsu;* et à celle plus au nord et à l'est le nom de *Tiaoyu-Su,* donnés par le même père Gaubil à des îles qui se trouvent dans l'est de la pointe septentrionale de Formose.

Nous étions enfin sortis de l'archipel des îles de Likeu, et nous allions entrer dans une mer plus vaste, entre le Japon et la Chine, où quelques géographes prétendent qu'on trouve toujours fond.

Cette observation est exacte. J'éprouvai sur la

côte de la Chine des contrariétés qui ne me permirent pas de faire sept à huit lieues par jour ; les brumes y furent aussi épaisses et aussi constantes que sur les côtes de Labrador ; les vents très-faibles n'y variaient que du nord-est à l'est. Nous étions souvent, dans un calme plat, obligés de mouiller et de faire des signaux pour nous conserver à l'ancre, parce que nous n'apercevions point *l'Astrolabe*, quoique nous fussions à portée de la voix. Les courants étaient si violents, que nous ne pouvions tenir un plomb sur le fond pour nous assurer si nous ne chassions pas ; la marée n'y filait cependant qu'une lieue par heure ; mais sa direction était incalculable ; elle changeait à chaque instant, et faisait exactement le tour du compas dans douze heures, sans qu'il y eût un seul moment de mer étale. Dans l'espace de dix à douze jours nous n'eûmes qu'une seule belle éclaircie qui nous permit d'apercevoir un îlot ou rocher situé sur notre gauche : bientôt il s'embruma, et nous ignorons s'il est contigu au continent, car nous n'eûmes jamais la vue de la côte.

### Nous faisons route pour l'île Quelpaert.

Le 19 mai, après un calme qui durait depuis quinze jours avec un brouillard très-épais, les

vents se fixèrent au nord-ouest grand frais; le temps resta terne et blanchâtre, mais l'horizon s'étendit à plusieurs lieues. La mer, qui avait été si belle jusqu'alors, devint extrêmement grosse. J'étais à l'ancre par vingt-cinq brasses au moment de cette crise; je fis signal d'appareiller, et je dirigeai ma route, sans perdre un seul instant, au nord-est-quart-est, vers l'île Quelpaert, qui était le premier point de reconnaissance intéressant avant que d'entrer dans le canal du Japon. Cette île, qui n'est connue des Européens que par le naufrage du vaisseau hollandais *Sparrow-Hawk*, en 1635, était, à cette même époque, sous la domination du roi de Corée. Nous en eûmes connaissance le 21 mai par le temps le plus beau.

Il n'est guère possible de trouver une île qui offre un plus bel aspect; un pic d'environ mille toises, qu'on peut apercevoir de dix-huit à vingt lieues, s'élève au milieu de l'île, dont il est sans doute le réservoir; le terrain descend en pente très-douce jusqu'à la mer, d'où les habitations paraissent en amphithéâtre. Le sol nous a semblé cultivé jusqu'à une très-grande hauteur. Nous apercevions, à l'aide de nos lunettes, des divisions de champs; ils sont très-morcelés, ce qui prouve une grande population. Cette île appar-

tient malheureusement à un peuple à qui toute communication est interdite avec les étrangers, et qui retient dans l'esclavage ceux qui ont le malheur de faire naufrage sur ces côtes. Quelques-uns des Hollandais du vaisseau *Sparrow-Hawk* y trouvèrent moyen, après une captivité de dix-huit ans, pendant laquelle ils reçurent plusieurs fois la bastonnade, d'enlever une barque et de passer au Japon, d'où ils se rendirent à Batavia, et enfin à Amsterdam. Cette histoire, dont nous avions la relation sous les yeux, n'était pas propre à nous engager à envoyer un canot au rivage: nous avions vu deux pirogues s'en détacher; mais elles ne nous approchèrent jamais à une lieue, et il est vraisemblable que leur dessein était seulement de nous observer, et peut-être de donner l'alarme sur la côte de Corée; je continuai ma route, et je mis en panne pour attendre le jour, qui fut terne, mais sans brume épaisse. Nous eûmes alors connaissance de différentes îles ou rochers qui forment une chaîne de plus de quinze lieues en avant du continent de la Corée. Le soleil enfin perça le brouillard, et nous pûmes faire les meilleures observations de latitude et de longitude; ce qui est bien important pour la géographie, aucun vaisseau européen connu n'ayant jamais parcouru ces mers tracées sur nos mappe-

mondes, d'après les cartes japonaises ou coréennes, publiées par les jésuites. A la vérité, ces missionnaires les ont corrigées sur des routes par terre, relevées avec beaucoup de soin, et assujetties à de très-bonnes observations faites à Pékin, en sorte que les erreurs en sont peu considérables; et l'on doit convenir qu'ils ont rendu des services essentiels à la géographie de cette partie de l'Asie, que seuls ils nous ont fait connaître, et dont ils nous ont donné des cartes qui approchent beaucoup de la vérité. Les navigateurs ont seulement à désirer à cet égard les détails hydrographiques qui n'ont pu y être tracés, puisque ces jésuites voyageaient par terre.

Le 25, nous passâmes dans la nuit le détroit de la Corée, en sondant toutes les demi-heures; et comme la côte de Corée me parut plus intéressante à suivre que celle du Japon, je l'approchai à deux lieues, et fis une route parallèle à sa direction.

### Côte de la Corée.

Le canal qui sépare la côte du continent de celle du Japon peut avoir quinze lieues; mais il est très-rétréci jusqu'à dix lieues par des rochers qui, depuis l'île Quelpaert, n'ont pas cessé de border la côte méridionale de Corée, et qui ont fini seu-

lement lorsque nous avons eu doublé la pointe du sud-est de cette presqu'île; en sorte que nous avons pu suivre le continent de très-près, voir les maisons et les villes qui sont sur les bords de la mer, et réconnaître l'entrée des baies. Nous vîmes sur des sommets de montagnes quelques fortifications qui ressemblent parfaitement à des forts européens; et il est vraisemblable que les plus grands moyens de défense des Coréens sont dirigés contre les Japonais. Cette partie de la côte est très-belle pour la navigation, car on n'y aperçoit aucun danger, et l'on y trouve soixante brasses, fond de vase, à trois lieues au large; mais le pays est montueux et paraît très-aride. La vue de nos vaisseaux n'inspira pas beaucoup d'effroi à une douzaine de champans ou sommes qui naviguaient le long de la côte. Ces sommes ne paraissaient différer en rien de celles des Chinois; leurs voiles étaient pareillement de nattes. J'aurais beaucoup désiré qu'elles eussent osé nous accoster; mais elles continuèrent leur route sans s'occuper de nous, et le spectacle que nous leur donnions, quoique nouveau pour eux, n'excita pas leur attention. Je vis cependant, à onze heures, deux bateaux mettre à la voile pour nous reconnaître, s'approcher de nous à une lieue, nous suivre pendant deux heures, et retourner ensuite dans le

port dont ils étaient sortis le matin. Ainsi, il est d'autant plus évident que nous avions jeté l'alarme sur la côte de Corée, que dans l'après-midi on vit des feux allumés sur toutes les pointes.

Cette journée du 26 fut une des plus belles de cette campagne, et des plus intéressantes par les relèvements que nous avions faits d'un développement de côtes de plus de trente lieues. Malgré ce beau temps, nous éprouvâmes ce même jour encore une tempête qui nous fut présagée par un singulier phénomène : les vigies crièrent du haut des mâts qu'elles sentaient des vapeurs brûlantes, semblables à celles de la bouche d'un four, qui passaient comme des bouffées et se succédaient d'une demi-minute à l'autre. Tous les officiers montèrent au haut des mâts et éprouvèrent la même chaleur. La température était alors de 14° sur le pont; nous envoyâmes sur les barres des perroquets un thermomètre, et il monta à 20°; cependant les bouffées de chaleur passaient très-rapidement, et, dans les intervalles, la température de l'air ne différait pas de celle du niveau de la mer.

Le lendemain 27, je crus devoir diriger ma route sur la pointe du sud-ouest de l'île Niphon, dont le capitaine King avait assujetti la pointe nord-est ou le cap Nabo à des observations exac-

tes. Ces deux points devront enfin fixer les incertitudes des géographes, à qui il ne restera plus qu'à exercer leur imagination sur les contours des côtes.

### Ile Dagelet.

Bientôt j'aperçus dans le nord-nord-est une île qui n'est portée sur aucune carte. Je la nommai *île Dagelet*, du nom de cet astronome, qui la découvrit le premier. Elle n'a guère que trois lieues de circonférence; je la prolongeai et j'en fis presque le tour à un tiers de lieue de distance, sans trouver fond; je pris alors le parti de mettre un canot à la mer, commandé par M. Boutin. Il ne trouva fond que tout proche de l'île. Elle est très-escarpée, mais couverte jusqu'à la mer des plus beaux arbres. Un rempart de roc vif et presque aussi à pic qu'une muraille la cerne dans tout son contour, à l'exception de sept petites anses de sable, sur lesquelles il est possible de débarquer. C'est dans ces anses que nous aperçûmes sur le chantier des bateaux d'une forme tout-à-fait chinoise. Les ouvriers, effrayés en nous voyant, s'enfuirent dans un bois voisin; nous ne vîmes d'ailleurs que quelques cabanes, sans villages et sans culture.

Je désirais trouver un mouillage pour persua-

der à ces peuples, par des bienfaits, que nous n'étions pas leurs ennemis; mais des courants assez violents nous éloignaient de terre. La nuit approchait, et la crainte où j'étais d'être porté sous le vent et de ne pouvoir être rejoint par le canot m'obligea de lui ordonner de venir à bord, au moment où il allait débarquer sur le rivage. Je ralliais *l'Astrolabe,* qui était beaucoup dans l'ouest, où elle avait été entraînée par les courants, et nous passâmes la nuit dans un calme occasioné par la hauteur des montagnes de l'île Dagelet, qui interceptaient la brise du large.

**Rencontre de plusieurs bâtiments japonais et chinois.**

Les vents nous furent constamment contraires les jours suivants. Le 2 juin, nous eûmes connaissance de deux bâtiments japonais, dont un passa à la portée de notre voix; il avait vingt-deux hommes d'équipage, tous vêtus de soutanes bleues de la forme de celles de nos prêtres. Ce bâtiment, du port d'environ cent tonneaux, avait un seul mât très-élevé. Sa voile était immense. Tout me fit juger que ces deux bâtiments n'étaient pas destinés à s'éloigner des côtes, et qu'on n'y serait pas sans danger dans les grosses mers pendant un coup de vent. Il est vraisemblable que les Japonais

ont pour l'hiver des embarcations plus propres à braver le mauvais temps. Nous passâmes si près de l'un de ces bâtiments, que nous observâmes jusqu'à la physionomie des individus ; elle n'exprima jamais la crainte ni l'étonnement ; ils continuèrent leur route au sud, bien empressés sans doute d'aller annoncer la rencontre de deux vaisseaux étrangers dans des mers où aucun navigateur européen n'avait pénétré jusqu'à nous.

Le lendemain, nous essuyâmes un très-mauvais temps, et nous aperçûmes, à différentes époques de la journée, sept bâtiments chinois, mâtés comme celui dont j'ai parlé, mais plus à même de résister aux efforts du vent et de la tempête. Ils ressemblaient en tout à celui qu'aperçut le capitaine King lors du troisième voyage de Cook. La journée du lendemain fut extrêmement brumeuse ; nous aperçûmes encore deux bâtiments japonais ; et ce ne fut que le 6 que nous eûmes connaissance du cap Noto sur la côte occidentale du Japon, et de l'île Jootsi-Sima, qui en est séparée par un canal d'environ cinq lieues. Le temps était clair et l'horizon très-étendu. Quoique à six lieues de terre, nous en distinguions les détails, les arbres, les rivières et les éboulements. Des îlots ou des rochers que nous côtoyâmes à deux lieues, et qui étaient liés entre eux par des chaînes de roches à fleur d'eau, nous

empêchèrent d'approcher plus près de la côte. Cette île est petite, plate, mais bien boisée, et d'un aspect très-agréable ; je crois que sa circonférence n'excède pas deux lieues; elle nous a paru très-habitée.

Nous avons remarqué entre les maisons des édifices considérables ; et, auprès d'une espèce de château qui était à la pointe du sud-est, nous avons remarqué des fourches patibulaires, ou au moins des piliers avec une large poutre posée en travers. Peut-être ces piliers avaient-ils une autre destination ; il serait assez singulier que les usages des Japonais, si différens des nôtres, s'en fussent rapprochés sur ce point.

### Côte de la Tartarie.

Les jours suivants nous courûmes au nord-ouest pour nous éloigner du cap Noto; et le 11 juin, nous eûmes connaissance de la côte de Tartarie. Le point de la côte sur lequel nous atterrîmes est précisément celui qui sépare la Corée de la Tartarie des Mantcheoux : c'est une terre très-élevée que nous aperçûmes à vingt lieues de distance. Les montagnes, sans avoir l'élévation de celles de la côte de l'Amérique, ont au moins six ou sept cents toises de hauteur. J'approchai jusqu'à quatre-

vingts brasses de la côte ; elle était très-escarpée, mais couverte d'arbres et de verdure. On apercevait sur la cime des montagnes de la neige, mais en très-petite quantité. On n'y voyait aucune trace de culture ni d'habitation, et nous pensâmes que les Tartares Mantcheoux, qui sont nomades et pasteurs, préféraient à ces bois et à ces montagnes des plaines et des vallons où leurs troupeaux trouvaient une nourriture plus abondante. Dans cette longueur de côte de quarante lieues, nous ne rencontrâmes l'embouchure d'aucune rivière. Je me flattais de découvrir un lieu plus commode pour mouiller, et je continuai ma route avec le plus beau temps et le ciel le plus clair dont nous eussions joui depuis notre départ d'Europe.

Les journées du 15 et du 18 furent très-brumeuses : nous nous éloignâmes peu de la côte de Tartarie, et nous en avions connaissance dans les éclaircies ; mais ce dernier jour sera marqué dans notre journal par l'illusion la plus complète dont j'aie été le témoin depuis que je navigue.

Le plus beau ciel succéda, à quatre heures du soir, à la brume la plus épaisse ; nous découvrîmes le continent qui s'étendait de l'ouest un quart sud-ouest au nord un quart nord-est, et peu après dans le sud, une grande terre qui allait rejoindre la Tartarie vers l'ouest, ne laissant pas entre elle

et le continent une ouverture de 15°. Nous distinguions les montagnes, les ravins, enfin tous les détails du terrain, et nous ne pouvions pas concevoir par où nous étions entrés dans ce détroit, qui ne pouvait être que celui de Tessoy, à la recherche duquel nous avions renoncé. Dans cette situation, je crus devoir serrer le vent et gouverner au sud-est; mais bientôt ces mornes, ces ravins disparurent. Le banc de brume le plus extraordinaire que j'eusse jamais vu occasiona notre erreur; nous le vîmes se dissiper; ses formes, ses teintes s'élevèrent, se perdirent dans la région des nuages, et nous eûmes encore assez de jour pour qu'il ne nous restât plus aucune incertitude sur l'inexistence de cette terre fantastique. Je fis route toute la nuit sur l'espace de mer qu'elle avait paru occuper, et au jour rien ne se montra à nos yeux.

Les jours suivants nous prolongeâmes, sur une étendue de plus de vingt lieues, la côte de Tartarie, dont la pureté de l'air nous permit d'apercevoir toutes les formes parfaitement prononcées, mais sans découvrir nulle part l'apparence d'une baie : nous vîmes un sommet de montagnes, dont la forme est absolument celle d'une table ; je lui en ai donné le nom, afin qu'il fût reconnu des navigateurs. Depuis que nous prolongions cette terre, nous n'avions vu aucune trace d'habitation;

pas une seule pirogue ne s'était détachée de la côte; et ce pays, quoique couvert des plus beaux arbres qui annoncent un sol fertile, semble être dédaigné des Tartares et des Japonais. Ces peuples pourraient y former de brillantes colonies; mais la politique de ces derniers est, au contraire, d'empêcher toute émigration et toute communication avec les étrangers : ils comprennent sous cette dénomination les Chinois comme les Européens.

### Baie de Ternai.

Le 23, les vents s'étaient fixés au nord, et je me décidai à faire route par une baie que je voyais dans l'ouest-nord-ouest, et où il était vraisemblable que nous trouverions un bon mouillage; nous y laissâmes tomber l'ancre à six heures du soir par vingt-quatre brasses, fond de sable, à une demi-lieue du rivage. Je la nommai *Baie de Ternai.*

Partis de Manille depuis soixante-quinze jours, nous avions, à la vérité, prolongé les côtes de l'île Quelpaert, de la Corée, du Japon; mais ces contrées, habitées par des peuples barbares envers les étrangers, ne nous avaient pas permis de songer à y relâcher : nous savions, au contraire, que les Tartares étaient hospitaliers; nous brûlions

d'impatience d'aller reconnaître cette terre, dont notre imagination était occupée depuis notre départ de France. C'était la seule partie du globe qui eût échappé à l'activité infatigable du capitaine Cook; et nous devons peut-être au funeste événement qui a terminé ses jours le petit avantage d'y avoir abordé les premiers. Il nous était prouvé que *le Kastrikum* n'avait jamais navigué sur les côtes de Tartarie; et nous nous flattions de trouver dans le cours de cette campagne de nouvelles preuves de cette vérité.

Les géographes qui, sur le rapport du père des Anges, et d'après quelques cartes japonaises, avaient tracé le détroit de Tessoy, déterminé les limites du Jesso, de la terre de la Compagnie et de celle des États, avaient tellement défiguré la géographie de cette partie de l'Asie, qu'il était nécessaire de terminer à cet égard toutes les anciennes discussions par des faits incontestables. La latitude de la baie de Ternai était précisément la même que celle du port d'Acqueis, où avaient abordé les Hollandais : néanmoins le lecteur en trouvera la description bien différente.

Cinq petites anses, semblables aux côtés d'un polygone régulier, forment le contour de cette rade; elles sont séparées entre elles par des coteaux couverts d'arbres jusqu'à la cime. Le prin-

temps le plus frais n'a jamais offert en France des nuances d'un vert si vigoureux et si varié.

Et quoique nous n'eussions aperçu, depuis que nous prolongions la côte, ni une seule pirogue, ni un seul feu, nous ne pouvions croire qu'un pays qui paraissait aussi fertile, et à une si grande proximité de la Chine, fût sans habitants : nous y débarquâmes. Nous aperçûmes des cerfs et des ours qui paissaient tranquillement sur le bord de la mer. Sur-le-champ nos armes de chasse furent préparées, et nos matelots prirent à la ligne douze ou quinze morues, dont nous avions un grand besoin. Le sol était tapissé des mêmes plantes qui croissent dans nos climats; on rencontrait à chaque pas des roses, des lis, des muguets, et généralement toutes nos fleurs des prés. Les pins couronnaient le sommet des montagnes; les bords des rivières étaient plantés de saules, de bouleaux, d'érables, et sur la lisière des grands bois on voyait des pommiers et des azicoliers en fleur, avec des massifs de noisetiers. Notre surprise augmentait lorsque nous songions qu'un excédant de population surcharge le vaste empire de la Chine, au point que les lois ne sévissent pas contre des pères assez barbares pour noyer ou détruire leurs enfants; et que ce peuple, dont on vante tant la police, n'ose point s'étendre au-delà de sa mu-

raille pour tirer sa subsistance d'une terre dont il faudrait plutôt arrêter que provoquer la végétation. Nous trouvions, à la vérité, à chaque pas des traces d'hommes marquées par des destructions, plusieurs arbres coupés avec des instruments tranchants; les vestiges des ravages du feu paraissaient en vingt endroits, et nous aperçûmes quelques abris qui avaient été élevés par des chasseurs au coin des bois; tout enfin nous fit juger que les Tartares s'approchent des bords de la mer dans la saison de la pêche et de la chasse; qu'en ce moment ils étaient rassemblés en peuplades le long des rivières, et que le gros de la nation vivait dans l'intérieur des terres, sur un sol peut-être plus propre à la multiplication de ses immenses troupeaux.

Nos chasseurs tuèrent trois faons seulement; aussi notre pêche valait-elle mieux que notre chasse : nous y fûmes en effet plus heureux ou plus adroits. Chacune des cinq anses qui forment le contour de la baie de Ternai offrait un lieu commode pour étendre la seine, et avoir un ruisseau auprès duquel notre cuisine était établie. Les poissons n'avaient qu'un saut à faire du filet dans nos marmites : nos équipages en eurent en abondance à chaque repas.

### Tombeau tartare.

Ce fut à la suite d'une de ces parties de pêche que nous découvrîmes sur le bord d'un ruisseau un tombeau tartare placé à côté d'une case ruinée, et presque enterré sous l'herbe. Notre curiosité nous porta à l'ouvrir, et nous y vîmes deux personnes l'une à côté de l'autre; leurs têtes étaient couvertes d'une calotte de taffetas; leurs corps, enveloppés d'une peau d'ours, avaient une ceinture de cette même peau, à laquelle pendaient de petites monnaies chinoises et différents bijoux de cuivre : des rassades bleues étaient répandues et comme semées dans ce tombeau. Nous y trouvâmes aussi dix ou douze espèces de bracelets d'argent du poids de deux gros chacun, une hache de fer, un couteau du même métal, une cuillère de bois, un peigne, un petit sac de nankin bleu plein de riz. Rien n'était encore dans l'état de décomposition, et l'on ne pouvait guère donner plus d'un an d'ancienneté à ce monument : sa construction nous parut inférieure à celle des tombeaux de la baie du port des Français.

Les monnaies chinoises, le nankin bleu, le taffetas, les calottes prouvent que ces peuples sont en commerce réglé avec ceux de la Chine, et il

est vraisemblable qu'ils sont sujets aussi de cet empire.

Le riz, enfermé dans un petit sac de nankin bleu, désigne une coutume chinoise fondée sur l'opinion d'une continuation de besoins dans l'autre vie.

Le spectacle ravissant que nous offrait cette partie de la Tartarie orientale n'avait cependant rien d'intéressant pour nos botanistes et nos lithologistes. Les plantes y sont absolument les mêmes qu'en France, et les substances dont le sol est composé n'en diffèrent pas davantage. Des schistes, des quartz, du jaspe, du porphyre violet, de petits cristaux, des roches roulées, voilà les échantillons que les lits des rivières nous ont offerts, sans que nous ayons pu y voir la moindre trace de métaux.

Enfin, le 27 au matin, après avoir déposé à terre différentes médailles avec une bouteille et une inscription qui contenait la date de notre arrivée, les vents ayant passé au sud, je mis à la voile, et je prolongeai la côte à deux tiers de lieue du rivage, naviguant toujours sur un fond de quarante brasses, sable vaseux, et assez près pour distinguer l'embouchure du plus petit ruisseau. Nous fîmes ainsi cinquante lieues avec le plus beau temps que les navigateurs puissent désirer.

Les brumes et les calmes nous contrarièrent un peu jusqu'au 4 juillet. Nous prîmes dans ce temps plus de huit cents morues. J'ordonnai de saler et de mettre en barriques l'excédant de notre consommation. La drague rapporta aussi une assez grande quantité d'huîtres, dont la nacre était si belle, qu'il paraissait très-possible qu'elles continssent des perles, quoique nous n'en eussions trouvé que deux à demi formées dans le talon. Cette rencontre rend très-vraisemblable le récit des jésuites, qui nous ont appris qu'il se fait une pêche de perles à l'embouchure de plusieurs rivières de la Tartarie orientale : mais on doit supposer que c'est vers le sud, aux environs de la Corée.

### Relâche à la baie de Suffren.

Le 4, à trois heures du matin, il se fit une belle éclaircie; nous relevâmes la terre jusqu'au nord-est un quart-nord, et nous avions par notre travers, à deux milles dans l'ouest-nord-ouest, une grande baie dans laquelle coulait une rivière de quinze à vingt toises de largeur. Un canot de chaque frégate fut armé pour aller la reconnaître : la descente était facile, et le fond montait graduellement jusqu'au rivage. L'aspect du pays est à peu près le même que celui de la baie de Ternai; et, quoique

à trois degrés de plus au nord, les productions de la terre, et les substances dont elle est composée, n'en diffèrent que très-peu. Les traces d'habitants étaient ici beaucoup plus fraîches, et peut-être y avait-il quelques chasseurs que la crainte avait fait fuir dans les bois. Le rapport des officiers et celui de nos naturalistes ne me donnèrent aucune envie de prolonger mon séjour dans cette baie, à laquelle je donnai le nom de *baie de Suffren*.

Nous nous en écartâmes avec une petite brise du nord-est, à l'aide de laquelle je crus pouvoir m'éloigner de la côte. La brume et le calme nous obligèrent à mouiller à une lieue plus au large, par quarante brasses, fond de sable vaseux. Enfin, le 5, malgré la brume, la brise ayant fraîchi du sud-ouest, je mis à la voile.

### Nous nous apercevons que nous naviguons dans un canal.

Le 6, nous eûmes à lutter contre des vents violents et contraires. J'étais résolu à reconnaître la côte de Tartarie jusqu'au cinquantième degré de latitude, et ensuite de retourner vers le Jesso et l'Oku-Jesso, bien certain, s'ils n'existaient pas, de remonter au moins les Kuriles, en avançant vers l'est; mais le 7 au matin nous eûmes connaissance d'une île

qui paraissait très-étendue sur notre droite ; nous n'en distinguions aucune pointe, et ne pouvions discerner que les sommets, qui, s'étendant jusqu'au sud-est, annonçaient que nous étions déjà assez avancés dans le canal qui la sépare du continent. Je pensai d'abord que c'était l'île Ségalien, dont la partie méridionale avait été placée par les géographes deux degrés trop au nord ; et je jugeai que, si je dirigeais ma route dans le canal, je serais forcé de le suivre jusqu'à sa sortie dans la mer d'Okhotsk, à cause de l'opiniâtreté des vents du sud qui, pendant cette saison, règnent constamment sur ces parages. Cette situation eût mis un obstacle invincible au désir que j'avais d'explorer entièrement cette mer; et après avoir levé la carte la plus exacte de la côte de Tartarie, il ne me restait, pour effectuer ce plan, qu'à prolonger à l'ouest les premières lignes que je rencontrerais jusqu'au quarante-quatrième degré : en conséquence je dirigeai ma route vers le sud-est.

L'aspect de cette terre était bien différent de celui de la Tartarie; on n'y apercevait que des rochers avides dont les cavités conservaient encore de la neige; mais nous en étions à une trop grande distance pour découvrir les terres basses qui pouvaient, comme celles du continent, être couvertes d'arbres et de verdure. Je donnai à la plus élevée

de ces montagnes, qui se termine comme le soupirail d'un fourneau, le nom de *pic Lamanon*, à cause de sa forme volcanique, et parce que le physicien de ce nom a fait une étude particulière de différentes matières mises en fusion par le feu des volcans.

Il nous fallut ensuite naviguer à tâtons dans ce canal, enveloppé d'une brume si épaisse, que notre horizon ne s'étendait guère qu'à une portée de fusil. J'attendais avec la plus vive impatience une éclaircie pour prendre un parti; elle se fit le 11 après midi. Ce n'est que dans ces parages à brume que l'on voit, bien rarement à la vérité, des horizons d'une très-grande étendue, comme si la nature voulait, en quelque sorte, compenser par des instants de la plus vive clarté, les ténèbres profondes et éternelles qui sont répandues sur toutes ces mers. Le rideau se leva à deux heures après midi, et nous relevâmes des terres depuis le nord un quart nord-est, jusqu'au nord un quart nord-ouest.

**Relâche à la baie de Langle. — Mœurs et coutumes des habitants.**

L'éloignement où j'étais de cette côte lorsque je l'aperçus pour la première fois, m'avait induit en

erreur; mais en l'approchant davantage, je la trouvai aussi boisée que celle de Tartarie. Enfin, le 12 juillet au soir, la brise du sud étant beaucoup diminuée, j'accostai la terre, et je laissai tomber l'ancre par quatorze brasses, sable vaseux, à deux milles d'une petite anse dans laquelle coulait une rivière. M. de Langle, qui avait mouillé une heure avant moi, se rendit tout de suite à mon bord; il avait déjà débarqué ses canots et ses chaloupes, et il me proposa de descendre avant la nuit pour reconnaître le terrain et savoir s'il y avait espoir de tirer quelques informations des habitants. Nous apercevions, à l'aide de nos lunettes, quelques cabanes et deux insulaires qui paraissaient s'enfuir vers les bois. J'acceptai la proposition de M. de Langle; les deux seules cases de cette baie furent abandonnées au moment du débarquement; le feu y était encore allumé, aucun des meubles n'en avait été enlevé; nous y trouvâmes une portée de petits chiens dont les yeux n'étaient pas encore ouverts, et la mère, qu'on entendait aboyer dans les bois, faisait juger que les propriétaires de ces cases n'étaient pas éloignés.

M. de Langle y fit déposer des haches, différents outils de fer, des rassades, et généralement tout ce qu'il crut utile et agréable à ces insulaires,

persuadé qu'après son rembarquement les habitants y retourneraient, et que nos présents leur prouveraient que nous n'étions pas des ennemis.

### Arrivée de sept insulaires.

Au moment où M. de Langle allait retourner à bord, il vit aborder sur le rivage une pirogue avec sept hommes, qui ne parurent nullement effrayés de notre nombre. Ils échouèrent leur petite embarcation sur le sable, et s'assirent sur des nattes au milieu de nos matelots avec un air de sécurité qui prévint beaucoup en leur faveur. Dans ce nombre étaient deux vieillards ayant une longue barbe blanche, vêtus d'une étoffe d'écorce d'arbres, assez semblable aux pagnes de Madagascar. Deux des sept insulaires avaient des habits de nankin bleu ouatés, et la forme de leur habillement différait peu de celle des Chinois. Leur tête était nue, et, chez deux ou trois, entourée seulement d'un bandeau de peau d'ours. Tous avaient des bottes de peau de loup marin, avec un pied à la chinoise très-artistement travaillé. Leurs armes étaient des arcs, des piques et des flèches garnies en fer. Les manières de ces habitants étaient graves, nobles et très-affectueuses. M. de Langle leur fit quelques présents et leur exprima, par signes,

que la nuit l'obligeait de retourner à bord, mais qu'il désirait beaucoup les retrouver le lendemain, pour leur offrir quelque autre chose. Ils firent signe à leur tour qu'ils dormaient dans les environs, et qu'ils seraient exacts au rendez-vous. Les canots ne furent de retour à bord que vers les onze heures du soir; le rapport qui me fut fait excita vivement ma curiosité. J'attendis le jour avec impatience, et j'étais à terre avec la chaloupe et le grand canot avant le lever du soleil. Les insulaires arrivèrent dans l'anse peu de temps après; ils venaient du nord, où nous avions jugé que leur village était situé; ils furent bientôt suivis d'une seconde pirogue, et nous comptâmes vingt-un habitants. Dans ce nombre se trouvaient les propriétaires des cabanes, que les effets laissés par M. de Langle avaient rassurés; mais pas une femme ne les avait accompagnés, et nous avons lieu de croire qu'ils en sont très-jaloux.

M. de Langle, avec tout son état-major, arriva à terre bientôt après moi; et avant que notre conversation avec les insulaires eût commencé, elle fut précédée de présents de toute espèce. Ils paraissaient ne faire cas que des choses utiles; le fer et les étoffes prévalaient sur tout; ils connaissaient les métaux comme nous, ils préféraient l'argent au cuivre, le cuivre au fer, etc. Ils étaient fort

pauvres; trois ou quatre seulement avaient des pendants d'oreilles d'argent, ornés de rassades bleues, absolument semblables à ceux que j'avais trouvés dans le tombeau de la baie de Ternai, et que j'avais pris pour des bracelets. Leurs autres petits ornements étaient de cuivre, comme ceux du même tombeau; leurs briquets et leurs pipes paraissaient chinois ou japonais; celles-ci étaient de cuivre blanc parfaitement travaillé. En désignant de la main le couchant, ils nous firent entendre que le nankin bleu dont quelques-uns étaient couverts, les rassades et les briquets venaient du pays des Mantcheoux, et ils prononçaient ce nom absolument comme nous-mêmes. Nous sommes portés à croire que l'art de l'écriture leur est connu, et que leurs idées sur le vol ne diffèrent pas des nôtres; et comme ils étaient tous très-scrupuleux, je n'aurais pas craint de leur confier la garde de tous nos effets. Nous parvînmes enfin à leur faire comprendre que nous désirions qu'ils figurassent leurs pays et celui des Mantcheoux.

### Ce qu'ils nous apprennent nous détermine à continuer notre route au nord.

Alors un des vieillards se leva, et avec le bout de sa pique il traça la côte de Tartarie, à l'ouest,

courant à peu près nord et sud. A l'est, vis-à-vis et dans la même direction, il figura son île ; et, en portant la main sur sa poitrine, il nous fit entendre qu'il venait de tracer son propre pays : il avait laissé entre la Tartarie et son île un détroit, et se tournant vers nos vaisseaux, qu'on apercevait du rivage, il marqua par un trait qu'on pouvait y passer. Au sud de cette île il en avait figuré une autre, et avait laissé un détroit, en indiquant que c'était encore une route pour nos vaisseaux. Sa sagacité pour deviner nos questions était très-grande, mais moins encore que celle d'un autre insulaire âgé à peu près de trente ans, qui, voyant que les figures tracées sur le sable s'affaçaient, prit un de nos crayons avec du papier ; il y traça son île, qu'il nomma *Tchoka*, et il indiqua par un trait la petite rivière sur le bord de laquelle nous étions, qu'il plaça aux deux tiers de la longueur de l'île, depuis le nord vers le sud. Il dessina ensuite la terre des Mantcheoux, laissant, comme le vieillard, un détroit au fond de l'entonnoir ; et, à notre grande surprise, il y ajouta le fleuve Ségalien, dont ces insulaires prononçaient le nom comme nous ; il plaça l'embouchure de ce fleuve un peu au sud de la pointe du nord de son île, et il marqua par des traits, au nombre de sept, la quantité de journées de pirogues nécessaire pour se rendre

du lieu où nous étions à l'embouchure du Ségalien; mais comme les pirogues de ces peuples ne s'écartent jamais de terre d'une portée de pistolet, en suivant le contour nous jugeâmes qu'elles ne faisaient guère en droite ligne que neuf lieues par jour, parce que la côte permet de débarquer partout, et qu'il est vraisemblable qu'on se reposait souvent; ainsi nous évaluâmes à soixante-trois lieues au plus notre éloignement de l'extrémité de l'île. Tous les autres insulaires étaient témoins de cette singulière conversation, et approuvaient par leurs gestes les discours de leur compatriote. Nous voulûmes ensuite savoir si ce détroit était fort large; nous cherchâmes à lui faire comprendre notre idée; il la saisit, et plaçant ses deux mains perpendiculairement et parallèlement à deux ou trois pouces l'une de l'autre, il nous fit entendre qu'il figurait ainsi la largeur de la petite rivière de notre aiguade; en les écartant davantage, que cette seconde largeur était celle du fleuve Ségalien, et en les éloignant beaucoup plus, que c'était la largeur du détroit qui sépare son pays de la Tartarie. Il s'agissait de connaître la profondeur de l'eau; mais il nous fut impossible d'avoir là-dessus des données positives. M. de Langle et moi crûmes que, dans tous les cas, il était de la plus grande importance de reconnaître si l'île que nous

prolongions était celle à laquelle les géographes ont donné le nom d'île Ségalien, sans en soupçonner l'étendue au sud. Je donnai ordre de tout disposer sur les frégates pour appareiller le lendemain. La baie où nous étions mouillés reçut le nom de *baie de Langle*, du nom de ce capitaine qui l'avait découverte et y avait mis pied à terre le premier.

Nous employâmes le reste de la journée à visiter le pays et le peuple qui l'habite. Nous n'en n'avons pas rencontré, depuis notre départ de France, qui ait plus excité notre curiosité et notre admiration. Ce n'était plus cet étonnement stupide des Indiens de la baie des Français : nos arts, nos étoffes attiraient l'attention de la baie de Langle ; ils retournaient en tout sens nos étoffes, ils en causaient entre eux, et cherchaient à découvrir par quel moyen on était parvenu à les fabriquer. La navette leur est connue ; j'ai rapporté un métier avec lequel ils font des toiles absolument semblables aux nôtres avec du fil d'écorce de saule. Quoiqu'ils ne cultivent pas la terre, ils profitent avec la plus grande intelligence de ses productions spontanées. Nous avons trouvé dans leurs cabanes beaucoup de racines d'une espèce de lis, que nos naturalistes ont reconnu être le lis jaune ou la *saranne* du Kamtschatka. Ils les font sécher, et c'est leur pro-

vision d'hiver. Nous ignorons si ces insulaires ont une forme de gouvernement, et nous ne pourrions là-dessus que hasarder des conjectures. Mais on ne peut douter qu'ils n'aient beaucoup de considération pour les vieillards, et que leurs mœurs ne soient très-douces; et certainement, s'ils étaient pasteurs et s'ils avaient des troupeaux, je ne me formerais pas une autre idée des usages et des mœurs des patriarches. Ils sont généralement bien faits, d'une constitution forte, d'une physionomie assez agréable, et vêtus d'une manière remarquable. Leur taille est petite.

Je suis très-porté à croire qu'ils n'ont aucune mine dans leurs montagnes. Tous les bijoux d'argent de ces insulaires ne pesaient pas deux onces; et une médaille, avec une chaîne d'argent, que je mis au cou d'un vieillard, qui semblait être le chef de cette troupe, leur parut d'un prix inestimable.

Les Chinois que nous avions à bord n'entendaient pas un seul mot de la langue de ces insulaires; mais ils comprirent parfaitement celle de deux Tartares Mantcheoux, qui, depuis quinze ou vingt jours, avaient passé du continent dans cette île pour y faire peut-être quelque achat de poisson.

La conversation de ces deux Mantcheoux avec

nos Chinois se fit de vive voix. Les détails sur la géographie du pays furent absolument les mêmes; les noms seuls furent changés, parce que vraisemblablement chaque langue a les siens. Ces Mantcheoux dirent qu'ils habitaient à huit journées dans le haut du fleuve Ségalien. Tous ces rapports, joints à ce que nous avions vu sur la côte de Tartarie, prolongée de si près par nos vaisseaux, nous firent penser que les bords de la mer de cette partie de l'Asie ne sont presque pas habités depuis les 42°, ou les limites de la Corée, jusqu'au fleuve Ségalien; que des montagnes, peut-être inaccessibles, séparent cette contrée maritime du reste de la Tartarie, et qu'on n'y aborderait que par mer en remontant quelques rivières, quoique nous n'en eussions aperçu aucune d'une certaine étendue.

Les cabanes de ces insulaires sont bâties avec intelligence; toutes les précautions y sont prises contre le froid; elles sont en bois, revêtues d'une espèce de bouleau, et surmontées d'une charpente couverte de chaume comme celles de nos paysans; la porte est très-basse, et placée dans le pignon; le foyer est au milieu, sous une ouverture du toit, qui donne issue à la fumée; de petites banquettes ou planches, élevées de huit ou dix pouces, règnent au pourtour, et l'intérieur est parqueté

avec des nattes : elles n'ont qu'un désagrément, c'est la puanteur du poisson et de l'huile.

**Nous prolongeons la côte de l'île. — Relâche à la baie d'Estaing.**

Le lendemain nous partîmes à la pointe du jour, et jusqu'au 19 nous louvoyâmes au milieu des brumes. A deux heures après midi de ce même jour, sur la côte occidentale de l'île que nous longions, nous laissâmes tomber l'ancre. J'ai nommé cette baie, la meilleure dans laquelle nous ayons mouillé depuis notre départ de Manille, *baie d'Estaing*. Elle est située par 48° 59′ de latitude au nord et 140° 32′ de longitude orientale. Nos canots y abordèrent à quatre heures du soir, au pied d'une douzaine de cabanes établies à cent pas environ des bords de la mer.

Quelques officiers rencontrèrent deux femmes qui avaient fui et s'étaient cachées dans les herbes : on s'empressa de les rassurer. Leur physionomie est un peu extraordinaire, mais assez agréable; leurs yeux sont petits, leurs lèvres grasses, la supérieure peinte ou tatouée en bleu; car il ne nous a pas été possible de savoir au juste ce qu'il en est. Leurs jambes étaient nues; une longue robe de chambre les enveloppait; et, comme elles

avaient pris un bain dans la rosée des herbes, cette robe de chambre, collée au corps, nous permit d'en dessiner toutes les formes, qui sont peu élégantes : leurs cheveux avaient toute leur longueur, et le dessus de la tête n'était point rasé, tandis qu'il l'était chez les hommes.

M. de Langle, qui débarqua le premier, trouva les insulaires rassemblés autour de quatre pirogues chargées de poisson fumé; ils aidèrent à les pousser à l'eau; et il apprit que les vingt-quatre hommes qui formaient l'équipage étaient Mantcheoux, et qu'ils étaient venus des bords du fleuve Ségalien pour acheter ce poisson. Il eut une longue conversation avec eux par l'entremise de nos Chinois; ils lui confirmèrent tout ce qui nous avait été dit sur la géographie de ces parages par les deux autres Mantcheoux.

Les productions et les substances du sol de la baie d'Estaing ne diffèrent presque pas de celles de la baie de Langle.

Nos canots partirent enfin à huit heures du soir, après que nous eûmes comblé de présents les Tartares et les insulaires : j'ordonnai sur-le-champ de tout disposer pour l'appareillage du lendemain. Le 20, la journée fut très-belle; nous vîmes parfaitement la côte qui s'étendait nord et sud; nous la prolongeâmes à une petite lieue; et à sept heures

du soir une brume épaisse nous ayant enveloppés, nous mouillâmes par trente-sept brasses, fond de vase et de petits cailloux. La côte était beaucoup plus montueuse et plus escarpée que dans la côte méridionale. Nous n'aperçûmes ni feu ni habitation; et comme la nuit approchait, nous n'envoyâmes point de canot à terre.

Obligé de suivre l'une ou l'autre côte, j'avais donné la préférence à celle de l'île, afin de ne pas manquer le détroit, s'il en existait un. Mes conjectures sur la proximité de la côte de Tartarie étaient tellement fondées, qu'aussitôt que notre horizon s'étendait un peu, nous en avions une parfaite connaissance. Le canal commença à se rétrécir par les cinquante degrés, et il n'eut plus que douze ou treize degrés de largeur.

Le 22 au soir, je mouillai à une lieue de terre par trente-sept brasses, fond de vase; j'étais par le travers d'une rivière; on voyait à trois lieues au nord un pic très-remarquable; sa base est sur le bord de la mer, et son sommet, de quelque côté qu'on l'aperçoive, conserve la forme la plus régulière. Il est couvert d'arbres et de verdure jusqu'à la cime : je lui ai donné le nom de *pic de La Martinière,* parce qu'il offre un beau champ aux recherches de la botanique, dont le savant de ce nom fait son occupation principale. Comme, en

prolongeant la côte de l'île depuis la baie d'Estaing, je n'avais aperçu aucune habitation, je voulus éclaircir mes doutes à ce sujet; j'ordonnai à M. de Clonard d'aller reconnaître l'anse dans laquelle coulait la petite rivière dont nous apercevions le ravin. Il était de retour à huit heures du soir; il me rapporta qu'il avait abordé à l'embouchure d'un ruisseau rempli de saumons, dont la largeur n'excédait pas quatre toises, ni la profondeur un pied; qu'en cet endroit la végétation était encore plus vigoureuse que dans les baies où nous avions abordé, et les arbres d'une plus forte dimension. Nos botanistes y firent une ample collection de plantes assez rares, et nos lithologistes rapportèrent beaucoup de cristaux, de spath, et d'autres pierres curieuses, mais rien qui annonçât que ce pays eût aucune mine de métal.

Pendant que les équipages de nos canots faisaient à terre cette abondante moisson, nous prenions à bord beaucoup de morues, et ce mouillage de quelques heures nous donna des provisions fraîches pour une semaine. Je nommai cette rivière *le ruisseau du Saumon*, parce que nos matelots y en avaient pris une grande quantité.

Le 23, nous observâmes 50° 54′ de latitude nord, et notre longitude n'avait presque pas changé depuis la baie de Langle. Je ne jugeai pas à propos

de reconnaître particulièrement cette baie, que je nommai *baie de la Jonquière* : j'en ai cependant traversé la largeur. Depuis que nous avions atteint le cinquantième degré de latitude nord, j'étais revenu entièrement à ma première opinion ; je ne pouvais plus douter que l'île que nous prolongions depuis les 47°, et qui, d'après les rapports des naturels, devait s'étendre beaucoup plus au sud, ne fût l'île Ségalien, dont la pointe septentrionale a été fixée par les Russes à 54°, et qui forme, dans une direction nord et sud, une des plus longues îles du monde. Ainsi le prétendu détroit de Tessoy ne serait que celui qui sépare l'île Ségalien de la Tartarie, à peu près par les 52°.

J'étais trop avancé pour ne pas vouloir reconnaître ce détroit, et savoir s'il est praticable. Je commençais à craindre qu'il ne le fût pas, parce que le fond diminuait avec une rapidité extrême en avançant vers le nord, et que les terres de l'île Ségalien n'étaient plus que des dunes noyées et presque à fleur d'eau comme des bancs de sable. Mais tout se réduit, comme on le verra, à une barre qui est encore cachée par un peu d'eau, et qui ferme tout-à-fait le détroit, sans laisser ni chenal ni passage quelconque. Un jour sans doute ce banc, venant à s'élever, joindra l'île au continent de Tartarie.

**Relâche à la baie de Castries. — Description de cette baie. — Mœurs et coutumes des habitants.**

La mer devint si grosse pendant la nuit, que nous employâmes quatre heures à lever notre ancre; la tournevire et la marguerite cassèrent, le cabestan fut brisé. Par cet événement, trois hommes furent grièvement blessés. Nous fûmes contraints, quoiqu'il ventât très-grand frais, de donner à nos frégates toute la voile que leurs mâts pouvaient supporter. Heureusement nous pûmes nous élever en vingt-quatre heures, par un vent favorable, d'environ cinq lieues.

Le 28 au soir, la brume s'étant dissipée, nous nous trouvâmes sur la côte de Tartarie, à l'ouverture d'une baie qui paraissait très-profonde, et offrait un mouillage sûr et commode; nous manquions absolument de bois, et notre provision d'eau était fort diminuée : je pris le parti d'y relâcher, et je fis signal à *l'Astrolabe* de sonder en avant. Nous mouillâmes à la pointe du nord de cette baie, à cinq heures du soir, par onze brasses, fond de vase. M. de Langle me rapporta qu'elle offrait le meilleur abri possible derrière quatre îles qui la garantissaient des vents du large, et qu'il était descendu dans un village de Tartarie, où il avait

été très-bien accueilli. D'après ce rapport, je donnai ordre de tout disposer pour entrer dans cette baie à la pointe du jour, et nous y mouillâmes à huit heures du matin par six brasses fond de vase. Cette baie fut nommée *baie de Castries*.

L'impossibilité reconnue de débarquer au nord de l'île Ségalien ouvrait un nouvel ordre d'événements devant nous. La baie de Castries, dans laquelle nous venions de mouiller, est située au fond du golfe, et éloignée de deux cents lieues du détroit de Sangaar, la seule porte dont nous fussions certains pour sortir des mers du Japon. Nous eussions pu attendre la mousson du nord, qui pouvait être retardée jusqu'à novembre; mais je ne m'arrêtai pas un instant à cette dernière idée. Je crus, au contraire, devoir redoubler d'activité, en tâchant de pourvoir promptement à nos besoins d'eau et de bois, et j'annonçai que notre relâche ne serait que de cinq jours. Nos astronomes avaient déjà établi leurs instruments sur une île située à très-peu de distance de nos vaisseaux; je lui ai donné le nom d'*île d'Observatoire*. Elle devait aussi fournir à nos charpentiers le bois dont nous étions dépourvus. Par malheur, un maladroit charpentier, en coupant un arbre, brisa la lunette d'un quart de cercle, dérangea la pendule des

comparaisons, et rendit presque nuls les travaux des deux jours précédents.

La baie de Castries est la seule, de toutes celles que nous avons visitées sur la côte de Tartarie, qui mérite la qualification de baie ; elle assure un abri aux vaisseaux contre le mauvais temps, et il serait possible d'y passer l'hiver ; mais il est très-difficile d'y aborder, même en canot, lorsque la mer est basse. On a d'ailleurs à lutter contre des herbes entre lesquelles il ne reste que deux ou trois pieds d'eau, et qui opposent aux efforts des canotiers une résistance invincible. Il n'y a point de mer plus fertile en *fucus* de différentes espèces, et la végétation de nos plus belles prairies n'est ni plus verte ni plus fourrée.

Nous débarquâmes au pied d'un village où M. de Langle nous avait précédés, et ses présents nous y firent des amis. On ne peut rencontrer dans aucune partie du monde une peuplade d'hommes meilleurs. Le chef, ou le plus vieux, vint nous recevoir sur la plage avec quelques autres habitants. Il se prosterna jusqu'à terre en nous saluant à la manière des Chinois, et nous conduisit ensuite dans sa cabane où étaient sa femme, ses belles-filles, ses enfants et ses petits-enfants. Il fit étendre une natte propre, sur laquelle il nous proposa de nous asseoir, et nous apprit, par signes, qu'ils

étaient de la nation des Orotchys, et que les étrangers que nous avions vus dans des pirogues étaient des *Bitchys*. Ces derniers arrivaient du fleuve Ségalien et retournaient dans leur pays.

Ce village des Orotchys était composé de quatre cabanes solidement construites avec des tronçons de sapin dans toute leur longueur, proprement entaillés dans les angles, et en tout semblables à celles des cases de l'île Ségalien. Nous avons lieu de croire que ces quatre maisons appartiennent à quatre familles différentes, qui vivent entre elles dans la plus grande union et la plus parfaite confiance. Ces Orotchys sont d'une probité et d'une simplicité extrêmes, et nous sommes partis de cette baie avec l'opinion qu'ils ne savaient pas même ce que c'est que le vol.

Ces peuples se nourrissent de poisson ; ils l'exposent sur des perches à l'ardeur du soleil quand il a été boucané, et là il acquiert la dureté du bois. Nous leur avons vu manger crus, avec une avidité dégoûtante, le museau, les ouïes, les osselets, et quelquefois la peau entière du saumon ; c'est, à ce qu'il paraît, leur mets le plus exquis.

Leur village était établi sur une langue de terre basse et marécageuse. A l'entrée d'un bois était un second village plus vaste composé de huit cabanes beaucoup mieux construites que les pre-

mières. Au-dessus, et à une très-petite distance, nous avons visité trois jourtes ou maisons souterraines, absolument semblables à celles des Kamtschadales, décrites dans le quatrième volume du dernier voyage de Cook.

Enfin, sur une des ailes de cette bourgade, on voyait plusieurs tombeaux mieux construits et aussi grands que les maisons : chacun d'eux renfermait trois, quatre ou cinq bières, proprement travaillées, ornées d'étoffes de Chine, dont quelques morceaux étaient de brocart. Des arcs, des flèches, des filets, des meubles précieux ornaient ces monuments, dont la porte se fermait avec une barre maintenue à ses extrémités par deux supports.

Leurs maisons étaient remplies d'effets comme les tombeaux; rien de ce qui leur sert n'en avait été enlevé : habillements, fourrures, arcs, flèches, tout était resté dans ce village désert, qu'ils n'habitent que pendant la mauvaise saison. Ils passent l'été de l'autre côté du golfe où ils étaient, et d'où ils nous voyaient entrer dans leurs cases, descendre dans l'intérieur des tombeaux sans témoigner la moindre crainte. Nos équipages et nos officiers furent sensibles à ces marques de confiance, et le mépris eût couvert l'homme qui eût été assez vil pour commettre le moindre vol.

Je n'ai aperçu aucune différence extérieure dans les habitants. Il n'en est pas de même des morts, dont les cendres reposent d'une manière plus ou moins magnifique, suivant leurs richesses; il est assez probable que le travail d'une longue vie suffit à peine aux frais d'un de ces somptueux mausolées, qui n'ont cependant qu'une magnificence relative, et dont on se ferait une très-fausse idée, si on les comparait aux monuments des peuples plus civilisés.

Ces peuples sembleraient, ainsi que ceux de l'île Ségalien, ne reconnaître aucun chef, et n'être soumis à aucun gouvernement. La douceur de leurs mœurs, leur respect pour les vieillards, peuvent rendre parmi eux cette anarchie sans inconvénient. Nous n'avons jamais été témoins de la plus petite querelle. Leur affection réciproque, leur tendresse pour leurs enfants, offraient à nos yeux un bien touchant spectacle. Il n'y a que leur malpropreté qui est révoltante. La taille de ces peuples est au-dessous de la moyenne; il n'en existe pas de plus faiblement constitué. Leur voix est faible et aiguë comme celle des enfants; ils ont les os des joues saillants, les yeux petits, chassieux et fendus diagonalement; la bouche large, le nez écrasé, le menton court, presque imberbe, et une peau olivâtre vernissée d'huile et de fumée. Ils

laissent croître leurs cheveux et ils les tressent à peu près comme nous. Ceux des femmes leur tombent épars sur les épaules, et le portrait que je viens de tracer convient autant à leur physionomie qu'à celle des hommes. Le sexe paraît jouir parmi eux d'une grande considération. Ils n'ont jamais conclu un marché avec nous sans le consentement de leur femme. Les hommes et les petits garçons sont vêtus d'une camisole de nankin, ou de peau de chien ou de poisson, taillée comme les chemises des charretiers. Le costume des femmes est un peu différent; elles sont enveloppées d'une large robe de nankin, ou de peau de saumon, qu'elles ont l'art de tailler parfaitement et de rendre extrêmement souple.

Nous avons soupçonné ces peuples de nous prendre pour des sorciers. Lorsque nous tracions des caractères sur le papier, ils semblaient prendre les mouvements de la main qui écrivait pour des signes de magie, et se refusaient à ce que nous leur demandions, en faisant entendre que c'était un mal. Au reste, la délicatesse de leurs manières ne peut exister que chez un peuple très-policé. Je crois que la civilisation d'une nation qui n'a ni troupeau ni culture ne peut aller au-delà.

Les voyageurs, dont les quatre pirogues étaient échouées devant le village, avaient excité notre

curiosité, ainsi que leur pays des Bitchys, situé au sud de la baie de Castries. Nous employâmes toute notre adresse à les questionner sur la géographie du pays : nous traçâmes sur du papier la côte de Tartarie, le fleuve Ségalien, l'île de ce nom, qu'ils appellent aussi *Tchoka,* vis-à-vis de cette côte, et nous laissâmes un passage entre deux. Ils prirent un crayon de nos mains, et joignirent par un trait l'île au continent; poussant ensuite leur pirogue sur le sable, ils nous donnaient à entendre qu'après être sortis du fleuve, ils avaient poussé ainsi leur embarcation sur le banc de sable qui joint l'île au continent, et qu'ils venaient de tracer; puis arrachant au fond de la mer de l'herbe, dont j'ai déjà dit que le fond de ce golfe était rempli, ils la plantèrent sur le sable, pour exprimer qu'il y avait aussi de l'herbe marine sur le banc qu'ils avaient aussi tracé. Enfin M. de Langle et moi chargeâmes M. Lavaux, qui avait une sagacité particulière pour s'exprimer et comprendre les langues étrangères, de faire de nouvelles épreuves : il trouva les Bitchys invariables dans leur rapport. J'abandonnai alors le projet que j'avais formé d'envoyer ma chaloupe jusqu'au fond du golfe, qui ne devait être éloigné de la baie de Castries que de dix ou douze lieues. Ce plan aurait eu d'ailleurs de grands inconvénients; la plus

petite brise fait grossir la mer dans le fond de cette manche, et cela eût rendu l'époque du retour de la chaloupe fort incertaine.

La sonde pouvait seule nous guider au milieu des brumes dans lesquelles nous avons été si long-temps enveloppés; elles n'ont pas lassé du moins notre patience, et nous n'avons pas laissé un point des deux côtés sans relèvement. Il ne nous restait plus qu'un point intéressant à éclaircir, celui de l'extrémité méridionale de l'île Ségalien, que nous connaissions seulement jusqu'à la baie de Langle, par 47° 49′; et j'avoue que j'en aurais peut-être laissé le soin à d'autres, s'il m'eût été possible de débouquer, parce que la saison s'avançait, et que je ne me dissimulais pas l'extrême difficulté de remonter deux cents lieues au vent dans un canal aussi étroit, plein de brumes, et où les vents de sud n'avaient jamais varié que de deux quarts vers l'est ou vers l'ouest.

**Production de la baie de Castries. — Ses coquilles, quadrupèdes, oiseaux, pierres, plantes.**

Il nous paraissait que rien ne pouvait détourner les vents de la première impulsion qu'ils avaient reçue : ces réflexions ne me rendaient que

plus ardent à hâter notre départ, et j'en avais fixé irrévocablement l'époque au 2 août. Le temps qui nous restait jusqu'à ce moment fut employé à reconnaître quelque partie de la baie, ainsi que les différentes îles dont elle est formée. Nos naturalistes n'y virent rien d'intéressant, à l'exception de quelques matières volcaniques, dont l'éruption fut jugée très-ancienne. Ils ne purent découvrir les matières de ces volcans : un séjour de plusieurs semaines eût été nécessaire pour étudier et suivre les traces qui pouvaient y conduire. La végétation était à peu près au point où elle se trouve aux environs de Paris, vers le 15 de mai.

Nos conchyologistes furent plus heureux; ils trouvèrent des huîtres feuilletées extrêmement belles, d'une couleur vineuse et noire, mais si adhérentes au rocher, qu'il fallait beaucoup d'adresse pour les en détacher : leurs feuilles étaient si minces, qu'il nous a été impossible d'en conserver d'entières.

Nos chasseurs tuèrent plusieurs gelinottes, quelques canards sauvages, des cormorans, des guillemots, des bergeronnettes blanches et noires, un petit gobe-mouche d'un bleu azuré, que nous n'avions trouvé décrit par aucun ornithologiste. La nature de tous les êtres vivants est comme en-

# TROISIÈME ANNÉE DU VOYAGE.

### Départ de la baie de Castries.

Le 2 août, ainsi que je l'avais annoncé, nous mîmes à la voile avec une petite brise de l'ouest qui ne régnait qu'au fond de la baie. Le temps fut beau d'abord, et nous permit de relever les côtes de Barbarie jusqu'au pic Lamanon; il devint ensuite très-mauvais; nous eûmes à essuyer des vents, de la pluie et des brumes. Notre position, dans un canal dont les terres nous étaient alors cachées, était au moins très-fatigante. Le 8, les vents du nord commencèrent à souffler, et nous atteignîmes le sud du canal, où j'aperçus une petite île plate à six lieues environ de la grande. Je l'appellai *île Monneron*, du nom de notre ingénieur. Nous dirigeâmes notre route entre les deux îles, et bientôt nous eûmes connaissance d'un pic dont l'élévation était de douze cents toises; il paraissait n'être composé que d'un roc vif, sans arbres ni verdure, et ayant conservé de la neige dans les fentes. Je l'ai nommé le *pic de Langle*. Nous

voyions en même temps des terres plus basses. La côte de l'île Ségalien se terminait en pointe; on n'y remarquait plus de doubles montagnes; tout annonçait que nous touchions à son extrémité méridionale, et que les terres du pic étaient sur une autre île.

### Relâche à la baie de Crillon.

Le lendemain le calme nous força de mouiller à la pointe méridionale de l'île Ségalien. Cette pointe, que j'ai nommée *cap Crillon*, est située par 45° 34′ de longitude orientale; elle termine cette île, une des plus étendues du nord au sud qui soient sur le globe : elle est séparée de la Tartarie par une manche qui finit au nord par des bancs, entre lesquels il n'y a point de passage pour les vaisseaux. Cette île est celle de l'Oku-Jesso; et l'île de Chicha, qui était, par notre travers, séparée de celle de Ségalien par un canal de douze lieues, et du Japon par le détroit de Sangaar et le détroit des Japonais, s'étend au sud par le détroit de Sangaar. La chaîne des îles Kuriles est beaucoup plus orientale, et forme, avec le Jesso et l'Oku-Jesso, une seconde mer qui communique avec celle d'Okhostk. De là on ne peut pénétrer sur la côte de Tartarie qu'en tra-

en ont une parfaite connaissance. Leur sagacité fut en défaut lorsqu'il leur fallut dessiner la côte orientale de leur île ; ils la placèrent toujours sur la même ligne nord et sud, et parurent ignorer que la direction en est différente. Aussi, nous crûmes un instant que le cap Crillon nous cachait un golfe profond, après lequel l'île Ségalien reprenait au sud. Cette opinion n'était guère vraisemblable. Le fort courant qui venait de l'est, annonçait une ouverture ; mais comme nous étions en calme plat, et que la prudence ne nous permettait pas de nous laisser dériver à ce courant, nous crûmes, M. de Langle et moi, devoir envoyer à terre un canot commandé par M. de Vaujuas, et nous lui donnâmes ordre de monter sur le cap Crillon, et d'y relever toutes les terres qu'il apercevrait au-delà. Il était de retour avant la nuit. Son rapport confirma notre première opinion, et nous demeurâmes convaincus qu'on ne saurait être trop circonspect, trop en garde contre les méprises, lorsqu'on veut faire connaître un grand pays d'après des données aussi vagues, aussi sujettes à l'illusion que celles que nous avions pu nous procurer. Ces peuples semblent n'avoir aucun égard, dans leur navigation, au changement de direction. Une crique de la longueur de quelques pieds leur paraît un vaste port, et une brasse d'eau, une pro-

fondeur presque incommensurable. Ils nous engagèrent fort à doubler le cap Crillon, et à relâcher dans une anse qu'ils dessinaient et qu'ils appelaient *Tabouoro;* c'était le golfe d'Aniva.

Les détails qu'on vient de lire ont dû prouver suffisamment que la côte de la Tartarie orientale est encore moins habitée que celle du nord de l'Amérique. Séparée en quelque sorte du continent par le fleuve Ségalien, dont le cours est presque parallèle à sa direction, et par des montagnes inaccessibles, elle n'a jamais été visitée des Chinois et des Japonais que vers les bords, du côté de la mer. Je n'évalue pas à trois mille habitants le nombre total des individus composant les petites peuplades de ces contrées, depuis le point sur lequel nous avons atterré par les 42° jusqu'à la baie de Castries, aux environs de l'embouchure du fleuve Ségalien. Ce fleuve reçoit toutes les eaux dont la partie est dirigée vers l'ouest; celles qui coulent à l'est se divisent en ruisseaux dans toutes les vallées; aussi n'est-il aucun pays mieux arrosé, ni d'une fraîcheur plus ravissante pendant la belle saison.

On se ferait la plus fausse idée de ce pays, si l'on supposait qu'on peut y aborder par les rivières qui viennent de l'intérieur, et que les Chinois y font un commerce. Nous avons prolongé la côte de très-près, souvent à une portée de canon, sans

apercevoir aucun village. La baie de Suffren n'était pas moins déserte. Vingt-cinq ou trente personnes paraissaient composer la peuplade de la baie de Castries, qui aurait pu en contenir dix mille. Ainsi donc, Tartares ni insulaires ne fatiguent un sol qui, bien cultivé, serait sans doute très-fertile. Mais il est vrai de dire que le poisson frais ou séché est, comme le blé en France, la base de leur nourriture.

Les pirogues sont faites d'un sapin creusé, et peuvent contenir sept à huit personnes. Ils les manœuvrent avec des avirons très-légers et entreprennent sur ces frêles bâtiments des voyages de deux cents lieues, depuis l'extrémité méridionale de l'Oku-Jesso et du Jesso, par les 42°, jusqu'au fleuve Ségalien, par 53°. Mais ils ne s'éloignent jamais de terre d'une portée de pistolet, excepté lorsqu'ils traversent la mer d'une île à l'autre, et ils attendent pour ce trajet un calme absolu. Le vent, qui suit toujours la direction du canal, ne pousse jamais la lame sur le rivage; en sorte qu'on peut aborder dans toutes les anses comme dans les rades les mieux fermées; cette navigation est aussi sûre que celle du canal de Languedoc.

Nous avons cru remarquer dans l'Oku-Jesso une distinction d'état qui n'existe pas en Tartarie : il y avait dans chaque pirogue un homme avec lequel

les autres ne faisaient pas société; il ne mangeait pas avec eux, et leur paraissait absolument subordonné : nous avons soupçonné qu'il pouvait être esclave. Ce n'est qu'une simple conjecture; mais il était au moins d'un rang inférieur au leur.

Le patron d'une des pirogues de la baie de Crillon, auquel j'avais donné une bouteille d'eau-de-vie, en jeta, avant de partir, quelques gouttes dans la mer, nous faisant comprendre que cette libation était une offrande agréable à l'Être suprême. Il paraît que le ciel sert ici de voûte à son temple, et que les chefs des familles sont ses ministres.

Il est aisé de conclure de cette relation, qu'aucun motif de commerce ne peut faire fréquenter ces mers aux Européens; un peu d'huile de baleine et du poisson séché ou fumé sont, avec quelques peaux d'ours ou d'élan, de bien petits articles d'exportation pour couvrir les dépenses d'un si long voyage. Je dois même ajouter, comme une maxime générale, qu'on ne peut se flatter de faire un commerce considérable qu'avec une grande nation.

En lisant les différentes relations qui avaient donné bien des idées fausses du vaste pays que nous venons de reconnaître, on y trouve beaucoup de vérités éparses, mais qu'il était fort difficile de démêler. Le père des Anges avait certainement connu ces peuples, et la description qu'il

fait de cette contrée est exacte. Mais, placé à l'extrémité méridionale du Jesso, vis-à-vis le Japon, il n'avait ni pu embrasser, ni osé supposer une si grande étendue de pays; et le détroit du Tessoy, dont il parle, et que les insulaires lui ont dit être embarrassé d'herbes marines, et si près du continent, n'est autre que le fond du golfe où nous avons pénétré. C'est de là que nous avons aperçu la pointe Boutin, sur l'île de l'Oku-Jesso, s'avancer vers le continent, et se terminer vers la mer comme un banc de sable d'une toise ou deux d'élévation.

Les relations de Kœmpfer, les lettres du père Gaubil, contenaient aussi quelques vérités; mais l'un et l'autre rapportaient ce que les Japonais ou les Tartares leur avaient dit, et ils s'étaient entretenus avec des hommes trop ignorants pour que leur rapport fût exact. Les Russes, enfin, niaient l'existence de ces deux îles, plus considérables que les Iles Britanniques; ils les confondaient avec les Kuriles, et ne supposaient aucune terre intermédiaire entre ces îles et le continent de l'Asie. J'ignore s'ils voulaient, comme les Hollandais, dérober aux autres nations une partie de la vérité. Mais je crois le moment arrivé où tous les voiles qui couvrent les navigations particulières vont être levés. Bientôt la géographie ne sera plus

tous les peuples con-
ıue des mers qui les
, qu'ils habitent. Quoique
; explorées soient les limites
, anciennement habité, elles
es que le détroit d'Anian, ou
ıt-Lazare.

lont les relations nous ont si bien
a Chine, n'avaient pu donner aucun
nt sur la partie orientale de cet em-
avait pas permis à ceux qui faisaient le
ıe Tartarie de s'approcher des bords de la
cette précaution, et la défense faite dans
; les temps par l'empereur du Japon de navi-
uer aux bords de ses États, étaient un motif de croire que cette partie de l'Asie recélait des richesses que la politique japonaise et chinoise refusait de faire connaître aux Européens. Toutes ces chimères se sont évanouies. La connaissance précise de cette partie du continent, que les fatigues de notre campagne auront procurée à la France et aux autres nations de l'Europe, pourra devenir d'une utilité prochaine aux Russes. Peut-être auront-ils un jour une grande navigation à Okhotsk, et feront-ils fleurir les arts et les sciences de l'Europe dans ces contrées habitées aujourd'hui par quelques hordes de Tartares errants, et plus

particulièrement par des ours et d'autres animaux des forêts.

### Départ de la baie de Crillon.

Il venait de s'élever une petite brise du nord-est; je fis signal d'appareiller, et je dirigeai d'abord ma route au sud-est pour passer au large du cap Crillon, qui est terminé par un îlot ou une roche vers laquelle la marée portait avec la plus grande force. Dès que nous l'eûmes doublée, nous aperçûmes du haut des mâts une seconde roche qui paraissait à quatre lieues de la pointe vers le sud-est. Je l'ai nommée *la Dangereuse,* parce qu'elle est à fleur d'eau, et qu'il est possible qu'elle soit couverte à la pleine mer. Je fis route pour passer sous le vent de cette roche, et je l'arrondis à une lieue. La mer brisait beaucoup autour d'elle. Jusque-là nous avions eu à lutter dans ce canal contre des lits de marée plus forts que ceux du Four ou du Raz de Brest : ils sont, à la vérité, moins forts sur la côte méridionale vers l'île de Chicha. Ballottés pendant la nuit par une forte houle, au milieu d'un calme plat, nous nous trouvâmes dans le plus grand danger d'aborder *l'Astrolabe.*

### Détroit de Lapérouse.

Enfin, le lendemain nous étions au nord du village situé sur la côte de l'île de Chicha, nommé *Acqueis* dans le voyage du vaisseau hollandais *le Kastricum*. Nous venions de traverser un détroit de douze lieues de largeur, qui sépare le Jesso de l'Oku-Jesso (1) : aucun vaisseau européen ne l'avait franchi avant nous. Ce passage important avait échappé aux autres navigateurs ; les Hollandais même du *Kastricum* avaient dessiné une continuité de côtes là où nous venions de naviguer ; et traversant d'Acquéis à Aniva, ils passèrent devant ce détroit sans le soupçonner, peut-être à cause des brumes, et sans penser, lorsqu'ils furent mouillés à Aniva, qu'ils étaient sur une autre île, tant sont semblables les formes extérieures, les mœurs et les manières de vivre de ces peuples.

Le lendemain le temps fut très-beau ; nous relevâmes le cap Aniva au nord-ouest, et nous

---

(1) M. Millet-Mureau, rédacteur du Journal de Lapérouse, publié par l'ordre du gouvernement en 1798, a nommé ce détroit, *détroit de Lapérouse*. C'est un acte de justice qui n'a dû exciter la jalousie d'aucun peuple.

en aperçûmes la côte orientale qui remonte au nord vers le cap Patience. Le 20, nous aperçûmes l'île de la Compagnie, et reconnûmes le détroit d'Uriès, qui était cependant très-embrumé. Nous prolongeâmes, à trois ou quatre lieues, la côte septentrionale de l'île de la Compagnie; elle est aride et sans verdure; elle nous parut inhabitée et inhabitable. A six heures du soir nous étions par le travers de la pointe du nord-est de cette île, terminée par un cap très-escarpé, que j'ai nommé *cap Kastricum*, du nom du vaisseau à qui l'on doit cette découverte. Nous apercevions au-delà quatre petites îles ou îlots, et au nord un large canal qui paraissait ouvert à l'est-nord-est. Ce canal formait la séparation des Kuriles d'avec l'île de la Compagnie, dont le nom doit être religieusement conservé, et prévaloir sur ceux qui ont pu lui avoir été imposés par les Russes plus de deux cents ans après le voyage du capitaine Uriès.

Le 21, le 22 et le 23 furent si brumeux, qu'il nous fut impossible de continuer notre route à travers les Kuriles, que nous n'aurions pu apercevoir à deux encâblures. Notre situation fut des plus fatigantes et des plus ennuyeuses jusqu'au 29. Il se fit alors une éclaircie, et nous reconnûmes l'île Marikan, que je regarde comme la plus méri-

dionale des Kuriles; sa longueur est d'environ douze lieues; un gros morne la termine à chacune des extrémités, et un pic ou plutôt un volcan, à en juger par sa forme, s'élève au milieu. Comme j'avais le projet de sortir des Kuriles par la passe que je supposais au nord de l'île Marikan, je fis route vers ce point. Les vents du nord me forcèrent à changer de projet et à passer par le détroit au sud. Je nommai la pointe sud-ouest *cap Rollin*, du nom de notre chirurgien-major, et la passe, *canal de la Boussole*. Je crois que ce canal est le plus beau de tous ceux qu'on peut rencontrer entre les Kuriles : sa largeur est d'environ quinze lieues.

### Arrivée au Kamtschatka.

Les brumes étaient encore plus constantes ici que sur les côtes de la Tartarie. Depuis dix jours, nous n'avions eu de clarté que pendant vingt-quatre heures. Je me déterminai à abandonner l'exploitation du reste des Kuriles, dont l'aspect est horrible, et à faire route pour le Kamtschatka. En conséquence, je me dirigeai vers l'est-nord-est. La brume fut plus opiniâtre encore jusqu'au 5 septembre, qu'elle ne l'avait été précédemment; mais comme nous étions au large, nous forçâmes de voiles au milieu des ténèbres, et à six heures

du soir de ce même jour, il se fit une éclaircie qui nous laissa voir la côte du Kamtschatka. Les montagnes que nous relevâmes étaient précisément celles de Saint-Pierre et Saint-Paul, dont nous étions cependant éloignés de plus de trente-cinq lieues, puisque notre latitude n'était que de 51° 30′. Toute cette côte paraissait hideuse; l'œil se reposait avec peine, et presque avec effroi, sur ces masses énormes de rochers que la neige couvrait encore au commencement de septembre, et qui semblaient n'avoir jamais eu aucune végétation.

Nous fîmes route au nord. Pendant la nuit, les vents passèrent au nord-ouest. Le lendemain, le temps continua d'être clair. Nous avions approché la terre : elle était agréable à voir de près, et la base de ces sommets énormes, couronnés de glaces éternelles, était tapissée de la plus belle verdure, du milieu de laquelle on voyait s'élever différents bouquets d'arbres.

Nous eûmes connaissance, le 6 au soir, de l'entrée de la baie d'Avatscha ou Saint-Pierre et Saint-Paul. Nous y entrâmes le 7, à deux heures après midi. Le gouverneur vint à cinq lieues au devant de nous dans sa pirogue. Il nous dit que nous étions annoncés depuis long-temps, et qu'il croyait que le gouverneur général de la presqu'île, qui

était attendu à Saint-Pierre et Saint-Paul, avait des lettres pour nous.

A peine avions-nous mouillé, que nous vîmes monter à bord le bon curé de Paratounka, avec sa femme et tous ses enfants. Dès-lors nous prévîmes que nous pourrions voir paraître et qu'il nous serait facile de remettre sur la scène une partie des personnages dont il est question dans le dernier voyage de Cook.

Un instant après, nous reçûmes la visite du toyon ou chef de village, et de plusieurs autres habitants; ils nous apportaient chacun leurs petits présents en saumons et en raies. Le lieutenant Kaborof, qui commandait au havre de Saint-Pierre et Saint-Paul, nous combla de politesses, et mit à notre disposition sa maison, ses soldats, et tout ce dont nous avions besoin.

Nos astronomes eurent à peine dressé leur observatoire, que nos naturalistes, qui n'avaient pas moins de zèle, voulurent aller visiter le volcan, quoiqu'il fallût faire plusieurs lieues et gravir une montagne jusqu'au sommet où se trouve le cratère.

La bouche de ce cratère, tournée vers la baie d'Avatscha, offrait sans cesse à nos yeux des tourbillons de fumée : nous vîmes une seule fois, pendant la nuit, des flammes bleuâtres et jaunes

qui ne s'élevaient qu'à une très-petite hauteur.

Nos intrépides voyageurs partirent dans l'espoir de vaincre ces obstacles. Les Cosaques, à qui M. Kaborof avait donné ordre de les accompagner, étaient chargés de leur bagage, qui consistait en une tente, différentes fourrures, et des vivres pour quatre jours. L'honneur de porter les instruments fragiles propres aux observations fut réservé aux naturalistes eux-mêmes.

La première station eut lieu dans des bois; on avait toujours marché sur un terrain peu difficile, couvert de plantes et d'arbres dont le plus grand nombre était de l'espèce des bouleaux; les sapins qui s'y trouvaient étaient rabougris et presque nains : une de ces espèces porte des pommes de pin dont les graines ou petites noix sont bonnes à manger. De l'écorce de bouleau découle une liqueur fort saine et agréable, que les Kamtschadales ont soin de recevoir dans des vases, et dont ils font un très-grand usage. Des baies de toute espèce, rouges et noires, de toutes les nuances, s'offraient aussi sous les pas des voyageurs; leur saveur est généralement un peu acide, mais le sucre les rend fort agréables. Au coucher du soleil, la tente fut dressée, le feu allumé, et toutes les dispositions prises pour la nuit. Le lendemain, à la pointe du jour, on continua le voyage. Il avait

beaucoup neigé pendant la nuit, et, ce qui était pire encore, un brouillard épais couvrait la montagne du volcan, dont nos physiciens n'atteignirent le pied qu'à trois heures du soir. Leurs guides s'arrêtèrent dès qu'ils furent arrivés aux limites de la terre végétale; ils dressèrent leurs tentes et allumèrent encore du feu. Cette nuit de repos était bien nécessaire avant d'entreprendre la course du lendemain. MM. Bernizet, Mongès et Receveur commencèrent à gravir à six heures du matin, et ne s'arrêtèrent qu'à trois heures après midi sur le bord même du cratère, mais dans sa partie inférieure. Ils avaient eu souvent besoin de s'aider de leurs mains pour se soutenir entre ces rochers broyés dont les intervalles présentaient des précipices affreux.

Toutes les substances dont cette montagne est composée sont des laves plus ou moins poreuses, et presque dans l'état de ponce; des matières gypseuses et des cristallisations de soufre, mais beaucoup moins belles que celles de l'île de Ténériffe, se rencontrent sur le sommet. Les schorls et toutes les autres pierres sont inférieures en beauté à celles de cet ancien volcan, qui n'a pas été en éruption depuis un siècle; tandis que celui-ci a jeté des matières en 1778 pendant le séjour du capitaine Clerke dans la baie d'Avatscha. Nos naturalistes

rapportèrent cependant quelques morceaux de chrysolite assez beaux. Ils avaient essuyé un si mauvais temps, il était tombé une si grande quantité de neige, qu'ils furent obligés de revenir plus tôt qu'ils ne l'auraient désiré.

Pendant que nos lithologistes et nos astronomes employaient si bien leur temps, nous nous occupions d'approvisionner nos frégates. Par malheur, l'indifférence des habitants pour les troupeaux n'a pas permis de les voir se multiplier dans la partie méridionale de cette presqu'île, où, avec quelques soins, on pourrait en avoir autant qu'en Irlande.

L'herbe la plus fine et la plus épaisse s'élève dans des prairies naturelles à plus de quatre pieds, et l'on pourrait y faucher une immense quantité de fourrages pour l'hiver, qui dure sept à huit mois dans ces climats. Mais les Kamtschadales sont incapables de pareils soins; il faudrait des granges, des écuries vastes et à l'abri du froid; il leur paraît plus commode de vivre du produit de la chasse, et surtout du saumon, qui, tous les ans dans la même saison, vient, comme la manne du désert, remplir leurs filets, et leur assurer la subsistance de l'année. Les Cosaques et les Russes, plus soldats que cultivateurs, ont adopté ce même régime.

Le gouverneur, M. Kasloff, arriva enfin; ses politesses, ses procédés étaient absolument les

mêmes que ceux des habitants des autres parties de l'Europe; il parlait français; il avait des connaissances sur tout ce qui faisait l'objet de nos recherches, tant en géographie qu'en histoire naturelle. Nous étions surpris qu'on eût placé au bout du monde, dans un pays si sauvage, un officier d'un mérite qui eût été distingué chez les peuples les plus civilisés.

Le jour suivant, il nous invita à un bal, qu'il voulut donner à notre occasion à toutes les femmes, tant Kamtschadales que Russes, de Saint-Pierre et Saint-Paul. Si l'assemblée ne fut pas nombreuse, elle était du moins extraordinaire. Treize femmes vêtues d'étoffes de soie, dont dix Kamtschadales avec de gros visages, de petits yeux, et des nez plats, étaient assises sur des bancs autour de l'appartement. Les unes et les autres avaient la tête enveloppée de mouchoirs de soie à la manière des femmes mulâtres de nos colonies. On commença par des danses russes, dont les airs sont très-agréables, et qui ressemblent beaucoup à la cosaque, si souvent dansée à Paris. Les danses kamtschadales leur succédèrent; elles ne peuvent être comparées qu'à celles des convulsionnaires des tombeaux de saint Médard : il ne faut que des bras, des épaules, et presque point de jambes, aux danseurs de cette

partie de l'Asie; les danseuses kamtschadales, par leurs convulsions et leurs mouvements de contraction, inspirent un sentiment pénible à tous les spectateurs; ce sentiment est encore plus vivement excité par le cri de douleur qui sort du creux de la poitrine de ces danseuses, qui n'ont que cette musique pour mesure de leurs mouvements. Leur fatigue est telle pendant cet exercice, qu'elles sont toutes dégouttantes de sueur, et restent étendues par terre sans avoir la force de se relever. Les abondantes exhalaisons qui émanent de leur corps parfument l'appartement d'une odeur d'huile et de poisson, à laquelle des nez européens sont trop peu habitués pour en sentir les délices. Je demandai ce qu'avaient voulu exprimer ces deux femmes qui venaient de faire un exercice si violent. On me répondit qu'elles venaient de figurer une danse d'ours. Si les ours parlaient et voyaient une pareille pantomime, ils auraient beaucoup à se plaindre d'être si grossièrement imités.

**Nouvelles d'Europe; Lapérouse est fait chef d'escadre.**

Cette danse était à peine achevée, qu'un cri de joie annonça l'arrivée d'un courrier qui nous apportait nos paquets d'Europe. Les nouvelles furent heureuses pour tous, mais plus particulièrement

pour moi, qui, par une faveur à laquelle je n'osais aspirer, avais été promu au grade de chef d'escadre. M. Kasloff voulut célébrer cet événement par le bruit de toute l'artillerie de la place; je me rappellerai toute ma vie, avec l'émotion la plus vive, les marques d'amitié et d'affection que je reçus de lui dans cette occasion. Il nous offrit des présents de toute espèce qu'il sut nous faire accepter. Nous lui donnâmes la relation du troisième voyage de Cook, qui paraissait lui faire grand plaisir; il avait à sa suite tous les personnages que l'éditeur a mis sur la scène, M. Schmaleff, le bon curé de Patounka, le malheureux Ivaschkin; il leur traduisit tous les articles qui les concernaient, et ils répétaient à chaque fois que tout était de la plus exacte vérité.

Ivaschkin eut la bonté de nous faire connaître le tombeau de M. de La Croyère, qu'il avait vu enterrer au Kamtschatka en 1741. Nous y attachâmes l'inscription suivante, gravée sur le cuivre, et composée par M. Dagelet, membre comme lui de l'Académie des Sciences :

« Ci-gît Louis de l'Isle de La Croyère, de l'Académie
« des Sciences de Paris, mort en 1741, au retour d'une
« expédition faite par ordre du czar pour reconnaître
« les côtes d'Amérique; astronome et géographe, émule
« de deux frères célèbres dans les sciences, il mérita

« les regrets de sa patrie. En 1786, M. le comte de « Lapérouse, commandant les frégates du roi *la Bous-* « *sole* et *l'Astrolabe*, consacra sa mémoire en don- « nant son nom à une île, près des lieux où ce savant « avait abordé. »

Nous demandâmes aussi à M. Kasloff la permission de faire graver sur une plaque du même métal l'inscription du tombeau du capitaine Clerke, qui n'était que tracée au pinceau sur le bois, matière trop destructible pour perpétuer la mémoire d'un navigateur si estimable. Le gouverneur eut la bonté d'ajouter aux permissions qu'il nous donna la promesse de faire élever incessamment un monument plus digne de ces deux hommes célèbres, qui ont succombé, dans leurs pénibles travaux, à une grande distance de leur patrie. Nous apprîmes de lui que M. de La Croyère s'était marié à Tobolsk, et que sa postérité y jouissait de beaucoup de considération.

Nous levâmes le plan de la baie d'Avatscha, ou, pour mieux dire, nous vérifiâmes celui des Anglais, qui est fort exact.

Cette baie est certainement la plus belle, la plus commode, la plus sûre qu'il soit possible de rencontrer dans aucune partie du monde; l'entrée en est étroite, et les bâtiments seraient forcés de passer sous le canon des forts qu'on

pourrait y établir; la tenue y est excellente, le fond est de vase : deux ports vastes, l'un sur la côte de l'est, l'autre sur celle de l'ouest, pourraient recevoir tous les vaisseaux de la marine de France et d'Angleterre. Les rivières d'Avatscha et de Paratounka ont leurs embouchures dans cette baie; mais elles sont embarrassées de bancs, et l'on ne peut y entrer qu'à la pleine mer. Le village de Saint-Pierre et Saint-Paul est situé sur une langue de terre qui, semblable à une jetée faite de main d'homme, forme derrière ce village un petit fort fermé comme un cirque, dans lequel trois ou quatre bâtiments désarmés peuvent passer l'hiver. L'ouverture de cette espèce de bassin est de moins de vingt-cinq toises, et la nature ne peut rien offrir de plus sûr et de plus commode.

C'est sur le banc de ce bassin que M. Kasloff se propose de tracer le plan d'une ville, qui sera quelque jour la capitale du Kamtschatka, et peut-être le centre d'un grand commerce avec la Chine, le Japon, les Philippines et l'Amérique. Un vaste étang est situé au nord de l'emplacement de cette ville projetée, et à trois cents toises seulement coulent divers petits ruisseaux, dont la réunion très-facile procurerait à ce terrain toutes les commodités nécessaires à un grand établissement. M. Kasloff connaissait le prix de tous ces avanta-

ges; mais, *avant tout*, répétait-il cent fois, *il faut du pain et des bras, et nous en avons bien pèu.*

Le curé de Paratounka nous donna divers détails sur les Kuriles, dont il est aussi curé, et où il fait une tournée tous les ans.

Les Russes ont trouvé plus commode de substituer des numéros aux anciens noms de ces îles, sur lesquels les auteurs ont beaucoup varié. Ainsi ils disent : la première, la deuxième, etc., jusqu'à la vingt-unième. Cette dernière est celle qui termine les prétentions des Russes. D'après le rapport du curé, cette île pourrait être celle de Marikan; mais je n'en suis pas très-certain.

Je jugeai à propos d'envoyer en France la relation de notre voyage par notre jeune interprète russe, M. de Lesseps. Ma confiance dans M. Kasloff et dans le gouvernement de Russie ne m'aurait certainement laissé aucune inquiétude si j'avais été obligé de remettre mes paquets à la poste; mais je crus rendre service à ma patrie en procurant à M. de Lesseps l'occasion de connaître par lui-même les diverses provinces de l'empire de Russie, où vraisemblablement il remplacera un jour son père, notre consul général à Pétersbourg (1). M. Kasloff me dit obligeamment qu'il

(1) Le lecteur qui voudrait connaître le Kamtschatka,

acceptait ce jeune homme pour son aide-de-camp jusqu'à Okhotsk, d'où il lui faciliterait les moyens de se rendre à Saint-Pétersbourg, et que dès ce moment il faisait partie de sa famille. Une politesse si douce, si aimable, est plus vivement sentie qu'exprimée.

### Départ de la baie d'Avatscha.

Cependant le froid nous avertissait qu'il était temps de songer à partir : je donnai ordre de tout disposer en conséquence, et nous mîmes sous voiles le 29. M. Kasloff vint prendre congé de nous; et le calme nous ayant forcés de mouiller au milieu de la rade, il dîna à bord. Nous nous séparâmes enfin, mais ce ne fut pas sans attendris-

---

peut consulter le journal historique du voyage de M. de Lesseps (2 volumes in-8°. Paris, 1790). Les détails fournis par cet écrivain sont certainement les plus vrais et les plus curieux qu'on ait publiés sur ce pays. Les soins particuliers qu'il s'est donnés pour remplir sa mission et pour apporter en France une des parties les plus intéressantes du voyage de Lapérouse; la situation pénible dans laquelle M. de Lesseps s'est trouvé pendant une route aussi longue, excitent au plus haut point l'intérêt.

sement. Nous regrettions surtout M. de Lesseps, que ses qualités précieuses nous avaient rendu cher, et que nous laissions sur une terre étrangère au moment d'entreprendre un voyage aussi long que pénible (1). Nous emportâmes de ce pays le souvenir le plus doux, avec la certitude que dans aucune contrée, dans aucun siècle, on n'a jamais porté plus loin les égards et les soins de l'hospitalité.

Les vents du nord, qui nous étaient si favorables pour sortir de la baie d'Avatscha, nous abandonnèrent à dix lieues au large; ils se fixèrent à l'ouest avec une opiniâtreté et une violence qui ne me permirent pas de suivre le plan que je m'étais proposé, de reconnaître et de relever les îles Marikan. Je dirigeai ma route pour couper, par les 165° de longitude, le parallèle de 37° 30′, sur

(1) On doit ajouter ici qu'il ne quitta qu'à regret l'expédition et les nombreux amis qu'il y laissa. Son unique désir (et il le manifesta plusieurs fois) eût été de continuer la campagne et de la terminer; mais il dut faire à son devoir le sacrifice de ses goûts et de son inclination, et obéir à l'ordre formel que lui donna son commandant de se charger d'une mission de confiance et de bienveillance qu'il pouvait seul remplir avec espoir de succès, possédant à fond la langue russe.

lequel plusieurs géographes ont placé une grande île riche et bien peuplée, découverte, dit-on, en 1620, par les Espagnols. On trouve dans le quatrième volume de la collection académique un mémoire qui contient quelques détails sur cette île. Le 14, nous vîmes de petits oiseaux de terre, de l'espèce des linots, se percher sur nos manœuvres; des vols de canards, de cormorans, oiseaux qui ne s'écartent jamais du rivage. Nous courions vers l'est, précisément sur le parallèle attribué à l'île. Le temps était fort clair, et, sur l'une et l'autre frégate, des vigies furent constamment au haut des mâts. Une récompense assez considérable était promise à celui qui, le premier, apercevrait la terre : mais ce motif d'émulation n'était pas ordinaire. Un autre plus puissant animait tous les matelots; j'avais promis que la terre découverte porterait le nom du premier qui l'apercevrait.

Cependant la recherche que nous continuâmes jusqu'au 22 fut infructueuse; nous vîmes encore des oiseaux, un entre autres plus petit qu'un roitelet, perché sur le bras du grand hunier. L'île existe certainement dans les environs de la route que nous avons parcourue sur plus de quinze degrés en longitude : les indices de terre ont été trop fréquents, et d'une nature trop marquée, pour

que nous puissions en douter. Je suis porté à croire que nous avons couru sur un parallèle trop septentrional. Si j'avais à recommencer cette recherche, je naviguerais sur le parallèle de trente-cinq ou trente-six degrés. Depuis le Kamtschatka nous avions éprouvé de très-grandes fatigues et un malheur bien plus réel : un matelot du bord de *l'Astrolabe* tomba à la mer, et ne reparut point. Tous mes soins pour le sauver furent inutiles.

Après cette vaine recherche, je dirigeai ma navigation vers l'hémisphère sud, dans ce vaste champ de découvertes où les routes des Quiros, des Mandana, des Tasman, etc., sont croisées en tous sens par les navigateurs modernes. C'est dans ces routes que chacun de ceux-ci a ajouté quelques îles nouvelles aux îles déjà connues, mais sur lesquelles la curiosité des Européens avait à désirer des détails plus circonstanciés que ceux qui se trouvent dans les relations des premiers navigateurs. On sait que dans cette vaste partie du grand Océan équatorial il existe une zone de douze à quinze degrés environ du nord au sud, et de cent quarante degrés de l'est à l'ouest, parsemée d'îles qui sont sur le globe terrestre ce qu'est la voie lactée dans le ciel. C'est dans cet archipel que mes instructions m'ordonnaient de naviguer pendant

la troisième année de notre campagne : la partie occidentale de la Nouvelle-Calédonie, dont la côte orientale fut découverte par le capitaine Cook dans son second voyage; les îles du sud de l'archipel des Arsacides, dont celles du nord avaient été reconnues par Surville; la partie septentrionale des terres de la Louisiade, que M. de Bougainville n'avait pu explorer, etc., tous ces points avaient fixé l'attention du gouvernement, et il m'était enjoint d'en fixer les limites, et de les assujettir à des déterminations précises de latitude et de longitude. Les îles de la Société, celles des Amis, celles des Hébrides, etc., étaient connues; mais comme elles offraient des ressources en vivres, il m'était permis d'y relâcher. On avait présumé avec raison qu'en sortant du Kamtschatka j'en aurais une bien petite provision de frais, et ce sont les plus nécessaires à la santé des marins.

Les vents furent très-variables et les mers très-agitées jusqu'au 30e degré de latitude, que nous atteignîmes le 29 octobre. Nous jouîmes bientôt d'un ciel pur, et le 5 novembre, nous coupâmes la ligne de notre route de Monterey à Macao. Le 9, nous passâmes sur la position que certaines cartes assignent à la basse de Villa-Lobos, et n'eûmes absolument aucun indice de terre. Je fus porté à croire que si cette batture existe, il faut

lui assigner une position plus occidentale; les Espagnols ayant placé trop près des côtes de l'Amérique leurs découvertes dans le grand Océan.

Nous essuyâmes de grandes pluies lorsque nous eûmes atteint le 10ᵉ degré de latitude nord. Mais les nuits étaient assez belles. La chaleur fut étouffante et l'humidité extraordinaire. Nous respirions un air sans ressort. Je redoublai de soins pour conserver la santé des équipages pendant cette crise, produite par un passage trop subit du froid au chaud et à l'humide. Je fis distribuer chaque jour du café à déjeûner; j'ordonnai de sécher et aérer le dessous des ponts, et je fis laver avec de l'eau de pluie les chemises de nos matelots. Ces pluies, ces orages et ces grosses mers cessèrent vers le 15, lorsque nous eûmes atteint les 5 degrés de latitude nord; nous jouîmes alors du ciel le plus tranquille et le plus pur, et ce beau temps nous accompagna au-delà de l'équateur, que nous coupâmes le 21 novembre pour la troisième fois depuis notre départ de Brest.

A mesure que nous avancions dans l'hémisphère sud, les fous, les frégates, les hirondelles de mer, les paille-en-cul volaient autour des bâtiments, et nous crûmes être fort près d'une île. Ces oiseaux, dont la quantité devint innombrable lorsque nous eûmes atteint le 4ᵉ degré de latitude

sud, nous donnaient l'espoir à chaque instant de rencontrer une terre ; mais quoique l'horizon fût de la plus vaste étendue, aucune ne s'offrait à notre vue : nous faisions à la vérité peu de chemin ; mais à l'aide des vents du nord à l'ouest-nord-ouest, je m'élevai un peu dans l'est, parce que je craignais d'être porté sous le vent des îles des Amis.

Lorsque nous eûmes dépassé le 6e degré, les vents de l'ouest et une grosse houle commencèrent à rendre notre navigation extrêmement fatigante. Nos cordages, pourris par l'humidité que nous avions éprouvée sur la côte de Tartarie, cassaient à chaque instant, et nous ne les remplacions qu'à la dernière extrémité de peur d'en manquer. Le 2 décembre, nous passâmes sur la place qu'on fixe aux îles du Danger de Byron, sans apercevoir le moindre indice qu'il y eût une terre à notre proximité. Le commodore Byron aura pu se tromper sur la position de cette île, ne naviguant que d'après les méthodes fautives de l'estime. Je crus alors devoir profiter des vents d'ouest pour atteindre le parallèle des îles des Navigateurs de Bougainville, qui sont une découverte des Français, et où nous pouvions espérer de trouver quelques rafraîchissements dont nous avions le plus grand besoin.

Le 6 décembre, à trois heures après midi, nous eûmes connaissance de l'île la plus orientale de cet archipel : nous fîmes route pour l'approcher, et le lendemain nous reconnûmes sa pointe méridionale, située par les 14° 8′ de latitude sud.

Nous n'aperçûmes de pirogues que lorsque nous fûmes dans le canal : un groupe considérable d'Indiens, assis en rond sous des cocotiers, paraissaient jouir sans émotion du spectacle que la vue de nos frégates leur donnait, et ne nous suivirent pas. Cette terre, d'environ cent toises d'élévation, est très-escarpée et couverte, jusqu'à la cime, de grands arbres. Les maisons en sont bâties à peu près à mi-côte. Nous remarquions auprès quelques terres fauchées; mais en totalité, cette île paraît peu fertile. Nous fîmes avec les insulaires quelques échanges de peu de valeur, et nous ne tardâmes pas à nous apercevoir qu'ils étaient, comme ceux des mers du sud, de très-mauvaise foi dans leur commerce.

Nous continuâmes notre route pour doubler une pointe derrière laquelle nous espérions trouver un abri; mais l'île n'avait pas la largeur indiquée dans le plan de M. de Bougainville; elle se termine, au contraire, en pointe, et son plus grand diamètre est au plus d'une lieue. Il nous fut impossible d'y trouver un mouillage. Nous dirigeâmes

alors notre route en dehors du canal, dans le dessein de prolonger les deux îles de l'ouest, qui sont ensemble à peu près aussi considérables que la plus orientale : un canal de moins de cent toises sépare ces deux îles, et l'on aperçoit, à leur extrémité occidentale, un îlot que j'aurais appelé un gros rocher s'il n'eût été couvert d'arbres.

Le lendemain nous eûmes connaissance d'une île plus considérable. C'était celle de Maouna. Quoique à trois lieues de terre, trois ou quatre pirogues vinrent ce même soir à bord nous apporter des cochons et des fruits, ce qui nous donna la meilleure opinion de la richesse de cette île, qui est en effet très-grande, très-peuplée, et très-fertile. Tant de biens ne nous rendaient pas difficiles sur l'ancrage, et nous y mouillâmes. Nous mîmes aussitôt nos canots à la mer, et le même jour, M. de Langle et plusieurs officiers, avec trois canots armés des deux frégates, descendirent au village, où ils furent reçus des habitants de la manière la plus amicale. Après un séjour d'une heure, nos canots retournèrent à bord chargés de vivres, de fruits, de cochons, et de tout ce dont nous avions besoin. Cependant je n'étais pas sans inquiétude dans cette rade, qui est très-mauvaise, et il se formait un orage vers le nord, d'où les

vents soufflèrent pendant la nuit avec violence; mais heureusement la brise de terre prévalut.

Le lendemain, le lever du soleil m'annonça une belle journée. J'en profitai pour reconnaître le pays, observer les habitants dans leurs foyers, faire de l'eau, et appareiller ensuite, la prudence ne me permettant pas de passer une seconde nuit dans ce mouillage. M. de Langle avait aussi trouvé ce mouillage trop dangereux pour y faire un plus long séjour.

On travailla donc le lendemain aux approvisionnements et à faire de l'eau. Par malheur M. de Langle voulut, avec son canot, aller se promener dans une seconde anse, éloignée de notre aiguade d'environ une lieue; et cette promenade, d'où il revint enchanté, tant le village qu'il avait visité lui parut beau, fut, comme on le verra, la cause du plus grand désastre.

Un grand nombre d'Indiens de tout âge et de tout sexe vinrent en foule sur le rivage nous proposer des échanges. Chacun d'eux avait auprès de lui des poules, des fruits, des perruches, et tous voulaient les vendre à la fois; ce qui occasionait un peu de confusion.

Mœurs, coutumes, arts et usages des insulaires de Maouna.

Les femmes, dont quelques-unes étaient très-jolies, offraient, avec leurs fruits et leurs poules, leurs faveurs à tous ceux qui avaient des rassades à leur donner; leurs manières étaient douces, gaies et engageantes. Des Européens qui ont fait le tour du monde, des Français surtout, n'ont point d'armes contre de pareilles attaques; elles parvinrent sans beaucoup de peine à subjuguer nos équipages; alors les hommes s'approchèrent, et la confusion augmenta. Sur ces entrefaites, un Indien était monté sur l'arrière de notre chaloupe; là, il s'était emparé de notre maillet, et en avait asséné plusieurs coups sur les bras et sur le dos d'un de nos matelots. J'ordonnai à quatre de nos plus forts marins de s'élancer sur lui, et de le jeter à la mer; ce qui fut exécuté sur-le-champ. Les autres insulaires parurent désapprouver la conduite de leur compatriote, et cette rixe n'eut point de suite. Peut-être un exemple de sévérité eût-il été nécessaire pour imposer davantage à ces peuples, et leur faire connaître combien la force de nos armes l'emportait sur leurs forces individuelles; car leur taille d'environ cinq pieds

dix pouces, leurs membres fortement prononcés et dans les proportions les plus colossales, leur donnaient d'eux-mêmes une idée de supériorité qui nous rendaient peu redoutables à leurs yeux. Mais, n'ayant que très-peu de temps à rester parmi ces insulaires, je ne crus pas devoir infliger de peine plus grave à ceux qui nous avaient offensés.

Des femmes, des enfants, des vieillards m'accompagnèrent à leurs cases. J'entrai dans une, qui vraisemblablement appartenait au chef, et ma surprise fut extrême de voir un vaste cabinet de treillis aussi bien exécuté qu'aucun de ceux des environs de Paris. Le meilleur architecte n'aurait pu donner une courbure plus élégante aux extrémités de l'ellipse qui terminait cette case; un rang de colonnes, à cinq pieds de distance les unes des autres, en formait le pourtour. Ces colonnes étaient faites de troncs d'arbres très-proprement travaillés; entre ces colonnes des nattes fines, artistement recouvertes les unes par les autres en écaille de poisson, s'élevaient ou se baissaient avec des cordes, comme nos jalousies; le reste de la maison était orné de feuilles de cocotier.

Ce pays charmant réunissait le double avantage d'une terre fertile sans culture, et d'un climat qui n'exigeait aucun vêtement. Des arbres à pain, des cocos, des bananes, des oranges, offraient à ces

peuples fortunés une nourriture abondante. Ils avaient vendu à notre marché plus de deux cents pigeons ramiers privés, qui ne voulaient manger que dans la main; ils avaient aussi échangé les tourterelles et les perruches les plus charmantes, aussi privées que les pigeons. Quelle imagination ne se peindrait le bonheur dans un séjour aussi délicieux!..... Il faut bien cependant le dire, ce beau séjour n'était pas celui de l'innocence. Nous n'apercevions, à la vérité, aucune arme; mais les corps de ces Indiens, couverts de cicatrices, prouvaient qu'ils étaient souvent en guerre ou en querelle entre eux, et leurs traits annonçaient une férocité qu'on ne remarquait pas chez les femmes.

Nos matelots, pendant ce temps, faisaient, ainsi que je l'ai dit, nos provisions de vivres et d'eau. M. de Langle était à leur tête. Par malheur il avait reconnu cette baie à la mer haute. Il n'avait pas supposé que dans ces îles la marée montât de cinq ou six pieds; il croyait que ses yeux le trompaient. Son premier mouvement fut de quitter cette baie pour aller dans celle où nous avions déjà fait de l'eau, et qui réunissait tous les avantages; mais l'air de tranquillité et de douceur des peuples qui l'attendaient sur le rivage avec une immense quantité de fruits et de cochons, les

femmes et les enfants qu'il remarqua parmi ces insulaires, qui ont soin de les écarter lorsqu'ils ont des vues hostiles, toutes ces circonstances réunies firent évanouir ces premières idées de prudence qu'une fatalité inconcevable l'empêcha de suivre. Il mit à terre les pièces à eau des quatre embarcations avec la plus grande tranquillité; ses soldats établirent le meilleur ordre sur le rivage; ils formèrent une haie qui laissa un espace libre à nos travailleurs. Mais ce calme ne fut pas de longue durée. Plusieurs des pirogues qui avaient vendu leurs provisions à nos vaisseaux étaient retournées à terre, et toutes avaient abordé dans la baie de l'aiguade : au lieu de deux cents habitants, il s'y en trouva plus de mille.

### M. de Langle est massacré avec onze autres personnes.

La situation de M. de Langle devenait plus embarrassante de moment en moment. Il parvint néanmoins, secondé par MM. de Vaujuas, Boutin, Colinet et le Gobien, à embarquer son eau; mais la baie était presque à sec, et il ne pouvait sur-le-champ déchouer ses chaloupes : cependant il y entra, ainsi que son détachement, et se porta en avant avec son fusil et ses fusiliers, défendant de tirer sans son ordre. Il commençait néanmoins

à sentir qu'il y serait bientôt forcé; déjà les pierres volaient, et ces Indiens, qui n'avaient de l'eau que jusqu'aux genoux, entouraient les chaloupes à moins d'une toise de distance; les soldats qui étaient embarqués faisaient de vains efforts pour les écarter; si la crainte de commencer les hostilités, et d'être accusé de barbarie, n'eût retenu M. de Langle, il eût sans doute ordonné de faire sur les Indiens une décharge de mousqueterie et de pierres, qui aurait écarté cette multitude; mais il se flattait de les contenir sans effusion de sang, et il fut victime de son humanité. Bientôt une grêle de pierres lancées à une très-petite distance, avec la vigueur d'une fronde, atteignit presque tous ceux qui étaient dans la chaloupe. M. de Langle n'eut que le temps de tirer ses deux coups de fusil; il fut renversé, et tomba malheureusement du côté du babord de la chaloupe, où plus de deux cents Indiens le massacrèrent sur-le-champ à coups de massue et de pierres. Lorsqu'il fut mort, ils l'attachèrent par un de ses bras à un tolet de la chaloupe, afin, sans doute, de profiter plus sûrement de ses dépouilles. La chaloupe de *la Boussole,* commandée par M. Boutin, était échouée à deux toises de celle de *l'Astrolabe*, et elles laissaient pareillement entre elles un petit canal qui n'était pas occupé

par les Indiens; c'est par là que se sauvèrent à la nage tous les blessés qui eurent le bonheur de ne pas tomber du côté du large. Ils gagnèrent nos canots, qui heureusement, étant restés à flot, se trouvèrent à portée de sauver quarante-neuf hommes sur les soixante qui composaient l'expédition. M. Boutin avait imité tous les mouvements et suivi toutes les démarches de M. de Langle; ses pièces à eau, son détachement et tout son monde avaient été embarqués en même temps et placés de la même manière, et il occupait le même poste sur l'avant de la chaloupe. Quoiqu'il craignît les mauvaises suites de la modération de M. de Langle, il ne se permit de tirer, et n'ordonna la décharge de son détachement, qu'après le feu de son commandant. On sent qu'à la distance de quatre ou cinq pas chaque coup de fusil dut tuer un Indien; mais on n'eut pas le temps de recharger. M. Boutin fut également renversé par une pierre; il tomba fort heureusement entre les deux chaloupes. En moins de cinq minutes il ne resta pas un seul homme sur les deux embarcations échouées; ceux qui s'étaient sauvés à la nage vers les deux canots avaient chacun plusieurs blessures, presque toutes à la tête; ceux, au contraire, qui eurent le malheur d'être renversés du côté des Indiens, furent achevés dans l'instant à coups de

massue. Mais l'ardeur du pillage fut telle, que ces insulaires coururent s'emparer des chaloupes, et y montèrent au nombre de plus de trois cents; ils brisèrent les bancs, et mirent l'intérieur en pièces pour y chercher nos prétendues richesses. Alors ils ne s'occupèrent plus de nos canots; ce qui donna le temps à MM. de Vaujuas et Mouton de sauver le reste de l'équipage, et de s'assurer qu'il ne restait plus au pouvoir des Indiens que ceux qui avaient été massacrés. MM. de Lamanon, de Langle, Talin, et neuf autres personnes des deux équipages, furent victimes de la férocité de ces insulaires, qui essayèrent même d'arrêter les blessés dans leur retraite. Ils se portèrent en grand nombre vers les rescifs de l'entrée, dont les canots devaient nécessairement passer à deux pieds de distance. On épuisa sur ces forcenés le peu de munitions qui restait; et les canots sortirent enfin de cet antre, plus affreux par sa situation perfide et par la cruauté de ses habitants que le repaire des tigres et des lions.

Ils arrivèrent à bord et nous donnèrent tous les détails de cet événement désastreux. Nous avions dans ce moment, autour de nous, cent pirogues où les naturels vendaient leurs provisions avec une sécurité qui prouvait leur innocence; mais c'étaient les frères, les enfants, les compatriotes

de ces barbares assassins, et j'avoue que j'eus besoin de toute ma raison pour contenir la colère dont j'étais animé, et pour empêcher nos équipages de les massacrer. Déjà les soldats avaient sauté sur les canots et sur leurs armes : j'arrêtai ces mouvements, qui cependant étaient bien pardonnables, et je fis tirer un coup de canon à poudre pour avertir les pirogues de s'éloigner. En moins d'une heure, nous les eûmes toutes perdues de vue.

Mon projet fut d'abord d'ordonner une nouvelle expédition pour venger nos malheureux compagnons de voyage, et reprendre les débris de nos chaloupes ; mais M. Boutin me représentait que la situation de cette baie était telle, que si nos canots avaient le malheur d'y échouer, ce qui était très-probable, il n'en reviendrait pas un seul homme. M. de Vaujuas était aussi de cet avis. Mais qui croira que ces barbares eurent l'inconcevable audace de venir nous proposer encore des échanges, et de s'approcher de nos frégates à une portée de fusil. Comme ils ne se doutaient point de la portée de nos canons, et que tout me faisait pressentir que je serais bientôt obligé de m'écarter de mes principes de modération, j'ordonnai de tirer un coup de canon au milieu des pirogues. Mes ordres furent exécutés de la manière la plus précise.

L'eau que le boulet fit jaillir entra dans ces pirogues, qui dans l'instant s'empressèrent de gagner la terre, et entraînèrent dans leur fuite celles qui étaient parties de la côte.

La consternation et la soif de la vengeance régnaient parmi les équipages; trop heureux encore, dans cette affreuse circonstance, que la plus grande partie de ceux qui étaient à terre se fussent sauvés. Pour moi, je perdais un ancien ami, homme plein d'esprit, de jugement, de connaissances, et l'un des meilleurs officiers de la marine française. Son humanité avait causé sa mort. S'il eût fait tirer sur les premiers Indiens qui entrèrent dans l'eau pour environner ses chaloupes, il eût prévenu sa perte, celle de M. de Lamanon, et de dix autres victimes de la férocité indienne. Vingt personnes de l'équipage étaient en outre grièvement blessées, et cet événement nous privait pour l'instant de trente-deux hommes et de deux chaloupes, les seuls bâtiments à rames qui pussent contenir un nombre assez considérable d'hommes armés pour tenter une descente.

*État des individus massacrés par les sauvages de l'île Maouna, le 11 décembre 1767.*

### L'ASTROLABE.

M. de Langle, capitaine de vaisseau, commandant.

Yves Humon, Jean Revellu, François Féret, Laurent Robin, un Chinois, matelots.

Louis David, canonnier servant; Jean Giraud, domestique.

### LA BOUSSOLE.

M. de Lamanon, physicien et naturaliste.

Pierre Talin, maître canonnier.

André Roth, Joseph Rayes, canonniers servants.

---

Départ de l'île de Maouna. — Description de l'île d'Oyolava.

Ces pertes dirigèrent ma conduite ultérieure : le plus petit échec m'eût forcé de brûler une des deux frégates pour armer l'autre. J'avais à la vérité une chaloupe en pièces; mais je ne pouvais la monter qu'à ma première relâche. S'il n'avait fallu à ma colère que le massacre de quelques Indiens, j'avais eu occasion de détruire, de couler bas, de briser cent pirogues qui contenaient plus de cinq cents personnes : mais je craignis de me tromper

au choix des victimes ; le cri de ma conscience leur sauva la vie. Ceux à qui ce récit rappellera la catastrophe du capitaine Cook ne doivent pas perdre de vue que ses bâtiments étaient mouillés dans la baie de Karakakova ; que leurs canons les rendaient maîtres des bords de la mer ; qu'ils pouvaient y faire la loi, et menacer de détruire les pirogues restées sur le rivage, ainsi que les villages dont la côte était bordée ; nous, au contraire, nous étions au large, hors de la portée du canon, obligés de nous éloigner de la côte lorsque nous avions à craindre le calme ; enfin la houle suffisait pour couper le câble à l'écubier, et par là exposer nos frégates au danger le plus imminent. J'épuisai donc tous les calculs de probabilité avant de quitter cette île funeste, et il me fut démontré que le mouillage était impraticable et l'expédition téméraire sans le secours des frégates. Le succès même eût été inutile, puisque bien certainement il ne restait pas un seul homme en vie au pouvoir des Indiens, que nos chaloupes étaient brisées et échouées, et que nous avions à bord de quoi les remplacer. Je fis route en conséquence le 14 pour une troisième île que j'apercevais à l'ouest un quart nord-ouest, et dont M. de Bougainville avait eu connaissance du haut des mâts seulement ; et cinq jours après nous y mouillâmes. M. de Bougainville

des ancrages. Nous restâmes en calme plat toute la journée du lendemain, et nous ne fûmes accostés que par très-peu de pirogues; ce qui nous fit croire qu'on avait appris à Oyolava notre événement de l'île Maouna. Le 17, nous longeâmes l'île Pola, un peu moins grande que celle d'Oyolava, mais qui est aussi belle et aussi fertile : elle n'en est séparée que par un canal d'environ quatre lieues, coupé lui-même par deux îles assez considérables, dont une, fort basse et très-boisée, est probablement habitée. La côte du nord de Pola, comme celle des autres îles de cet archipel, est inabordable pour les vaisseaux; mais en doublant la pointe ouest de cette île, on trouve une mer calme et sans brisants, qui promet d'excellentes rades.

Nous avions appris des insulaires de Maouna que l'archipel des Navigateurs est composé de dix îles, savoir : Opoun, la plus à l'est; Léoné, Fanfoué, Maouna, Oyolava, Calinassé, Pola, Shika, Assano et Ouera. Nous ignorons la position des trois dernières.

Opoun, la méridionale, comme la plus orientale de ces îles, est par 14° 7′ de latitude sud, et par 171° 27′ 7″ de longitude orientale. Plusieurs géographes attribuent à Roggevvein la découverte de ces îles, auxquelles, selon eux, il donna en 1712

le nom d'*îles Bauman*; mais ni les détails historiques sur ces peuples, ni la position géographique que l'historien du voyage de Roggevvein assigne à ces îles, ne s'accordent avec cette opinion.

Quoi qu'il en soit, il me paraît nécessaire de leur conserver le nom d'*îles des Navigateurs*, que leur a donné M. de Bougainville, si l'on ne veut porter dans la géographie une confusion très-nuisible aux progrès de cette science. Ces îles, situées vers le quatorzième degré de latitude sud, et entre les cent soixante-onze et cent soixante-quinze degrés de longitude occidentale, forment un des plus beaux archipels des mers du sud, aussi intéressant par ses arts, ses productions et sa population, que les îles de la Société ou celles des Amis. La description que les voyageurs anglais en ont donnée est très-exacte.

Ainsi que je l'ai observé, ces insulaires sont les plus grands et les mieux faits que nous ayons rencontrés; leur taille ordinaire est de neuf, dix, onze pouces; mais ils sont moins étonnants par leur taille que par les proportions colossales de leur corps. On peut assurer qu'ils sont aux Européens ce que les chevaux danois sont à ceux des différentes parties de la France. Les hommes ont le corps peint ou tatoué, de manière qu'on les croirait habillés, quoiqu'ils soient presque nus; ils

ont seulement autour des reins une ceinture d'herbes marines qui leur descend jusqu'aux genoux, et les fait ressembler à ces fleuves de la fable qu'on nous dépeint couverts de roseaux. Leurs cheveux sont très-longs; ils les retroussent souvent autour de la tête, et ajoutent ainsi à la férocité de leur physionomie.

La taille des femmes est proportionnée à celle des hommes; elles sont grandes, sveltes, et ont de la grâce; mais elles perdent, avant la fin de leur printemps, cette douceur d'expression, ces formes élégantes, dont la nature n'a pas brisé l'empreinte chez ces peuples barbares, mais qu'elle paraît ne leur laisser qu'un instant et à regret.

Comme l'histoire de notre voyage peut ajouter quelques feuillets à celle de *l'homme,* je n'en écarterai pas des tableaux qui pourraient sembler indécents dans tout autre ouvrage, et je rapporterai que le très-petit nombre de jeunes et jolies insulaires dont j'ai parlé eut bientôt fixé l'attention de quelques Français, qui, malgré ma défense, avaient cherché à former des liaisons avec elles. Les regards de nos Français exprimaient des désirs qui furent bientôt devinés; des femmes vieilles se chargèrent de la négociation; l'autel fut dressé dans la case la plus apparente du village; toutes les jalousies furent baissées et les curieux

écartés. La victime fut placée entre les bras d'un vieillard qui, pendant la cérémonie, l'exhortait à modérer l'expression de sa douleur; les matrones chantaient et hurlaient, et le sacrifice fut consommé en leur présence, et sous les auspices du vieillard qui servait d'autel et de prêtre. Toutes les femmes et les enfants du village étaient autour de la maison, soulevant légèrement les jalousies, et cherchant les plus petites ouvertures entre les nattes pour jouir de ce spectacle extraordinaire. Quoi qu'en aient pu dire les voyageurs qui nous ont précédés, je suis convaincu qu'au moins dans les îles des Navigateurs les jeunes filles, avant d'être mariées, sont maîtresses de leurs faveurs, et que leur complaisance ne les déshonore pas : il est même plus que vraisemblable qu'en se mariant, elles n'ont aucun compte à rendre de leur conduite passée ; mais je ne doute pas qu'elles ne soient obligées à plus de réserve lorsqu'elles ont un mari.

Ces peuples ont certains arts qu'ils cultivent avec succès. J'ai déjà parlé de la forme élégante qu'ils donnent à leurs cases : ils dédaignent avec quelque raison nos instruments de fer ; car ils façonnent parfaitement leurs ouvrages avec des haches faites d'un basalte très-fin et très-compacte, ayant la forme d'herminettes. Ils nous vendirent,

pour quelques grains de verre, de grands plats de bois à trois pieds d'une seule pièce, et tellement polis, qu'ils semblaient être enduits du vernis le plus fin. Il eût fallu plusieurs jours à un bon ouvrier d'Europe pour exécuter un de ces ouvrages, qui, par le défaut d'instruments convenables, devait leur coûter plusieurs mois de travail. Ils fabriquent aussi des nattes extrêmement fines et quelques étoffes de papier et de toile, dont les chefs de ces peuplades se couvrent le corps comme d'une jupe. Les femmes préfèrent les nattes à la toile.

Nous n'avions connu aucune identité entre leur langage et celui des peuples des îles de la Société et des Amis, dont nous avions les vocabulaires; mais un plus mûr examen nous apprit qu'ils parlaient un dialecte de la même langue. Un fait qui peut conduire à le prouver, et qui confirme l'opinion des Anglais sur l'origine de ces peuples, c'est qu'un domestique manillois, né dans la province de Tagayan, au nord de Manille, entendait et nous expliquait la plus grande partie des mots des insulaires. On sait que le tagayan est très-répandu dans les mers du sud, et qu'il dérive du malais.

Il me paraît démontré que ces différentes nations proviennent des colonies malaises, qui, à

des époques extrêmement reculées, firent la conquête de ces îles; et peut-être les Chinois et les Égyptiens, dont on vante tant l'ancienneté, sont-ils des peuples modernes en comparaison de ceux-ci (1). Quoi qu'il en soit, je suis convaincu que les indigènes des Philippines, de Formose, de la Nouvelle-Guinée, de la Nouvelle-Bretagne, des Hébrides, des îles des Amis, dans l'hémisphère sud, et ceux des Carolines, des Mariannes, des îles Sandwich, dans l'hémisphère nord, étaient cette race d'hommes crépus que l'on trouve encore dans l'intérieur de l'île de Luçon et de l'île Formose. Ils ne purent être subjugués dans la Nouvelle-Guinée, dans la Nouvelle-Bretagne, aux Hébrides; mais, vaincus dans les îles plus à l'est, trop petites pour qu'ils pussent y trouver une retraite dans le centre, ils se mêlèrent avec les peuples conquérants, et il en est résulté une race d'hommes très-noirs, dont la couleur conserve encore quelques nuances de plus que celle de certaines familles du pays, qui vraisemblablement se sont fait un point d'honneur de ne pas se mésallier. Ces deux races, très-distinctes, ont frappé

---

(1) Cette conjecture de Lapérouse ne rajeunit pas notre planète.

nos yeux aux îles des Navigateurs, et je ne leur attribue pas d'autre origine.

Les descendants des Malais ont acquis dans ces îles une vigueur, une force, une taille et des proportions qu'ils ne tiennent pas de leurs pères, et qu'ils doivent sans doute à l'abondance des subsistances, à la douceur du climat, et à l'influence de différentes causes physiques qui ont agi constamment et pendant une longue suite de générations. Les arts, qu'ils avaient peut-être apportés, se sont perdus par le défaut de matières et d'instruments propres à les exercer; mais l'identité de langage, semblable au fil d'Ariadne, permet à l'observateur de suivre tous les détours de ce nouveau labyrinthe. Le gouvernement féodal s'y est aussi conservé. Ce gouvernement, que de petits tyrans peuvent regretter, qui a souillé l'Europe pendant quelques siècles, et dont les restes gothiques subsistent encore dans nos lois, comme des médailles qui attestent notre ancienne barbarie, ce gouvernement, dis-je, est le plus propre à maintenir la férocité des mœurs (1); les plus petits intérêts y suscitent des guerres de village à

(1) Il ne faut point perdre de vue que Lapérouse écrivait en 1787.

village, et ces sortes de guerres se font sans magnanimité, sans courage; les surprises, les trahisons y sont employées tour à tour; et dans ces malheureuses contrées, au lieu de guerriers généreux, on ne trouve que des assassins. Les Malais sont encore aujourd'hui la nation la plus perfide de l'Asie, et leurs enfants n'ont pas dégénéré, parce que les mêmes causes ont préparé et produit les mêmes effets.

Parmi quinze ou dix-huit cents insulaires que nous eûmes occasion d'observer, trente au moins s'annoncèrent à nous comme des chefs; ils exerçaient une espèce de police et donnaient de grands coups de bâton; mais l'ordre qu'ils avaient l'air de vouloir établir était transgressé en moins d'une minute; jamais souverains ne furent moins obéis; jamais l'insubordination et l'anarchie n'excitèrent plus de désordres. C'est avec raison que M. de Bougainville les a nommés *les Navigateurs*. Tous leurs voyages se font en pirogue, et ils ne vont jamais à pied d'un village à l'autre. Ces villages sont tous situés dans des anses sur les bords de la mer, et n'ont de sentier que pour pénétrer dans l'intérieur du pays.

Les îles de cet archipel que j'ai visitées m'ont paru volcaniques : toutes les pierres du rivage, sur lequel la mer brise avec une fureur qui fait

rejaillir l'eau à plus de cinquante pieds, ne sont que des morceaux de lave, de basalte roulé, ou de corail, dont l'île entière est environnée. Les insulaires dorment sur des nattes très-fines, très-propres, et parfaitement à l'abri de l'humidité. Nous n'avons aperçu aucun morai, et nous ne pouvons rien dire de leurs cérémonies religieuses.

Dans la crainte de commettre une imprudence, je me déterminai à ne mouiller qu'à la baie Botanique, en me bornant à parcourir, dans ces divers archipels, les routes qui pouvaient me conduire à de nouvelles découvertes.

### Vue de l'île de Pola. — Rencontre de l'île des Cocos et des Traîtres.

Nous vîmes de très-près la grande et superbe île de Pola; mais nous n'eûmes aucune relation avec ses habitants : en tournant cette dernière île dans sa partie occidentale, nous aperçûmes une mer tranquille, qui paraissait promettre de bons mouillages, au moins tant que les vents seraient du nord au sud par l'est; mais la fermentation était encore trop grande dans nos équipages pour que je me décidasse à y mouiller. Après l'événement qui nous était arrivé, je ne pouvais prudem-

ment envoyer nos matelots à terre sans armer chaque homme d'un fusil, et chaque canot d'un pierrier; et alors le sentiment de leur force, augmenté par le désir de la vengeance, les eût portés peut-être à réprimer à coups de fusil le plus petit acte d'injustice commis par les insulaires. D'ailleurs, dans ces mauvais mouillages, un bâtiment est exposé à se perdre lorsqu'il n'a pas un bateau capable de porter une ancre sur laquelle il puisse se touer.

Lorsque nous eûmes doublé la côte occidentale de l'île Pola, nous n'aperçûmes plus aucune terre. Les vents d'est-sud-est me contrarièrent d'abord. Enfin ils passèrent au nord, et successivement au nord-ouest, ce qui me permit de prendre de l'est à ma route, et j'eus connaissance, le 20, d'une île ronde, précisément au sud d'Oyola, mais à près de quarante lieues. Le lendemain, je l'accostai à deux milles, et je vis au sud deux autres îles, que je reconnus bien parfaitement pour être les îles des Cocos et des Traîtres, de Schouten. L'île des Cocos a la forme d'un pain de sucre très-élevé ; elle est couverte d'arbres jusqu'à la cime, et son diamètre est à peu près d'une lieue; elle est séparée de l'île des Traîtres par un canal d'environ trois milles, coupé lui-même par un îlot que nous vîmes à la pointe du nord-est de cette

dernière île. Celle-ci est basse et plate, et a seulement vers le milieu un morne assez élevé. Un canal de cent cinquante toises d'ouverture la divise en deux parties ; Schouten n'a pas eu occasion de la voir, parce qu'il faut se trouver, pour cela, dans l'aire de vent où ce passage est ouvert, et nous ne l'aurions pas même soupçonnée, si nous n'eussions prolongé l'île de très-près de ce côté. Nous ne doutâmes plus que ces trois îles, dont deux seulement méritent ce nom, ne fussent du nombre des dix qui, d'après le récit des sauvages, composent l'archipel des Navigateurs.

Je mis en panne à l'ouest-sud-ouest, à deux milles d'une large baie de sable, qui est dans la partie occidentale de la grande île des Traîtres, et où je ne doutai pas qu'il n'y eût un bon mouillage à l'abri des vents d'est. Vingt pirogues s'approchèrent à l'instant des frégates pour faire des échanges ; elles étaient chargées des plus beaux cocos que nous eussions jamais vus, et d'autres provisions du pays, et l'on s'apercevait aisément que ces Indiens avaient fait le commerce avec des Européens.

Chaque île que nous apercevions nous rappelait un trait de perfidie de la part des insulaires : les équipages de Roggewein avaient été attaqués et lapidés à l'île de la Création, dans l'est de celle

des Navigateurs ; ceux de Schouten, à l'île des Traîtres, qui était à notre vue, et au sud de l'île Maouna, où nous avions été nous-mêmes assassinés d'une manière si atroce. Ces réflexions avaient changé nos façons d'agir à l'égard des Indiens. Nous réprimions par la force les plus petits vols et les plus petites injustices ; nous leur montrions, par l'effet de nos armes, que la fuite ne les sauverait pas de notre ressentiment ; nous leur refusions la permission de monter à bord, et nous menacions de punir de mort ceux qui oseraient y venir malgré nous. Cette conduite était cent fois préférable à notre modération passée, et si nous avons quelque regret à former, c'est d'être arrivés chez ces peuples avec des principes de modération et de patience. La raison et le bon sens disent qu'on a le droit d'employer la force contre l'homme dont l'intention bien connue serait d'être votre assassin, s'il n'était retenu par la crainte.

Nous fîmes le tour de l'île des Traîtres pour en découvrir toutes les pointes et en lever le plan avec exactitude. M. Dagelet avait fait, à midi, de très-bonnes observations de latitude, et dans la matinée il avait observé la longitude des deux îles ; ce qui l'avait mis en état de rectifier la position que leur avait assignée le capitaine Wallis. A quatre heures, je signalai la route au sud-est

des Amis; je me proposais d'en reconnaître les îles que le capitaine Cook n'a pas eu l'occasion d'explorer, et qui, d'après sa relation, doivent être au nord d'Inahomooka.

**Départ des îles des Navigateurs. — Rencontre de l'île Vavao et de différentes îles très-mal placées sur les cartes.**

La nuit qui suivit le départ de l'île des Traîtres fut affreuse; les vents d'ouest soufflèrent avec force, et furent accompagnés de torrents de pluie. Tous ceux qui avaient des symptômes de scorbut souffraient extrêmement de l'humidité. Aucun individu de l'équipage n'était attaqué de cette maladie; mais les officiers, et particulièrement nos domestiques, commençaient à en ressentir les atteintes; j'en attribuai la cause à la disette de vivres frais, moins sensible pour nos matelots que pour les domestiques, qui n'avaient jamais navigué, et qui n'étaient pas accoutumés à cette privation. Le nommé David, cuisinier des officiers, mourut le 10 d'une hydropisie scorbutique. Depuis notre départ de Brest, personne sur *la Boussole* n'avait succombé à une mort naturelle; et si nous n'avions fait qu'un voyage ordinaire autour du monde, nous aurions pu être de retour en Europe sans avoir perdu un seul homme. Les derniers

mois d'une campagne sont, à la vérité, les plus difficiles à soutenir; les corps s'affaiblissent avec le temps, les vivres s'altèrent. Mais si, dans la longueur des voyages de découvertes, il est des bornes qu'on ne peut passer, il importe de connaître celles qu'il est possible d'atteindre; et je crois qu'à notre arrivée en Europe l'expérience à cet égard sera complète. De tous les préservatifs connus contre le scorbut, je pense que la mélasse et le *sprucebeer* sont les plus efficaces. Nos équipages ne cessèrent d'en boire dans les climats chauds; on en distribuait chaque jour une bouteille par personne, avec une demi-pinte de vin et un petit coup d'eau-de-vie étendus dans beaucoup d'eau, ce qui leur faisait trouver les autres vivres supportables. La quantité de porcs que nous nous étions procurés à Maouna n'était qu'une ressource passagère; nous ne pouvions ni les saler, parce qu'ils étaient trop petits, ni les conserver, faute de vivres pour les nourrir. Je pris le parti d'en faire distribuer deux fois par jour à l'équipage; alors les enflures des jambes et tous les symptômes de scorbut disparurent. Ce nouveau régime fit sur notre santé l'effet d'une longue relâche; ce qui prouve que les marins ont un besoin moins pressant de l'air de terre que d'aliments salubres.

Après quelques jours d'une navigation très-fatigante, pendant lesquels nous éprouvâmes de fortes pluies et des vents du nord-nord-ouest très-violents, nous découvrîmes l'île de Vavao le 27 décembre. La pointe septentrionale de cette île nous restait, à midi, précisément à l'ouest; notre latitude était de 18° 34′. Cette île, que le capitaine Cook n'avait jamais visitée, mais dont il avait eu connaissance par le rapport des habitants des îles des Amis, est une des plus considérables de cet archipel; elle est à peu près égale en étendue à celle de Tongataboo, mais elle a sur celle-ci un avantage; c'est que, plus élevée, elle ne manque point d'eau douce : elle est au centre d'un grand nombre d'autres îles qui doivent porter les noms dont le capitaine Cook a donné la liste, mais qu'il nous serait difficile de classer. Nous ne pourrions, sans injustice, nous attribuer l'honneur de cette découverte, qui est due au pilote Maurelle, et qui ajoute à l'archipel des Amis un nombre d'îles presque aussi considérable que celui qui avait déjà été exploré par le capitaine Cook.

Je m'étais procuré à la Chine l'extrait d'un journal de ce capitaine espagnol, qui partit de Manille en 1781, chargé d'une commission pour l'Amérique. Ce navigateur ne connaissait pas les nouvelles méthodes de déterminer les longitudes, et

il n'avait jamais lu aucune des relations des voyageurs modernes; il naviguait d'après les anciennes cartes françaises de Bellin, et suppléait, par la plus grande exactitude dans ses estimes et dans ses relèvements, à l'imperfection de ses méthodes, de ses instruments et de ses cartes. Il côtoya, comme M. de Surville, la Nouvelle-Irlande, aperçut plusieurs petites îles, dont MM. de Bougainville, Carteret et Surville avaient déjà eu connaissance; il en découvrit trois ou quatre nouvelles; et se croyant près de l'île Salomon, il rencontra d'abord au nord de Vavao une île qu'il appela *la Margoura*, parce qu'elle ne lui offrit aucun des rafraîchissements dont il commençait d'avoir besoin. Il n'eut pas occasion de voir, à l'est de la première, une seconde île que nous avons parfaitement reconnue, et qu'on ne peut apercevoir que de trois ou quatre lieues, parce qu'elle est très-plate; et il arriva enfin à Vavao, où il mouilla dans un port assez commode qui lui fournit de l'eau et une quantité assez considérable de vivres. Les détails de cette relation étaient si vrais, qu'il était impossible de ne pas reconnaître les îles des Amis.

Je n'entrerai pas dans d'autres détails sur ce voyage; je n'en fais mention que par un motif de justice pour le pilote Maurelle. Il avait nommé

le groupe de Vavao *îles de Majorca,* du nom du vice-roi de la Nouvelle-Espagne, et celui d'Hapaee *îles de Galves,* du nom du frère du ministre des Indes. Mais, persuadé qu'il est infiniment préférable de leur conserver les noms du pays, j'ai cru devoir les employer dans le plan de M. Berniset. Ce plan a été dressé d'après les latitudes et les longitudes déterminées par M. Dagelet, bien plus exactes que celles du navigateur espagnol, qui portait ces îles six degrés environ trop à l'ouest. Cette erreur, copiée de siècle en siècle, et consacrée par les géographes, eût donné naissance à un nouvel archipel qui n'aurait eu de réalité que sur les cartes.

Nous courûmes différents bords, le 27, pour approcher l'île de Vavao, d'où les vents d'ouest-nord-ouest nous éloignaient un peu. Ayant poussé pendant la nuit ma bordée au nord, afin d'étendre ma vue douze ou quinze lieues au-delà de l'île, j'eus connaissance de celle de la Margoura, de Maurelle, qui me restait à l'ouest; et l'ayant approchée, je vis une seconde île très-plate, couverte d'arbres. L'île de Margoura est au contraire assez élevée, et il est vraisemblable qu'elles sont habitées l'une et l'autre. Vers midi, j'étais à l'entrée du port où le navigateur Maurelle avait mouillé; il est formé par de petites îles assez éle-

vées, qui laissent entre elles des passages étroits, mais très-profonds, et mettent les vaisseaux parfaitement à l'abri des vents du large. Ce port, très-supérieur à celui de Tongataboo, m'aurait infiniment convenu pour y passer quelques jours; mais le mouillage est à deux encâblures de terre, et, dans cette position, une chaloupe est souvent nécessaire pour porter une ancre au large et s'éloigner de la côte.

La nuit suivante fut affreuse; les ténèbres qui nous environnaient étaient si épaisses, qu'il était impossible de rien distinguer autour de nous. Au point du jour, je me dirigeai vers l'île Latté; mais les grains nous ballottaient entre toutes ces îles, d'abord vers l'île de Latté, puis vers celles de Kao et Toofoa. La forme de l'île de Kao est celle d'un cône très-élevé, qu'on pourrait apercevoir de trente lieües par un temps très-clair. Le lendemain, j'approchai celle de Toofoa à une demi-lieue, qui est habitée. Cette île est très-montueuse, très-escarpée, et couverte d'arbres jusqu'à la cime : elle peut avoir quatre lieues de tour. Continuant notre route vers les deux petites îles de Hoonga-Tonga et de Hoonga-Hapaee, nous mîmes l'île Kao par le milieu de l'île Toofoa, de sorte que la première ne paraissait être que le sommet de la seconde, et nous la relevâmes au

nord 27° est. L'île de Kao est environ trois fois plus élevée que l'autre, et ressemble au soupirail d'un volcan.

Nous eûmes connaissance, l'après-midi, des deux îles de Hoonga-Tonga et de Hoonga-Hapaee; elles sont comprises dans une carte des îles des Amis, insérée dans le troisième voyage du capitaine Cook; mais on n'y trouve point un banc de rescifs très-dangereux, de deux lieues d'étendue, dont la direction est à peu près nord-quart-nord-ouest et sud-quart-sud-est. Sa pointe septentrionale est à cinq lieues au nord de Hoonga-Hapaee, et sa pointe méridionale à trois lieues au nord de Hoonga-Tonga, formant avec les deux îles un détroit de trois lieues. Nous le rangeâmes à une très-grande lieue dans l'ouest, et nous aperçûmes ses brisants qui s'élevaient comme des montagnes; mais il est possible que dans un temps plus calme il marque moins, et alors il serait beaucoup plus dangereux.

**Les habitants de Tongataboo s'empressent de venir à bord et de lier connaissance avec nous.**

Les deux petites îles de Hoonga-Tonga et de Hoonga-Hapaee ne sont que de très-gros rochers inhabitables, et assez élevés pour être aperçus de

quinze lieues. Ces îles sont placées à dix lieues au nord de Tongataboo ; mais comme cette dernière île est basse, il faut être à moitié de cette distance pour la reconnaître. Nous l'aperçûmes du haut des mâts le 31 décembre, à six heures du matin. On ne voyait d'abord que la cime des arbres qui paraissaient croître dans la mer. A mesure que nous avancions le terrain s'élevait, mais de deux ou trois toises seulement ; bientôt nous reconnûmes la pointe de Van-Diemen, et le banc des Brisants, qui est au large de cette pointe : elle nous restait, à midi, à l'est, à environ deux lieues. Comme les vents étaient au nord, je fis gouverner sur la côte méridionale de l'île, qui est très-saine, et dont on peut s'approcher à trois portées de fusil. La mer brisait avec fureur sur toute la côte ; mais ces brisants étaient à terre, et nous apercevions au-delà les vergers les plus riants ; toute l'île paraissait cultivée ; les arbres bordaient les champs, qui étaient du plus beau vert. Il est vrai que nous étions alors dans la saison des pluies ; car, malgré la magie de ce coup d'œil, il est plus que vraisemblable que pendant une partie de l'année il doit régner sur une île si plate une horrible sécheresse : on n'y voyait pas un seul monticule, et la mer elle-même n'a pas dans un temps calme une surface plus égale.

Les cases des insulaires n'étaient pas rassemblées en village, mais éparses dans les champs comme les maisons de campagne dans les plaines les mieux cultivées. Nous fîmes quelques échanges avec eux, et la plus grande confiance s'établit bientôt entre nous. Nous remarquâmes que ces insulaires sont plus cultivateurs que marins; leur taille est ordinaire, et leur physique en général, sans être inférieur au nôtre, ne paraissait avoir aucun avantage sur celui de nos matelots; et il est évident que la différence qui existe dans les proportions individuelles de ces peuples avec les habitants de l'archipel des Navigateurs, ne provient que de l'aridité du sol, et des autres causes physiques du territoire et du climat de l'archipel des Amis.

Des cent cinquante îles qui composent cet archipel, le plus grand nombre ne consistent qu'en rochers inhabités et inhabitables; et je ne craindrais pas d'avancer que la seule île d'Oyolava l'emporte en population, en fertilité et en forces réelles sur toutes ces îles réunies, où les insulaires sont obligés d'arroser de leurs sueurs les champs qui fournissent à leur subsistance. C'est peut-être à ce besoin d'agriculture qu'ils doivent les progrès de leur civilisation et la naissance de quelques arts qui compensent la force naturelle qui leur manque, et les garantissent de l'invasion de leurs voisins.

Toutes nos relations avec les habitants de Tongataboo se réduisirent à une simple visite, et l'on en fait rarement de si éloignées. Nous ne reçûmes d'eux que les mêmes rafraîchissements qu'on offre à la campagne, en collation, à des voisins : mais M. Dagelet eut l'occasion de vérifier la marche de nos horloges. Le grand nombre d'observations faites à Tongataboo par le capitaine Cook ne lui laissaient aucun doute sur l'exactitude de la hauteur de ce lieu, dont celle que nous prîmes différait moins de sept minutes. On peut conclure de cette conformité de nos déterminations qu'en supposant que nous n'eussions eu aucune connaissance des navigations du capitaine Cook, l'archipel des Navigateurs et le groupe des îles Vavao n'auraient pas moins eu sur nos cartes, à cinq ou six minutes près, les mêmes positions géographiques.

Nous mouillons à l'île Norfolk. Description de cette île.

Le 1er janvier 1788, perdant espoir d'obtenir assez de vivres pour compenser notre consommation, je pris le parti d'arriver à l'ouest-sud-ouest et de courir sur Botany-Bay, en prenant une route qui n'eût encore été suivie d'aucun navigateur. Le 2 au matin, j'aperçus l'île Plistard, dont la plus grande largeur est d'un quart de lieue. Elle est

fort escarpée, n'a que quelques arbres sur la côte du nord-ouest, et ne peut servir de retraite qu'à des oiseaux de mer.

Nous restâmes pendant trois jours à la vue de ce rocher. Le soleil que nous avions au zénith entretenait ces calmes, et nous remarquâmes en général que les vents alizés étaient bien peu fixes dans ces parages. La température était aussi beaucoup changée, et le thermomètre avait baissé de six degrés, soit parce que nous avions dépassé le soleil, ou, ce qui est plus vraisemblable, parce que ces fortes brises de l'est et un ciel blanchâtre arrêtaient son influence; car il n'était qu'à quatre degrés de notre zénith, et ses rayons avaient bien peu d'obliquité. Le 13, nous eûmes connaissance de l'île Norfolk et de deux îlots qui sont à sa pointe méridionale : la mer était si grosse, que j'eus peu d'espoir de rencontrer un abri sur la côte du nord-est, quoique les vents fussent dans ce moment au sud. Cependant, trouvant une mer plus tranquille, je laissai tomber l'ancre à un mille de terre, par vingt-quatre brasses, fond de sable dur mêlé d'un peu de corail. Je n'avais d'autre objet que d'envoyer nos naturalistes et nos botanistes reconnaître le sol et les productions du pays. La mer brisait avec force autour de cette île; mais je me flattais que nos canots trouveraient

un abri derrière de grosses roches qui bordaient la côte. Cependant, comme nous avions appris à nos dépens qu'il ne faut jamais s'écarter des règles de la prudence, je chargeai M. de Clonard, capitaine de vaisseau, le second officier de l'expédition, du commandement de quatre canots envoyés par les deux frégates, et je lui enjoignis de ne pas risquer le débarquement, sous quelque prétexte que ce pût être, si nos biscaïennes couraient le moindre risque d'être chavirées par la lame. Nos frégates étaient mouillées par le travers de deux pointes situées sur l'extrémité nord du côté du nord-est de l'île, vis-à-vis de l'endroit où nous supposions que le capitaine Cook avait débarqué. Nos canots firent une demi-lieue sans trouver un point où il fût possible de débarquer. Ils voyaient l'île entourée d'une muraille formée par la lave qui avait coulé du sommet de la montagne, et qui, s'étant refroidie dans sa chute, avait laissé en beaucoup d'endroits une espèce de toit avancé de plusieurs pieds sur la côte de l'île. Quand le débarquement eût été possible, on n'aurait pu pénétrer dans l'intérieur qu'en remontant le cours très-rapide de quelques torrents qui avaient formé des ravins. Au-delà de ces barrières naturelles, l'île était couverte de pins et tapissée de la plus belle verdure; ce qui augmentait encore notre

désir de visiter une terre où le capitaine Cook avait débarqué avec tant de facilité. Je suivis du bord avec ma lunette le mouvement des canots, et voyant qu'ils ne trouvaient aucun lieu commode pour débarquer, je fis le signal de ralliement, et bientôt après je donnai l'ordre d'appareiller.

Comme je me disposais à mettre à la voile, un signal de *l'Astrolabe,* qui m'apprenait que le feu était à son bord, me jeta dans les plus vives alarmes. J'expédiai sur-le-champ un canot pour voler à son secours ; mais il était à peine à moitié chemin, qu'un second signal me marqua que le feu était éteint. C'était une caisse d'acide qui avait pris feu d'elle-même. On était parvenu à la jeter à la mer, et l'accident n'avait pas eu d'autres suites.

L'île Norfolk, quoique très-escarpée, n'est guère élevée de plus de soixante-dix ou quatre-vingts toises au-dessus du niveau de la mer. Le capitaine Cook dit qu'il y trouva beaucoup de choux-palmistes. Il est probable que les palmiers qui donnent ces choux sont très-petits, car nous n'aperçûmes aucun arbre de cette espèce. Comme cette île n'est pas habitée, elle est couverte d'oiseaux de mer, et particulièrement de paille-en-queue, qui ont tous leur longue plume rouge. Un banc de sable, sur lequel il y a de vingt à trente

brasses d'eau, s'étend à trois ou quatre lieues au nord et à l'est de cette île, et peut-être même tout autour. A huit heures du soir, nous étions sous voiles; je fis route à l'ouest-nord-ouest, laissant arriver successivement jusqu'au sud-ouest-quart-ouest, et sondant sans cesse sur ce banc où il était possible qu'il se rencontrât quelque haut fond; mais le sol était, au contraire, extrêmement uni, et l'eau augmenta pied à pied à mesure que nous nous éloignâmes de l'île. Les vents s'étaient fixés à l'est-sud-est, par grains un peu brumeux; mais le temps était très-clair dans les intervalles des grains. Au jour, je forçai de voiles vers Botany-Bay, qui n'était plus éloigné de nous que de trois cents lieues. Le 14 au soir, après le coucher du soleil, je fis signal de mettre en panne, et de sonder, en filant deux cents brasses de ligne. Le plateau de l'île Norfolk m'avait fait croire que le fond pouvait se continuer jusqu'à la Nouvelle-Hollande; mais cette conjecture était fausse, et nous continuâmes notre route avec une erreur de moins dans l'esprit, car je tenais beaucoup à cette opinion. Les vents de l'est-sud-est au nord-est furent fixes jusqu'à la Nouvelle-Hollande; nous faisions beaucoup de chemin le jour et très-peu la nuit, parce que nous n'avions été précédés d'aucun navigateur dans la route que nous parcourions.

### Arrivée à Botany-Bay.

Le 17, par 31° 28′ de latitude sud, et 159° 19′ de longitude orientale, nous fûmes environnés d'une innombrable quantité de goëlettes, qui nous faisaient soupçonner que nous passions auprès de quelque île ou rocher. Ces oiseaux nous suivirent jusqu'à quatre-vingts lieues de la Nouvelle-Hollande, et il est assez vraisemblable que nous avions laissé derrière nous quelque îlot ou rocher qui sert d'asile à ces sortes d'oiseaux; car ils sont beaucoup moins nombreux auprès d'une terre habitée. Depuis l'île de Norfolk jusqu'à la vue de Botany-Bay, nous sondâmes tous les soirs, en filant deux cents brasses, et nous ne commençâmes à trouver fond qu'à huit lieues de la côte, par quatre-vingt-dix brasses. Nous en eûmes connaissance le 23 janvier; elle était peu élevée, et il n'est guère possible de l'apercevoir de plus de douze lieues. Les vents devinrent alors très-variables, et nous éprouvâmes, comme le capitaine Cook, des courants qui nous portèrent, chaque jour, quinze minutes au sud de notre estime; en sorte que nous passâmes la journée du 24 à louvoyer à la vue de Botany-Bay, sans pouvoir doubler la pointe Solander, qui nous restait à une lieue au nord : les vents soufflaient avec force de

cette partie, et nos bâtiments étaient trop mauvais voiliers pour vaincre à la fois la force du vent et des courants.

Nous eûmes, ce même jour, un spectacle bien nouveau pour nous depuis notre départ de Manille : ce fut celui d'une flotte anglaise, mouillée dans Botany-Bay, dont nous distinguions les flammes et les pavillons.

Des Européens sont tous compatriotes à cette distance de leur pays, et nous avions la plus vive impatience de gagner le mouillage. Mais le temps fut si brumeux le lendemain, qu'il nous fut impossible de reconnaître la terre, et nous n'atteignîmes le mouillage que le 26 à neuf heures du matin.

Au moment où je me présentais dans la passe, un lieutenant et un midshipman anglais furent envoyés à mon bord par le capitaine Hunter, commandant la frégate anglaise *le Sirius*. Ils m'offrirent de sa part tous les services qui dépendraient de lui, ajoutant qu'étant sur le point d'appareiller pour remonter vers le nord, les circonstances ne lui permettraient pas de nous donner ni vivres, ni munitions, ni voiles ; de sorte que leurs offres de service se réduisaient à des vœux pour le succès ultérieur de notre voyage. J'envoyai un officier pour faire mes remercîments au capitaine Hunter, qui était déjà à pic et avait ses huniers brisés. Je lui fis

dire que mes besoins se bornaient à de l'eau et du bois, dont nous ne manquerions pas dans cette baie, et que je savais que des bâtiments destinés à former une colonie à une si grande distance de l'Europe ne pouvaient être d'aucun secours à des navigateurs.

Nous apprîmes du lieutenant que la flotte anglaise était commandée par le commodore Philipp, qui, la veille, avait appareillé de Botany-Bay, sur la corvette *le Spey,* avec quatre vaisseaux de transport, pour aller chercher vers le nord un lieu plus commode à son établissement. Le lieutenant anglais paraissait mettre beaucoup de mystère au plan du commodore Philipp, et nous ne nous permîmes aucune question à ce sujet; mais nous ne pouvions douter que l'établissement projeté ne fût très-près de Botany-Bay; car plusieurs canots et chaloupes étaient à la voile pour s'y rendre, et il fallait que le trajet fût bien court pour que l'on eût jugé inutile de les embarquer sur les bâtiments. Bientôt les matelots du canot anglais, moins discrets que leurs officiers, apprirent aux nôtres qu'ils n'allaient qu'au port Jackson; ce port n'est qu'à seize milles au nord de la pointe Banks, où le commodore Philipp avait reconnu lui-même un très-bon havre qui s'enfonçait de dix milles vers le sud-ouest. Les bâtiments pouvaient y

mouiller à portée de pistolet de terre, dans une mer aussi tranquille que celle d'un bassin. Nous n'eûmes par la suite que trop d'occasions d'avoir des nouvelles de l'établissement anglais, dont les déserteurs nous causèrent beaucoup d'ennui et d'embarras (1).

---

(1) Ici se termine le voyage de Lapérouse. Le lecteur sera moins étonné de ne pas y trouver d'autres détails sur sa relâche à la Nouvelle-Hollande, lorsqu'il saura qu'il avait l'habitude de ne les rédiger qu'après avoir remis à la voile et en mer.

FIN.

# APPENDICE.

# APPENDICE.

## LETTRE DE LAPÉROUSE.

D'Avatscha, 27 septembre 1787.

MONSIEUR,

M. DE LESSEPS, que j'ai chargé de mes paquets, est un jeune homme dont la conduite a été parfaite pendant toute la campagne, et j'ai fait un vrai sacrifice à l'amitié que j'ai pour lui en l'envoyant en France; mais comme il est vraisemblablement destiné à occuper un jour la place de son père en Russie, j'ai cru qu'un voyage par terre au travers de ce vaste empire lui procurerait les moyens d'acquérir des connaissances utiles à notre commerce, et propres à augmenter nos liaisons avec ce royaume, dont les productions sont si nécessaires à notre marine.

Il m'a paru que M. de Lesseps parle le russe avec la même facilité que le français : il nous a rendu au Kamtschatka les plus grands services; et si la survivance de la place de consul général de France à Pétersbourg, qu'occupe son père, était le prix de son voyage autour du monde par terre et par mer, je regarderais cette faveur comme la marque de la satisfaction que vous témoignez de notre conduite.

## SUPPLÉMENT A LA GAZETTE

### DU MARDI 28 OCTOBRE 1788.

De Versailles, le 27 octobre 1788.

Le sieur de Lesseps; vice-consul à Cronstadt, qui était employé, dans l'expédition du comte de Lapérouse, en qualité d'interprète du roi en langue russe. est arrivé à Versailles le 17 de ce mois, et a eu l'honneur le même jour d'être présenté à Sa Majesté par le comte de la Luzerne, ministre et secrétaire d'État au département de la marine. Il avait été chargé d'apporter en France les dépêches, les journaux et les cartes qui lui avaient été remis, le 30 septembre 1787, par le comte de Lapérouse, au port d'Avatscha, ou Saint-Pierre et Saint-Paul, situé à l'extrémité méridionale de la presqu'île du Kamtschatka. Le navire que la Russie expédie chaque année d'Okotskoï à Avatscha ayant manqué son voyage l'année dernière, le sieur de Lesseps se décida à contourner par terre toute la mer d'Okosk ou Pengina, pour gagner le grand continent d'Asie; mais les mauvais temps et les fréquents ouragans le retinrent sur la presqu'île jusqu'au 27 janvier suivant. Ce ne fut qu'à cette époque qu'il put entreprendre sa route le long des côtes du Kamtschatka. Arrivé à l'isthme qui joint cette terre au continent, il suivit la côte orientale de la mer de Pengina, passa par Ingina, et, après beaucoup de difficultés et de

dangers, il parvint le 5 mai à Okotskoï. Cette partie de son voyage a été faite sur des traîneaux, tirés par des chiens kamtschadales ou par des rennes, suivant l'usage de chaque pays qu'il a traversé.

Le débordement des rivières, à cette époque du dégel, l'a forcé de séjourner à Okotskoï jusqu'au 8 de juin. Aussitôt que la Léna a été navigable il s'y est embarqué, et a remonté jusqu'à Irkoutsk, où il est arrivé dans les premiers jours d'août. Il en est reparti le 11. Il a passé par Tomsk, Tobolsk, Catherinebourg, Kasan, Nynei-Novogorod, Moscou, Tuer, Novogorod-Velikoï, et a traversé toutes les grandes rivières de la Sibérie. Il a fait ce trajet en kibitk ou voiture russe non suspendue, et il a été rendu le 21 septembre à Saint-Pétersbourg, d'où il est reparti le 26 à deux heures du matin, chargé des dépêches du comte de Ségur, ministre plénipotentiaire du roi près l'impératrice de Russie. La jeunesse et le zèle du sieur de Lesseps l'ont soutenu, jusqu'au terme, contre les fatigues et les dangers inséparables d'un voyage de 4000 lieues, à travers des pays peu habités et peu fréquentés, et il est arrivé heureusement à Versailles le 17 octobre, à trois heures après midi. Il se loue infiniment de toutes les facilités et de tous les secours qu'il a reçus des commandants russes, dans les lieux où il a été à portée de les réclamer.

*Extrait des dépêches du comte de Lapérouse apportées par le sieur de Lesseps.*

Les frégates du roi *la Boussole* et *l'Astrolabe*, la première, commandée par le comte de Lapérouse, capitaine de vaisseau, commandant en chef l'expédition; la seconde par le vicomte de Langle, capitaine de vaisseau, avaient appareillé de la rade de Brest, le 1er août 1785, pour un voyage de découvertes. Après avoir touché aux îles de Madère et de Ténériffe, pour s'y pourvoir d'un supplément de vin ; à celles de Martin-Vas et de la Trinité, pour en fixer la position géographique; à celles de Sainte-Catherine du Brésil, pour se procurer des rafraîchissements, le comte de Lapérouse fit quelques recherches dans l'Océan méridional, passa le détroit de Le Maire le 25 janvier 1786, soixante-neuf jours après son départ de la dernière île, et le 9 février il naviguait dans le grand Océan, appelé communément mer du Sud ou mer Pacifique. Le 24 du même mois il relâcha à la baie de la Conception du Chili, et en repartit le 19 mars. Le 8 avril il eut connaissance de l'île de Pâques, où il aborda. Le 28 mai, il était à vue de l'île d'Owhyhée, une des Sandwich, où le capitaine Cook, après avoir agrandi le monde, termina si malheureusement la plus glorieuse carrière. Le comte de Lapérouse s'est particulièrement attaché à reconnaître celles de ces îles que le célèbre navigateur anglais n'avait pu visiter. Il

les quitta le 1er juin, prit sa route sur l'Amérique septentrionale, et y atterrit, le 23 du même mois, à la hauteur du Mont-Saint-Élie, à 60° de latitude. Il a reconnu et relevé la partie de côte comprise entre son point d'attérage et le port de Monterey, à 36° $\frac{2}{3}$ de latitude. Le capitaine Cook, contrarié par les vents, n'avait pu en reconnaître que quelques portions de distance en distance, et il n'était descendu que jusqu'au 43e degré. Le comte de Lapérouse a lié ses découvertes à celles du navigateur anglais, et aux reconnaissances qui ont été faites par terre et par mer par les Espagnols de la Californie. Il partit du port de Monterey le 24 septembre, traversa le grand Océan pour se rendre au continent d'Asie et découvrir dans cette traversée quelques îles inhabitées. Le 15 décembre, il eut connaissance de l'Assonsong, une des îles Mariannes, et il mouilla le 3 janvier 1787 à Macao. Il en partit le 6 février et relâcha le 28 à Cavita, dans la baie de Manille, où il se pourvut de rafraîchissements et de vivres pour sa navigation ultérieure. Il quitta Manille le 9 d'avril, et, après avoir passé à l'est de Formose, il a dirigé sa route entre les îles du Japon et la Corée, a reconnu et visité les côtes orientales de cette presqu'île, et s'est élevé jusqu'au 52e degré de latitude, par un canal assez étroit, inconnu aux navigateurs européens et formé par les côtes de la Tartarie orientale, d'une part, et de l'autre, par deux grandes îles qu'il a relevées et visitées en partie. L'extrémité septentrionale de ce canal se trouvant obstruée par des bancs

qui en rendent le passage impraticable, il a repris sa route au sud; et en continuant ses recherches, il a découvert, à 46 degrés de latitude, un détroit qui l'a conduit dans la mer située à l'ouest des îles Kurilles, à travers lesquelles il a trouvé un passage d'où il s'est rendu au port d'Avatscha, à la partie méridionale de la presqu'île du Kamtschatka; il a mouillé le 6 de septembre. Cette navigation de cinq mois dans une mer inconnue, au milieu des brumes presque continuelles, a été aussi pénible que périlleuse; mais elle servira à éclaircir un point intéressant de géographie; elle nous donnera une connaissance exacte d'une grande terre dont l'existence même était contestée, et ces découvertes se lieront à celles que les Russes ont faites dans cette partie septentrionale du globe. Les peuples qui habitent les îles que le comte de Lapérouse a visitées n'avaient aucune idée des Européens, non plus que les autres habitants du grand continent. Ils sont humains et hospitaliers; mais leur terre ne présente aucune production qui puisse y appeler les nations commerçantes.

Au départ du sieur de Lesseps, le 30 septembre 1787, les officiers et les équipages des frégates *la Boussole* et *l'Astrolabe* jouissaient de la meilleure santé, et quoique ces bâtiments tinssent la mer depuis plus de deux ans, le scorbut ne s'y était point manifesté. Les soins constants et paternels du comte de Lapérouse et du vicomte de Langle, pour la conservation des compagnons de leurs travaux, doivent faire espérer qu'ils les préserveront, jusqu'au terme de leur voyage, des ma-

ladies qui ajoutent un danger de plus aux longues navigations.

Le comte de Lapérouse, après avoir fait quelques provisions à Avatscha, se proposait de reprendre la mer le 1er octobre pour se livrer aux recherches qui lui restent à faire dans l'hémisphère austral; on présume qu'il pourra être de retour en France dans le mois de juillet ou d'août 1789.

## EXTRAIT

### D'UNE LETTRE DE LAPÉROUSE.

De Botany-Bay, 5 février 1788.

MONSIEUR,

Lorsque cette lettre vous parviendra, je me flatte que vous aurez reçu le journal de ma navigation depuis Manille jusqu'au Kamtschatka, que j'ai eu l'honneur de vous adresser par M. de Lesseps, parti pour Paris, du havre de Saint-Pierre et Saint-Paul, le 1er octobre 1787. Cette partie de la campagne, la plus difficile sans doute dans des parages absolument nouveaux aux navigateurs, a cependant été la seule où nous n'ayons éprouvé aucun malheur, et le désastre le plus affreux nous attendait dans l'hémisphère sud. Je ne pourrais que répéter ici ce que vous lirez avec plus de détails dans mon journal. MM. de Langle et de Lamanon, avec dix autres personnes, ont été victimes de leur humanité; et s'ils avaient osé se permettre de tirer sur

les insulaires avant d'en être entourés, nos chaloupes n'auraient pas été mises en pièces, et le roi n'aurait point perdu un des meilleurs officiers de sa marine.

Quoique cet événement eût diminué de beaucoup les équipages des deux frégates, je crus ne rien devoir changer au plan de ma navigation ultérieure; mais j'ai été obligé d'explorer plus rapidement différentes îles intéressantes de la mer du Sud, afin d'avoir le temps de construire deux chaloupes à Botany-Bay, et de pouvoir reconnaître les principaux points indiqués dans mes instructions avant le changement de mousson, qui rendrait cette exploration impossible.

Nous sommes arrivés à la Nouvelle-Hollande sans qu'il y ait eu un seul malade dans les deux bâtiments : dix-huit des vingt blessés que nous avions en partant de Maouna sont entièrement rétablis, et M. Lavaux, chirurgien-major de *l'Astrolabe*, qui avait été trépané, ainsi qu'un autre matelot de cette frégate, ne laissent aucune crainte sur leur état. . . . . . . . . .

## EXTRAIT

### D'UNE AUTRE LETTRE DE LAPÉROUSE.

Botany-Bay, 7 février 1788.

. . . . . Je remonterai aux îles des Amis, et je ferai absolument tout ce qui m'est enjoint par mes instructions, relativement à la partie méridionale de la Nouvelle-Calédonie, à l'île Santa-Cruz de Mendana, à la

côte du sud de la terre des Arsacides de Surville, et à la terre de la Louisiade de Bougainville, en cherchant à connaître si cette dernière fait partie de la Nouvelle-Guinée, ou si elle en est séparée. Je passerai, à la fin de juillet 1788, entre la Nouvelle-Guinée et la Nouvelle-Hollande, par un autre canal que celui de l'Endeavour, si toutefois il en existe un. Je visiterai, pendant le mois de septembre et une partie d'octobre, le golfe La Carpentarie, et toute la côte occidentale de la Nouvelle-Hollande jusqu'à la terre de Diemen ; mais de manière cependant qu'il me soit possible de remonter au nord assez tôt pour arriver au commencement de décembre 1788 à l'île de France.

---

Le document suivant est d'une telle importance, qu'on s'étonne qu'aucun des écrivains qui ont parlé du naufrage de Lapérouse n'en ait fait mention. Il est extrait d'un volume in-8°, intitulé : *Découvertes dans la mer du Sud. Nouvelles de M. de Lapérouse jusqu'en* 1794. Paris, Everat, imprimeur-libraire, rue Montorgueil, n° 3.

« Le 11 mai 1794, nous eûmes la vue de plusieurs petites îles disséminées dans toute l'étendue de l'horizon, et qui rendirent notre navigation très-difficile ; plusieurs étaient si petites qu'elles n'avaient pas plus d'un mille de tour. Nous n'en remarquâmes aucune

sur laquelle un vaisseau pût aborder, à cause de l'extrême élévation de la côte; quelques-uncs étaient entourées de grands rochers qui s'élevaient à pic ou qui se prolongeaient en saillie sur un ressac terrible qui se brisait au pied.

« Sur le soir du même jour, nous dépassâmes heureusement toutes ces îles, et la mer devint entièrement libre. Le lendemain et le jour d'après, nous ne rencontrâmes absolument rien, si ce n'est des volées de frégates, de goélands et de pétrels qui passaient auprès de nos vaisseaux; mais le 14, à dix heures du matin, nous aperçûmes devant nous une terre au nord. A midi nous en étions si proches, que nous vîmes distinctement un homme qui se promenait sur la cime d'un rocher, et qui faisait des gestes pour nous appeler.

« Comme nous ne voulions point nous arrêter, nous ne fîmes pas d'abord grande attention à ses invitations; mais il les continua avec tant de constance et de vivacité, que nous envoyâmes la chaloupe en avant pour savoir ce qu'il nous voulait; la chaloupe revint nous dire que cet homme était Français, et qu'il demandait en grâce la permission de monter à bord.

« On renvoya la chaloupe pour le prendre; il fut amené et présenté à M. de Grisalva. Il déclara qu'il s'appelait *Lepaute d'Orgelet* (1), qu'il était astronome,

---

(1) C'est Lepaute Dagelet, de l'Académie des Sciences, neveu du célèbre astronome Lalande.

et qu'il avait suivi M. de Lapérouse dans son expédition ; que le 16 mars 1792, le feu ayant pris au vaisseau (*la Boussole*) que montait M. de Lapérouse, dans un moment où il venait de faire la reconnaissance d'une île nouvelle, tous les équipages avaient été obligés de s'enfuir à terre (1) ; qu'ils avaient été d'abord très-bien reçus par les habitants avec lesquels ils avaient vécu pendant trois mois dans la meilleure intelligence ; mais qu'ensuite cette bonne intelligence avait été troublée à l'occasion d'une coupe de bois que les équipages avaient faite dans l'île, pour rachever la construction d'un bâtiment avec lequel ils espéraient retourner en Europe ; qu'ils avaient eu à soutenir plusieurs combats dans lesquels, à l'aide de leurs armes à feu, ils eurent d'abord l'avantage ; mais qu'ensuite la poudre leur ayant manqué, ils avaient été exterminés, et que M. de Lapérouse avait péri dans un de ces combats.

« Que lui, Lepaute d'Orgelet, s'était sauvé dans une chaloupe avec huit autres Français, sans vivres, sans armes, sans provisions, n'ayant pour toute fortune

(1) Le silence absolu des marins sur cette relation doit rendre circonspect celui qui paraît la citer pour la première fois ; mais n'est-il pas bien remarquable que parmi tant de débris recueillis par les capitaines Dillon et Dumont d'Urville, aucun n'ait appartenu à *la Boussole*, montée par Lapérouse ? Tous proviennent de la frégate *l'Astrolabe*. Ces précieux débris sont déposés au Musée de Paris.

que les habits dont ils étaient couverts, et qu'après avoir erré pendant trois jours sur la mer, exposés au naufrage ou à mourir de faim, ils étaient abordés enfin sur l'île où nous l'avions trouvé.

« Que cette île était inhabitée, marécageuse, malsaine, exposée à de fréquents orages; qu'ils n'y avaient trouvé aucun abri, ni les ressources ordinaires qu'on rencontre communément sur toutes les terres de cette partie du monde; qu'on y était infecté d'une prodigieuse multitude d'insectes incommodes ou malfaisans; que la chaleur y était excessive, insupportable; que pour éviter les ardeurs malfaisantes d'un soleil toujours brûlant, ils avaient été obligés de passer leur vie sur les rochers, le seul endroit de l'île où l'on pût rencontrer un peu d'ombre; que le sol en était ingrat, sablonneux, stérile même, et dénué d'arbres fruitiers; qu'il n'y croissait que de mauvais arbrisseaux dont les baies leur avaient servi quelquefois pour subsister, mais qu'ils avaient vécu en grande partie de moules, d'huîtres, et d'autres coquillages qu'ils avaient ramassés sur le rivage ou sur les rochers.

« Que depuis dix-huit mois environ qu'il était descendu sur cette terre malheureuse, il avait vu mourir successivement tous ses camarades; qu'ayant été obligés de coucher sur la terre à la belle étoile, exposés à la pluie, aux vents, à toutes les autres inclémences de l'air, et aux exhalaisons fétides qui s'élevaient du fond des marécages, ils y avaient contracté des rhumatismes et des maladies affreuses; que plusieurs étaient morts

ayant le corps paralysé ou couvert de pustules virulentes.

Il était lui-même dans un état de misère, hideux et dégoûtant. Ses habits étaient déchiquetés, pourris, et ses yeux cernés d'un rouge livide ; il avait la peau rude et brûlante ; il était couvert de vermine et de clous purulents desquels découlait une matière verdâtre d'une odeur cadavéreuse.

« Ce malheureux Français faisait pitié. Nos chirurgiens l'examinèrent et le trouvèrent attaqué d'une maladie putride qu'ils jugèrent mortelle. Nous lui prodiguâmes tous les soins qui étaient en notre pouvoir; nous lui donnâmes des habits, une chemise, des souliers, et les aliments les plus convenables à son état; nous désirions d'autant mieux le sauver, que nous espérions avoir de lui des renseignements précieux sur le voyage de M. de Lapérouse. Ses pieds étaient ouverts en plusieurs endroits par des crevasses remplies d'ordures; il avait le talon gauche fendu et les jambes enflées : à peine s'il pouvait se soutenir.

Après que les chirurgiens eurent achevé de panser ses plaies, nous l'envoyâmes coucher; il dormit d'un profond sommeil; mais le lendemain il n'était pas mieux que la veille; il n'eut pas la force de se lever.

« Nous essayâmes de lui demander quelques renseignements sur les opérations de M. de Lapérouse; il nous confirma tout ce que nous savions des premiers événements de son voyage avant son arrivée à la baie de Botanique. Il y ajouta quelques détails qui sans

doute sont connus en Europe. Il nous apprit que depuis son départ de la Nouvelle-Hollande il avait été aux îles des Amis et à celles de la Société; que pendant la traversée il avait découvert cinq petites îles dans l'espace de mer qui se trouve entre celle Hervey et la Nouvelle-Zélande; que les habitants lui en avaient nommé beaucoup d'autres dans le sud, mais qu'il n'avait pas jugé à propos d'y aller; qu'en cinglant vers l'île de Pâques, il avait cherché inutilement celles qu'on disait avoir été découvertes par les Espagnols en 1773. Il paraît qu'après beaucoup de traverses et de dangers, il fut encore obligé de retourner aux îles Sandwich; qu'il s'y arrêta long-temps, et que cette fois il visita Owhyée, où il fut bien reçu; qu'il reconnut, par les 40 degrés de latitude australe, un groupe d'îles dont la plus grande avait 150 lieues de côtes, et qu'il y séjourna pendant quatre mois. C'est de là, nous dit le malade, qu'il s'en fut à l'île où il a trouvé la mort.

« Nous voulions aussi lui demander des nouvelles de *l'Astrolabe;* mais il fut bientôt hors d'état de nous répondre. Il avait une fièvre continuelle, et malgré la chaleur excessive de l'atmosphère, un frisson violent lui faisait trembler tous les membres. Sa maladie ayant résisté à tous les remèdes, il mourut le 24 mai 1794. Comme nous avions en vue l'île sur laquelle il nous avait dit que M. de Lapérouse avait péri, nous nous approchâmes de la côte le 25, et nous entrâmes dans une belle baie au sud. Beaucoup de naturels rassemblés sur le rivage nous invitèrent par signes à prendre

terre ; mais le malheureux événement arrivé à M. de Lapérouse nous avait rendus très-circonspects : nous remarquâmes d'ailleurs que les insulaires avaient des armes ; nous aperçûmes parmi ces armes des épées, des sabres, et même des baïonnettes qu'ils portaient au bout de grands bâtons.

M. de Lapérouse avait baptisé cette île du nom d'*Île du Malheur ;* elle ne fut pas non plus très-heureuse pour nous, n'ayant pu obtenir le moindre secours des habitants, qui paraissaient inquiets et mécontents de notre arrivée.

Nous fîmes vainement plusieurs tentatives pour les déterminer à venir à bord, et pour établir entre eux et nous un commerce d'échange ; nous hasardâmes d'envoyer en avant notre grand canot pour examiner leurs dispositions ; ils firent à nos gens de nouveaux signes pour descendre, et sans doute leurs intentions n'étaient pas bonnes ; car nous en vîmes avec nos lunettes un certain nombre qui se tenaient dans les bois en embuscade, et qui préparaient leurs arcs et leurs flèches. Nous fûmes obligés de donner au canot le signal de revenir, et ce jour-là même nous aurions remis à la voile sans un calme plat qui nous tint comme enchaînés dans la baie pendant une semaine tout entière.

« Ce séjour nous était d'autant plus désagréable, qu'il nous tenait dans une surveillance continuelle. Le service se faisait à bord comme en temps de guerre, avec la plus scrupuleuse exactitude ; nous étions déterminés à faire feu à la première insulte, et à ne laisser

approcher à la hanche de nos vaisseaux que ceux des naturels qui se présenteraient sans armes.

« Nous n'eûmes pas la peine d'en venir à cette extrémité ; les naturels, voyant que nous ne voulions pas débarquer, s'ennuyèrent de nous attendre, et se retirèrent dans les bois. Nous voulûmes profiter de leur absence pour essayer de faire de l'herbe, afin d'augmenter les provisions de notre bétail ; mais celle des environs était si courte et si rare, qu'il fallut abandonner l'entreprise ; le terrain était brûlé à une très-grande distance par la chaleur excessive du soleil.

« Il s'éleva, le 4 juin, un vent favorable dont nous profitâmes pour appareiller, et nous quittâmes de très-bon cœur cette maussade station.

« L'île du Malheur, puisque c'est ainsi que M. de Lapérouse l'a nommée, paraît fertile et bien boisée ; nous avons aperçu dans l'intérieur d'assez hautes montagnes couvertes de bois jusqu'à la cime. Elle est presque ronde et peut avoir vingt lieues de long sur autant de large. La côte, dans beaucoup d'endroits, est inabordable et très-escarpée ; mais dans le sud elle est belle et sans rescifs ; on y trouve quantité de havres, d'anses et de petites baies qui offrent aux vaisseaux les retraites les plus sûres.

« La population y est, je crois, très-considérable ; nous vîmes sur le rivage beaucoup de naturels, et avec nos lunettes nous en remarquâmes aussi un grand nombre dans l'intérieur qui allaient et venaient sans avoir l'air d'être fort occupés, ce qui suppose que le pays

est fertile et qu'il fournit aisément à la subsistance des habitants.

« Les naturels sont d'une stature moyenne. A l'exception d'un petit voile qui leur passe entre les jambes et qui est attaché par une corde à leur ceinture, tout le reste du corps est entièrement nu. Je crois que ce voile est une simple feuille d'arbre; nous ne nous sommes pas approchés d'assez près pour en bien juger. Les insulaires ont les cheveux courts et noirs; je ne puis assurer s'ils sont frisés ou laineux, mais je le pense; leur teint est jaunâtre. Les femmes sont petites, elles ont le ventre gros et les mamelles pendantes jusqu'au nombril. Cette race d'hommes m'a paru en général fort laide et fort différente de celle de Meïes.

« J'ai regretté qu'il ne nous ait pas été possible d'établir aucune liaison avec eux; nous en aurions sans doute obtenu des secours, et j'aurais eu le temps de les observer; mais ils se sont toujours tenus à une si grande distance, que je n'ai pu les voir qu'en courant. Il est probable que l'apparition de nos trois vaisseaux leur avait inspiré de la crainte; nous paraissions être venus là pour une expédition militaire, et pour venger sur eux la mort de M. de Lapérouse.

« Le massacre de cet officier et de son équipage n'avait pas donné à nos gens une bonne opinion de ce peuple; ils le regardaient comme féroce et barbare, peut-être est-il doux, humain, hospitalier: si j'en crois le récit de cet infortuné Français dont nous avons recueilli les derniers soupirs, cet événement malheureux

est arrivé à la suite d'une querelle ; on aura voulu abattre leurs bois, couper leurs arbres fruitiers, ils s'y seront opposés; on aura peut-être employé la violence, ils l'auront repoussée par la force. N'est-il pas dans la nature de résister à quiconque nous opprime? et de quel droit, nous autres étrangers, allons-nous troubler la tranquillité d'un peuple placé si loin de nous? De quel droit osons-nous détruire ses propriétés, ravager ses terres, et le dépouiller des uniques biens, des seules ressources qu'il ait pour subsister? » (*Voyez* l'ouvrage cité plus haut, pag. 145 et suiv.)

## AUTRES INDICES DES TRACES DE LAPÉROUSE.

Le capitaine anglais Dillon, commandant *le Saint-Patrick*, ayant eu l'occasion de visiter, en 1826, l'île de *Tucopia*, en rapporta une garde d'épée en argent qui se trouvait entre les mains des insulaires, et qu'on jugea provenir d'une fabrique française. Un témoignage matériel si important, joint à quelques renseignements obtenus par le capitaine Dillon et communiqués à la compagnie des Indes à Calcutta, engagea celle-ci, dans un but purement philanthropique, à envoyer sur les lieux le navire *la Research*, dont le commandement fut confié au même capitaine Dillon, avec la mission de faire les recherches les plus exactes pour découvrir enfin le lieu où l'expédition française avait pu périr, et de recueillir les naufragés qui existeraient encore. Il fut accompagné dans ce voyage par notre com-

patriote M. Chaigneau, alors en mission dans l'Inde.

Voici quelques paragraphes d'une lettre du capitaine Dillon lui-même, insérée dans le *Morning-Chronicle*, le 21 janvier 1829, et dans les *Annales maritimes* au mois de février suivant.

« En mai 1826, je passai près l'île de Mannicolo (appelée aussi *Vanicolo*), l'une des îles de l'Archipel Salomon, ou de la reine Charlotte, et plus anciennement nommée l'*île Pitt* par la *Pandora*, tout-à-fait différente de l'île Mallicolo du capitaine Cook : j'y obtins de Martin Busshart et des insulaires de Tucopia des renseignements qui me portèrent à croire que l'expédition de Lapérouse avait naufragé sur Mannicolo.

« A mon retour au Bengale, je communiquai ces renseignements à la Société Asiatique dans une de nos séances, et sur ma demande, qui fut appuyée de la recommandation de ce corps distingué, le gouvernement de l'Inde plaça sous mon commandement une expédition dont le but était d'éclairer la destinée du malheureux navigateur français.

« Cette expédition visita Tucopia et Mannicolo en septembre 1827, et nous trouvâmes, tant sur les bancs qui entourent cette île que parmi ses habitants, un grand nombre d'objets dont plusieurs étaient ornés de fleurs de lis et ayant tous appartenu évidemment à l'expédition de Lapérouse : ce qui le confirmait, c'est qu'aucun navire français auquel ces objets auraient appartenu ne pouvait s'être perdu dans la partie occidentale de la mer Pacifique.

« Le pied d'un chandelier en plaqué, que je m'y procurai et que j'ai depuis apporté à Londres, portait des armes qui, par les recherches faites dans le blason d'Europe, se trouvent être celles du naturaliste embarqué à bord du vaisseau de Lapérouse (1). »

---

*Voyage du capitaine Dillon, chargé par la compagnie des Indes à Calcutta de faire la recherche des vestiges du naufrage de Lapérouse.* (Extrait du 73[e] Bulletin de la Société de Géographie.)

Je mis à la voile du port Jackson le 4 juin 1827, et jetai l'ancre dans la baie des îles de la Nouvelle-Zélande le 1[er] juillet.

Le 24 au matin du même mois, je mis à la voile pour la rivière *Thames*, et, pendant la nuit, je me trouvai à la hauteur de son embouchure; le vent ne permettant pas d'y entrer le matin, et désirant ne pas perdre de temps, je me dirigeai sur Tongatabou, des îles des Amis, pour y faire de l'eau et des vivres, etc. J'avais un autre motif pour aller à Tongatabou, c'était le désir de rencontrer le capitaine Dumont-d'Urville, commandant *l'Astrolabe*, sloop de guerre de sa ma-

---

(1) Le naturaliste dont il est ici question n'est autre que M. Collignon, jardinier botaniste. Ce n'est certainement pas à cet individu qu'on peut rapporter le résultat des recherches faites dans le blason d'Europe.

jesté très-chrétienne, qui était parti de la Nouvelle-Zélande environ deux mois avant que j'y fusse arrivé.

Le 15 août, je jetai l'ancre dans la rade de Tongatabou, et fus bientôt visité par un Français de *l'Astrolabe*, et un Anglais qui avait fait partie de l'équipage du *Port-au-Prince*, corsaire anglais de 32 canons, qui se perdit sur l'une de ces îles en décembre 1806 (1).

Cette personne m'apprit que *l'Astrolabe* était parti de Tongatabou pour visiter les îles Fidji, vers le milieu du mois de juin dernier, après avoir été maltraité pendant sa relâche ici.

*L'Astrolabe*, après être entré dans le havre de Tongatabou, fut jeté sur le rivage, et demeura dans cet état pendant huit jours, exposé au plus grand danger, ayant perdu sa fausse quille, deux ancres, et rompu ses câbles.

Il fut enfin tiré de cette périlleuse situation par un flux de haute marée qui le remit à flot : tel fut, pendant un moment, le danger de sa position, que le capitaine se préparait à abandonner le navire aux insulaires, et dans cette intention il avait envoyé sa vaisselle, ses coffres, son argent, à l'établissement anglais des Missions, près du mouillage. Lorsque *l'Astrolabe* fut remis à flot, il entra dans le port, où il resta à l'ancre pendant un mois, pour réparer les avaries qu'il avait souffertes.

(1) Ce bâtiment fut enlevé par les naturels d'une des îles de *Hapaï*, situées à peu de distance au nord de Tongatabou.

Quelques jours avant le départ de *l'Astrolabe*, un différend s'éleva entre les habitants et l'équipage, et, dans la rixe qui s'ensuivit, trois des premiers et un marin furent tués (1).

Le lendemain matin, je reçus la visite de plusieurs de mes anciens amis; l'un d'eux m'offrit un canon double de fusil de fabrique française à double percussion, et unè montre d'argent, qui avaient été pris à des officiers de *l'Astrolabe*. Le Français de mon bord et moi nous achetâmes, lui la montre, et moi le fusil, dans l'intention de les rendre à leurs propriétaires, que j'espérais rencontrer bientôt en parcourant ces îles.

Outre ces détails, j'appris le sort du vaisseau américain *le Duc de Portland*, qui fut détruit à Tonga, et qu'une partie des équipages de trois baleiniers avait été tuée en défendant les bâtiments contre les attaques des insulaires, dans l'espace des quatre années précédentes; tout cela, quoique je fusse une vieille connaissance très-bien accueillie parmi ces enfants de la nature, me détermina à ne point confier ma sûreté à leur amitié.

Pour prévenir toute surprise, je divisai mon équipage en trois *quarts* et mis un officier à la tête de cha-

---

(1) Voir sur ces malheureux événements, dont quelques détails sont inexacts, le rapport du capitaine Dumont-d'Urville, en date d'Amboine, le 7 octobre 1827, inséré dans les *Annales maritimes et commerciales*, publiées par M. Bajot. (*Bulletin de la Société de Géographie*, 73e numéro.)

cun ; je lui fis connaître le sort dont nos compatriotes avaient été victimes, et lui recommandai la plus stricte vigilance.

Je suis fâché de dire que, malgré ces injonctions, je trouvai, à ma grande surprise, l'officier du second quart, ainsi que les hommes, endormis avant le jour, le matin du 20 août.

Ce jour-là, je fus réveillé par un bruit sourd qui se faisait sous la poupe ; je me mis à la fenêtre, et aperçus un grand canot monté par environ soixante hommes, et puis immédiatement dix-huit autres de la même grandeur.

Épouvanté de cette visite inattendue, je supposai que le vaisseau était sur le point d'être escaladé ! J'avais dans ma chambre une paire de pistolets et un mousquet chargés ; mais, à cause de l'obscurité, je ne pus mettre la main que sur un seul pistolet, avec lequel je m'élançai sur le gaillard d'arrière, où je trouvai le second officier entièrement endormi, et, courant à la poupe, je déchargeai mon pistolet sur les insulaires.

Je fus bientôt suivi par un naturel de l'île, vieux matelot de mon bord, qui avait embrassé le christianisme, et qui cria aux habitants de l'île de se retirer, et les avertit qu'autrement l'artillerie du vaisseau allait tirer sur-le-champ et les couler bas. Pendant ce temps, l'équipage avait pris l'alarme, et tous étaient à leur poste.

*La Research* dut son salut à cette manœuvre. Si j'avais tardé de quelques minutes, elle eût sans doute

éprouvé le même sort que *le Port-au-Prince* et *le Duc de Portland.*

Les insulaires, interrogés le jour suivant sur le motif qui les avait amenés si près du vaisseau pendant la nuit, répondirent qu'ils étaient venus pour trafiquer. Quoi qu'il en soit, ils ont toujours le double dessein de trafiquer et de surprendre, puisqu'ils ne quittent point leurs armes.

Ayant complétement renouvelé mes vivres et fait de l'eau, je quittai Tongatabou le 26 août, et pris avec moi trois insulaires pour me servir d'interprètes.

Le 1er septembre je jetai l'ancre dans les eaux de l'île de *Rothuma,* et fus ensuite visité par quelques naturels et deux marins anglais qui demeuraient sur le rivage.

Ces derniers m'apprirent que *l'Astrolabe* n'avait point touché à cette île : je laissai entre leurs mains une lettre (1) pour le capitaine Dumont-d'Urville, dans laquelle je l'informais du motif de mon voyage, en l'engageant à suivre *la Research* à *Tucopia,* où je pourrais lui donner des détails plus circonstanciés.

Le 5 septembre, j'aperçus Tucopia, et j'envoyai à terre Martin Busshart, pour se procurer des interprètes et ramener à bord le lascar qui avait visité Mannicolo. Vers le soir, l'embarcation revint avec le lascar et un petit chef nommé Rathea, ayant à peu près dans l'île

(1) M. le capitaine Legoarant de Tromelin, commandant la corvette *la Bayonnaise,* a trouvé cette lettre à Rothuma, et l'a conservée.

le même rang qu'un écuyer en Angleterre : il nous offrit ses services comme pilote et interprète pour Mannicolo.

Je fis tous mes efforts pour engager le lascar à m'accompagner, mais en vain. Il persista, comme il avait fait au premier voyage, à ne vouloir point quitter sa femme, ses amis et sa patrie adoptive.

Cet homme est né à Surate. A notre première entrevue, nous ne pouvions nous entendre ; son langage était un mélange d'anglais, de bengalais, et des langues des îles Fidji et de Tucopia.

J'appris de lui qu'il y avait six ans qu'il avait visité l'île de Mannicolo dans un canot tucopien : à cette époque vivaient dans l'île deux hommes blancs âgés, qui faisaient partie des équipages des vaisseaux naufragés dans cette île : il avait aussi vu quelques débris du naufrage, tels que des pièces de fer, des canons de cuivre, etc.

La nuit approchant, je me contentai de courir des bordées jusqu'au lendemain matin 6, et j'envoyai à terre les dessinateurs avec Martin Busshart et une autre personne, pour recueillir parmi les insulaires tous les objets ayant appartenu aux vaisseaux naufragés à Mannicolo, et qu'ils pourraient avoir en leur possession.

Les embarcations revinrent dans l'après-midi avec tous les objets qu'elles purent se procurer. La poignée qui en fait partie appartient à l'épée dont je rapportai la garde à Calcutta sur *le Saint-Patrick*; elle porte les mêmes chiffres et les mêmes empreintes.

Je laissai en ces lieux une seconde lettre pour le ca-

pitaine Dumont-d'Urville, lui indiquant les moyens de me rencontrer (1).

Ayant terminé tout ce que j'avais à faire à Tucopia, je mis dès le soir même à la voile pour Mannicolo, et le pilote se dirigea sur une étoile brillant à l'ouest. A dix heures du lendemain matin, je me trouvai à moitié hauteur de l'île.

A midi, nous n'en étions éloignés que de trois ou quatre lieues : je pouvais apercevoir que l'abord de l'île était excessivement dangereux, à cause des bancs de sable et des nombreux récifs, dont les uns étaient à fleur d'eau, et les autres couverts de deux ou trois brasses d'eau.

Le jour était trop avancé pour envoyer des canots chercher un mouillage; je passai donc la nuit à faire des bordées en tous sens devant l'île.

Le lendemain matin, 8 septembre, dès la pointe du jour, j'envoyai à terre deux embarcations armées, dans lesquelles étaient M. Busshart et Rathea, pour reconnaître un port et ouvrir des communications amicales avec les insulaires : ils revinrent une heure après la nuit close. Ils nous annoncèrent qu'ils avaient découvert un port dont l'entrée n'était pas très-difficile.

L'officier que j'avais chargé de cette mission m'in-

---

(1) Le capitaine Dumont-d'Urville a effectivement trouvé cette lettre à Tucopia, mais elle lui indiquait seulement qu'il pourrait rencontrer le capitaine Dillon au mouillage de Santa-Cruz. (*Bulletin de la Société de Géographie*, 73e numéro.)

forma, de plus, qu'en doublant une pointe de l'île, les bateaux s'étaient trouvés en face d'un village dont les habitants, à leur vue, avaient aussitôt fait retentir leur instrument de guerre, et, armés d'arcs et de flèches empoisonnées, étaient accourus sur le rivage, où ils avaient commencé leurs danses guerrières.

Rathea, le Tucopien, cependant les harangua dans le langage de Mannicolo, et leur dit de ne point s'alarmer; qu'il leur conduisait un vaisseau chargé de colliers et de coutellerie, et qu'ils n'avaient rien à craindre de la part des blancs; qu'ils n'étaient point des esprits, mais des habitants d'autres terres, qui faisaient des présents à tous les chefs des peuplades qu'ils visitaient.

Ce discours les tranquillisa : ils furent chercher leurs femmes, leurs enfants, leurs vieillards, qui s'étaient réfugiés dans les bois pour échapper à ceux qu'ils regardaient comme venus pour envahir leur pays. Ils invitèrent Rathea à venir à terre, le reçurent avec douceur et le prièrent de faire descendre un matelot sur le rivage, afin qu'ils pussent s'assurer qu'il était homme comme eux.

Martin Busshart saisit l'occasion de les convaincre en s'élançant sans crainte sur le rivage : ils l'accueillirent avec des manières amicales, examinant avec un soin minutieux ses membres et sa peau, et restèrent tous persuadés qu'il n'était réellement qu'un homme.

Des présents, tels que des colliers, des boutons, furent distribués aux insulaires, qui promirent à leur tour de venir visiter le vaisseau le jour suivant. Jus-

qu'au 12 septembre, nous nous occupâmes à chercher un meilleur abri; mais n'en trouvant pas, je jetai l'ancre, le 13, dans le port premièrement découvert.

La saison des pluies avait déjà commencé, et le climat était malsain. Plusieurs Européens de mon bord étaient atteints de la fièvre, qui ne les quitta qu'après notre départ de la Nouvelle-Galles du Sud.

Je fis plusieurs questions aux habitants, relativement aux deux hommes blancs laissés à Mannicolo, et les plus vieux d'entre eux me donnèrent les détails suivants sur les vaisseaux qui les avaient amenés.

RÉCIT DES INSULAIRES.

Lorsque les vieillards n'étaient encore que des enfants, il s'éleva pendant une nuit un ouragan furieux qui renversa les toitures de leurs cabanes, brisa leurs arbres fruitiers, exerça dans l'île de grands ravages: deux grands vaisseaux se perdirent sur la côte sud-ouest de l'île, près des villages de Wannow et Priow; l'un deux s'engloutit, et l'autre se brisa contre les écueils. Les esprits qui montaient le dernier vaisseau rassemblèrent sur le rivage, à Priow, plusieurs objets qui leur servirent à construire un petit navire à deux mâts, sur lequel ils s'embarquèrent, laissant derrière eux deux de leurs compagnons. J'étais sur les lieux où ce petit navire fut construit.

Ces hommes étaient connus des insulaires sous le nom de Mara. L'un d'eux mourut environ trois ans et demi avant mon arrivée; l'autre demeurait avec un

chef de tribu des Pawcories; il suivit son protecteur dans la guerre, où celui-ci, ayant été vaincu, fut contraint pour son salut de fuir dans une des îles voisines : l'homme blanc, son ami, l'accompagna dans ce voyage.

Cet événement arriva une saison et demie (ou un an et demi, car ils calculent leur année d'après le retour de deux saisons, froide et chaude) avant mon arrivée. Depuis ce temps, on n'a plus entendu parler de la tribu des Pawcories.

Les naturels de Mannicolo rapportaient que de grandes guerres avaient eu lieu entre les blancs et les habitants de la côte ouest et sud-ouest de l'île, et que pendant ces guerres, cinq des chefs de Wannow et quarante de leurs hommes avaient été tués.

Nous jetâmes l'ancre à l'est de l'île, dans la baie de W. B. Bayley, et nous apprîmes bientôt que les peuplades voisines étaient généralement en guerre avec celles qui habitaient la partie d'ouest et sud-ouest de l'île; qu'ils ne se mêlaient pas des différends de leurs ennemis avec les blancs, et qu'ils n'avaient vu aucun des naufragés.

Les naturels de la côte en vue de notre mouillage communiquaient volontiers tous les détails qu'ils connaissaient sur le malheureux événement, tandis qu'il en était tout autrement de ceux qui habitaient la partie voisine du lieu du naufrage. Ils étaient bien moins portés à répondre à nos questions, s'excusant sur ce que tous ceux qui pouvaient se rappeler cet événement étaient morts; mais ce n'était qu'une réponse évasive,

car la contenance débile, les cheveux blanchis et l'âge avancé de ceux qui se servaient d'un pareil subterfuge, me prouvaient assez qu'ils avaient bien pu être témoins oculaires.

Le fait est que les habitants de Wannow et Priow me regardaient avec jalousie et soupçon : ils craignaient que je ne vinsse pour leur demander satisfaction des cruautés qu'ils avaient sans doute exercées sur les malheureux naufragés.

Je partis de Mannicolo le 8 octobre, avec l'intention de visiter les îles sous le vent, pour chercher le Français qui avait pris la fuite avec la tribu des *Pawcories*.

La plus près de Mannicolo est l'île d'Ourry, ou la Nouvelle-Alderney du capitaine Carteret, en A. D. 1767. Il avait placé cinq îles dans ces parages; maintenant il n'en existe plus qu'une, appelée *Otooboa* par les habitants.

J'avais pris à Mannicolo un naturel d'Otooboa; je l'envoyai à terre le lendemain matin avec deux embarcations armées, qui revinrent le soir sans avoir pu recueillir aucuns renseignements sur le Français. Ces embarcations ramenèrent deux Tucopiens.

Le 10 au matin, je mis le cap sur l'île la plus voisine, appelée par les Espagnols *Santa-Cruz*, par le capitaine anglais Carteret, *île de lord Egmont*, et par les naturels, *Indenny*.

Je passai la nuit entre cette île et Tinnacoraw, autrement appelée île du Volcan par Carteret; elle était en un complet état d'ignition, et de toutes parts jaillissait

une lave enflammée qui coulait comme un torrent sur les côtes de l'île.

Le lendemain matin 11, j'entrai dans la *baie Graciosa,* de l'île d'*Indenny* ou *Santa-Cruz*, et fus aussitôt environné par 175 canots de trois ou cinq hommes chacun.

Avant que j'eusse atteint le mouillage, ils commencèrent l'attaque en lançant à bord des flèches empoisonnées, auxquelles je ripostai par une décharge de neuf mousquets pour leur démontrer à temps que, quoique animés d'intentions pacifiques, nous n'étions pas disposés à nous laisser attaquer avec impunité. Le seul mal que leur fit cette décharge fut une blessure que reçut un insulaire dans la partie charnue du bras.

Je jetai l'ancre à l'entrée de la baie, près des lieux où l'amiral espagnol Mendana établit et abandonna une colonie, 232 ans environ avant mon arrivée; je ne pense pas que depuis ce temps il soit entré d'autre vaisseau dans la baie Graciosa, si ce n'est *la Research.*

Mon interprète tucopien, Rathea, ne put rien comprendre au langage des insulaires; les deux autres Tucopiens le remplacèrent dans les fonctions d'interprète.

Je m'informai si le chef de la tribu des Pawcories, venu de Mannicolo avec un homme blanc, était parvenu à *Indenny*. Les naturels répondirent qu'ils ne les avaient jamais vus.

Étant toujours mouillé dans la baie Graciosa, je formai un conseil composé de mes officiers, conformément aux ordres que j'avais reçus à cet égard, pour délibé-

rer sur la question de savoir si nous pousserions plus avant nos recherches ou non, afin de découvrir le seul homme survivant des naufragés. L'opinion unanime fut que toutes recherches ultérieures seraient infructueuses; le mauvais état de mon équipage me fit aussi donner mon avis en ce sens.

Rathea et Martin Busshart demandèrent alors à être reconduits à Tucopia, comme nous en étions convenus avant de quitter cette île; dans les circonstances actuelles, il était difficile pour moi d'agir par moi-même; je convoquai donc encore le conseil de mes officiers, qui décidèrent que nous devions débarquer ces hommes à Tucopia, et nous conformer à nos conventions, d'après lesquelles ces hommes avaient quitté leurs maisons pour suivre une expédition qui ne leur présentait aucun intérêt personnel.

Je mis donc à la voile le 14 octobre pour *Indenny* ou *Santa-Cruz*, et le lendemain le Français, les dessinateurs et un officier tombèrent malades, et le 18, je fus moi-même atteint de la même maladie, qui exerçait dans ce moment de grands ravages dans mon équipage.

Il ne restait plus qu'un seul homme pour commander les manœuvres, et peu de marins européens pour les exécuter. L'hôpital renfermait vingt-deux malades.

Le 30 du même mois, le médecin m'envoya une opinion écrite, par laquelle il me conseillait de chercher au plus tôt un port dans la Nouvelle-Galles du Sud ou dans la Nouvelle-Zélande, parce qu'en restant sous les tropiques avec un aussi grand nombre de malades à

bord, le mal prendrait de plus grands développements, et que je compromettrais le salut du vaisseau et la vie de tout l'équipage.

Considérant qu'il ne restait plus pour conduire ce navire qu'un seul officier, qui pouvait lui-même tomber malade, je crus qu'il était prudent d'adopter l'avis du médecin, et je fis gouverner sur la baie des îles de la Nouvelle-Zélande, où nous arrivâmes le lundi 5 novembre.

Le lendemain, le médecin me fit comprendre la nécessité de nous procurer une cabane sur le rivage, pour en faire un hôpital, et de débarquer aussitôt que possible les hommes qui se trouvaient sur la liste du docteur. Je me procurai une cabane sans perdre de temps, et mis aussitôt les malades à terre.

J'étais moi-même très-mal, et je savais que d'ici à long-temps il ne serait pas prudent de passer les tropiques avec un équipage qui était dans un état aussi déplorable. Je pensais à tous les dangers que pouvait courir notre navire sur une mer parsemée d'écueils, et considérant les précieux restes que nous avions à notre bord, voyant, surtout, que mes provisions étaient presque toutes épuisées, je me mis à réfléchir sérieusement à la marche que je devais suivre dans cette circonstance critique.

D'abord j'étais convaincu que mon équipage ne serait pas en état de quitter la Nouvelle-Zélande au plus tôt dans un mois ou six semaines; ensuite il nous aurait fallu deux mois pour aller à Tucopia et de là au port

Jackson faire des vivres, puisque la saison était trop avancée pour nous rendre dans l'Inde en suivant la route ordinaire par le sud de la Nouvelle-Hollande, et trop peu pour naviguer dans le passage du Nord par le détroit de Torres ou le canal Saint-Georges ; ce qui me plaçait dans l'impossibilité d'arriver à Calcutta avant le commencement de juillet prochain.

Je consultai donc mes officiers sur ce que nous avions à faire dans une pareille situation ; on fut d'avis qu'il fallait se procurer un petit navire afin de débarquer les interprètes.

Peu de temps après cette délibération, le capitaine Kent, commandant le brick *le Governor Macquarie*, du port Jackson, m'offrit de reconduire sur son bord les interprètes à Tucopia. Je soumis cette proposition à un conseil composé de M. Chaigneau, de M. Russel et moi. Nous décidâmes unanimement qu'il fallait accepter la proposition du capitaine Kent. M. Russel s'embarqua sur *le Governor Macquarie* avec les interprètes, et peu de temps après mit à la voile pour Tongabatou et Tucopia.

Je partis de la baie des îles le 13 décembre, et j'arrivai au port Jackson, dans la Nouvelle-Galles du Sud, le 29 du même mois.

Le jour de mon arrivée au port Jackson, j'appris que le sloop de guerre français *l'Astrolabe* avait touché à la terre de Van-Diémen le 19 décembre, et que son commandant, M. Dumont-d'Urville, avait recueilli

quelques informations à Amboine sur les découvertes que j'avais faites à bord du *Saint-Patrick*.

J'appris aussi qu'il avait quitté la terre de Van-Diémen pour se diriger vers la *Malicola* du capitaine Cook; mais j'espérais qu'ayant eu connaissance de mes succès sur la côte de la Nouvelle-Zélande, il arriverait au port Jackson vers le 27 du mois de janvier; en conséquence je l'attendis jusqu'au 31, lorsque, ne voyant plus de probabilités qu'il touchât à ce port, je mis à la voile le 1er février, et je me dirigeai directement sur Calcutta.

PIERRE DILLON.

Un décret de l'Assemblée constituante, en date du 28 février 1791, avait promis une prime au marin français ou étranger qui, le premier, découvrirait des traces du naufrage de Lapérouse : en conséquence de ce décret, le capitaine anglais Pierre Dillon a reçu du gouvernement français une indemnité de *dix mille francs*, pour dépense personnelle pendant l'expédition, et a obtenu une pension viagère de 4,000 francs.

Le capitaine Dillon a été en même temps nommé chevalier de la Légion-d'Honneur (1).

---

(1) Les objets recueillis par le capitaine Dillon sont déposés au Musée national. Parmi tant de débris on peut surtout remarquer une meule dont la forme et les accidents prouvent qu'elle a dû appartenir au moulin à vent construit et placé à bord de *l'Astrolabe*, et inventé par M. de Langle, son capitaine.

### *Le capitaine* Dumont-d'Urville *apprend les découvertes du capitaine Dillon.*

*L'Astrolabe* était mouillée, le 20 décembre 1827, sous les murs de *Hobart-Town,* ville nouvellement fondée, chef-lieu du gouvernement de *Tasmanie.*

L'intention du capitaine d'Urville, en arrivant dans ce port, était, après un court séjour, de continuer à explorer la Nouvelle-Zélande ; mais ce fut là qu'il eut, pour la première fois, connaissance des découvertes du capitaine Dillon.

Indépendamment du but scientifique de la mission de *l'Astrolabe*, on avait recommandé à M. d'Urville de chercher les traces du naufrage de Lapérouse. A son départ de Toulon, au mois d'avril 1826, on ne connaissait pas encore, en France, les récits faits à Calcutta par le capitaine Dillon, sur ses découvertes aux îles de *Tucopia* et *Mallicolo.* Seulement le bruit s'était répandu qu'un capitaine américain avait vu une croix de Saint-Louis entre les mains des naturels d'une île située dans l'intervalle qui sépare la Nouvelle-Calédonie de la Louisiane, et l'on supposait que cette décoration avait pu appartenir à Lapérouse ou à l'un des officiers sous ses ordres.

Voici quelques passages de la lettre écrite au ministre de la marine par le capitaine d'Urville, datée de Hobart-Town (Terre de Van-Diémen), le 4 janvier 1828, arrivée à Paris le 23 août suivant.

« Le capitaine Dillon a paru dans cette colonie, il y a trois ou quatre mois, avec son navire *la Recherche*, et y a fait un long séjour : je ne vous répèterai point l'histoire de ses intéressantes découvertes aux îles *Tucopia* et *Mallicolo*, mais j'ai consulté avec soin les personnes les plus respectables d'Hobart-Town, et elles s'accordent à penser qu'il y a du vrai dans ses dépositions.

« J'ai eu un long entretien avec un capitaine qui l'a souvent vu durant son dernier passage, et qui le connaissait depuis long-temps : celui-ci n'hésite point à ajouter foi entière à ses découvertes ; et, par cette voie, je me suis procuré de précieux renseignements sur diverses circonstances peu connues jusqu'à présent.

« Bientôt mon parti a été pris : j'ai demandé ici les vivres qui m'étaient nécessaires, les ancres et autres menus objets qui me manquaient encore ; tout m'a été accordé avec une célérité qui a répondu à l'empressement que je témoignais ; et j'espère que, demain 5 janvier 1828, *l'Astrolabe* aura repris la mer. »

En effet, le capitaine d'Urville appareilla comme il l'avait annoncé, et partit pour sa nouvelle destination. Le rapport que nous allons presque entier reproduire, va mettre le lecteur à même de suivre le savant navigateur dans ses curieuses investigations.

---

*Extrait du Rapport adressé à S. Ex. le Ministre de la Marine sur les opérations de la corvette* l'Astrolabe, *depuis son départ d'Hobart-Town jusqu'à son arrivée à Batavia.*

JANVIER 1828.

Rade de Batavia, à bord de *l'Astrolabe*, le 31 août 1828.

Nous quittions Hobart-Town le 5 janvier au matin, jouissant tous d'une santé parfaite, et livrés aux plus flatteuses espérances; d'excellents vivres, nos grelins et nos ancres remplacés, garantissaient notre salut, même au milieu des îles les plus malsaines et des fonds les plus dangereux; enfin le moral de l'équipage, jusqu'alors vivement ébranlé par les épreuves terribles auxquelles nous n'avions, pour ainsi dire, échappé que par miracle, semblait se ranimer par degrés, et je comptais sur des succès presque certains. Il est vrai que nous ne pûmes éviter les vents furieux qui soulèvent, une partie de l'année, les flots de la mer Antarctique, et qui règnent surtout, en cette saison, dans le canal qui sépare la Nouvelle-Hollande de la Nouvelle-Zélande. Cependant nous n'y essuyâmes aucune avarie remarquable; et après avoir été long-temps retardés par les vents forcés du N. N. E., nous atteignîmes des régions plus tempérées, et, le 20, nous reconnûmes l'île Norfolk. Depuis cette époque, chaque jour d'immenses lits de bacillaire (corpuscules marins qui semblent autant tenir de la plante que de l'animal) couvraient les flots

tranquilles de la mer, et nous causaient parfois des alarmes par leur ressemblance surprenante avec l'effet que produisent d'ordinaire les bas-fonds ou les bancs à fleur d'eau.

*La Coquille* n'avait pu voir le rocher *Matthews ;* j'eus le soin de me mettre avec lui de bonne heure en latitude, et, le 26, nous en passâmes à un ou deux milles de distance. Nous ne fûmes pas peu étonnés de voir que cet îlot, qui occupe à peine deux milles de circuit, est un véritable volcan en activité. Ses flancs déchirés, calcinés, et quelquefois recouverts de soufre cristallisé, n'offrent aucune trace de verdure, tandis que d'immenses tourbillons de fumée s'échappent sans cesse de sa cime, et promènent au loin leurs vapeurs sulfureuses. En quittant ce rocher bizarre, je crus devoir me déranger un peu de ma route pour reconnaître l'île d'Erronân ; jaloux de rattacher, autant qu'il serait possible, les opérations de *l'Astrolabe* aux excellents travaux de M. d'Entrecasteaux d'autant plus que, l'année précédente, nous avions déjà vu ce même point. Le 28, nous en passâmes tout près, et ne le perdîmes de vue que le 29 au soir.

Alors je ne songeai plus qu'à me rapprocher de Tikopia (1), en me dirigeant cependant assez à l'E. pour voir et reconnaître en outre les îles Mitre et Cherry,

---

(1) Le capitaine Dillon écrit *Tucopia ;* le capitaine d'Urville *Tikopia*. Le capitaine Dillon écrit *Vannicolo ;* le capitaine d'Urville *Vanikoro*.

jusqu'alors assez mal déterminées. Sans cesse arrêtés dans notre marche par les calmes et les faibles brises de l'E. au N., ce ne fut que le 9 février que nous passâmes à deux ou trois milles de l'île de Mitre, et vîmes peu après l'île Cherry, à plus grande distance (ce sont les îles *Fataka* et *Anouda,* en langue des insulaires). Le 10, au soir, nous arrivâmes devant Tikopia, et communiquâmes sur-le-champ avec les naturels. Le Prussien Buchert, de retour à Tikopia depuis trois semaines seulement, et devenu historique par les rapports de M. Dillon, promit de s'embarquer volontiers avec nous, si je lui permettais d'amener sa femme, Nouvelle-Zélandaise ; ce que je lui accordai, quoique au fond cette proposition ne me fût pas du tout agréable. J'envoyai les naturalistes et quelques officiers dans un canot, visiter l'île et les naturels ; je passai la nuit en panne, à très-petite distance, et le lendemain, pour faire route, j'attendis le retour de Buchert. Mais il avait changé d'avis dans la nuit ; il refusa net d'aller à Vanikoro, sous prétexte que l'air y était très-mauvais, et que la fièvre y faisait périr tous les étrangers. Le lascar était encore plus éloigné d'accéder à une pareille proposition ; et tous les naturels que je me fis désigner par Buchert comme les plus susceptibles de m'être utiles par leur expérience et leur influence, refusèrent également, témoignant par des gestes non équivoques que la fièvre et ses frissons y tuaient tout le monde. Un témoignage aussi unanime, joint à ce que Dillon avait écrit de la Nouvelle-Zélande, ne nous laissait aucun

doute sur les dangers que nous allions nous-mêmes y courir ; mais une pareille considération ne pouvait me retenir, quand les lois du devoir, et plus encore celles de l'honneur, m'appelaient impérieusement sur ces plages redoutables.

Enfin, je fus réduit à garder deux Anglais, déserteurs d'un navire baleinier, et qui résidaient à Tikopia depuis huit à neuf mois, ainsi que cinq naturels qui avaient laissé partir leurs pirogues, et n'avaient aucun moyen de regagner leur île. Ceux-ci, gens du peuple et dépourvus d'intelligence, ne pouvaient m'être utiles, et l'humanité seule me força de les laisser à bord et de les y nourrir jusqu'à la première terre : mais l'un des deux Anglais, nommé *Hambitton*, parlait assez couramment la langue de ces îles, et me parut disposé à nous rendre tous les services qui dépendaient de lui. Ainsi je me consolai de n'avoir pu gagner Buchert, qui eût fini sans doute par élever des prétentions ridicules, et m'eût été fort incommode avec sa Zélandaise.

Sur les renseignements donnés par les naturels de Tikopia, je fis mettre le cap à l'O. N. O.; et quoique singulièrement retardés par les calmes, dès le lendemain au soir nous aperçûmes très-distinctement, au coucher du soleil, le sommet des îles Vanikoro. De bonne heure, le 14, nous fûmes à quatre à cinq milles de la pointe orientale, et je commençai à prolonger de très-près les récifs qui ceignent toute la côte du S., cherchant attentivement un passage par où nous pussions pénétrer. Ce jour, nos efforts furent inutiles; et le vent ayant tourné

à l'O., j'en profitai pour retourner sur mes pas, et me replacer à l'E. de l'île. Le lendemain au matin, j'envoyai le grand canot à terre, sous les ordres de M. Lottin, vers un grand enfoncement sur la partie orientale; par le moyen d'Hambitton, cet officier apprit que Dillon était entré par l'E. et sorti par le N. de Vanikoro, et il se fit désigner les endroits où il avait mouillé. Il apprit aussi que les récifs où périrent les deux vaisseaux *wacu mara* (*mara* est le nom que donnèrent les naturels aux Français ainsi qu'à nous) se trouvaient du côté opposé de l'île.

Les vents d'O. persistant et ne permettant pas d'entrer dans la baie, que les récifs resserrent beaucoup de chaque côté, je voulus mettre à profit ce retard pour chercher l'île Taumako, célèbre par le voyage de Quiros, et dont les géographes ni les navigateurs n'ont pu retrouver la position. Ceux de Tikopia me la montraient dans le N. O. de leur île, et ceux de Vanikoro dans le N. N. E. de la leur, les uns et les autres à deux ou trois jours de pirogue, et me donnaient à l'appui des détails si positifs qu'il ne m'était pas permis de douter de leur véracité. Plusieurs d'entre eux l'avaient visitée; et ce qu'ils m'en racontaient me démontrait évidemment que c'était la même île où Quiros s'était arrêté, et où il avait appris l'existence des îles Vanikoro, qu'il écrivit *Mallicolo*, comme le prononcent incorrectement plusieurs naturels. J'attachais un grand prix à retrouver un point si important en géographie, et où j'eusse pu me procurer de l'eau et des rafraîchissements,

suivant le récit de Quiros; mais je courus en vain sur le point déterminé par les deux directions que je viens de citer; je ne vis rien, et je revins, le 19, me présenter devant Vanikoro. Après avoir de nouveau fait explorer la baie de l'E., que je nommerai baie de *Tevai*, le 21 je me déterminai à y conduire la corvette, et le soir elle fut amarrée dans un petit havre entre des récifs, que nous avons appelé havre *Docili*. Cette baie, entièrement exposée aux vents et aux houles de l'E., était loin de nous offrir un mouillage assuré; mais je ne songeai qu'à l'importance des motifs qui m'y appelaient, et fermai les yeux sur les dangers que *l'Astrolabe* pouvait y courir. Par bonheur, le temps fut constamment beau durant le séjour que nous y fîmes, et nous n'y eûmes pas le plus léger sujet d'inquiétude.

Dès le 23 février, j'expédiai M. Gressien avec plusieurs autres officiers vers les récifs de Vanou et de Païou. Le grand canot qui les portait était armé en guerre et pourvu de vivres pour trois jours, au cas où les naturels auraient voulu l'attaquer, et où le vent eût retardé son retour. M. Gressien revint le lendemain à midi, après avoir fait le tour entier de l'île, et s'être procuré par échange quelques objets peu importants du naufrage. Partout les naturels s'étaient montrés plus effrayés qu'entreprenants; ils répondirent vaguement et d'une manière évasive à toutes les questions relatives aux vaisseaux perdus sur leurs côtes, et ne voulurent point indiquer le lieu où l'on en voyait encore des vestiges.

*Le lieu du naufrage est découvert.*

Cet essai ne me parut point satisfaisant, d'autant plus que, par les questions que j'avais moi-même adressées aux naturels de Tevai et Manevai, les deux villages les plus voisins de notre mouillage, il me paraissait constant que les vaisseaux avaient péri près de Païou, et qu'il y en existait encore des traces : ainsi, dès le 26, à trois heures du matin, M. Jacquinot et quatre personnes de l'état-major repartirent dans le grand canot pour Vanou, et revinrent le soir, à onze heures. Après diverses tentatives inutiles, la vue d'un morceau de drap écarlate séduisit tellement un de ces sauvages, qu'aussitôt il conduisit le grand canot au lieu même où périt l'un de ces malheureux bâtiments. Nos gens virent disséminés au fond de la mer, à trois ou quatre brasses sous l'eau, des ancres, des canons, des boulets, des saumons, etc., et surtout une immense quantité de plaques de plomb, seuls témoins durables de cette fatale catastrophe. Tout le bois avait disparu, et les objets plus minces en cuivre ou en fer étaient corrodés par la rouille, ou au moins complétement défigurés. M. Jacquinot tenta de soulever une des ancres; mais les coraux, qui, depuis quarante ans, avaient constamment bâti tout à l'entour, la retenaient au fond avec tant de force, qu'il lui eût été impossible de l'en détacher sans démolir le canot.

Je pris alors le parti d'y envoyer la chaloupe elle-

même pour relever au moins une ancre et un canon, afin de les porter en France comme preuves irrécusables des efforts que nous avions tentés, et du naufrage de nos infortunés compatriotes. Mais avant d'éloigner la chaloupe du bord, je voulus mouiller le navire dans un lieu sûr et à l'abri de tout événement. La baie intérieure, que je nommerai baie de *Manevai*, pouvait seule m'offrir cette sécurité, et je me déterminai à y conduire la corvette. Pour cela, il fallait traverser un canal étroit, si obstrué de coraux, qu'en certains endroits il n'offrait pas la longueur de *l'Astrolabe*, et sur les bords duquel la mer brisait avec violence : ainsi c'était une entreprise aussi pénible que dangereuse.

Au mouillage, nous n'étions pas restés oisifs : l'eau et le bois avaient été complétés, malgré les chaleurs dévorantes d'un soleil vertical; et nos petites embarcations sillonnaient chaque jour les baies de Tevai et de Manevai, pour en lever le plan avec toute l'exactitude possible. Nonobstant ces travaux pénibles, tout le monde se maintint en bonne santé; M. Sainson et le maître d'équipage, seuls malades en y arrivant, s'étaient même rétablis, et nous commencions à rire des puériles frayeurs du Prussien et du peuple entier de Tikopia. Personne ne couchait à terre, et je n'avais permis qu'à M. Gaymard de rester à Nama avec l'anglais Hambilton pour fréquenter de plus près les naturels, les questionner plus aisément, et s'y procurer des lumières plus certaines sur le séjour des Français à Vanikoro, et sur les traces qu'ils auraient pu en laisser.

Ce fut le 29, au point du jour, que nous démarrâmes du havre Docili pour nous rendre au mouillage de Manevai. Il nous fallut deux journées entières de travaux continuels, depuis cinq heures du matin jusqu'à huit heures du soir; il nous fallut élonger, mouiller et relever plus de quarante ancres, tant grosses que petites, par des fonds de vingt-cinq à trente brasses, pour en venir à bout, et ce ne fut pas sans les plus grands périls. Vingt fois je vis la corvette sur le point d'être entraînée et brisée contre les récifs; et là, tout ce que nous aurions pu espérer eût été de nous sauver à la plage, pour y rester à la merci des peuples les plus sauvages et les plus dégoûtants de la Polynésie; nous n'aurions pas même eu la consolation de jouir des débris du naufrage, car, à toucher ces tristes brisants, l'eau prend de suite huit à dix brasses de profondeur, et le bâtiment s'y serait englouti sans qu'on en vît rien reparaître.

Enfin, dans la journée du 2 mars, *l'Astrolabe* fut amarrée derrière le village de Manevai, devant une belle rivière d'eau douce. Ici la baie de Manevai forme un havre très-commode, à l'abri des vents, où mouilleraient toutes espèces de bâtiments, et où ils pourraient même abattre en carène sans courir aucun risque. Les bords de ce beau bassin sont couverts d'arbres et de plantations, et seraient susceptibles de la plus grande fertilité, si l'on en juge par la facilité avec laquelle ils se prêtent aux faibles efforts des habitants.

*Débris tirés des flots.*

Désormais tranquille à l'égard de la corvette, le 3 mars, à trois heures et demie du matin, la chaloupe armée en guerre et la grande baleinière partirent sous les ordres de MM. Gressien et Guilbert. La mission du premier était de reconnaître avec tout le soin possible les récifs de Païou et de Vanou; et celle de l'autre, de se procurer des objets remarquables du naufrage, tels que ancres, canons, etc. Ils furent deux jours entiers absents du bord, et ne rentrèrent que le 5, à cinq heures et demie du matin. Quoique contrarié par le mauvais temps, M. Gressien exécuta sa reconnaissance; et M. Guilbert, après de grandes difficultés et de violents efforts qui fatiguèrent et même endommagèrent la chaloupe, parvint à se procurer une ancre de dix-huit cents livres et un canon court en fonte, du calibre de 8, tous deux corrodés par la rouille et couverts d'une croûte épaisse de coraux, un saumon de plomb et deux pierriers en cuivre.

Ceux-ci, beaucoup mieux conservés, seront surtout précieux par les numéros d'ordre et de poids qu'ils portent sur leurs tourillons. Le plus fort a les n^os^ 548 d'ordre et 144 de poids; l'autre, les n^os^ 286 d'ordre et 94 de poids. Par là, en consultant les archives du parc d'artillerie de Brest, il sera facile de s'assurer, non-seulement si ces pièces proviennent de l'expédition de Lapérouse, mais encore de reconnaître à laquelle des

deux frégates, *la Boussole* ou *l'Astrolabe*, elles ont appartenu. Je ne doute pas un seul instant qu'elles ne soient de fabrique française, et j'ai la conviction morale, fondée sur tout ce que j'ai vu et appris à Vanikoro, que les bâtiments qui s'y perdirent étaient effectivement ceux que commandait Lapérouse; mais j'avoue que les numéros de ces deux pièces en seront les seules preuves matérielles. Moins heureux que Dillon, aucun des objets que nous avons pu nous procurer ne nous a offert de fleurs de lis. Il est vrai que ce navigateur, arrivé trois mois avant nous sur ces lieux, a pu recueillir des naturels tous ceux qui portaient ces marques intéressantes, et ne nous laisser que ceux d'une moindre importance.

*Cénotaphe construit sur un récif.*

Du moment où j'eus acquis l'intime persuasion que les bâtiments de Lapérouse avaient péri à Vanikoro, et où je me fus assuré que tous les officiers de *l'Astrolabe,* sans exception, partageaient le même sentiment, je leur communiquai le projet, que j'avais depuis longtemps conçu, d'élever près de notre mouillage, à la mémoire de nos malheureux compatriotes, un monument modeste, mais suffisant pour attester notre passage à Vanikoro, et y laisser un témoignage de nos regrets. Cette ouverture fut avidement saisie par tous mes compagnons de voyage. Sur-le-champ, accompagné de plusieurs d'entre eux, je descendis sur le récif qui s'a-

vance en pointe basse et cerne en partie le havre de Mangadey, et nous choisîmes de préférence une petite touffe de mangliers verdoyants, pour y placer un cénotaphe. Leurs racines entrelacées devaient consolider sa base, tandis que son chapiteau serait assis sur quatre pieux solidement fixés au sol. Je désignai M. Lottin pour suivre le travail des charpentiers et l'érection de ce monument, qui fut commencé le 6 mars au matin.

Alors je ne songeai plus qu'à me préparer à une dernière excursion que je voulais moi-même exécuter vers les récifs du naufrage. Suivi d'Hambitton et muni de cadeaux, je comptais descendre au village de Païou, où les Français paraissent avoir résidé, et, à force de recherches et de questions, me procurer, sur leur séjour et leurs rapports avec les naturels, des renseignements plus positifs que tout ce que j'avais pu obtenir jusqu'alors. J'eusse ensuite essayé de me faire conduire sur le lieu où l'autre navire avait péri, pour m'assurer s'il était réellement impossible d'en rien retirer, ainsi que l'affirmaient les sauvages : c'eût été le dernier des efforts que j'aurais tentés sur Vanikoro ; car regardant alors ma mission comme complétement remplie à cet égard, j'eusse appareillé dès que le mausolée aurait été terminé.

Mais la fortune, qui, jusqu'au retour de la chaloupe, nous avait protégés dans tous nos desseins, nous fut tout à coup infidèle, et tous les contre-temps vinrent à la fois fondre sur nous. M. Gaymard n'avait pu se procurer à Nama les renseignements sur lesquels il comp-

Celui-ci est fabriqué en planches de koudi, que j'avais achetées à la Nouvelle-Zélande. Une des faces porte une plaque de plomb, sur laquelle nous fîmes graver en caractères très-lisibles l'inscription ci-dessous. D'ailleurs le dessin élégant qu'en a tracé M. Sainson en donnera l'idée la plus exacte, ainsi que de l'inauguration elle-même, à laquelle il assistait.

A LA MÉMOIRE DE LAPÉROUSE ET DE SES COMPAGNONS,
L'ASTROLABE. 14 MARS 1828.

Cependant la fièvre poursuivait ses ravages avec une étrange rapidité; dès le 14 mars, il y avait déjà près de vingt-cinq personnes de *l'Astrolabe* en proie à ses frissons, et hors d'état de faire aucun service. Le ciel s'étant un peu embelli, j'avais expédié M. Gressien pour reconnaître la passe la moins dangereuse à suivre à travers les labyrinthes de récifs qui ceignent le nord de Vanikoro : il apporta à cette délicate exploration tout le zèle et toute l'exactitude qui le caractérisent; mais ce ne fut qu'après trois tentatives inutiles qu'il put découvrir un canal praticable, et par lequel *l'Astrolabe* pût sortir avec quelques chances de succès.

Le 15, nous quittâmes le havre de Mangadeï, et nous avançâmes vers la passe du N.; mais le calme et le vent contraire nous obligèrent à laisser retomber l'ancre au milieu de la baie : elle ne tarda pas à chasser, et nous nous trouvâmes encore une fois à petite distance des récifs sur lesquels la mer brisait derrière

nous. Les circonstances restant les mêmes dans la journée du 16, nous ne pûmes changer de position faute de bras.

Enfin, le 17 mars, nous profitâmes d'une faible brise du S. au S. E. pour mettre à la voile. Cette manœuvre ne put se faire qu'avec beaucoup de lenteur; car nous avions alors plus de quarante malades hors d'état d'agir; et notre extrême faiblesse avait enhardi les naturels au point que, dans la matinée, ils vinrent nous visiter munis de leurs seules armes, pour épier sans doute s'ils ne pourraient pas nous attaquer à l'improviste et se rendre maîtres du navire. Je me contentai de leur défendre l'entrée du bord, et j'affectai de leur montrer nos armes à feu, qui étaient ordinairement renfermées. Ce spectacle les effraya, et ils quittèrent précipitamment le navire.

Alors nous nous dirigeâmes vers la passe. A peine avais-je la force de me soutenir pour commander la manœuvre; mais j'avais chargé M. Gressien de diriger notre route; il nous servit de pilote, et le fit avec tant de sang-froid et d'habileté, que la corvette franchit sans accident la passe étroite et difficile par laquelle il nous fallait gagner le large. Ce moment décidait du sort de l'expédition, et la moindre fausse manœuvre la jetait sur des écueils d'où rien ne pouvait la retirer. Il y a plus; si le mauvais temps nous eût retenus encore quelques jours dans la rade de Manevai, la fièvre eût sans doute saisi la plupart des hommes qui restaient sur pied, et dès-lors notre perte devenait également iné-

vitable. Aussi, malgré notre détresse, nous éprouvâmes tous, en nous voyant délivrés des récifs de cette île funeste, un sentiment de joie comparable à celui d'un prisonnier qui échappe aux horreurs de la plus dure captivité.

Avant de poursuivre le récit de notre navigation, Votre Excellence sera sans doute impatiente de connaître le résultat des renseignements que nous pûmes nous procurer sur le naufrage des Français et leur séjour à Vanikoro.

Du moment de notre arrivée, ces sauvages naturellement farouches et défiants, comme tous ceux de la race noire océanique, semblaient avoir adopté de concert un système constant de dénégation, et n'opposaient à nos questions que ces réponses : *Je ne sais; je n'ai pas vu; cela est arrivé il y a très-long-temps, et nous l'avons entendu dire à nos pères*. Il paraît évident que leur conduite à l'égard des infortunés qui échappèrent au naufrage ne fut rien moins qu'hospitalière ; et sans doute ils redoutaient que nous ne vinssions pour en tirer vengeance, surtout quand ils apprirent des Anglais et des naturels de Tikopia que nous étions de la même nation que les Maras. Cependant, quand ils se furent assurés que nous n'avions aucune intention hostile, et qu'au contraire nous les comblions d'amitiés et de présents, leur frayeur diminua peu à peu ; quelques-uns devinrent plus communicatifs, et répondirent plus volontiers aux questions que je ne cessais de leur répéter. Je m'attachai de préférence aux vieillards qui pouvaient

avoir été témoins de ce funeste événement, et à ceux qui, plus jeunes, paraissaient avoir le plus d'intelligence, être doués d'une mémoire plus lucide, et par là susceptibles d'avoir mieux retenu ce qu'ils avaient appris de la bouche de leurs pères. Au nombre des premiers, je citerai Valiko, contemporain du naufrage, et premier chef du village de Vanikoro, qui répondit toujours avec beaucoup d'assurance et de précision à mes demandes ; un chef très-âgé de Manevai, et Moiniba, premier chef religieux du même lieu et mon ami particulier : parmi les autres, Tangavoa et Kavaliki, jeunes chefs très-intelligents, et qui se disaient l'un et l'autre, avec vanité, nés d'un père de Tikopia et d'une mère de Vanikoro, ce qui les rapprochait de la vraie race polynésienne. En comparant, analysant et discutant leurs différents récits, voici la version la plus vraisemblable que j'aie pu adopter.

*Nouveaux détails relatifs au naufrage.*

A la suite d'une nuit très-obscure, et durant laquelle le vent de sud-est soufflait avec violence, le matin, les insulaires virent tout à coup sur la côte méridionale, vis-à-vis le district de *Tanema*, une immense pirogue échouée entre les récifs, où elle fut promptement démolie et disparut entièrement, sans qu'on en pût rien sauver par la suite. De ceux qui la montaient, une trentaine seulement purent s'échapper dans un canot et aborder sur l'île. Le jour suivant, les sauvages aper-

çurent encore une pirogue, semblable à la première échouée devant *Païou;* celle-ci, sous le vent de l'île, moins tourmentée par le vent et la mer, d'ailleurs assise sur un fond régulier de 15 à 18 pieds seulement, resta long-temps en place sans être détruite. Tous ceux qui la montaient descendirent à *Païou,* où ils s'établirent avec ceux de l'autre navire, et travaillèrent sur-le-champ à construire un petit bâtiment des débris de celui qui n'avait point coulé. Les Français, qu'ils nommèrent *Mara,* furent, *disent-ils,* toujours respectés par les naturels, qui ne les approchaient qu'en leur baisant les mains (cérémonie qu'ils pratiquaient souvent envers les officiers de l'*Astrolabe*). Cependant, il y eut de fréquentes rixes, et, dans une d'entre elles, les naturels perdirent cinq hommes, dont trois chefs, et les Français deux des leurs. Enfin, après six à sept lunes de travail, le petit bâtiment fut terminé et tous les étrangers quittèrent l'île, suivant l'opinion la plus répandue. Quelques-uns affirment qu'il en resta deux, mais qu'ils ne vécurent pas long-temps; à cet égard, il ne peut y avoir aucun doute, et leurs dépositions unanimes prouvent qu'il ne peut exister aucun Français, ni à *Vanikoro,* ni dans les îles *Ourry* et *Edgiasmeba* (*T'oupoua* dans leur langue), ni même à Sainte-Croix (*Intendi*), ou dans les îles voisines; il n'y a à Sainte-Croix qu'un seul blanc provenant d'un baleinier qui l'y avait laissé il y a quelques années. Ceux de Nitandi conservaient encore le souvenir du passage des vaisseaux de d'Entrecasteaux sur leurs côtes.

Sans doute M. de Lapérouse, après avoir terminé sa reconnaissance de la Nouvelle-Calédonie, avait remis le cap au N. et se dirigeait sur Sainte-Croix, comme le lui prescrivaient ses instructions, et comme il nous l'apprend lui-même par son dernier rapport au ministre de la marine, lorsqu'il tomba inopinément sur les terribles récifs de Vanikoro, dont l'existence était entièrement ignorée. Il est probable que la frégate qui marchait en avant donna dessus sans pouvoir se relever, tandis que l'autre eut encore le temps de revenir au vent et de gagner le large. Mais l'affreuse idée de laisser leurs compagnons de voyage, et peut-être leur chef, à la merci d'un peuple barbare, et sans espoir de revoir leur patrie, ne dut pas permettre à ceux qui avaient échappé à ce premier péril de s'écarter de cette île funeste, et ils durent tenter tout ce qui était en leur pouvoir pour arracher leurs compatriotes au sort qui les menaçait. Ce fut, n'en doutons point, la cause de la perte du second navire : l'aspect même des lieux où il est resté donne un nouvel appui à cette opinion ; car, au premier abord, on croirait y trouver une passe entre les récifs, et il est très-possible qu'ils aient essayé de pénétrer par là en dedans des brisants, et qu'ils n'aient reconnu leur erreur que quand leur perte fut aussi consommée.

Maintenant, s'il m'est permis de hasarder mon opinion sur ce qu'ils devinrent après leur départ de Vanikoro, je pense qu'ils se dirigèrent vers la Nouvelle-Irlande, pour gagner les Moluques ou les Philippines par

le N. de la Nouvelle-Guinée, sur les traces de Carteret ou de Bougainville. Ce sera sur la côte occidentale des îles Salomon qu'on pourra, par la suite, retrouver quelques indices ultérieurs de leur passage. L'état dans lequel ils devaient se trouver ne pouvait guère leur permettre de se hasarder par le détroit de Torrès; car on doit s'imaginer qu'ils avaient été singulièrement affaiblis par les maladies et leurs combats avec les naturels.

*Aperçu topographique.*

Le groupe de Vanikoro se compose de quatre îles, dont deux assez grandes et fort élevées, et deux très-petites, qui, toutes ensemble, au premier abord, paraissent n'en former qu'une seule, entourée d'un récif immense de trente à quarante milles de circuit.

Cette terre paraît avoir été vue, pour la première fois, en 1791, par le capitaine Edwards, de *la Pandora*, qui la nomma *Pitt*; et c'est très-certainement la même île que le général d'Entrecasteaux appela l'*Ile de la Recherche*, en 1793, et qu'il jugea beaucoup plus petite qu'elle n'est, à cause de la grande distance (12 à 15 lieues) à laquelle le vent l'obligea d'en passer.

Enfin, nous-mêmes sur *la Coquille*, en 1823, nous n'en passâmes qu'à *cinq ou six lieues*: n'était-ce pas une sorte de fatalité attachée au nom de notre illustre Lapérouse, que deux expéditions françaises dussent passer si près du théâtre de son infortune sans en avoir connaissance, et qu'une troisième ne pût y pénétrer qu'au risque de partager son sort?...

Jamais les habitants de Vanikoro n'avaient vu de vaisseaux européens avant ceux de Lapérouse; celui de Dillon fut le second, et le nôtre le troisième qu'ils purent contempler.

Les productions de Vanikoro sont les mêmes que celles des îles voisines de Sainte-Croix, des Nouvelles-Hébrides, de la Nouvelle-Irlande, etc. Les habitants appartiennent à la même race noire, et durent être jadis beaucoup plus industrieux qu'ils ne le sont aujourd'hui. Le navire échoué devant Païou devint une source féconde de trésors pour eux. Depuis quarante ans, les naturels des îles voisines y venaient apporter les objets de leur industrie, pour les échanger contre des morceaux de fer; et ceux de Vanikoro se procuraient ainsi leurs armes, leurs nattes, leurs bracelets, leurs colliers, etc., sans se donner la peine de les fabriquer. Cependant cette mine de richesses commençait à s'épuiser, et il a fallu les deux expéditions de Dillon et de *l'Astrolabe* pour la ranimer, en leur apportant une foule de haches, couteaux, ciseaux, colliers, etc. Du reste, tous ces objets sont bien peu appréciés par eux, et je ne crains pas de dire qu'en France on en tirerait un parti plus avantageux; tant, d'une part, le fer est déjà devenu commun pour ces sauvages, et tant, de l'autre, les vivres sont peu abondants.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

DUMONT-D'URVILLE.

# ÉTAT GÉNÉRAL ET NOMINATIF

DES OFFICIERS, SAVANTS, ARTISTES ET MARINS EMBARQUÉS SUR LES FRÉGATES *LA BOUSSOLE* ET *L'ASTROLABE*,

AUX ORDRES DE M. DE LAPÉROUSE.

---

## LA BOUSSOLE.

M. de Lapérouse (capitaine de vaisseau, commandant en chef; employé comme chef de division : fait chef d'escadre le 2 novembre 1786).

LIEUTENANTS.

M. de Clonard (chargé du détail, fait capitaine de vaisseau).
M. d'Escures.

ENSEIGNES.

M. Boutin (fait lieutenant de vaisseau le 1er mai 1786, et major le 14 avril 1788).
M. de Pierrevert.
M. Colinet (lieutenant de frégate, fait sous lieutenant de vaisseau le 1er mai 1786).

GARDES DE LA MARINE.

M. Mel de Saint-Céran (débarqué à Manille le 16 avril 1787).
M. Montarnal.
M. de Roux-Darbaud (volontaire, fait élève de la marine le 1er janvier 1786, et lieutenant de vaisseau le 14 avril 1786).
M. Frédéric Broudou (volontaire, fait lieutenant de vaisseau le 1er août 1786).

### INGÉNIEURS, SAVANTS ET ARTISTES.

M. DE MONNERON (capitaine au corps du génie, ingénieur en chef).

M. BERNIZET (ingénieur-géographe).

M. ROLLIN (chirurgien-major entretenu).

M. LEPAUTE-DAGELET (de l'Académie des sciences, professeur à l'école militaire, astronome).

M. DE LAMANON (physicien, minéralogiste, météorologiste).

M. l'abbé MONGÈS (chanoine régulier de la congrégation de France, physicien, et faisant les fonctions d'aumônier).

M. DUCHÉ DE VANCY (dessinateur de figures et paysages).

M. PREVOST le jeune (dessinateur pour la botanique).

M. COLLIGNON (jardinier-botaniste).

M. GUERY (horloger).

### OFFICIERS MARINIERS.

M. Jacques DARRIS (premier maître d'équipage).

M. Étienne LORMIER (*Idem*).

M. Vincent LEFUR (maître d'équipage).

M. Jérôme LAPRISE-MOUTON (fait sous-lieutenant de vaisseau).

M. François TAYER (contre-maître).

M. François ROPARS (*Idem*).

M. Jean-Michel LEBEC (quartier-maître).

M. Jean-Baptiste LEMAÎTRE (second pilote).

M. Eutrope FAURE (aide-pilote).

### CANONNIERS ET FUSILIERS.

M. Pierre TALIN (fourrier de la marine, premier maître-canonnier).

M. Edme-François-Mathieu LIVIERRE (sergent-canonnier).

M. Antoine FLHIRE (caporal).

M. François DIEGE (fusilier).

M. Georges FLEURY (*Idem*).

M. Jean Bolet (*Idem*).
M. Pierre Lieutot (*Idem*).
M. Étienne Duterтre (tambour).

CHARPENTIERS, CALFATS ET VOILIERS.

M. Pierre Charron (maître charpentier).
M. Jean-Baptiste-François Soudé (aide-charpentier).
M. André Chauve (*Idem*).
M. Pierre Meschin (maître-calfat).
M. Claude Nevin (aide-calfat).
M. Jean Faudil (*Idem*).
M. Alexandre Moreau (*Idem*).
M. Jacques Francheteau (maître-voilier).
M. André Verrier (aide-voilier).
M. Laurent Pointel (*Idem*).

GABIERS, TIMONIERS ET MATELOTS.

M. Guillaume Durand.
M. Jean Masson.
M. Jacques Pochic.
M. Julien Hellec.
M. François Gobin.
M. François Lhostis.
M. Jean-Marie Dreau.
M. Alain Marzin.
M. Pierre Bonny.
M. Charles Leduc.
M. Pierre Bretaud.
M. Jean Frichoux.
M. Guillaume Stéphan.
M. Pierre-Marie Lastennec.
M. Jean Gohonneg.
M. Yves Lebihan.
M. Corentin Jers.
M. FrançoisGloahec.
M. Joseph Lebas.
M. Joseph Plevin.
M. Jean Daran.
M. Jean Donety.
M. Paul-Joseph Bertelé.
M. Jean Magneur.
M. Jean-François Duquesne.
M. André-Marie Lebrice.
M. Bertrand Daniel.
M. Jean Garnier.
M. Louis Lebot.
M. Alain Abgral.
M. Charles-Antoine Chauvet.
M. Pierre Achard.
M. Guillaume Pichard.
M. Hilarion-Marie Noret.

M. Jean Luco.
M. Louis Plemer.
M. Jean-Pierre Chevreuil.
M. Julien Robert.

CANONNIERS-SERVANTS.

M. César-Augustin de Rozier.
M. Michel Berrin.
M. François-Joseph Vautron.
M. André Roth.
M. Jean Blondeau.
M. Michel Niterhoffer.
M. Pierre Prieur.
M. Marens Chaub.
M. Jean-Pierre Fraichot.
M. Pierre Guillemin.
M. Jean Gillet.
M. Joseph Rayes.

SURNUMÉRAIRES.

M. Jean Querrenneur (pilote côtier).
M. Jacques Lecar (second chirurgien).
M. Jean Louvigni (premier commis).
M. Simon Rolland (tonnelier).
M. Joseph Vanneau (boulanger).
M. Jean-Pierre Durand (maître armurier).
M. Jean-Marie Bleas (forgeron).
M. René-Marie Cosquet (maître charpentier).
M. Jacques Quinion (coq).

DOMESTIQUES.

M. Pierre Cazaurant.
M. Jean-François Bisalion.
M. François Bretel.
M. Michel Siron.
M. René de Saint-Maurice.
M. Louis David.
M. Benjamin (nègre).

SUPPLÉMENT.

M. Guyet de la Villeneuve (embarqué à Manille, 1787).
M. Jean-Charles Massepin (fusilier).
M. Dominique Champion (*Idem*).
M. Pierre Lebis (*Idem*).

M. Jean Jugon (*Idem*).

M. Pierre Motte (*Idem*).

Six matelots chinois.

125 *individus*.

---

## L'ASTROLABE.

(*Pièce officielle.*)

M. le vicomte de Langle (fait capitaine de vaisseau).

LIEUTENANT.

M. le chevalier de Monti (fait capitaine de vaisseau).

ENSEIGNES.

M. Freton de Vaujuas.

M. Daigremont.

M. Delaborde Marchainville (surnuméraire).

M. Blondela (lieutenant de frégate).

GARDES DE LA MARINE.

M. Delaborde-Boutervilliers (fait lieutenant de vaisseau le 1er mai 1786).

M. Law de Lauriston (*Idem*).

M. Raxi de Flassan (surnuméraire, fait lieutenant de vaisseau le 1er mai 1786).

SAVANTS ET ARTISTES.

M. Monge (professeur à l'École militaire, astronome, débarqué à Ténériffe le 29 août 1785).

M. Delamartinière (docteur en médecine, botaniste).

M. Dufresne (naturaliste).

Le père Receveur (religieux cordelier, naturaliste, et faisant les fonctions d'aumônier).

M. Prevost, oncle (dessinateur pour la botanique).

M. Lavaux (chirurgien ordinaire de la marine).

M. Lesseps (vice-consul de Russie, interprète; débarqué au Kamtschatka, et chargé de porter à Paris les dépêches de M. Lapérouse).

OFFICIERS MARINIERS.

M. François Lamare (maître d'équipage).

M. François-Marie Audignon (*Idem* surnuméraire).

M. Sébastien Rolland (contre-maître).

M. Guillaume-Marie Gaudebert (*Idem*).

M. Mathurin Léon (premier pilote).

M. Adrien de Mavel (second pilote).

M. Pierre Brossard (aide-pilote, fait sous-lieutenant de vaisseau).

M. Jean Lainé (aide-pilote).

CANONNIERS.

M. Jean Gaulin (sergent de la marine, maître canonnier).

M. Léonard Soulas (caporal, second canonnier).

M. Jacques Morel (aide-canonnier).

M. Pierre Chauvin (*Idem*).

M. Pierre Philiby (*Idem*).

M. François Saulot (*Idem*).

M. Christophe Gilbert (caporal aide-canonnier).

M. Jean-Pierre Huguet (tambour *idem*).

CHARPENTIERS, CALFATS ET VOILIERS.

M. Robert-Marie Legal (maître charpentier).

M. Jean Berny (second charpentier).

M. François Bizieu (*Idem*).

M. Jean Lecam (*Idem*).

M. Jean-François Paul (maître calfat).

M. Louis Mevel (*Idem*).

M. Jean Grosset (maître voilier).
M. Olivier Creachadec (aide-voilier).
M. Yves Quelenec (maître calfat).
M. François Leboucher (aide calfat).
M. Bastien Taniou (bosseman).
M. Yves Bourhis (aide-voilier).

GABIERS, TIMONNIERS ET MATELOTS.

M. Louis Alles.
M. Pierre-Marie Rio.
M. Jean Moal.
M. Joseph Lequellec.
M. Guillaume Duquesne.
M. Charles-Jacq.-Antoine Riou.
M. François Le Locat.
M. Yves-Louis Garandel.
M. Bertrand Leissegue.
M. Julien Ruelland.
M. Jean Lebris.
M. Denis Lecors.
M. Claude Lorgi.
M. Jean Gourmelon.
M. Pierre Banniou.
M. Joseph Richebecq.
M. François-Marie Vautigny.
M. Yves Hamon.
M. Jean Hamon.
M. Gilles Henry.
M. Goulven Tarreau.
M. Jean-Marie Basset (débarqué à Macao, en Chine, le 19 janvier 1787).
M. Jean Le Guyader.
M. Pierre-Marie-Fidèle Paugam.
M. Jean-Louis Bellec.
M. Joseph Le Blois.
M. Jean-Marie Letanaff.
M. Guillaume-Lambert Nicole.
M. Jean Monens.
M. Louis Mezon.
M. Guillaume Quedec.
M. Pierre Fouache.
M. Jean Redellec.
M. Guillaume Autret.
M. Jean Bernard.
M. Alain Créz (déserté à la Conception du Chili, le 14 mars 1786).
M. François Feret.
M. Mathurin Causiau.
M. Guillaume Richard.
M. Laurent Robin.
M. Julien Massé.
M. Jean-Thomas Andrieux.

### CANONNIERS-SERVANTS.

M. Pierre Guimard.
M. Louis David.
M. Joseph Fretch.
M. Louis Span (déserté à la Conception le 14 mars 1786).
M. Chrétien Thomas.
M. Jean-Baptiste Peiner.
M. Coderant Lendebert.
M. Jean-Gautier Plumeur.
M. Julien Lepenn.
M. François Bignon.
M. Pierre Rabier.

### SURNUMÉRAIRES.

M. François Querré (pilote côtier).

M. Jean Guillou (chirurgien).

M. Jean-Marie Kermel (commis aux vivres, mort le 7 septembre 1789, de la suite d'une blessure d'une arme à feu).

M. Pierre Canevet (tonnelier).

M. René Richard (boucher).

M. Nicolas Boucher (boulanger).

M. Jacques Lerand (armurier).

M. François-Marie Omnes (forgeron).

M. François Mordelle (mousse).

### DOMESTIQUES.

M. Yves Riou (débarqué à Ténériffe, le 30 août 1785).

M. Simon-Georges Deveau.

M. Jean Géraud.

M. Jean Sol (mort le 11 août 1786).

M. Jean-Louis Droux (débarqué à Macao le 1er février 1787).

M. François Potorelle.

M. Joseph Héreau.

### SUPPLÉMENT.

M. Dupac de Bellegarde (garde de la marine, fait lieutenant de vaisseau le 4 août 1786, provenant de la flûte *le maréchal de Castries*, embarqué à Macao le 1er janvier 1787).

M. Le Gobien (garde de la marine, fait lieutenant de vaisseau le 5 mars 1788, provenant de *la Subtile*, embarqué à Manille le 8 août 1789).

M. Pierre Desluches (fusilier).

M. Michel-Étienne Philippe (*Idem*).

M. François Marin (*Idem*).

Six matelots chinois (embarqués à Macao).

124 *individus*.

FIN.

